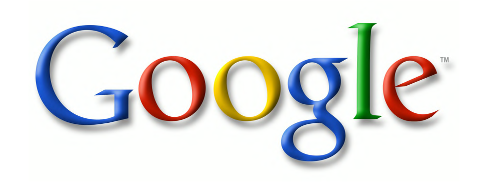
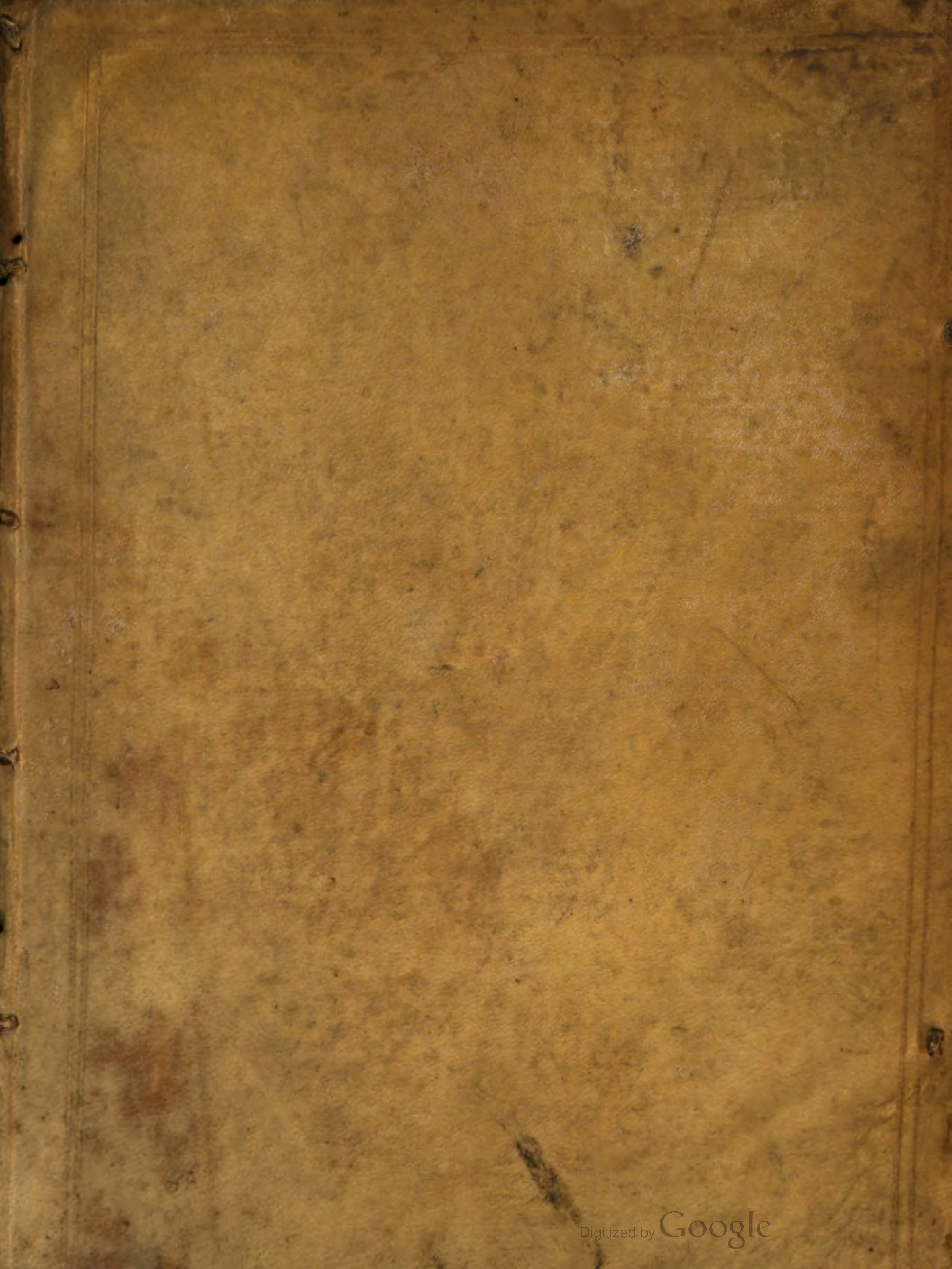




N. 18

HISTOIRE DE Mre IEAN DE BOVCICAVT,

MARESCHAL DE FRANCE, GOVVERNEVR DE GENNES,

ET DE SES MEMORABLES FAICTS
en France, Italie, & autres lieux, du Regne
des Roys Charles V, & Charles VI,
iusques en l'an 1408.

*ESCRIPTE DV VIVANT DV
dict Mareschal & nouuellement mise en lumiere par*
THEODORE GODEFROY,
Aduocat au Parlement de Paris.



A PARIS,
Chez ABRAHAM PACARD, ruë Sainct Iacques,
au Sacrifice d'Abraham.

M. DC. XX.
Auec Priuilege du Roy.



AVGVSTIN GIVSTINIANO, EVESQVE DE NEBIO, AV V. Liure des Annales de Gennes imprimez l'an 1537.

L'ANNO mille quatro cento vno, all' vltimo d'Octobre, arriuo a Genoua il nouo Gouernatore Gioanni le Meingre, cognominato Boucicaut, della Citta di Turonia, Marescalo del Regno di Francia, & Luogotenente del Re di qua da monti, &c.

L'ANNO di mille quatro cento dui, Dominico Imperiale, & Cosmo Tarigo, Ambassatori, impetrarono dal Re di Francia che il Gouernatore Boucicaut douessi gouernare in sua vita. Della qual cosa i cittadini restorono molto consolati. Conciosia che il Gouernatore fussi dotato di tutte quelle virtu che si ricercano in vno Principe. Era nell' operare molto pronto, alieno da giochi,

& dalla conuersatione delle donne, religioso, & osseruantissimo delle cerimonie Christiane, elemosinaro, dedito all'Oratione, liberale, gratioso, magnanimo, intrepido, amator della giustitia, & circonspetto, &c.

¶ *HVBERT FOGLIETA, Gentil-homme Geneuois, au IX Liure de l'Histoire de Gennes imprimée l'an 1585.*

ANNO millesimo quadringentesimo secundo, Boucicaudi opera adeò grata ciuibus fuerunt, vt Dominico Imperiali, & Cosmo Tariga, Oratoribus ad Regem missis, enixis precibus impetrarint ne Bocicaudus ab illo vnquàm per omnem vitam Genua reuocaretur, cuius prudentia & virtute Ciuitas sese à præteritis malis respiraturam, atque ad priscum illum felicium temporum statum redituram speraret. Quæ res impetrata ingenti gaudio Ciuitatem impleuit. Fuit enim Boucicaudus omnibus virtutibus, quæ in claro & celso viro esse possunt, verè admirabilis; ab omni flagitiorum genere, omnibusque libidinum illecebris ac iuuentutis lusibus natura longè remotus; ad hoc Religionis, ac sacrarum ceremoniarum diuinique cultus diligentissimus obseruator; cùm magnam partem temporis sacris & pre-

cationibus daret. Condecorabant Iustitiæ studium, animi magnitudo, Regia liberalitas, intrepidus ad terrores animus, celeritas in negotijs susceptis conficiendis, ingeniumque minimè in consilijs rapidum, sed omnia circumspiciens; quàque re nihil est ad hominum beneuolentiam magnæ fortunæ viris attrahendam validius, summa humanitas, morumque suauitas, atque in quotidiana consuetudine & colloquijs comitas, & affabilitas. Quibus laudibus id assecutus est, vt omnis generis hominum voluntates teneret; cùm boni eximias virtutes amarent, improbi vererentur.

ARMOIRIES *de Iean le Meingre, dict Boucicaut, II du nom Mareschal de France.*

ELLES *sont d'argent à vn aigle esployé à deux testes, de gueulles, membré & becqué d'azur.*



ARMOIRIES *d'Antoinete, Vicomtesse de Turenne, femme de Iean le Meingre, dict Boucicaut, II du nom Mareschal de France.*

ELLES *sont de Boucicaut cy dessus, party d'vn escu escartelé. Le premier d'argent à la bande d'azur, accompaigné de six roses de gueulles, trois en chef, & trois en poincte, qui est Beaufort. Soustenu d'or, à vne bande de gueulles de quatre pieces, Qui est Turenne.*



TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CESTE HISTOIRE du Mareschal de Boucicaut.

¶ PREMIERE PARTIE.

ã

¶ SECONDE PARTIE.

¶ TROISIESME PARTIE.

&

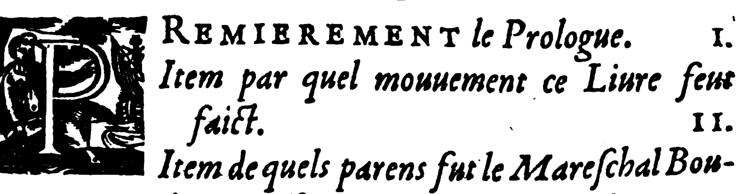
é

¶ QVATRIESME PARTIE.



CY COMMENCE LA TABLE DES RVBRIQVES DV LIVRE DES FAICTS DV BON Messire Iean le Maingre, dit Boucicaut, Mareschal de France, & Gouuerneur de Gennes. Lequel dict Liure est party en quatre Parties. La premiere Partie parle de son Enfance, & de la poursuite en armes & faicts qu'il feit iusques au temps qu'il feut esleu pour estre Gouuerneur de Gennes. La seconde Partie parle depuis qu'il eut le dict Gouuernement iusques au retour qu'il feit de Surie. La troisiesme Partie parle depuis le temps du dict retour iusques au temps present. Et la quatriesme parle des vertus, bonnes mœurs, & conditions, qui sont au Mareschal, & de sa maniere de viure.

Les Rubriques de la premiere Partie.



CHAPITRE I.

Cy commence le liure des faicts du bon Meßire Iean le Maingre, dit Boucicaut, Mareschal de France, & Gouuerneur de Gennes.

DEVX choses sont par la volonté de Dieu establies au monde, ainsi comme deux piliers à soustenir les Ordres des Loix diuines & humaines, qui à creature humaine donnent reigle de viure en paix & deüement soubs les termes de raison, & qui accroissent & multiplient le sens humain en congnoissance & vertu, & l'ostent d'ignorance, & auec ce deffendent & soustiennent & augmentent le bien propre & aussi le public, & sans lesquels seroit le monde ainsi comme chose confuse, & sans nul ordre. Et par ce pouuons nous veoir que comme elles nous soient necessaires, pour le grand bien d'elles, & le grand profit qui nous en vient, nous les deuons souuerainement priser, honnorer, soustenir, loüer, & auoir en reuerence. Iceulx deux piliers sans faille sont Cheualerie, & Science, qui moult bien conuiennent ensemble. Car en Pays, Royaume, ou Empire auquel l'vne des deux faudroit, conuiendroit que le lieu eust peu de durée. Car là où Science seroit destruicte, Loy seroit nulle. Et comme homme ne puisse bien viure sans Loy, & seroit retourné comme en beste, auec ce le Royaume ou Contrée

là où deffence de Cheualerie cesseroit, l'enuieuse conuoitise des ennemis, qui rien ne craindroient, tost à confusion le mettroit. Or nous a, Dieu en soit loüé, auec les autres biens que faicts nous a, donné ces deux defences. Mais de l'vne parlerons plus auant au propos que nous voulons traicter; C'est à sçauoir de Cheualerie, en la loüant en la personne d'vn vaillant & noble Cheualier encores au monde, Dieu luy tienne, auiourd'huy viuant en bon aage, & prosperité de corps, d'esprit, & de noble estat. C'est Monseigneur Messire Iean le Maingre, dit Boucicaut, Mareschal de France, & Gouuerneur de Gennes, en la reuerence & honneur duquel, pour les dessertes de ses biens faicts sera au plaisir de Dieu traicté & parfaict ce present Liure. Racomptant le bien de luy, tant en vertu de nobles mœurs, gentilesse, & toutes graces, comme en proüesse, & vaillantise de son corps, & biens faicts par luy accomplis, és quelles vertus on le veoid perseuerer de mieulx en mieulx. Et comme à tous par nature ceste vie soit briefue, est chose deüe & de belle ordonnance, afin que le bienfaict des vaillans ne soit mie amorty, que ils soyent mis en perpetuelle souuenance au monde, c'est à sçauoir en registre de liures. Et pour ce est il dict de plusieurs vaillans trespassez, de qui les noms & bontez sont mis en memoire, que ils ne sont pas morts, ains viuent, C'est à dire que le bien d'eulx n'est pas mort; Car leur bonne renommée est encores viue au monde, & viura par le rapport des tesmoings des liures iusques à la fin du monde.

monde. Et auec ce, c'est chose conuenable, que en memoire autentique soient mis les bons, & leur nom authorisé: affin que ceulx qui tendent à honneur puissent prendre exemple de bien faire, pour attaindre au loyer de bonne renommée, qui est deüe à ceulx qui le desseruent. Mais à vn peu reuenir au propos de prouuer ce que deuant est dict, c'est à sçauoir que aussi auecques Cheualerie, Science doibt estre loüée, comment sçaurions nous des bons trespassez les biensfaicts entre nous humains, de qui l'entendement ne comprend rien des choses passées, fors par le rapport d'autruy, si Science n'estoit, qui le nous certifie? Ce sont lettres & escriptures lesquelles sont le premier membre de Science, par qui nous sont rapportées les choses passées, & que à l'œuil nous ne voyons mie. Et pour ce dict Caton, Lis les liures. Car certes homme de quelque estat qu'il soit ne sera ja droictement appris, si n'est par introduction de lettres, & de liures. Et pour ce me semble que moult deuons loüer Science & ceulx qui les Sciences nous donnerent, par qui auons congnoissance de tant de nobles choses, que nos yeux ne peuuent veoir, & des vaillans preux trespassez, qui tant honnorablement vesquirent en ce monde, qu'ils en ont desseruy memoire à tousiours.

CHAPITRE II.

Cy dit par quel mouuement ce present Liure fut faict.

AFFIN qu'il ne soit pas celé, mais sceu de tous ceulx qui ce present Liure verront & orront, par quel mouuement il a esté faict, & mis sus, Il est à sçauoir que plusieurs Cheualiers de grand renom & Gentils-hommes vaillans, poursuiuans le noble faict & hautesse des armes, lesquels ont congneu & hanté dés son enfance de tels y a & encores sont le bon vaillant preux Mareschal, de qui nous parlons, & ses nobles ancestres, & esté auec luy en maintes nobles places, & assemblées cheualeureuses, parquoy tant l'ont veu & esprouué en toutes conditions, qui à vaillant Cheualier aduisent, ont aduisé que affin que le temps aduenir, si comme deuant est dict, le nom & bienfaict de si vaillant preud'homme ne soit pery, ains soit demeurant au monde auec les viuans par longue memoire, & que les autres s'y puissent mirer, que bon seroit que certain Liure de luy, & de ses faicts fust faict. Et pource, comme il en soit bien digne, aduiserent personne propice à qui l'œuure commeirent & chargerent, laquelle personne pour l'authorité de luy, & aussi d'iceulx nobles dignes de foy ne contredit leur bon vouloir, ains promeit à l'aide de Dieu l'accom-

plir au mieulx que faire le sçauroit, selon la relation de leurs rapports, & sans rien du sien en parlant de luy adioulter, Et ainsi entreprist ce dict Oeuure, apres le tesmoignaige & le rapport d'iceulx, qui estre nommez ne veulent, affin que enuieux ne deissent que aulcune flaterie leur feist dire.

CHAPITRE III.

Cy dit de quels parens fut le Mareschal Boucicaut, & de sa naissance & enfance.

OR ENTRONS doresnauant au propos que nous entendons à poursuiure, c'est de parler du vaillant Boucicaut, à la loüange duquel veritable & sans flaterie, sera continué ce Liure, à l'aide de Dieu, iusques à la fin. Fils fut du noble & tres-vaillant Cheualier Monseigneur Iean le Maingre, dit Boucicaut, lequel dict Cheualier fut moult preud'homme, & de grand sçauoir, & toute sa vie & son temps employa en la poursuite d'armes, Et à l'exemple des vaillans anciens, qui ainsi le feirent, ne luy chailloit de tresor amasser, ne de quelconques choses fors d'honneur acquerir. Pour lesquels biensfaicts, & sa grand vaillance, & preud'hommie, au temps des grandes guerres en France, au viuant du cheualeureux Roy Iean, fut faict Mareschal de France, lequel seruit le dict Roy en ses guer-

res, si comme assez de gens encore viuans le sçauent, si puissamment, que de present est appellé & tousiours sera le vaillant Mareschal Boucicaut. Et encores pour vn petit toucher de la grand' ardeur & seule conuoitise qu'il auoit en la poursuite d'armes, sans ce qu'il luy chalust de quelconque autre auoir, dirons de luy en brief, ce qu'il respondoit à ses parens & autres de ses amis, quand par plusieurs fois le blasmerent de ce qu'il n'acqueroit terres & Seigneuries pour ses enfans, veu qu'il estoit tant en la grace du Roy. Ie n'ay rien, disoit-il, vendu, ne pensé à vendre de l'heritage que mon pere me laissa, ne point acquis aussi, n'en ay, ne vueil acquerir, Si mes enfans sont preud'hommes, & vaillans, ils auront assez, & si rien ne vaillent, dommaige sera de ce que tant leur demeurera. Assez se pourroit dire de ce vaillant preud'homme, qui voudroit parler de ses faicts, & vaillances: Mais pour tirer à la matiere dont nous esperons parler, à tant nous en souffrerons. Si ne forligne mie son vaillant fils, s'il est plain de bonté, Car ainsi que dit le Prouerbe commun, De bonne souche bon syon. Sa femme, & mere de celuy dont nous faisons nostre Liure, fut Madame Fleurie de Linieres, qui en son viuant estoit tresbonne belle sage & tres-noble Dame, & d'honneste vie. Né fut celuy dont nous parlons en Touraine, en la Cité de Tours, & en baptesme eut nom Iean. Si fut cherement tenu de ses parens, comme leur premier fils, & nourry ioyeusement, comme il appartient à enfant de tel parage. Mais le vaillant pere, dont cy des-

sus auons parlé, ne dura au fils que deux ans apres sa naissance. Si trespassa de ce siecle, dont dommage fut au Royaume de France, aussi à la noble Dame sa femme, qui moult le pleura, & grand dueil en fist, & aussi fut grand perte à ses enfans. Si fut cest enfant bel, & doucet, & tres-plaisant à nourrir, qui au veufuage de la mere feut grand reconfort. Car au feur qu'il croissoit, grace & beauté croissoient & multiplioient en luy. Si fut enfant bel plaisant, gracieux, & de ioyeux visaige, vn peu sur le brunet, & assez coulouré, qui bien luy fist. Si estoit auenant, ioyeux, & courtois en tous ses enfantibles faicts. Et quand il fut vn peu parcreu, la sage & bonne mere le fist aller à l'escole, & luy continua à y aller, tant qu'elle l'eut auec soy en ce temps de son enfance. Tout ainsi que dict le Prouerbe commun, Ce que nature donne nul ne peut tollir: car quoy que l'on die, dés l'enfance de l'homme se peuuent apperceuoir ses inclinations, de quoy que ce soit, si comme par experience se peut chacun iour veoir. Et ce tesmoingnent assez les anciennes Histoires des faicts de plusieurs vaillans, si comme de Cirus, qui en son enfance cuidoit estre fils du Pasteur qui l'auoit nourry, & ses bestes gardoit aux champs, & il estoit de Royale lignée, & fils de la fille d'Astiages, Roy de Perse, lequel Roy l'auoit commandé à occire dés qu'il feut né, de peur qu'il le desheritast, quand en aage seroit, pour cause d'vn fier songe qu'il auoit songé, qui ainsi luy fut par Sages exposé. Mais comme le dict commandement du Roy ne fust mie du

tout obey, le trouua vn pasteur au bois pendu par les drapelets à vn arbre. Si le nourrit sa femme comme sien: Mais quand il feut parcreu, nature qui ne peut celer ce qu'elle donne, ne voulut pas mucier en luy son noble sang, & sa Royale venuë. Car auec ce que bel de corps, & de visaige estoit, le gẽtil port de luy son Seigneurial maintien, l'alleure, le regard, & la sage parole, demonstroient en luy qui il estoit. Et qu'il soit vray que grand chose & merueilleuse soit que les dons de grace & de nature, tant estoit celuy Cirus naturellement de Seigneurial maintien, que les autres pasteurs l'auoient en reuerence, & en firent leur Roy. Si le craignoient & doubtoient, & quand ils estoient aux champs, ils s'assembloient entour luy, & il oyoit leurs causes, & en determinoit, & leur faisoit droict. Et ainsi nature prophetisoit en luy ce que puis adueint: Car il feut Roy de Perse, d'Assyrie, & de Mede, & conquit Babilone la grande. Semblablement aduint de Romulus, qui fonda Rome, & de Remus, son frere, qui dés leur enfance assembloient les petits enfans, par maniere de bataille, & ainsi le continuoient & maintindrent, quand ils furent grands & hommes parfaicts; tant qu'ils conquirent grand pays. Pâris le fils de Priam, qui pasteur mescongneu fut en son enfance, & fils de pasteur cuidoit estre, mais son gentil maintien, & son poly atour, ses chapelets de fleurs, & son arc doré, donnoient enseignes, auecques sa tres-grande beauté, tant de ses inclinations, & conditions amoureuses, plus que batailleresses, quel il estoit. D'assez

d'autres nobles hommes, pourroit-on dire, desquels quand ieunes estoient les enseignes de leur enfance demonstroient enseignes de leurs conditions.

CHAPITRE IV.

Encores de l'enfance du dict Boucicaut.

A Propos de ce que dict est dessus, dés l'enfance du noble Mareschal Boucicaut, duquel nous esperons ramener à digne memoire les tres-notables, & beaux faicts par luy acheuez, & accomplis, au contenu de ce Liure, estoyent en luy apparans ses belles bonnes & honnorables conditions, & inclinations naturelles: Car ses ieux enfantelins estoyent communément de choses qui peuuent signifier faicts de Cheualerie, & comme il est dict deuant des susdicts cheualeureux, nature prophetisoit en cestuy cy les haults offices que Dieu & bonne fortune luy apprestoient à venir en son temps. Car il assembloit les enfans de son aage, puis alloit prendre & saisir certaine place, comme vne petite montaignete, ou aultre part, & auec luy Geoffroy son frere, qui en son parfaict aage a esté & est Cheualier de tres-grand' emprise, fort & fier à ses ennemis, hardy & de grand courage, & bel de corps, & de visaige, & en si grand office, comme Gouuerneur du Daulphiné; Et aussi Mauuinet, leur frere de mere, qui moult vaillant Cheualier a esté

en son viuant. Iceux estoient auecques luy, à garder le pas, ou le lieu contre les autres petits enfans, à qui de sa puissance chalengioient la place, & autresfois vouloit estre l'assaillant, & par force en deboutoit les autres, puis faisoit assemblées, comme par batailles, & aux enfans faisoit bacinets de leurs chapperons, & en guise de routes de gens d'armes, cheuauchant les bastons, & armez d'escorces de buches, les menoit gaingner quelques places les vns contre les autres. A tous tels ieux volótiers ioüoit, ou aux barres, ou au ieu, que l'on dict le croq Madame, ou à saillir, ou à ietter le dard, la pierre, ou si faictes choses. Mais à quelque ieu qu'il ioüast tousiours estoit le maistre, & vouloit congnoistre du droict ou du tort des autres enfans. Et dés lors estoit sa maniere Seigneuriale, & haulte; Et se tenoit droict, la main au costé, qui moult luy auenoit, regardant ioüer les autres enfans, pour iuger de leurs coups, & ne parloit mie moult, ne trop ne rioit. Non pas que ce luy veint d'orgueil, ne oultrecuidance: Car il estoit amiable, doux & humain, & courtois sur tous autres enfans, & tres-humble & tres-obeissant à son maistre, qui le gouuernoit, & à toute gent: mais que tort on ne luy feist. Car ce ne souffroit-il en nulle guise. Et telle maniere auoir à si ieune enfant, estoit demonstrance de son grand & noble couraige, qui dés lors se donnoit à congnoistre. Et qu'il eust grand cœur, apparut bien vne fois, que son maistre l'auoit batu, pour cause que vn enfant s'estoit plaint qu'il luy auoit donné vne buffe, pource qu'il l'auoit desmenty,

ty, Boucicaut ne pleuroit point, ains tenoit sa main soubs sa ioüe, comme tout pensif. Son maistre, qui regarda la maniere qu'il ne pleuroit point, comme font les autres enfans communément, qui pleurent quand on les a battus, luy dist asprement, Regardez est-il bien fier ce Seigneur là, Il ne daigne pleurer. L'Enfant luy respondit, Quand ie seray Seigneur, vous ne m'oserez batre, & ie ne pleure point, pour ce que si ie pleuroye, on sçauroit bien que vous m'auriez batu. Quand il fut vn peu grandelet, le saige Roy Charles, qui lors viuoit, lequel n'auoit pas oublié les bons seruices que son pere le vaillant Mareschal Boucicaut auoit faicts en son viuant au Roy Iean, & à luy, aussi és faicts des guerres du Royaume de France, contre les Anglois, eut esperance que semblablement le fils seroit vaillant, & que bien estoit raison qu'il le remunerast des biensfaicts de son feu pere. Si voulut, & ordonna qu'il fust amené par deça, & qu'il demeurast à la Cour du Daulphin de Vienne, son fils, qui à present regne. Et ainsi feut faict. Si fut nourry auec le dict Daulphin iusques à ce qu'il eut d'aage enuiron douze ans. Et tant comme il y feut se gouuerna tresgracieusement, tellement que le Daulphin l'auoit moult cher, & semblablement tous les autres haults & nobles enfans, qui là estoyent nourris, & mesmement aussi les grans gens l'aimoient, & moult reputoient ses belles manieres sages, & gracieuses, & toutes telles que noble enfant taillé à venir à grand bien doibt auoir.

CHAPITRE V.

Cy dit de la premiere fois que Boucicaut prist à porter armes.

BOVCICAVT comme dict est, estoit ja venu en l'aage de douze ans, & nonobstant que ce soit moult grande ieunesse à ja commencer à porter armes, cestuy enfant oultre le commun cours des autres enfans, qui en cest aage naturellemét ont coustume de plus desirer à ioüer auec les autres enfans que à faire quelconque autre chose, ne cessoit de se debatre, & guermenter qu'il fust armé, & allast à la guerre. Et à bref parler, nonobstãt que plusieurs qui l'oyoient se rigolassét de luy, Disans Dieu de l'hõme d'armes. Tant s'en debatit, que le Duc de Bourbon en ouyt parler. Et de ce qui luy feut rapporté que l'enfant disoit, & du grand desir qu'il auoit d'aller en guerre, eut moult grand ris, considerant le grand courage qu'il auoit en si ieune aage, dont il presuma que s'il viuoit encores seroit vn vaillant homme, dont il feut moult ioyeux: Et pour le plaisir qu'il y prist, requist au Roy que il luy voulust bailler pour le mener auec luy en l'armée qu'on faisoit adonc, pour aller en Normandie, assieger & prendre les chasteaux, & forteresses du Roy de Nauarre, qui lors viuoit, à qui le Roy Charles auoit contens. A laquelle dicte requeste du Duc de Bourbõnois, le Roy par maniere

de ieu & d'esbatement, & pour accomplir le desir de l'enfant s'y consentit: mais bonne garde luy bailla. Si fut Boucicaut armé, & mis en estat: Quand il se veid habillé, tout ainsi qu'il demandoit, ne conuient à demander s'il eut grand ioye. Et quand il estoit armé, ce ne luy sembloit mie charge, ains en estoit si ioly que il s'alloit remirant comme vne Dame bien atournée. Et tant se contenoit bel, que ceulx qui le voyoient y prenoient grand plaisir. Et ainsi le ieune enfant Boucicaut alla en celle armée, de laquelle feut principal chef le Duc de Bourgongne, frere du Roy Charles, auec lequel estoit le Duc de Bourbon, & le bon Connestable de France Messire Bertran de Claquin, & maints autres vaillans Capitaines, & grande foison de gens d'armes. Par laquelle puissance furent pris par force maints forts chasteaux, & forteresses, c'est à sçauoir Bretueil, Beaumont, Requieruille, Gauray, Saint Guillaume de Mortaing, & tant qu'il ne luy demeura que Cherebourg. Et ce faict, s'en retournerent en France. Mais tant gracieusement se gouuerna l'enfant dessus dict en ce voyage, que oncques homme ne le veid lassé du fais du harnois, ne de quelconque peine qu'il conueint souffrir aux sieges, ains tousiours si ioyeusement s'y contenoit, que vrayement on pouuoit iuger par les contenances que armes debuoient estre son naturel mestier. Mais au retour faillit la ioye de l'enfant Boucicaut: car ja cuidoit estre vn vaillant homme d'armes: mais esbahy se trouua, quand on luy dist, Or ça ça Maistre bel homme

d'armes, reuenez à l'escole. Si fut derechef mis à l'escole auec le Daulphin, comme deuant, dont moult se trouua marry. Et ainsi comme vous oyez, fut celuy voyage le premier où Boucicaut fut oncques armé : mais de bonne heure y commença : car si bien puis l'a continué, que pris n'a gueres de repos.

CHAPITRE VI.

Cy dit comment en ieune aage Boucicaut voulut poursuiure les armes, & se prist à aller en voyages.

AINSI vn espace de temps feut l'enfant Boucicaut tenu à sejour malgré luy, auec le Daulphin, tant que moult luy commença à ennuyer. Si se prist moult à tourmenter d'estre tiré hors de là, & de porter armes, laquelle chose moult desiroit : Car bien luy sembloit que ja feust fort, & dur assez, pour donner, & receuoir grands coups de lance, & d'espée, & de soustenir le fais qu'il y conuient. Et de ce tant mena grand noise, que le Roy oüit parler de sa grand volonté, & qu'il disoit vrayement que qui ne l'armeroit il iroit seruir aucun Gentil-homme, qui luy donneroit cheuaux, & harnois. Car plus ne vouloit ainsi sejourner en Court. Le Roy eut grand plaisir de veoir en si ieune cœur tel desir & volonté de ja venir à vaillance : Et si pensa

que bien retrairoit à ſon cheualeureux pere. Et quoy qu'il retardaſt de luy octroyer ce qu'il requeroit, pource que trop ieune luy ſembloit, tant en feit parler au Roy, & tant le requiſt, que en la parfin conueint qu'il feuſt armé. Si le feit le Roy moult bien ordonner de tout ce qui luy conuenoit, & treſbien monter, & bonne compaignée luy bailla, & aſſez de quoy deſpenſer. Et ainſi en treſbel eſtat l'enuoya derechef en la compaignée du Duc de Bourbon, qui ioyeuſement le receut, lequel alloit auec le Duc de Bourgongne, par le commandement du Roy, à tout belle compaignée de gens d'armes, apres le Comte de Bouquingam, Anglois, qui adonc alloit dommageant le Royaume de France. Si luy fut par le dict Duc de Bourgongne & ſa compaignée par fois, porté maint dommage, tant que à petite compaignée ſ'en retourna en Angleterre, & petit eut gaigné en France. En celuy voyage moult ſe commencerent à demonſtrer les vaillances du bon courage & hardieſſe du iouuencel Boucicaut. Car és eſcarmouches & rencontres qu'ils faiſoient ſur leurs ennemis, tant & ſi auant ſ'y abandonnoit que nul plus que luy ne ſ'y aduanturoit. Et tant que merueilles eſtoit à veoir à ſi ieune enfant faire ce qu'il faiſoit, & plus en euſt faict encores, qui luy euſt ſouffert. Mais aſſez y auoit auecques luy qui ne le ſouffroit faire tous ſes hardis vouloirs, pource que trop ſe vouloit abandonner. Et meſmement le bon noble Duc de Bourbon, qui deuant l'aimoit pour l'amour de ſon vaillant pere, l'acueillit adonc en plus

grand amour, pour l'apparence & signe qu'il voyoit en luy d'estre vaillant homme. Et depuis lors l'eut moult cher en sa compaignée. Ce voyage faict, s'en retourna à Paris le Duc de Bourgongne, & le Duc de Bourbon, & Boucicaut auec eulx; Si feut grandement receu du Roy, & du Daulphin son fils, qui ja auoient ouy parler de l'espreuue de son hardiesse, & grande volonté.

CHAPITRE VII.

Cy deuise les essais que Boucicaut faisoit de son corps, pour soy duire aux armes.

NE SE tient pas à tant le noble iouuencel Boucicaut. Si dit que plus ne le tiendra la Court à sejour, & qu'il sera doresnauant maistre de soy. Ia luy semble qu'il soit homme, & que il doiue trauailler comme les autres. Si s'en partit moult tost de Paris, & s'en alla en Guyenne auec le bon Mareschal de Sancerre, qui alloit mettre le siege deuant Monguison. Et comment Boucicaut se mainteint en celuy voyage, nous vous dirons: Tant estoit grande l'ardeur de la volonté qu'il auoit aux armes, que nulle peine ne luy estoit griefue, & ce qui eust esté grand trauail à vn autre, à luy estoit tres-grand soulas. Car quand il estoit vn peu à sejour, adonc comme celuy que grand desir menoit,

ne se pouuoit tenir coy. Dont maintenant s'essayoit à saillir sur vn coursier tout armé, puis autre fois couroit ou alloit longuement à pied, pour s'accoustumer à auoir longue haleine, & souffrir longuement trauail. Autre fois ferissoit d'vne coignée, ou d'vn mail grand piece, & longuement, pour bien se duire au harnois, & endurcir ses bras, & ses mains à longuement ferir, & qu'il s'accoustumast à legerement leuer ses bras. Pour lesquelles choses exercer duisit tellement son corps, que en son temps n'a esté veu nul autre Gentil-homme de pareille appertise; Car il faisoit le soubresaut armé de toutes pieces, fors le bacinet, & en dansant le faisoit armé d'vne cotte d'acier. Item sailloit sans mettre le pied à l'estrier sur vn coursier armé de toutes pieces. Item à vn grand homme monté sur vn grand cheual, sailloit de terre à cheuauchon sur ses espaules, en prenant le dict homme par la manche à vne main, sans autre auantage. Item en mettant vne main sur l'arçon de la selle d'vn grand coursier, & l'autre empres les oreilles, le prenoit par les creins en plaine terre, & sailloit par entre ses bras de l'autre part du coursier. Item si deux parois de plastre feussent à vne brasse l'vne pres de l'autre, qui feussent de la haulteur d'vne tour, à force de bras & de iambes, sans aultre aide, montoit tout au plus hault, sans cheoir au monter, ne au deualer. Item il montoit au reuers d'vne grande eschelle dressée contre vn mur tout au plus hault, sans toucher des pieds, mais seulement sautant des deux mains ensemble d'eschelon en eschelon, armé d'v-

ne cotte d'acier, & ostée la cotte, à vne main sans plus montoit plusieurs eschelons. Et ces choses sont vrayes, & à maintes autres grandes appertises faire duisit tellement son corps, que à peine peust-on trouuer son pareil. Puis quand il estoit au logis, s'essayoit auec les autres Escuyers à ietter la lance, ou à autres essais de guerre, ne ja ne cessoit. Et ainsi se conteint en celuy voyage, ne ja ne luy sembloit qu'il peust estre à temps à aulcune besongne pour soy bien esprouuer. Et quand ils feurent au siege deuant la dicte forteresse de Monguison, aux assaults, qui y furent faicts, là s'essayoit Boucicaut, qui legerement couroit des premiers, pour faire en toutes choses en tel cas ce que appartient à tout bon homme à faire. Et tant s'y abandonnoit perilleusement, que tous s'en esmerueilloient: Pour lesquels biensfaicts, & l'apparence de sa grande hardiesse & vaillance, le prist le dict Mareschal de Sancerre en moult grand amour, & dist, presens plusieurs de ses gens, Si cest enfant vit, ce sera vn homme de grand faict. Et à la parfin feut prise la dicte forteresse, & plusieurs autres chasteaux, & forteresses feurent prises par traicté. Et apres ce s'en reuindrent en France.

CHAPITRE VIII.

Cy parle d'Amour, en demonstrant par quelle maniere les bons doiuent aimer, pour deuenir vaillans.

IA



LA estoit venu Boucicaut en l'aage & au temps que Amour naturellemét a coustume de prendre le treu & la paye de tous ieunes nobles courages. Si ne fut mie droict qu'il feust exépt ne eschapast de l'amoureux lien, lequel n'épesche mie ne oste aux Cheualeureux de bonne volóté à poursuiure le noble exercice des armes, ainçois est ce qui plus faict és ieunes cœurs auiuer & croistre le desir de l'hónorable poursuite cheualeureuse. Ha quants ont esté exaussez au nom de proüesse, que si ne feust Amour, par qui leur venoit la hardiesse d'entreprédre les fortes choses, lesquelles pour accroistre leur renómée ils acheuoient, affin qu'ils eussent la grace de leurs Dames, ce ne fust rien d'eulx? Mais quelle chose est-ce qui soit griefue ne forte à faire à cœur qui bien aime, & qu'il n'ose entreprendre? Certes nulle. Amour oste peur, & dóne hardiesse, faict oublier toute peine, & prendre en gré tout le trauail que on porte pour la chose aimée. Et qu'il soit vray, qui veult lire les Histoires des vaillans trespassez, assez trouuera de ce preuue. Si cóme on lit de Lancelot, de Tristan, & de plusieurs autres, que Amour feit bons, & à renómée attaindre. Et mesmement de nostre viuant y a eu assez de nobles hommes de France & d'autre part en voyons & auons veu, si comme on dict de Messire Othe de Gransson, du bon Connestable de Sancerre, & d'autres assez, qui long seroit à dire, lesquels le seruice d'Amour a faict deuenir vaillans, & bien morigenez. O noble chose est que d'Amour qui

bien en ſçait vſer, quoy que à tort aulcuns le blaſment. Car ſi mal en prend à ceulx qui à droict n'en ſçauent vſer, ce n'eſt pas la coulpe d'Amour; car de ſoy il eſt bon. Et pource qu'il pourroit ſembler à aucuns que il ne ſuffiſt mie de dire en termes ſi generaux, ſans en plus auant declarer, que Amour ſoit bon à qui bien en ſçait vſer, eſt bon de toucher aulcunement par quels termes bien vſer on en peut, parquoy il ſoit bon. Et pour declaration de ce, ſans querir trop de ſubtiles queſtions, me ſemble que le cœur qui veult aimer doibt principalement fonder l'entente de ſon amour ſur trois choſes. La premiere eſt, qu'il aime pour en valoir mieulx en toutes mœurs & en conditions, & pour amender ſes couſtumes, viure plus ioyeuſement, auoir cœur plus hardy, & plus entreprenant, & en toutes vertus ſe vouloir habiliter & conjoindre. La ſeconde choſe eſt, qu'il aduiſe biẽ de ſe mettre en lieu, qui ſoit tel, ſi bien cõditionné, ſi vertueux & ſi bon, qu'il y puiſſe prendre exemple de toute bonté, & où il y ait ſens. Car ſoit certain que ſ'il aime en fol lieu, il deuiendra fol, & ſi en vil lieu & mal morigené, ſemblablement deuiendra vil & vicieux: Car Amour eſt de telle nature, qu'il faict tout cœur aimant traire à la nature & aux conditions de la choſe que on aime. Doncques ſi mieulx valoir veult d'emprendre amoureuſe vie, quelle que ſoit la perſonne qu'il veult aimer, ſoit belle ou laide, grande ou petite, garde ſoy bien d'aimer en lieu où il n'y ait ſens, graces, & vertus. La troiſieſme choſe ſur quoy le bon cœur doibt fonder ſon

entente est sur honneur, en telle maniere que en cest amour où il se mettra, de tout son pouuoir y garde honneur, ne pour mourir ne face à son pouuoir chose dont de nulle part deshonneur vienne à luy, ne à ce qu'il aime. Et si sur ces trois choses le cœur qui veut aimer met bien son entente, c'est à sçauoir que pour aimer il amende ses conditions, en viue plus liément, & que son courage en accroisse en haultes pensées, & qu'il s'assiée en lieu noble de mœurs, & bien conditionné, & qu'en cest amour en toutes choses garde honneur, il trouuera amour si bon & si profitable, qu'il en vauldra mieulx toute sa vie: Mais aulcuns me respondront à ces raisons, Voire mais ie cuideray que le lieu où ie m'arresteray soit bon, & bien conditionné, & puis ie trouueray le contraire: & si n'en pourray oster mon cœur. Car ie luy auray tout mis. Si fais telle responce, que puis que ils dient qu'ils ne s'en pourroient oster, & si y treuuent assez de mal: que ils n'vsent donc pas du bon amour que ie deuise. C'est à sçauoir que ils doiuent aimer pour mieulx en valoir, & non mie pour en empirer. Et celuy en empireroit qui plus s'y tiendroit; puisque le lieu rien ne vaudroit. Et de dire que ce feust faulseté. Non feroit. Car il est fol qui du mauuais pas ne se tire, s'il y est entré. Mais sçais-tu la cause pourquoy tu qui veux aimer, trouues en amour communément tant d'amertumes, & de maulx ? C'est pour ce que tu ne mets mie ton cœur en la vie amoureuse, pour cause de mieulx en valoir, ne pour vertu: mais seulement pour la dele-

ctation que ton corps en a ou espere auoir. Et pour ce que telle folle plaisance & delectation est chose qui durer ne peult, toute chose qui est fondée dessus ne peult estre seure, & à peine se peult garder ; mais ce qui est fondé sur vertu est tres-durable, & en vient bien & ioye. Mais trop peu sont qui aiment selon les susdictes regles, & pour ce trouuent amour dur, quand à la chose que ils desirent ils faillent, c'est à sçauoir à leur folle plaisance. Si est à leur coulpe le mal qu'ils en ont, & non mie d'Amour. Car eulx mesmes se font le mal & grief qu'ils en reçoiuent. Tout ainsi que ie puis bailler exemple du vin, lequel est de soy tresbon, & qui resioüit le cœur de l'homme, & le reconforte, & soustient, & assez de bonnes choses en sont faictes: mais si discretement il n'en prend & que gloutemēt & en delectation plus que raison de son corps il luy destourne le sens, & le ramene comme à nature de beste, qui n'a nulle raison, & luy trouble la veüe, si n'est mie à la coulpe du vin, mais de celuy qui follement en vse. Doncques selon mon opinion en cōclusion ie veulx dire, Que amour qui est fondé plus sur delectation & folle plaisance que sur vertu & bonnes mœurs, ne peult durer, & que tel amour est au cœur que s'y boute cause d'assez de maulx & de griefues amertumes, & aucunesfois de destruction. Et de ceste matiere, qui n'est mal gracieuse, se pourroiēt mouuoir plusieurs questiōs, & de moult subtiles: mais à temps m'en tairay, pour tourner au premier propos, c'est à sçauoir de celuy de qui nostre matiere est encommencée.

CHAPITRE IX.

Cy dit comme Amour & desir d'estre aimé, creust en Boucicaut courage, & volonté d'estre vaillant, & cheualeureux.

SI PREINT à deuenir ioyeux, ioly, chantant, & gracieux plus que oncques mais: Et se preint à faire Balades, Rondeaux, Virelais, Lais, & Cõplaintes d'amoureux sentimẽt. Desquelles choses faire gayemẽt & doulcement Amour le feit en peu d'heures si bon maistre, que nul ne l'en passoit. Si cõme il appert par le liure des cent Balades, duquel faire luy & le Seneschal d'Eu feurẽt compaignons au voyage d'oultre mer. Et voulut auoir robes, cheuaux, harnois, & tous habillemens cointes, & faitis, plus que il ne souloit. Ia auoit choisy Dame belle, & gracieuse, & digne d'estre aimée, si comme Amour l'auoit admonesté, pour laquelle preindrent ses pensées à croistre de plus en plus en desirs cheualeureux. Si prist deuise & mot propice à l'entente & propos de son Amour, qu'il porta en tous ses habillemens. Et feut secretemẽt en son courage desireux de tant faire par bien seruir, celer, & par vaillance, & poursuiure armes, que l'amour de sa Dame peut acquerir. Si la voyoit quand il pouuoit, sans blasme d'elle. Et quand à danse ou à feste s'es-

batoit, où elle feut, là nul ne le passoit de gracieuseté & de courtoisie en chanter, en danser, en rire, en parler, & en tous ses maintiens. Là chantoit chansons, & rondeaux, dont luy mesme auoit faict le dict, & les disoit gracieusement, pour donner secretement & couuertement à entendre à sa Dame, en se complaignant en ses rondeaux & chansons comment l'Amour d'elle le destraignoit. Mais il ne feut mie tost hardy de plainement dire sa pensée, comme font les lobeurs du temps present, qui sans desserte vont baudemẽt aux Dames requerir qu'ils soyent aymez : & de faintises & faulx semblans, pour elles decepuoir bien se sçauent aider. Ainsi ne feit mie l'enfant Boucicaut, ains deuant elle & entre toutes Dames estoit plus doux & bening que vne pucelle. Toutes seruoit, toutes honnoroit, pour l'amour d'vne. Son parler estoit gracieux, courtois, & craintif deuant sa Dame. Si celoit sa pensée à toute gent, & sagement sçauoit iecter son regard & ses semblans, que nul n'apperceust où son cœur estoit. Humblement & douteusement seruoit Amour, & sa Dame. Car il luy sembloit qu'il n'auoit mie assez faict de bien, pour si haulte chose requerir & demander, comme l'amour de Dame, & pource mettra ce dict toute peine que par son bien faire elle soit esmeüe à l'aimer, & le prendre en grace, & vouldra toutes ses manieres & conditions & contenances amender, & continuer de mieulx en mieulx pour l'amour d'elle. En celuy temps estoit assez de nouuel couronné le Roy Charles sixiesme

du nom, qui à present regne. Adonc commencerent à multiplier festes & ioustes & danses en France; plus que de long temps n'y auoit eu, pour cause du ieune Roy, à qui ieunesse, puissance, & Seigneurie admonestoient de se soulacier & esbatre, comme à ieune cœur qui a puissance est chose naturelle. Si faisoit le Roy au temps de lors souuent & menu de belles festes à Paris, & ailleurs, où haultes Princesses, & Dames, & Damoiselles, de toutes parts estoient mandées. Si peut-on sçauoir que maintes en y auoit de belles, iolies, & richement atournées. Là s'efforçoient ces ieunes Cheualiers & Escuyers d'estre iolis, cointes, & auenans: Car la veüe de tant de nobles & belles Dames leur accroissoit le courage & volonté d'estre amoureux & auenans plus que oncques. Mais là estoient les ioustes à tous venans grandes, & plainieres. Si ne s'y faingnoient Gentilshommes, de chascun endroict soy monstrer son vassclage pour l'amour des Dames. Là estoit le iouuencel Boucicaut ioly, richement habillé, bien monté, & bien accompaigné, lequel en recepuant le doux regard de sa Dame, lance baissée vous poignoit son destrier de telle vertu que plusieurs en abatoit en son encontre. Et tant bien s'y contenoit, que chascun s'esmerueilloit de ce qu'il faisoit. Car moult ieune d'aage encores en celuy temps estoit. Si faisoit à merueilles parler de luy, & les Dames & toutes gens par grand plaisir le regardoient, & grand plaid en tenoient, que vous en feroye long compte. Ainsi comme vous oyez croissoit amour

au courage de Boucicaut desir & volonté d'estre vaillant. Si ne sera mie doresnauant des derniers en toutes besongnes belles & hõnorables, où employer se pourra. Toutes ses pensées, & autres toutes bonnes volontez feit amour croistre & multiplier au courage de Boucicaut, lequel bien le meit à effect. Comme il apperra par la description de ses bons faicts, & poursuite de Cheualerie, comme nous dirons cy apres.

CHAPITRE X.

Cy dit comment Boucicaut fut faict Cheualier, & des voyages de Flandres.

AFFIN que tous ceulx qui ce present Liure verront, & orront, sçachent & voyent clairement comment sans iuste cause ne sont mie meus les dessus dicts Cheualiers, & Gentils-hommes, par le mouuement desquels & ordonnance ce present Liure est faict, à vouloir & desirer que le nom du vaillant homme, de qui nous voulons traicter en cestuy volume, soit mis en perpetuelle memoire au monde, pour donner comme deuant est dict exemple à tous ceulx qui desirent venir au hault honneur, & proüesse de Cheualerie, en demonstrant qu'à ce ne peut nul attaindre sans grands trauaux, & labeur continuel en armes, & en bons faicts, leur plaist que apres leur tesmoignage autentique,

tique, & digne de foy, ie declare & demonstre en ceste presente escriture tout au long & par quelle maniere le bon Boucicaut a employé sa vie diligemment & continuellement en exercice d'armes, & en faicts de vaillance, & que en racomptant ses faicts, & les voyages où il feut, commenceant dés sa premiere ieunesse iusques à ores, ie puisse demonstrer s'il a son temps employé en oisiueté, & folie. Pour entrer en la Narration des choses touchées, il est à sçauoir que enuiron le temps dessus dict, les Flamans se rebellerét contre leur Seigneur le Comte de Flandres, & de faict le chasserent. Pour laquelle chose le dict Comte veint deuers le Roy de France Charles sixiesme du nom, qui à present regne, comme à son souuerain Seigneur, requerir aide & secours contre iceulx, pour subjuguer & remettre en obeissance les villes de Flandres, & le dict páys, comme Seigneur doibt secourir son vassal, si besoing en a, & il l'en requiert. Et aussi à la priere du Duc Philippes de Bourgongne, oncle du dict Roy, lequel Duc auoit espousé Marguerite, fille du susdict Comte de Flandres. N'y enuoya pas le Roy tant seulement, ains luy mesme en propre personne y alla, accompaigné de ses oncles, & de ceulx de son noble sang, à moult grande Baronnie, & tres-grand ost de Cheualiers, & de gens d'armes. En celuy voyage alla le iouuencel Boucicaut, qui encores estoit moult ieune: mais nonobstant son ieune aage y fut faict Cheualier de la main du bon Duc de Bourbon, oncle du Roy, qui moult l'auoit cher, &

en laquelle compaignée & soubs lequel il estoit. Là s'assemblerent par leur presomption les Flamans à bataille contre leur souuerain Seigneur le Roy de France, & contre leur naturel Seigneur le Comte de Flandres, dont la mercy Dieu, qui à toutes choses iustemét pouruecoit leur en prist comme il doibt faire à tous subjects, qui contre leur Seigneur se rebellent. Car en leur pays mesmes és plaines de Rosebech feurent present le Roy, estant armé en la bataille, nonobstant qu'il feust encores enfant, morts & desconfits soixante mille Flamans. Aduint en icelle bataille que le Cheualier nouuel, dont nous parlons, se voulut par sa grande hardiesse coupler main à main à vn Flamand, grand & corsu. Si le cuida ferir à deux mains de la hache qu'il tenoit. Le Flamand, qui le veid de petit corsaige, presuma bien que encores estoit enfant, si le desprisa, & si grand coup luy frappa sur le manche de sa hache que il luy feit voler des poings, en luy disant Va teter, va enfant. Or veois-je bien que les François ont faute de gens, quand les enfans menent en bataille. Boucicaut, qui ce oüit, & qui grand deuil eut que sa hache estoit perduë, tira tantost la dague, & soubdainement se fiche soubs le bras de l'autre, qui iamais ne l'eust cuidé. Si luy donna si grand coup au dessoubs de la poitrine, que il faulsa tout le harnois, & auec toute la dague luy ficha és costez, & il cheut en terre de la douleur qu'il sentit, ne puis ne luy meffeit. Si luy dit Boucicaut par mocquerie, Les enfans de ton pays se ioüent-ils à tels ieux? D'autres

beaux coups & aduantureux biensfaicts feit le nouuel Cheualier à ceste besongne, & tant & si bien s'y porta, que il donna bonne esperance de son faict à tous ceulx qui le voyoient. Et ainsi feut tout le pays de Flandres subjugué par le Roy de France. Et tout ce faict, le Roy s'en retourna à Paris. Mais les Flamans indignez contre les François, & desirans de eulx vanger s'ils eussent peu, apres que le Roy se feut party pour ce qu'ils veirent bien que ils ne pourroient forçoyer contre le Roy, & que leur puissance estoit trop petite, pour greuer les François, appellerent les Anglois à leur aide, & les meirent en leur pays: dont quand le Roy le sceut il y retourna, c'est à sçauoir l'année d'apres. Et cestuy feut le voyage de Bourbourg, où le Roy prist Bergues d'assault, où les Anglois estoient qui s'enfuirent. A cest assault, & és autres besongnes ne fut mie des derniers Monseigneur Boucicaut, ains si bien s'y porta que nul mieulx. Et ainsi, par trois années le Roy alla en Flandres, tant qu'il rendit les Flamans & tout le pays subject à luy, & obeissant à leur naturel Seigneur. Le Roy apres la prise de Bergues, en s'en retournant en France, laissa son Connestable Clisson à Teroüenne, accompaigné de bonnes gens d'armes, pour garder la frontiere. Mais le iouuencel Boucicaut ne ressembla mie ceulx lesquels apres le grand trauail fuyent tant qu'ils peuuent au repos & aise, comme font les nouueaux & tendres, ains voulut à toutes fins demeurer en garnison auec le dict Connestable.

CHAPITRE XI.

Comment Boucicaut feut la premiere fois en Prusse, & puis comment la deuxiesme fois il y retourna.

APRES le departement de la frontiere dessus dicte, ne s'en voulut mie retourner Monseigneur Boucicaut à Paris, ainsi que les autres faisoient, ains dit que il accompliroit le desir qu'il auoit d'aller en Prusse. Et comme communément font les bons qui voyager desirent, pour accroistre leur prix, entreprist adonc celuy voyage. Si se partit, & bien accompaigné s'en alla en Prusse, là où il se mist en toute peine à son pouuoir de porter dommaige aux Sarrasins, & là demeura vne saison, puis s'en retourna en France. Bien fut temps, & assez auoit desseruy, que il eut la ioye de reueoir sa Dame, & n'est pas doubte que son gracieux cœur, ieune, gentil, & tout parfaict en loyauté, sentoit ardemment la pointure du desir amoureux, qui tire les amans à conuoiter veoir leurs amours, quand tresloyaument aiment. Mais nonobstant ce desir, qui point de luy ne partoit, vouloit auant qu'il s'auenturast à requerir si grand don comme l'amour de sa Dame, le desseruir par bien faire. Si prisoit tant si hault don, que il ne luy sembloit mie, si comme dict est, qu'il peust assez faire pour si grand grace

acquerir, & tous ses faicts tenoit à peu de chose enuers si riche guerdon. Mais Amour, qui ne desprise pas ses humbles seruans, ne leur souffre mie pourtant s'ils n'osent grace demander perdre leur doux loyer, & merite, & que ceulx, qui en vaillance si bien s'espreuuent que il en soit renommée, ne soient apperceus de leurs Dames estre vrais loyaux amoureux, & que Amour ne die & mette en l'oreille aux belles pour qui ils se penent, comme leurs vrais amans s'efforcent de valoir pour l'amour d'elles. Parquoy souuentesfois tant y met peine Amour que elle esueille Courtoisie, qui tant s'en entremet auec Franche volonté, que iceulx sont aimez sans ce que ils le sçaichent. Et tout ce leur est pourchassé par leurs biensfaicts, & haultes dessertes. Si croy bien que par celle voye peut aduenir Messire Boucicaut à sa gracieuse entente sans vilain penser. Car trop feust la Dame vilaine, qui refusast vn tel seruant; Parquoy ie tiens que à son retour luy pourchassoit Amour ioye, & tout le doux accueil que à son amant Dame par honneur peut donner & faire. Et ainsi Boucicaut retourna en France: où il fut vn peu à Paris à sejour. Au temps de lors auoit paroles de traicté entre les François, & Anglois, auquel traicté allerent à Boulongne le Duc de Berry, & celuy de Bourgongne, oncles du Roy. Si voulut Boucicaut pour tousiours son honneur accroistre en voyageant, & voyant de toutes choses aller auec eulx au dict traicté, & retourna auec les dicts Nosseigneurs. Et pource que il luy sembla que on ne

besongnoit mie moult adonc en France en faict de guerre, pour tousiours employer sa ieunesse en bien faire, s'en retourna la deuxiesme fois en Prusse, où l'on disoit que celle saison deuoit auoir belle guerre. Là demeura vn temps, puis s'en reueint en France.

CHAPITRE XII.

Comment Meßire Boucicaut apres le retour de Prusse alla auec le Duc de Bourbon deuant Taillebourg, & deuant Bertueil, qui furent pris, & autres chasteaux en Guyenne.

AV TEMPS de lors les Anglois occupoient moult le Royaume de France en plusieurs lieux, c'est à sçauoir maintes villes & chasteaux que ils tenoient par force, tant en Picardie, comme en Guyenne & autre part. Combien que Dieu mercy, par la vaillance des bons François ja en estoit le pays moult descombré, & tousiours alloit en amandant au prouffict du Roy de France, par les bons vaillans qui peine y mettoient. Entre lesquels bons & vaillans estoit le bon Duc de Bourbon dessus nommé, qui aux dicts Anglois faisoit souuent maintes enuahies, dont il yssoit à son honneur. Et pour ce, comme dict le Prouerbe commun, Que chacun aime son semblable, pourtant

qu'il estoit bon, aimoit-il moult cherement Boucicaut, pour cause qu'il le voyoit hardy, & vaillant, & passer tous les iouuenceaux de son aage. Si le tenoit volontiers pres de luy, & grand plaisir auoit que il feust en sa compaignée. Si auint en la saison apres que le dict Boucicaut fut retourné de Prusse, comme dict est, que le Duc de Bourbon s'apresta pour aller en Guyenne, mettre le siege deuant aucuns chasteaux, que les Anglois tenoient. Si mena auec luy moult belle compaignée. C'est à sçauoir mille cinq cent hommes d'armes, & foison de traict. En celle compaignée ne s'oublia pas le bon Boucicaut, qui moult enuis eust demeuré derriere. Ains tout ainsi que les belles Dames ont coustume se resioüir d'aller à feste, ou les oiseaux de proye quand on les laisse voler apres la proye, se resioüissoit celuy gracieux iouuencel d'aller en armée. Quand le Duc de Bourbon fut en Guyenne, il meit le siege deuant Taillebourg, qui moult estoit fort chastel, & fut prins par force. Puis alla mettre le siege deuant Bertueil, qui est vne forteresse de grand force, & là trouuerent moult grand defence. Là feut faicte vne mine dessoubs terre, laquelle feut si bien continuée, que elle perça le mur du chastel, tant que les ennemis la veindrent defendre, & là endroict à estriuer. Contre les dicts ennemis feut des premiers Boucicaut, qui à pousser de lance & d'espée main à main vaillamment se combatit, & longuement y souffrit. En telle maniere, que par luy & par ceulx qui le suiuoient fut pris le dict Chastel, où moult eut grand

honneur Boucicaut, & moult l'en priserent ses bons amis. Apres ces forteresses prises, le Duc de Bourbon alla deuant vn autre fort chastel appellé Mauleon. Là feut liuré fort assault, & au dernier feut pris par mine, & par eschelle, où feurent faictes moult de belles armes. Le premier en eschelle feut Boucicaut, qui longuement se combatit, & tant que nonobstant les pesans coups que on luy lançoit d'amont, tant de pierres, comme d'espées, nul ne le peut garder que il ne feust des premiers sur le mur: & là feit tant d'armes que plus faire nul n'en pourroit. Ces choses faictes, le Duc de Bourbon alla deuant vn autre chastel appellé le Faon, mais la prise des autres forts chasteaux, espouuenta ceulx qui dedans cestuy estoient, pource que ils voyoient que moult estoit le Capitaine, & sa compaignée vaillans. Si n'oserent attendre l'assault, ains se rendirent à la volonté du bon Capitaine, Et pareillement se rendit au Duc de Bourbon vn autre fort Chastel appellé le bourg Charante. Pour ce que tout ne se peut dire ensemble, conuient parler des matieres l'vne apres l'autre. Si est à sçauoir que tandis que le siege duroit deuant Bertueil, veindrent nouuelles en l'ost que les Anglois s'estoient assemblez, pour aller combatre vne forte Eglise de nostre Dame. Ces choses ouyes, s'assemblerent vne compaignée de Cheualiers, & Escuyers, desireux d'acroistre leur honneur, & renommée, & dirent que ils leur seroient au deuant. Boucicaut, qui autre chose ne queroit fors aduanture d'armes, voulut estre de la route, & tant qu'ils feurent

rent par route trente Cheualiers, & Escuyers, tous de grande renommée. De ceste compaignée fut Capitaine & conduiseur, pour ce que le pays sçauoit, & les destours, & les adresses, vn Cheualier, qui au dict siege estoit, que on nommoit Messire Emery de Rochechouart. Si monterent tantost à cheual les trente bons Gentils-hommes, bien habillez de leurs harnois, & tant allerent par destours que ils vindrent à rencontrer les Anglois, qui garde d'eulx ne se donnoient, & bien estoient en nombre soixante dix. Tantost s'entrecoururent sus, & forte & aspre feut la bataille, qui n'estoit mie pareille. Car plus du double les Anglois estoient: mais nonobstant ce tant s'y porterent vaillamment les nostres, & tant feit bien chacun endroict soy, que les Anglois furent à la parfin tous morts, & desconfits, excepté neuf qui s'enfuirent. Ce faict, le dict Messire Emery de Rochechouart les mena aduanturer deuant vn chastel bien garny, appellé le Bourdrun; lequel par leur vaillance ils combatirent trois fois en vn iour: mais pour ce que trop peu de gens estoient ne le peurent prendre, si leur en conueint partir.

CHAPITRE XIII.

Cy dict comment le Duc de Bourbon laissa Messire Boucicaut és frontieres son Lieutenant, & comment il iousta de fer de glaiue à Messire Sicart de la Barde.

LA s'ESTOIT tant eſprouué Meſſire Boucicaut, que ſa vaillance, laquelle auec la force luy croiſſoit de iour en iour eſtoit congneüe & manifeſtée à tous ceulx qui ſe trouuoient en armes en place où il fuſt. Parquoy ſi grand honneur luy feit le Duc de Bourbon que au partir du pays, apres les deſſus dićts chaſteaux pris, comme dićt auons cy deuant, & que il ſ'en voulut partir & venir en France, le feit ſon Lieutenant és frontieres & au pays de delà, & ne laiſſa mie pour ſon ieune aage, que il ne luy laiſſaſt grand' charge de gens d'armes. Et auec luy demeurerent Meſſire le Barrois, Monſeigneur de Chaſteaumorant, & Meſſire Regnauld de Roye, cent cinquante hommes d'armes, & cent arbaleſtriers. Si n'en fut mie deçeu le Duc de Bourbon de là le laiſſer. Car n'y demeura pas en oiſiueté, ne en vain. Car nonobſtant l'hyuer, & la dure ſaiſon, alla tantoſt aſſaillir vne fortereſſe appellée la Granche, laquelle ils combatirent par trois iours, puis fut priſe. Ne ſe deporta pas à tant en celuy hyuer, ains ainſi comme en icelle morte ſaiſon les Gentils-hommes ſe ſeulent eſbatre à chaſſer aux Connins & Lieures ou autres beſtes ſauuages, le bon Boucicaut par maniere de ſoulas ſ'eſbatoit à chaſſer aux ennemis; & le plus ſouuent ne failloit mie à prendre. Et tout ainſi comme on a de couſtume prendre icelles beſtes en diuerſes manieres, c'eſt à ſçauoir à force de bons chiens, ou par traićt d'arc, & de dards, ou par bourſes & filets, ou autres ma-

nieres de les deceuoir, ainsi semblablement le vaillant Capitaine, qui contre ses ennemis se debuoit aider de plusieurs sages cauteles, les surprenoit en maintes manieres. Si voulut aller assaillir la forteresse de Corbier, & va ordonner vne embusche, où il feut, & auec luy Messire Mauuinet, son frere, & ses autres dessus dicts compaignons, tant que ils feurent vingt huict Cheualiers, & Escuyers sans plus, tous hommes d'eslite. Et ordonna que vne route de ses autres gensd'armes iroient courir par deuant la dicte forteresse. Et ainsi feut faict: car il s'alla embuscher au plus pres qu'il peut du chastel, & se cacha tout coyement entre arbres, & masures, qui là estoyent. Tantost apres veindrent courir ceulx qu'il auoit ordonnez par deuant le chastel. Quand ceulx de dedans veirent nos gens courir par deuant eulx, tantost saillirent dehors, & les meirent en chasse. Car tout de gré les nostres fuyoient. Quand ils feurent dauantaige eslongnez, adonques saillit l'embusche; & prirent à courir vers la porte du chastel pour eulx ficher dedans. Quand la Guette du chastel veid saillir l'embusche, tantost escria par son signe au Capitaine, & à ceulx qui estoient auec luy saillis dehors que ils retournassent, & ils le feirent tantost. Mais si tost ne sceurent arriuer, que ils ne trouuassent ja Messire Boucicaut combatant à pied pardeuant la porte. Car tout le premier deuant ses compaignons, comme le plus courageux estoit là arriué: où il faisoit merueilles d'armes: mesmement deuant que ses compaignons veinssent. Car ja auoit

pris le compaignon du Capitaine, qui le plus vaillant de ceulx de dedans estoit. Ia estoyent ses gens arriuez, auant que ceulx du chastel peussent estre retournez. Lors commencea la bataille grande & fiere: mais tant y ferit le bon Boucicaut auec sa compaignée, que ceulx du chastel feurent tous morts & pris, exceptez cinq qui s'enfuirent, & se bouterent au chastel, tandis que les autres se combatoient. Quand ce feut faict, Boucicaut auec les siens se va loger deuant le chastel, & enuoya querir tout le demeurant de ses gens. Si meit son siege par belle ordonnance. Quand ceulx de dedans veirent ce, ils n'oserent attendre l'assault, ains se rendirent, sauues leurs vies. Si feit Boucicaut la forteresse raser par terre. Et apres s'en retourna en son logis: car il en y auoit qui mestier auoient de repos. Mais comme Messire Boucicaut laissoit guairir ses gens & reposer, luy fut rapporté que vn Cheualier Anglois de Gascongne, appellé Messire Sicart de la Barde, auoit par maniere d'enuie dit de luy aulcunes paroles, comme en disant que il n'auoit mie le corps taillé d'estre si vaillant comme on le tenoit. Pour lesquelles paroles, nonobstant que celuy fust vn des beaux Cheualiers que on sceust, & tres-vaillant homme d'armes, luy manda Boucicaut, que pour ce que il le sçauoit vn des meilleurs & des plus beaux Cheualiers que on sceust, il se tiendroit moult honnoré d'auoir aulcune chose à faire auec luy, & pour ce le prioit que il luy voulust faire cest honneur que il luy voulust accomplir aucunes armes telles com-

me luy mesme voudroit choisir, & deuiser. Car il estoit ieune & nouice en faict d'armes, si auoit bien mestier d'estre apris & enseigné d'vn si vaillant homme comme il estoit. Quand le Cheualier eut entendu ceste requeste, pour ce qu'il se sentoit bon iousteur, il luy remanda qu'il luy accompliroit volontiers vn certain nombre de coups de fer de glaiue. Ceste chose accordée, la iournée feut emprise, & la place où seroit. Quand ce veint au iour deuisé, Messire Boucicaut se partit bien monté, & bien habillé, accompaigné des principaux Gentilshommes des siens, & alla deuant le chasteau de Chaulucet, de laquelle garnison le dict Messire Sicart de la Barde estoit: Car par sa grande hardiesse auoit le dict Messire Boucicaut accepté la place deuant la dicte forteresse. Là s'assemblerent les deux Cheualiers à la iouste: Le premier coup ne faillit pas Messire Sicart, ains assena Messire Boucicaut en targe si grand coup, que à peu ne le feist voler des arçons. Ne l'assena pas à celuy coup Boucicaut, pour son cheual qui se desroya. Si feut durement courroucé. Les lances leur feurent rebaillées, & derechef poignirent l'vn contre l'autre. A celuy coup ne faillit mie Boucicaut, qui grand peine meit à bien viser. Si assena son compaignon en la visiere, que il rompit les boucles, & à peu qu'il ne luy fist voler le bacinet du chef, & du coup fut si estourdy, que qui soustenu ne l'eust, il alloit par terre. La tierce fois poignirent l'vn contre l'autre, il assena Messire Boucicaut, si que la lance vola en pieces, & l'eschine

luy feit plier. Mais Boucicaut le assena tellement, qu'il n'eut si bon harnois qui le garentist qu'il ne luy fischast la lance par entre les costez, & le porta par terre, si que on cuidoit qu'il fust mort: Et ainsi finit ceste Iouste sans parfaire le nombre des coups, qui vingt debuoient estre. Mais l'essoine de l'vne des parties acheua l'emprise. Si s'en partit Messire Boucicaut à tres-grand honneur; & assez tost apres le Duc de Bourbon, par le commandement du Roy l'enuoya querir. Si s'en retourna à Paris.

CHAPITRE XIV.

Comment Messire Boucicaut iousta de fer de glaiue à vn Anglois appellé Messire Pierre de Courtenay, & puis à vn autre nommé Messire Thomas de Clifort.

QVAND l'hyuer fut passé, & le renouuel du doux printemps fut reuenu, en la saison que toute chose meine ioye, & que bois & prez se reuestent de fleurs, & la terre verdoye, quand oisillons par les boscaiges menent grand bruit, lors que rossignols demeinent glay, au temps que Amour faict aux gentils cœurs aimans plus sentir sa force, & les embrase par plaisant souuenir, qui faict naistre vn desir, qui plaisamment les tourmente en douce langueur de sauoureuse maladie. Adonc au gay mois d'Auril,

estoit le bel gracieux, & gentil Cheualier Messire Boucicaut à la Court du Roy, où festes & danses souuent se faisoient. Si estoit gay & ioly, richement habillé, & en toutes choses si auenant, que nul ne le passoit. Si croy bien que quand Amour departoit ses grands tresors, & ses tres-douces ioyes, qu'il n'oublioit mie Boucicaut son loyal seruant, qui tout bien desseruoit. Si le nourrissoit ainsi Amour de ses doux mets, tandis qu'il auoit temps & aise de veoir sa douce Dame. Mais vaillantise, qui ne le laissoit longuement estre à sejour, luy tournoit son plaisir en grande amertume, quand la belle eslongnoit. Si le conduisoit douce esperance, qui luy disoit qu'à son retour seroit doucement receu de sa plaisante maistresse, pour l'amour de laquelle il feroit tant, qu'elle en oiroit toutes bonnes nouuelles. Et ainsi apres qu'il eust eu des doulx biens amoureux en celle dicte plaisante saison, pour les mieulx desseruir, voulut derechef Boucicaut aller au labeur d'armes en frontiere au pays de Picardie. Dont il adueint tandis qu'il estoit là, que il oüit dire que vn Cheualier d'Angleterre, appellé Messire Pierre de Courtenay, lequel estoit passé en France, s'alloit vantant qu'il auoit trauersé tout le Royaume de France, mais oncques n'auoit peu trouuer Cheualier, qui eust osé iouster à luy de fer de glaiue, & si s'en estoit mis en son debuoir de le requerir. Quand Messire Boucicaut eut ouy ceste vantise, moult en eut grand despit. Et tantost par vn Herault luy manda que il ne vouloit mie que il eust cause de tant se plaindre

des Cheualiers de France, comme que ils luy eussent failly de si peu de chose, comme de iouster de fer de glaiue, & que luy, qui estoit vn des plus ieunes, & du moindre pris, si ne luy faudroit mie de greigneur chose. Si voulust aduiser toutes telles armes comme il luy plairoit, & il les luy accompliroit tres-volontiers. Laquelle chose fut tres-briefuement faicte. Car bien sembloit à celuy de Courtenay, qui moult estoit vaillant Cheualier, & tres-renommé, que de Boucicaut viendroit-il tost à chef. Si assemblerent à la iouste les deux Cheualiers: Mais sans que i'alonge plus ma matiere, pour deuiser l'assiete des coups d'vn chacun, pour dire en brief; tous leurs coups parfirent: Mais ce feut si bien, & si grandement au bien de Boucicaut que il en saillit à son tres-grand honneur, & loüange. Pour laquelle chose tantost apres, par maniere d'enuie, vn autre Cheualier d'Angleterre, nommé Messire Thomas de Clifort, l'enuoya requerir de faire certaines armes nommées, lesquelles il luy accepta tres-volontiers. Et nonobstant que le droict & coustume d'armes soit telle, que le requerant va & doibt aller deuant tel Iuge comme celuy qui est requis veult eslire, Messire Boucicaut doubtant que il peust estre empesché par le Roy, ou autre de nos Seigneurs de France; si ceste chose leur venoit à congnoissance, ou que le Iuge que il esliroit ne les y voulust receuoir, alla accomplir les dictes armes à Calais deuant Messire Guillaume de Beauchamp, pour lors Capitaine de Calais, & oncle du dict Messire Thomas. Quand ils

feurent

feurent au champ, & veint à la iouste, sans faille tous deux moult vaillamment le feirent: Et à la parfin de leurs coups, Messire Boucicaut porta à terre de coups de lance Messire Thomas, cheual & tout en vn mont: Si descendit tost à pied Boucicaut & se prirent aux espées. Et sans plus alonger le compte des armes qu'ils firent à pied, c'est à sçauoir d'espées, de dagues, & de haches, sans faille Messire Boucicaut tant y feit, que tous dirent que il estoit vn tres-vaillant Cheualier. Et ainsi en saillit à son tres-grand honneur. Apres ces choses, en celle mesme année le Roy eut Conseil, que grand bien seroit pour luy & pour son Royaume, & grande confusion à ses ennemis, si luy mesmes passoit à grand puissance en Angleterre: Si fut faict adonc à celle entente moult grande armée, en laquelle fut baillé à Messire Boucicaut la charge de cent hommes d'armes. Mais ne tint pas le dict voyage: Car auant qu'il peust estre mis sus du tout, l'hyuer vint si fort que despecer le conueint. Et feut appellée celle allée le voyage de l'Escluse, par ce que là vouloit le Roy monter en mer, & iusques là alla. Si s'en retourna en France. Et ainsi fut Messire Boucicaut à sejour celle saison, dont ne despleut mie à celle qui de bon cœur l'aimoit, qui maintes hachées souuentesfois auoit en son cœur pour les perilleuses aduantures où il s'abandonnoit.

G

CHAPITRE XV.

Comment Meßire Boucicaut alla en Eſpaigne, & comment au retour le Seigneur de Chaſteauneuf Anglois entrepriſt à faire armes à luy, vingt contre vingt, & puis ne le voulut ou n'oſa maintenir.

CESTE année enſuiuant, adueint que le Duc de Lanclaſtre, à tres-grande puiſſance alla en Eſpaigne pour deſtruire le pays: Et pource que il n'auoit mie intention de toſt retourner, mena auec luy ſa femme, & ſes enfans. Si auoit en ſon aide le Roy de Portugal à cauſe de certaines alliances qui eſtoient entre eulx. Quand le Roy d'Eſpaigne ſe veid ainſi oppreſſé de ſes ennemis, il enuoya tantoſt ſes meſſaigers deuers le Roy de France, le ſupplier que il luy vouluſt enuoyer brief ſecours: De laquelle choſe le Roy dit que ce feroit-il tres-volontiers. Si y enuoya Meſſire Guillaume de Nouillac, & Meſſire Gaucher de Paſac, auec certain nombre de gens d'armes: Mais tantoſt apres le Duc de Bourbon y alla, auec grand foiſon de gens, auec lequel Meſſire Boucicaut alla. Si y eut ſi belle compaignée, que quand le Duc de Bourbon, auec ceulx qui eſtoient allez deuant, furent enſemble, ils ſe trouuerent en nombre de gens d'armes bien deux mille. Adonc pour le ſecours qui

alors veint au Roy d'Espaigne, les Anglois qui ne veirent leur aduantaige à celle fois, se retrairent en Portugal. Et quand le Duc de Bourbon eut esté vne piece au pays, pource que il luy sembla que on ne faisoit mie moult, il s'en partit pour retourner en France, & passa en retournant par le Comté de Foix. Là se trouuoit aucunes fois Messire Boucicaut en compaignée d'Anglois, où ils beuuoient & mangeoient ensemble, quand le cas s'y adonnoit. Et adonc pour ce que les dicts Anglois apperceurent quelques abstinences que le dict Messire Boucicaut faisoit, demanderent si c'estoit pour faire armes, & si c'estoit pour ceste cause que tost trouueroit qui l'en deliureroit. Boucicaut leur respondit que voirement estoit ce pour combatre à oultrãce: mais que il auoit compaignon, c'estoit vn Cheualier nommé Messire Regnauld de Roye, sans lequel il ne pouuoit rien faire. Et toutesfois s'il y auoit aucuns d'eulx qui voulussent la bataille il leur octroyoit, & que à leur volõté prissent iour tant que il l'eust faict à sçauoir à son cõpaignon. Et encores s'ils vouloient estre plus grãd nombre, il se faisoit fort de leur liurer partie tant que ils voudroient estre, c'est à sçauoir depuis le nombre de deux iusques au nombre de vingt. Si allerent tant auant ces paroles, que vn Seigneur Anglois du pays, que on appelloit le Seigneur de Chasteauneuf, & estoit parent du dict Comte de Foix, accepta ceste bataille: c'est à sçauoir vingt contre vingt, dont des Anglois celuy dict Seigneur debuoit estre chef, & des François Mes-

sire Boucicaut. Si fut ainsi ceste chose accordée des deux parties, & debuoit Boucicaut querir Iuge. Si esleut le Duc de Bourbon, & de ce l'alla tant requerir que il s'y accorda, & pour l'amour de luy voulut bailler bons ostages pour tenir la place seure: Mais ie ne sçay si les Anglois trouuerent en ce leur excuse pour delaisser la chose, & que repentifs de celle emprise fussent: Car ny le Duc de Bourbon, ny plusieurs autres que Messire Boucicaut leur presenta, ils ne voulurent accepter pour Iuges. Quand Messire Boucicaut veid ce, moult luy en pesa, pour ce que bien voyoit que ja s'en repentoient. Parquoy luy qui sur toute chose desiroit la bataille, afin que ils ne s'en peussent excuser, & que plus ne sceussent que dire, leur offrit que la bataille fust deuant le Comte de Foix: mais le dict Comte ne le voulut oncques accepter, ne leur tenir place. Si demeura ainsi la chose au tres-grand honneur de Boucicaut. Et le Duc de Bourbon, luy party du Comté de Foix, s'en vint par la Duché de Guyenne, & alla combatre vne ville appellée le bras saint Paul, auquel lieu on fit de moult belles & cheualeureuses armes, & par especial de la personne de Boucicaut en eschelle, & autrement à grand danger & peril. Car les fossez estoyent profonds de plus d'vne lance, & tranchez à plain comme vn mur, & si y auoit moult grand garnison qui bien defendoit la place. Mais nonobstant ce, quand ce veint au fort de l'assault, Boucicaut au hardy courage sans rien doubter saillit és fossez sans aide nulle, & plusieurs autres le suiuirent,

pour grauir & monter sur vn pont qui là estoit, dont les ennemis auoient despiecé plusieurs ais, & alloit le dict pont droict à leur porte sans pont leuis. Mais l'on n'y pouuoit aller sans le danger de deux tours, & auec ce les dicts ennemis auoient faict deuant la dicte porte, comme du long d'vne lance loing vn bon & fort palis, qui estoit gardé des dictes deux tours. En ce fossé, comme dict est, estoit Boucicaut & autres, ausquels le Duc de Bourbon enuoya vne eschele pour monter sur le dict pont, à laquelle dresser à grand diligence meit la main Boucicaut, & tout le premier monta sus, & tout deuant les autres vint au palis d'enhault. Mais apres luy monterent tant d'autres desireux semblablement d'auoir honneur à la iournée, comme bons & vaillans, que l'vn empeschoit l'autre. Si que en nulle guise ne pouuoient combatre de leurs lances pour la petitesse de la place. Quand Boucicaut veid que ainsi empeschoient l'vn l'autre, il bouta & feit cheoir l'eschele pour faire descendre la grand charge de gens qui dessus estoit. Si ne fault mie parler comment là estoient bien seruis de grosses pierres lancées des deux tours de dessus. Plus feirent les ennemis. Car pour empescher aux nostres la montée ils ouurirent leurs portes, & veindrent combatre main à main auec nos gens de lances & d'espées. Là leur veint au deuant Messire Boucicaut & ceulx qui auec luy estoient, qui ne leur faillit mie. Si feit là de tres-grandes armes Boucicaut, & moult y sousteint grand faiz. Car trop estoyent les ennemis de gens

qui tant y poufferent, que ils feirent reffaillir nos gens és foffez fans efchele. Mais toufiours encores que tout feul feuft demeuré des fiens, leur tenoit eftail Boucicaut. Grand piece fe combatit, & tant d'armes faifoit, que les amis & les ennemis le regardoient par grand merueille. Et ainfi dura fi grand piece cefte bataille que vn lyon de grande fierté deuft eftre laffé; tant que les dicts ennemis veindrent fur luy à fi grande quantité, que à force de pouffer des lances le feirent cheoir au foffé. Si ceffa à tant l'affault: car tard eftoit. Mais ne fault demander le grand honneur & la fefte que le Duc de Bourbon fift le foir à ceftuy vaillant champion Boucicaut. Et generalement tous Cheualiers & Efcuyers grande loüange luy donnoient, & petits & grands ne parloient finon de luy, & de ce que on luy auoit veu faire grand compte en tenoient, en racomptant chafcun à fon tour diuerfes armes de grand force que veu faire luy auoient: Et à brief parler, au iugement de tous l'honneur de la iournée en emporta Boucicaut. Le lendemain voulurent nos gens recommencer l'affault: mais quand les ennemis veirent ce, ils fe rendirent, & pour celle prife femblablement fe tournerent François plufieurs chafteaux & villes de là enuiron.

CHAPITRE XVI.

Comment Meßire Boucicaut alla outre mer, où il trouua le Comte d'Eu prisonnier.

FAICTES & accomplies les choses dictes cy dessus, le Duc de Bourbon s'en retourna à Paris: mais Messire Boucicaut, qui grand desir auoit de visiter la terre d'outre mer, prit congé du dict Duc. Et luy & Messire Regnauld de Roye de compaignée partirent ensemble, & tant errerent qu'ils vindrent à Venise, où ils monterent sur mer, & allerent descendre en Constantinople. Et là demeurerent tout le Caresme. Et en ces entrefaites enuoyerent deuers Amurat, pere de Bajazet, qui estoit adonc en Grece, pres de Galipoli, pour requerir vn saufconduit, lequel il leur octroya tres-volontiers. Si s'en allerent apres deuers luy, & il les receut à grand feste, & leur fit tres-bonne chere, & ils luy presenterent leur seruice, en cas que il feroit guerre à aucuns Sarrasins. Si les en remercia moult Amurat; & demeurerent auec luy enuiron trois mois: mais pource que il n'auoit pour lors guerre à nul Sarrasin ils prirent congé, & s'en partirent, & il les feit conuoyer seurement par ses gens par le pays de Grece, & par le Royaume de Bulgarie, & tant qu'ils feurent hors de sa terre. Si tournerent vers Hongrie, & tant allerent qu'ils arriuerent deuers le Roy de Hongrie, qui les receut à

tres-grand chere, & grand honneur leur fit. Si auoit adonc le dict Roy moult assemblé de gens, pour vn grand debat qu'il auoit auec le Marquis de Morauie, dont il fut pour ceste cause encores plus ioyeux de leur venuë. Là demeurerent trois mois, & apres prirent congé du Roy & s'en partirent, & adonc se separerent l'vn de l'autre. Car Messire Regnauld de Roye tourna vers Prusse, & Messire Boucicaut qui desiroit, comme dict est, visiter la Terre Saincte, retourna à Venise, & prit son passaige outre mer. Si alla en Hierusalem, au pelerinage du sainct Sepulchre, que il visita tres-deuotement, & aussi fut par tous les saincts Lieux accoustumez. Et lors qu'il faisoit la dicte cerche, il oüit nouuelles que le Comte d'Eu, lequel venoit au dict sainct pelerinage, auoit esté arresté à Damas de par le Souldan de Babilone. Si tost que Boucicaut eut ce entendu, adonc nonobstant que il eust laissé toute sa robe en vne naue sur la mer en intention d'aller en Prusse, par sa tres-grande franchise, & pour l'honneur du Roy de France, à qui le dict Comte estoit parent, nonobstant qu'il n'eust oncques à luy gueres d'acointance, alla deuers luy à Damas, dont le Comte eut grand ioye quand il le veid. Si y arriua Boucicaut si à point, que le Souldan auoit enuoyé querir le Comte pour amener au Caire deuers luy. Quand il y feut, le dict Souldan feit mettre en escript tous les gens qui estoient au dict Comte d'Eu, & de sa mesgnie, & aux autres pelerins qui estoient auec luy, & n'estoient pas de ses gens, il feit donner congé de eulx en

en aller. Mais le tres-bon gentil Cheualier franc & liberal Boucicaut, qui s'en fut allé s'il eust voulu, ne le voulut laisser là estre prisonnier sans luy, ains pour luy faire compaignée se fist escrire & se meit en la prison auec. Et là demeura de sa volonté, & sans contrainte, à ses propres despens, par l'espace de quatre mois que le dict Comte feut és prisons du Souldan, qui apres les laissa aller. Et quand ils furent hors de prison, ils retournerent à Damas, & de là prirent leur chemin à aller à Sainct Paul des deserts, & de là à Saincte Catherine du mont de Sinaï, & puis s'en veindrent droict en Hierusalem. Et là derechef Messire Boucicaut visita le sainct Sepulchre, & paya tous les treus qui y sont establis, pour luy, & pour ses gens, comme deuant, & refist la cerche en tous les autres lieux. Et quand le Comte d'Eu & Boucicaut eurent par tout ainsi esté, ils s'en partirent & veindrent à Barut, en intention de monter là sur mer pour eulx en retourner: mais ils furent arrestez des Sarrasins, & l'espace d'vn mois fut passé, auant qu'ils les laissassent partir. Si monterent en mer, & de là s'en allerent en Cipre, & puis de Cipre à Rhodes, & là prirent vne galée, qui les mena iusques à Venise: Et ainsi s'en retournerent en France. Et quand ils furent en Bourgongne, ils trouuerent en leur chemin le Roy, qui estoit à l'Abbaye de Clugny, & s'en alloit prendre possession du Languedoc, où il n'auoit oncques esté. Si les receut le Roy moult ioyeusement, & grand feste feit de leur venuë. Si se loüa le Comte d'Eu moult grandement

au Roy de Boucicaut, & de la bonne compaignée que il luy auoit faicte, & dit que oncques n'auoit trouué tant de franchise ny de bonté en Cheualier. Si luy sceut le Roy moult bon gré du bon amour que il auoit porté à son cousin, & tous ceulx qui la verité en sceurent le tindrent à grand franchise, & bonté, & moult en loüerent Boucicaut.

CHAPITRE XVII.

De l'emprise que Messire Boucicaut feit luy troisiesme de tenir champ trente iours à la iouste à tous venans, entre Boulongne & Calais, au lieu que on dict Sainct Tin le vert.

IL EST à sçauoir que Messire Boucicaut auoit esté en sa ieunesse communément en voyages auec le bon Duc de Bourbon, lequel pour la bonté que il auoit veüe en luy dés son premier commencement, l'auoit retenu de son hostel, & auec luy, comme il est dict cy deuant. Si aduint alors, comme le Roy estoit alors à Clugny, comme il est dict, que pour le grand bien que il voyoit qui tousiours multiplioit en Boucicaut, il l'aima plus que oncques mais, combien que l'amour fut commencé dés leur enfance. Si le voulut auoir du tout en sa compaignée, & de faict le demanda au Duc

de Bourbon, qui en fut content, pour l'aduancement de Boucicaut: Et ainsi fut du tout de la Cour du Roy, & s'en alla auec luy en ce voyage de Languedoc. En ce voyage aduint, ainsi comme Amour & Vaillance cheualeureuse admonestent souuent le courage des bons à entreprendre choses honnorables, pour accroistre leur pris & leur honneur, pourpensa Boucicaut vne entreprise la plus haute, la plus gracieuse, & la plus honnorable, que passé a long temps en Chrestienté Cheualier entreprist. (Et soit noté & regardé aux faicts de ce vaillant homme) comment sans doubte il est bien vray ce que le prouerbe dict, Que aux œuures non mie aux paroles se demonstrent les affections du vaillant preux. Car il n'y a point de doubte que l'homme qui a affection & desir d'attaindre & paruenir à honneur, ne pense tousiours comment & par quelle voye il pourra tant faire que il puisse desseruir que on die de luy qu'il soit vaillant. Ne iamais ne luy semble que il ait assez faict, quelque bien que il face, pour auoir acquis los de vaillance & proüesse. Et que ceste chose soit vraye, nous appert bien par les œuures de cestuy vaillant Cheualier Boucicaut. Car pour le grand desir qu'il auoit d'estre vaillant, & d'acquerir honneur, n'auoit autre soing fors de penser comment il employeroit sa belle ieunesse en poursuite Cheualeureuse. Et pource que il luy sembloit que il n'en pouuoit assez faire ne prenoit aussi comme point de repos: Car aussi tost que il auoit acheué aucun bienfaict il en entreprenoit vn autre.

Si fut telle l'emprise que apres que il eut congé du Roy,il fit crier en plusieurs Royaumes & pays Chrestiens, c'est à sçauoir en Angleterre, en Espaigne,en Arragon, en Alemaigne, en Italie, & ailleurs, Que il faisoit sçauoir à tous Princes, Cheualiers, & Escuyers, que luy accompaigné de deux Cheualiers, l'vn appellé Messire Renault de Roye, l'autre le Seigneur de Sampy, tiendroient la place par l'espace de trente iours sans partir, si essoine raisonnable de la laisser ne leur venoit. C'est à sçauoir depuis le vingtiesme iour de Mars iusques au vingtiesme iour d'Auril, entre Calais & Boulongne, au lieu que l'on dict Sainct Tin le vert. Là seroient les trois Cheualiers attendans tous venans, prests & appareillez de liurer la iouste à tous Cheualiers & Escuyers qui les en requerroient,sans faillir iour,excepté les Vendredis. C'est à sçauoir vn chacun des dicts Cheualiers cinq coups de fer de glaiue,ou de rochet à tous ceulx qui seroient ennemis du Royaume, qui de l'vn ou de l'autre les requerroient, & à vn chacun autre, qui fut amy du Royaume qui demanderoit la iouste, seroit deliuré cinq coups de rochet.Ce Cry feut faict enuiron trois mois auant le terme de l'entreprise, & le fit ainsi faire Boucicaut, affin que ceulx qui de loing y vouldroient venir eussent assez espace, & que plus grandes nouuelles en feussent, par quoy plus de gens y veinssent. Quand le terme commença à approcher, Boucicaut preint congé du Roy, & s'en alla luy & ses compaignons en la dicte place, que on dict Sainct Tin le vert. Là feit tendre en

belle plaine son pauillon qui fut grand bel & riche. Et aussi ses compaignons feirent coste le sien tendre les leurs, chascun à part soy. Deuant les trois pauillons vn peu loignet auoit vn grand orme. A trois branches de cest arbre, auoit pendu à chacune deux escus, l'vn de paix, l'autre de guerre. Et est à sçauoir que mesmes en ceulx de guerre n'auoit ne fer ne acier, mais tout estoit de bois. Coste les escus, à chacune des dictes trois branches y auoit dix lances dressées, cinq de paix, & cinq de guerre. Vn cor y auoit pendu à l'arbre, & deuoit par le cry qui estoit faict, tout homme qui demandoit la iouste corner d'iceluy cor, & s'il vouloit iouste de guerre, ferir en l'escu de guerre, & s'il vouloit de rochet, ferir en l'escu de paix. Si y auoit chacun des trois Cheualiers faict mettre ses armes au dessus de ses deux escus, lesquels escus estoient peints à leurs deuises differemment. Afin que chacun peust congnoistre auquel des trois il demanderoit la iouste. Outre cest arbre auoit Messire Boucicaut faict tendre vn grãd & bel pauillon, pour armer & pour retraire, & refraischir ceulx de dehors. Si deuoit apres le coup feru en l'escu saillir dehors monté sur le destrier, la lance au poing & tout prest à poindre celuy en la targe duquel on auroit feru, ou tous trois, si trois demandans eussent feru és targes. Ainsi feit là son appareil moult grandement & tres-honnorablement Messire Boucicaut, & feit faire prouisions de tres-bons vins, & de tous viures largement, & à plain, & de tout ce qu'il conuient si plantureusemẽt comme

pour tenir table ronde à tous venans tout le dict temps durant, & tout aux propres despens de Boucicaut. Si peut-on sçauoir que ils n'y estoient mie seuls : Car belle compaignée de Cheualiers & de Gentils-hommes y auoit pour les accompaigner, & aussi pour les seruir grand foison de mesgnie. Car chascun des trois y estoit allé en grand estat. Si y auoit Heraults, Trompettes, & Menestriers assez, & autres gens de diuers estats. Et ainsi comme pouuez ouyr fut mis en celle besongne si bonne diligence, que toutes choses dés auant le temps de trente iours feurent si bien & si bel apprestées, que rien n'y conueint quand le dict iour de la dicte emprise feut venu. Adonc furent tous armez & prests en leurs pauillons les trois Cheualiers, attendans qui viendroit. Si fut Messire Boucicaut par especial moult habillé richement. Et pource que il pensoit bien que auant que le ieu faillist y viendroit foison d'estrangers, tant Anglois comme autre gent ; à celle fin que chacun veid que il estoit prest & appareillé s'il estoit requis d'aucun deliurer & faire telles armes comme on luy voudroit requerir & demander, prit adonc le mot que oncques puis il ne laissa, lequel est tel. CE QVE VOVS VOVLDREZ. Si le fist mettre en toutes ses deuises, & là le porta nouuellement. Les Anglois, qui volontiers se peinent en tout temps de desauancer les François, & les surmonter en toutes choses s'ils peuuent, ouyrent bien & entendirent le cry de la susdicte honnorable emprise. Si dirent la plus part & les plus grands d'en-

tre eulx que le ieu ne ſe paſſeroit mie ſans eulx. Et n'oublierent pas dés que le dict premier iour fut venu à y eſtre à belle compaignée, meſmes des plus grands d'Angleterre, ſi comme cy apres on les pourra ouyr nommer. A celuy premier iour, ainſi comme Meſſire Boucicaut eſtoit attendant tout armé en ſon pauillon, & auſſi ſes compaignons és leurs, à tant eſt veu venir Meſſire Iean de Holande frere du Roy Richart d'Angleterre, qui à moult belle compaignée tout armé ſur le deſtrier, les Meneſtriers cornans deuant, ſ'en veint ſur la place. Et en celuy maintien de moult haute maniere, preſente grande foiſon de Gentils-hommes qui là eſtoient, alla le champ tout enuironnant. Et puis quand il euſt ce faict il veint au cor, & corna moult haultement. Et apres on luy laſſa ſon bàcinet qui fort luy fut bouclé : Adonc alla ferir en l'Eſcu de guerre de Boucicaut qu'il auoit bien aduiſé. Apres ce coup ne tarda mie le gentil Cheualier Boucicaut, qui plus droict que vn ionc ſur le bon deſtrier, la lance au poing, & l'eſcu au col, les Meneſtriers deuant, & bien accompaigné des ſiens, vous ſort de ce pauillon & ſe va mettre en rang. Et là bien peu ſ'arreſte, puis baiſſe ſa lance & met en l'arreſt, & poind vers ſon aduerſaire qui moult eſtoit vaillant Cheualier, lequel auſſi repoind vers luy. Si ne faillirent mie à ſe rencontrer, ains ſi tres-grands coups ſ'entredonnerent és targes, que à tous deux les eſchines conueint ployer, & les lances volerent en pieces. Là y eut aſſez qui leurs noms haultement eſcrierent : Si prirent

leur tour, & nouuelles lançes leur furent baillées, & derechef coururent l'vn contre l'autre, & semblablement se entreferirent. Et ainsi parfirent leur cinquiesme coup, assis tous de fer de glaiue, si vaillamment tous deux que nul n'y doibt auoir reproche. Bien est à sçauoir que au quatriesme coup, apres que les lances furent volées en pieces, pour la grande ardeur des bons destriers qui fort couroient, s'entreheurterent les deux Cheualiers si grand coup l'vn contre l'autre, que le cheual de l'Anglois s'accula à terre, & feust cheu sans faille si à force de gens il n'eust esté soustenu, & celuy de Boucicaut chancela, mais ne cheut mie. Apres ceste Iouste, & le nombre des coups acheuez, se retirerent les deux Cheualiers és pauillons: mais ne fut mie là laissé à sejour moult longuement Boucicaut; Car d'autres y eut moult vaillans Cheualiers Anglois, qui semblablement comme le premier luy requirent la iouste de fer de glaiue, dont en celuy iour en deliura encores deux autres, & parfist ses quinze coups assis, si bien & si vaillamment que de tous il se departit à son trés-grand honneur. Tandis que Boucicaut iouстoit, comme dict est, ne cuide nul que ses autres compaignons feussent oiseux, ains trouuerent assez qui les hasterent de iouster, & tout de fer de glaiue. Si le firent si bel & si bien tous deux que l'honneur en fut de leur partie. Si ne sçay à quoy ie esloigneroye ma matiere pour deuiser l'assiette de tous les coups d'vn chacun, laquelle chose pourroit tourner aux oyans à ennuy : mais pour tout dire en brief,
ie

ie vous dis que les principaulx qui iousterent à Boucicaut les trente iours durant, furent, premierement celuy dont nous auons parlé, & puis le Comte d'Arli, qui ores se dict Henry Roy d'Angleterre, (lequel iousta auec dix coups de fer de glaiue: Car quand il eut iousté les cinq coups selon le cry, le Duc de Lanclastre son pere luy escriuit que il luy enuoyoit son fils pour apprendre de luy. Car il le sçauoit vn tresvaillant Cheualier, & que il le prioit que dix coups voulust iouster à luy,) le Comte Mareschal, le Seigneur de Beaumont, Messire Thomas de Perci, le Seigneur de Clifort, le Sire de Courtenay, & tant de Cheualiers & d'Escuyers du dict Roy d'Angleterre que ils furent iusques au nombre de six vingt, & d'autres pays, comme Espaignols, Alemans, & autres, plus de quarante, & tous iousterent de fer de glaiue. Et à tous Boucicaut & ses compaignons parfeirent le nombre des coups, excepté à aulcuns qui ne les peurent acheuer, par ce que ils furent blecez. Car là furent plusieurs des Anglois portez par terre, maistres & cheuaulx, de coups de lances, & naurez durement. Et mesmement le susdict Messire Iean de Holande fut si blessé par Boucicaut que à peu ne feust mort, & aussi des autres estrangers. Mais le vaillant gentil Cheualier Boucicaut, & ses bons & esprouuez compaignons, Dieu mercy, n'eurent mal ne blesseure. Et ainsi continua le bon cheualeureux sa noble emprise par chacun iour iusques au terme de trente iours accomplis. Si en saillit à tresgrand honneur du Roy, & de la Cheualerie de

France, & à si grand los de luy & de ses compaignons, que à tousioursmais en deura estre parlé. Et s'en partit de là Boucicaut auec les siens, & s'en retourna à Paris, où il fut tres-ioyeusement receu du Roy & de tous les Seigneurs, & aussi des Dames grandement festoyé & honnoré. Car moult bien l'auoit desseruy.

CHAPITRE XVIII.

Comment Messire Boucicaut alla la troisiesme fois en Prusse, & comment il voulut venger la mort de Messire Guillaume de Duglas.

NE DEMEVRA mie longuement apres l'acheuement de la susdicte entreprise, que le Duc de Bourbon entreprist le voyage pour aller sur les Sarrasins en Barbarie, à moult grande armée. D'icelle allée eut moult grand ioye Boucicaut. Car ne cuida mie que ce deust estre sans luy: mais quand il en demanda congé au Roy il ne le voulut nullement laisser aller, dont moult grandement pesa à Boucicaut, & tel desplaisir en eut que il ne se voulut tenir en Cour, pour chose que le Roy luy deist. Si feit tant à toutes fins que il eut congé d'aller derechef en Prusse. Si partit apres le congé le plus tost qu'il peut, de peur que le Roy ne se r'ad-

uisast & ne le laissast aller: mais quand il feut par delà il trouua qu'il n'y auoit point de guerre. Si delibera de demeurer au pays toute celle saison pour attendre la guerre. Et tandis qu'il estoit là, ja y auoit si longuement attendu, que son frere Messire Geoffroy, lequel on a nommé le ieune Boucicaut, qui estoit retourné de Barbarie auec le Duc de Bourbon, auquel voyage auoit esté plus de huict mois, le veint là trouuer. Si s'entrefeirent les deux freres moult grande ioye; Et ainsi comme Messire Boucicaut & son frere attendoient temps & saison que la dicte guerre se feist, luy veint messaige de par le Roy, qui luy mandoit qu'il auoit en propos de faire certain voyage, si vouloit qu'il feust auec luy, & pour ce luy mandoit expressément, que tantost & sans delay s'en retournast vers luy. Ces nouuelles ouyes, Boucicaut, qui desobeir n'osa quoy que il luy en pesast, se mist au retour, si comme raison estoit, & tant erra pour venir tost deuers le Roy, que il estoit ja venu au pays de Flandres. Et comme il estoit à Bruxelles messaige luy vint de par le Roy, qui luy mandoit que par l'ordonnance de son Conseil il auoit changé propos, si luy remandoit qu'il estoit à sa volonté de s'en reuenir ou de tenir son voyage. Quand Boucicaut oüit ce il fut moult ioyeux, & s'en retourna dont il venoit. Et ainsi comme il s'en retournoit, & ja estoit à Konigsberg, aduint telle aduanture, que comme plusieurs estrangers feusset arriuez en la dicte ville de Konigsberg, lesquels alloient pour estre à la susdicte guerre, vn

vaillant Cheualier d'Escosse appellé Messire Guillaume de Duglas, fut là occis en trahison de certains Anglois. Quand ceste mauuaistié fut sceüe, qui desplaire debuoit à tout bon homme, Messire Boucicaut, nonobstant que à celuy Messire Guillaume de Duglas n'eust eüe nulle accointance; mais tout par la vaillance de son noble courage, pour ce que le faict luy sembla si laid qu'il ne deust estre souffert ne dissimulé sans vengeance, & pour ce que il ne veid là nul Cheualier ny Escuyer qui la querelle en voulust prendre, nonobstant qu'il y eust grand foison de Gentils-hommes du pays d'Escosse, ains s'en taisoient tous, il fist à sçauoir & dire à tous les Anglois qui là estoient, que s'il y auoit nul d'eulx qui voulust dire que le dict Cheualier n'eust esté par eulx tué faulsement & traistreusement, que il disoit & vouloit soustenir par son corps que si auoit, & estoit prest de soustenir la querelle du Cheualier occis. A ceste chose ne voulurent les Anglois rien respondre, ains dirent que si les Escossois qui là estoient leur vouloient de ce aulcune chose dire que ils leur en respondroient: mais à luy ne vouldroient rien auoir à faire; Et ainsi demeura la chose, & Boucicaut s'en partit, & fut tout à point en Prusse à la guerre, qui fut la plus grande & la plus honnorable que de long temps y eust eu. Car celle année estoit mort le hault Maistre de Prusse, & celuy qui de nouuel estoit en son lieu estably meit sus si grande armée qu'ils estoient bien deux cent mille cheuaux, qui tous passerent au Royaume de Lecto, où ils

firent grande destruction de Sarrasins, & y preindrent par force & de bel assault plusieurs forts chasteaux. Et en ceste besongne, pource que Messire Boucicaut veid que la chose estoit grande, & moult honnorable & belle, & qu'il y auoit grande compaignée de Cheualiers & d'Escuyers, & de Gentilshommes, tant du Royaume de France, comme d'ailleurs, leua premierement banniere, & fist en celle besongne tant d'armes que tous l'en loüerent, & par l'entreprise de luy auec le hault Maistre de Prusse fut fondé & faict en celuy pays de Sarrasins au Royaume de Lecto, malgré leurs ennemis, & à force, vn fort & bel chastel en vne Isle, & nommerent le dict chastel en François le chastel des Cheualiers. Et demeurerent sur le lieu le dict hault Maistre & Boucicaut accompaignez de belle compaignée de gens d'armes pour garder la place tant que il feust acheué, & apres s'en retournerent en Prusse.

CHAPITRE XIX.

Comment Messire Boucicaut fut faict Mareschal de France.

AV TEMPS que Messire Boucicaut estoit en Prusse, comme dict est cy deuant, trespassa de ce siecle le Mareschal de Blainuille. Mais comme dict la Balade, Qui bien aime n'oublie pas son bon amy pour estre loing. Le bon Roy de

France, qui aimoit de moult grand amour, & aime encores & tousiours aimera Boucicaut, comme par plusieurs fois luy auoit demonstré, à celle fois derechef grandement luy monstra. Car nonobstant que si tost que le Mareschal de Blainuille fut tresspassé, luy fut requis l'Office par plusieurs haults & grands Seigneurs, & nonobstant que Boucicaut ne fut mie present, ains ne l'auoit veu ja auoit pres d'vn an, ne l'oublia pourtant le bon noble Roy: ains delibera incontinent que autre ne l'auroit que luy. Et de faict luy manda hastiuement que tantost & sans delay il s'en retournast. Si veint si à point le messaige du Roy deuers Boucicaut, que il le trouua que ja il s'en retournoit du susdict voyage de Prusse. Si se hasta pour ces nouuelles encores plus de venir, & quand il fut approché de France il sceut que le Roy estoit adonc au pays de Touraine. Si tourna celle part, & tant erra que il le trouua en la Cité de Tours, & vint vers luy si à point que il estoit adonc au propre hostel où il mesme estoit né, & où son pere en son viuant demeuroit. Deuant le Roy se meit à genoüils Boucicaut, & comme il debuoit humblement le salüa. Quand le Roy le veid, ne conuient demander s'il luy fit grand chere: Car ne cuidez pas que de long temps nul Cheualier fust receu du Roy à plus grand feste. Si luy dict incontinent le Roy, Boucicaut, vostre pere demeura en cest hostel, & gist en ceste ville, & feustes né en ceste chambre, si comme on nous a dit. Si vous donnons au propre lieu où vous naquistes l'Office de vostre pere, &

pour vous plus honnorer, le iour de Noel qui approche, apres la Messe nous vous baillerons le baston, & ferons receuoir de vous le serment comme il est accoustumé. Boucicaut qui estoit encores à genoulx remercia le Roy humblement comme il debuoit faire. Et quand veint au iour de Noel se leua de matin Messire Boucicaut & se vestit moult richement. Là estoyent ja venus grand foison de Cheualiers & Seigneurs ses parens & affins pour l'accompaigner. Et quand temps & heure luy sembla s'en alla en moult noble appareil à la Messe deuers le Roy. Quand la Messe fut chantée, le Duc de Bourbon qui moult l'aimoit, comme celuy que il auoit nourry, & duquel il auoit faict noble & bonne nourriture, le prist & le mena deuers le Roy, & auec eulx feurent plusieurs autres Seigneurs & Cheualiers qui l'accompaignerent. Deuant le Roy se mit à genoulx Boucicaut, & le Roy le receut tres-ioyeusement, & le reuestit de l'Office de Mareschal en luy baillant le baston. Et là estoit le Duc de Bourgongne oncle du Roy, lequel pour luy faire plus grand honneur voulut luy mesme en receuoir le serment. Nonobstant que ce ne soit chose accoustumée que autre le reçoiue que le Chancelier de France qui mesme là estoit. Là estoit present Messire Oliuier de Clisson pour lors Connestable de France, & Messire Iean de Vienne Admiral, & grand foison de Baronnie, qui tous dirent que le dict noble Office ne pouuoit estre en autre mieulx employé, & grand ioye en eurent, comme de celuy

qui le valoit & qui bien l'auoit desseruy. Et ainsi fut faict Boucicaut Mareschal de France. Si faict à noter en cest endroict le grand bien de cestuy Cheualier, lequel ainsi qu'il est contenu és histoires des cheualeureux Romains, quand il aduenoit que aulcun d'entre eulx estoit veu & apperceu dés son enfance plus que les autres enfans estre enclin en l'amour & poursuite d'armes, en continuant faicts cheualeureux par grande ardeur, tant & si vaillamment que mesmement en ieune aage eust ja faict maintes choses fortes & honnorables, & tousiours continuast de mieulx en mieulx, on presumoit & iugeoit-on par tels signes que tels enfans & iouuenceaux seroient en leur droict aage tres-vaillans hommes : Et pour ce les Romains ne laissoient point pour la grãde ieunesse d'iceux à les mettre és grands Offices de la Cheualerie, si comme les faire Ducs, Connestables, & Cheuetains de tres-grands osts, nonobstant que l'ordonnance commune ne feust de mettre hommes en tels Offices que ils n'eussent à tout le moins accomply trente ans: mais ceulx qu'ils veoient aduancez en excellence outre le commun cours de nature, ils les aduançoient aussi en honneur outre les autres hommes. Et ce faisoient-ils affin que ils feussent plus auiuez & embrasez en l'amour & ardeur des armes de tant comme plus s'y verroient honnorez. Comme ils feirent de Pompée le tres-vaillant Cheualier, qui tant auoit ja faict de bien en son enfance & ieunesse, que ils le reputerent digne dés l'aage de vingt deux ans d'estre Consul de Rome,

Rome, qui estoit Office comme nous dirions Duc & Connestable de la Cheualerie. A cest exemple, comme il me semble, fut faict le noble iouuencel Boucicaut, lequel tant auoit ja faict de bien par longue continuation dés son enfance tousiours multipliant en vertu & biensfaicts, que il feut reputé digne d'estre mis en si noble Office comme de Mareschal de France dés l'aage de vingt cinq ans, qu'il auoit sans plus accomplis lors que le Roy le reuestit du dict Office. Mais vrayement, nonobstant ce ieune aage ne descheut pas en luy l'honneur de si noble Estat. Car sa grand bonté, vaillance & vertu, exceda, passa & vainquit tous les mouuemens & inclinations de folle ieunesse. En telle maniere qu'il estoit plus meur en vertu & mœurs dés l'aage de vingt ans que plusieurs ne sont à cinquante. En laquelle grace & meureté a tousiours perseueré & perseuere multipliant en bien, si comme il appert par ses faicts, lesquels en continuant nostre matiere seront declarez cy apres.

CHAPITRE XX.

Comment le Mareschal Boucicaut alla auec le Roy à Boulongne au Traicté. Et la charge de gens d'armes que le Roy luy bailla apres pour aller en plusieurs voyages, & comment il prit le Roc du Sac.

APRES que le Roy eut estably Boucicaut son Mareschal, il s'en retourna à Paris, & le dict Mareschal auec luy. Si fut tout cest hyuer à sejour auec le Roy en ieux & esbatemens auec les Dames, qui de sa presence estoyent ioyeuses. Car tout ainsi qu'il estoit propice & vaillant en faict d'armes, semblablement estoit tres-auenant & gracieux de toutes choses entre Dames & Damoiselles, & bien y sçauoit son estre, & pour ce estoit tres-aimé & bien venu. Si y auoit adoncques trefues entre François & Anglois, & pour ce vn peu plus longuement fut à sejour. Quand veint l'Esté d'apres, durant les dictes trefues le Roy tint vn Parlement à Amiens, & auec luy alla son frere le Duc d'Orleans, ses oncles le Duc de Berry, le Duc de Bourgongne & le Duc de Bourbon, & autres Seigneurs du sang Royal, & d'autres grand foison, & tous les Capitaines de France, c'est à sçauoir le Connestable de Clisson, le Mareschal de Sancerre, le Mareschal de Boucicaut, l'Admiral de Vienne, & auec ce belle compaignée de Seigneurs, & de Cheualiers & Escuyers. A Amiens deuers le Roy veindrent à parlement les Anglois, c'est à sçauoir le Duc de Lanclastre à belle compaignée de Seigneurs & de Cheualiers, & d'Escuyers. Et là fut traicté de paix: mais adonc ne la conclurent mie. Si s'en retourna le Roy à Paris, & ne demeura pas moult longuement apres, que vn maltalent sourdit entre le Roy & le Duc de Bretaigne: parquoy le Roy feit grand man-

dement & assemblée de gens d'armes, & luy mesme en personne se meut pour aller sur luy. Si ordonna le Roy en celuy voyage au Mareschal de Boucicaut grande charge de gens d'armes, c'est à sçauoir six cent hommes d'armes soubs luy, dont ils furent ioyeux d'estre soubs tel Capitaine. Et pour le grand amour que les Gentils-hommes auoient à luy, & la grande opinion que ils auoient de sa bonté, furent plus d'autres quatre cent hommes d'armes, qui oultre la susdicte charge se veindrent mettre soubs luy, & s'en tenoient bien honnorez. Et luy comme tres-saige Capitaine bien les sçauoit tenir & gouuerner, en telle maniere que tous l'aimoient & craignoient. En celuy voyage le Roy bailla le gouuernement de la moictié du pays de Guyenne au dict Mareschal, & ordonna que quand il auroit faict son emprise du voyage où il alloit, & qu'il s'en retourneroit en France, que le Mareschal auec vne grande compaignée de gens d'armes s'en iroit en Auuergne mettre le siege deuant vn tres-bel & fort chastel appellé le Roc du Sac, que les Anglois auoient pris pendant les trefues. Le Roy à tout ceste belle compaignée de gens d'armes alla iusques au Mans, ne plus outre ne passa, pour maladie qui luy prist. Si fut ce voyage rompu; mais le Mareschal au partir de là obtint le commandement du Roy, & s'en alla au plus tost qu'il peut en Auuergne mettre le siege deuant le dict chastel du Roc du Sac. Et si meit son siege en si belle ordonnance que tous l'en loüerent, & que il sembla bien que il estoit ja duit de son mestier. Si

fist liurer dur assault au chastel par plusieurs iours, car moult estoit forte place, & là fut faict de moult belles armes. Et au dernier ne peut plus tenir le chastel. Si se rendirent ceulx de dedans au Mareschal. Et fut celle prise moult honnorable: car grande deffence y trouuerent, parquoy conuint de tant plus grand sens & force à en venir à chef.

CHAPITRE XXI.

Comment le Mareschal alla en Guyenne, & les forteresses qu'il y prit.

L'AN apres que le Mareschal eut prins le Roc du Sac, vindrent nouuelles au Roy que les Anglois auoient pris au susdict pays d'Auuergne vne ville appellée le Dompine. Parquoy le Roy ordonna que le Comte d'Eu, qui lors estoit faict nouuel Connestable, iroit en Auuergne, & le Mareschal auec luy, & meneroient mille hommes d'armes pour mettre le siege deuant la dicte ville. Si se partirent du Roy le Connestable & le Mareschal à tout leur compaignée, en intention d'executer & mettre à effect ce qui leur estoit commis de par le Roy. Et quand ils feurent arriuez à Limoges, ils sceurent que le Mareschal de Sancerre qui pour lors estoit au pays, auoit deliuré par traicté la dicte ville de Dompine, & qu'il en estoit à accord. Et pource le Connestable & le

Mareſchal, afin que les Anglois euſſent honte de plus rompre les trefues, feirent venir deuant eulx tous les Capitaines Anglois qui au pays tenoient chaſteaux & fortereſſes, & leur feirent promettre & iurer de loyaument tenir & garder les trefues: Et ces choſes faictes ſ'en reueindrent en France. Mais l'an apres les Anglois, qui petit ont accouſtumé de tenir ce qu'ils promettent, preindrent derechef ſus les dictes trefues deux fortereſſes és marches de Xainctonge & d'Angouleſme, l'vne appellée le Cor, & l'autre la Roche. Si les tenoit & gardoit contre le Roy vn appellé Parot le Biernois. Si fut ordonné par le Roy que le Mareſchal iroit à tout cinq cent hommes d'armes pour les aſſieger: mais le Roy luy commanda que ainçois il allaſt à Bordeaux requerir au Duc de Lanclaſtre qui là eſtoit, qu'il luy feiſt deliurer icelles fortereſſes qui ſus les trefues auoient eſté priſes. Ce commandement bien reteint le Mareſchal. Si ſ'en alla à tout ſa compaignée droict à Bordeaux, & là trouua le Duc de Lanclaſtre qui le receut à moult grand honneur, & bonne chere luy feit. Le Mareſchal luy feit bien & ſaigement ſa requeſte, diſant comment ce pouuoit tourner à petit honneur aux Anglois d'ainſi rompre les trefues, & d'aller contre ce qui auoit eſté promis & iuré, & que il luy feiſt rendre les fortereſſes qui ſus les conuenances & en rompant les dictes trefues auoient eſté priſes. De ceſte choſe luy feit honnorable reſponce le Duc de Lanclaſtre, en luy diſant que ce n'auoit eſté faict mie de ſon conſentement, ne que oncques

n'en auoit rien ſceu. Si luy en promettoit reſtitution plainiere, & en faire faire telle amende comme il luy plairoit. Si manda tantoſt à celuy Parot le Biernois que incontinent rendiſt les forterelles, & amandaſt les forfaitures, où il meſme l'iroit aſſieger. Si feurent tantoſt renduës les dictes forteresses, & reſtitué le dommaige. Et le Mareſchal demeura toute celle ſaiſon au pays, où il ſe trouuoit ſouuent en celuy temps de treſues auec les Anglois, qui pour ſa valeur moult l'honnoroient. Et là eſtoit parlé entre eulx ſouuentesfois de maintes armes & faicts de Cheualerie. Si ſ'en retourna apres deuers le Roy.

CHAPITRE XXII.

Cy commence à parler du voyage de Hongrie, comment le Comte d'Eu admoneſta le Mareſchal d'y aller.

APRES ces choſes le voyage de Hongrie fut mis ſus. Et pour ce que ce fut vne entrepriſe de grand renom, & dont pluſieurs gens ont deſiré & deſirent ſçauoir du faict toute la maniere & la pure verité de la choſe, pour cauſe que en pluſieurs manieres & differemment l'vne de l'autre on en deuiſe, me plaiſt & aſſez faict à noſtre propos que ie deuiſe de long en long depuis le commencement iuſques à la fin tout le contenu de la

verité d'iceluy voyage, & comment il meut premierement. Si est à sçauoir que le Comte d'Eu cousin prochain du Roy de France, auoit comme vaillant Cheualier qu'il estoit, & grand voyageur selon son ieune aage, ja esté en plusieurs parts auau le monde en maints honnorables voyages. Entre les autres auoit esté en Hongrie, & le Mareschal auec luy, si comme cy deuant auons compté. Si l'auoit le Roy de Hongrie moult honnoré en son pays, & à luy faict grande amitié & maint signe d'amour. Pour laquelle alliance & affinité, le dict Roy de Hongrie luy manda & fit sçauoir par vn Herault que Bajazet venoit sur luy en son pays à bien quarante mille Sarrasins, dont les dix mille estoyent à cheual, & les trente mille à pied. Si auoit deliberé de leur liurer la bataille. Et pour ce comme tout bon Chrestien & par especial tous vaillans nobles hommes doiuent desirer eulx trauailler pour la foy Chrestienne, & volontiers & de bon cœur aider à soustenir l'vn l'autre contre les mescreans, il luy requeroit son aide, & aussi le prioit que il le feist à sçauoir au Mareschal Boucicaut, en la bonté & vaillance duquel il auoit grande fiance, & ainsi le voulust annoncer à tous bons Cheualiers & Escuyers qui desiroient accroistre leur honneur & leur vaillance. Car moult estoit le voyage honnorable, & aussi auoit grand besoing de leur secours & aide. Quand le Comte d'Eu eut ouy ces nouuelles, tantost il le dict au Mareschal, lequel incontinent & de cœur delibera d'y aller. Si respondit que au plaisir de Dieu il iroit

ſans faille. Car à ce eſtoit-il meu pour trois raiſons. L'vne pour ce que il deſiroit plus que autre riens eſtre en bataille contre Sarraſins. L'autre pour la bonne chere que le Roy de Hongrie luy auoit faicte en ſon pays. Et la tierce raiſon eſtoit pour le grand amour que il auoit à luy qui entreprenoit le voyage, & le plaiſir que il auoit d'aller en ſa compaignée. Si fut ceſte choſe tantoſt eſpanduë par tout, & tant alla auant que le Duc de Bourgongne qui ores eſt & lors eſtoit Comte de Neuers en ouyt parler. Adonc luy qui eſtoit en fleur de grand ieuneſſe deſirant ſuiure la voye que les bons quierent, c'eſt à ſçauoir honneur de Cheualerie, conſiderant que mieulx ne ſe pouuoit employer que de donner au ſeruice de Dieu ſa ieuneſſe, en trauaillant ſon corps pour l'accroiſſement de la foy, deſira moult d'aller en ceſte honnorable beſongne. Et tant timonna ſon pere le Duc de Bourgongne qui lors viuoit, qu'il eut congé d'y aller. De ceſte choſe alla le bruit par tout, & pour ce que adonc eſtoiét treſues en France, pour laquelle cauſe Cheualiers & Eſcuyers y eſtoient peu embeſongnez des guerres, deſirerent pluſieurs ieunes Seigneurs du ſang Royal, & autres Barons & nobles hommes à y aller, pour eulx tirer hors de oiſiueté, & employer leur temps & leurs forces en faict de Cheualerie. Car bien leur ſembloit, & vray eſtoit, qu'en plus honnorable voyage & plus ſelon Dieu ne pouuoient aller. Si fut toute la France eſmeüe de ceſte choſe. Et pour les nobles Seigneurs & Barons qui y alloient, à peine eſtoit Cheualier ne Eſcuyer qui

puiſſance

puissance eust qui n'y desirast aller. Et des principaulx qui furent de ceste emprise dirons les noms & le nombre des François. Le premier & le chef de tous feut le Comte de Neuers qui ores est Duc de Bourgongne, cousin germain du Roy de France, Monseigneur Henry & Monseigneur Philippes de Bar freres, & cousins germains du Roy, le Comte de la Marche, & le Comte d'Eu Connestable, cousins du Roy. Des Barons le Seigneur de Coucy, le Mareschal de Boucicaut, le Seigneur de la Trimouille, Messire Iean de Vienne Admiral de France, le Seigneur de Heugueuille, & tant d'autres Cheualiers & Escuyers, toute fleur de Cheualerie & de noble gent, que ils furent en nombre bien mille du Royaume de France. Si faict icy à noter le grand couraige & bonne volonté que les vaillans François ont tousiours eu & ont en la noble poursuite d'armes, pour lequel honneur acquerir n'espargnent corps, vie, ne cheuance. Car il est à sçauoir que nonobstant que ils eussent faict le Comte de Neuers leur chef, si comme raison estoit; si y alloit chacun à ses propres despens, excepté les Cheualiers & Escuyers qui y alloient soubs les Seigneurs & Barons pour les accompaigner & pour leur estat. Et entre les autres le Mareschal de Boucicaut y mena à ses despens soixante dix Gentils-hommes, dont les quinze estoyent Cheualiers ses parens, C'est à sçauoir Messire le Barrois, Messire Iean & Messire Godemart de Linieres, Messire Regnaud de Chauigny, Messire Robert de Milli, Messire Iean Degre-

uille, & autres, iusques au nombre dessus dict. Et semblablement les autres Seigneurs en menerent, & par especial le Comte de Neuers y mena belle compaignée de Gentils-hommes de l'hostel de son pere & des siens.

CHAPITRE XXIII.

Comment le Comte de Neuers, qui ores est Duc de Bourgongne, voulut aller au voyage de Hongrie, & comment il fut faict Cheuetaine de toute la compaignée des François qui là allerent.

QVAND le Comte de Neuers & les autres Seigneurs & Barons eurẽt tres-bien apresté leur erre ils prirent congé du Roy, de la Royne & de nos Seigneurs, & de leurs peres & parens. Si croy bien que assez y eut pitié au departir des pleurs & des plaints de leurs prochains, & des meres & femmes, sœurs & parentes. Et n'estoit mie sans cause. Car moult estoit le voyage perilleux comme bien y a paru, & si elles eussent sceu les dures nouuelles qui leur en estoient à venir, ie ne croy mie que à de telles y auoit le cœur ne fust party. Si feut piteuse la departie à ceulx qui puis ne retournerent. A tant se meit le Comte de Neuers en voye à toute sa belle compaignée, & tant erra par l'Alemaigne, & puis par Austriche, qu'il

arriua au Royaume de Hongrie. Tantost allerent les nouuelles au Roy qui estoit adonques en la cité de Bude, comment le Comte de Neuers à tout moult noble compaignée des Seigneurs de la fleur de lys, & d'aultres haults Barons & bonne gent venoit à son aide. De ceste nouuelle fut moult ioyeux le Roy, & le plus tost qu'il peut veint à l'encontre à tout moult grande compaignée de gent ; Car ja auoit faict moult grand amas de gens d'armes, tant d'estrangers comme de ceulx de son pays. Tant alla le Roy qu'il rencontra le Comte de Neuers. Quand le Roy fut approché de luy moult feit grande reuerence au dict Comte & à tous ceulx du sang Royal, & aux autres Barons, & tous receut à grand ioye & honneur. Si les mena en sa cité de Bude, où grandement les honnora & aisa de tout ce que il peut. Si n'eurent pas esté là moult de iours à sejour, quand le Roy de Hongrie par la volonté & assentement des Seigneurs François qui fors la bataille ne desiroient, feit ses ordonnances, & ses gens meit en arroy bien & bel, & cõme qu'il affiert en tel cas. Et peu de iours apres se meit sur les champs pour aller au deuant des Sarrasins lesquels on luy auoit dict que ils approchoiẽt. Et quand il feut dehors, trouua que nos François & les autres estrangers, & les siens propres qu'il auoit auec luy, montoient bien à cent mille cheuaulx. A l'issuë du Royaume de Hongrie veindrent au fleuue que on nomme le Danube, si le passerent à nauires. Outre ceste riuiere auoit vne grosse ville fermée que on nommoit Baudins, qui se tenoit

pour les Turcs, si la voulurent nos gens assaillir. Deuant ceste ville feut faict le Comte de Neuers Cheualier, aussi le Comte de la Marche & plusieurs autres. Le lendemain qu'ils feurent arriuez prirent à combatre la dicte ville par grande ordonnance. Mais aussi tost que l'assault feut commencé saillit dehors le Seigneur du pays, lequel estoit Chrestien Grec, & par force auoit esté mis en la subjection des Turcs, & veint rendre luy, la ville & tout son pays au Roy de Hongrie, & luy deliura tous les Turcs qui estoient dedans la forteresse.

CHAPITRE XXIV.

De plusieurs villes que le Roy de Hongrie prist sur les Turcs, par l'aide des bons François: Et comment le vaillant Mareschal Boucicaut entre les autres bien s'y porta.

APRES que la ville de Baudins eut esté prise comme dict est, se partit de là le Roy de Hongrie à tout son ost, & s'en alla deuant vne autre ville appellée Raco. Mais si tost que le Comte d'Eu & le Mareschal de Boucicaut sceurent que le Roy auoit deliberé d'aller là, ils feirent vne emprise pour y estre des premiers. Si allerent auec eulx plusieurs grands Seigneurs, c'est à sçauoir Messire Philippes

de Bar, le Comte de la Marche, le Seigneur de Coucy, le Seneschal d'Eu & plusieurs autres, & cheuaucherent toute nuict tant qu'ils y feurent le matin. Mais si tost que les ennemis les veirent approcher ils issirent dehors en grand quantité pour aller rompre vn pont gisant qui estoit par dessus vn grand fossé, qui deffendoit que nul ne peust venir pres des murs ny de la closture de la dicte ville. Et estoit celuy fossé si tres-profond que en nulle maniere on ne le pouuoit passer fors par sus iceluy pont. Si arriuerent là nos gens qui se hastoient d'aller auant que les Sarrasins peussent estre à temps à despecer le pont. Si s'entrecoururent sus en celle place, & nos gens les enuahirent de grand vigueur, qui moult y feirent de belles armes. Car les Sarrasins taschoient tousiours à venir rompre le pont, & auoient faict vne telle ordonnance, que tandis que vne partie d'entre eulx maintiendroit la bataille les autres iroient despecer le dict pont: mais tout ne leur valut rien. Car le vaillant Mareschal demanda au Comte d'Eu, pour ce que il estoit premier chef d'icelle emprise, la garde du dict pont, qui forte chose estoit à garder, & difficile pour la grande quantité de Sarrasins qui tousiours y arriuoient: & il luy bailla. Si le garda si vaillamment luy & ses gens que Sarrasins n'eurent pouuoir d'en approcher, & moult y feit le Mareschal de belles armes par plusieurs fois. Car souuent repoussoit les Sarrasins par viue force dedans leur ville, & puis derechef ils issoient dehors. Mais il leur estoit derechef à l'encontre, par telle

vertu que ils ne pouuoient souffrir sa bataille, & r'aller les en conuenoit. Et à bref parler de ce que il feit là endroict, sans faille tellement y ouura que il monstra bien, si comme autresfois auoit faict, que il estoit vn tres-vaillant & esprouué Cheualier. Le Comte d'Eu & les autres Barons François qui auec luy estoient, qui se combatoient à l'autre partie des Sarrasins comme dict est, tant y feirent & tant y chappelerent, & tant bien s'y porterent que par force rebouterent les Sarrasins en leur ville & moult en occirent. Celle iournée arriua le Roy de Hongrie à tout son ost celle part, & tantost prist à mettre ses gens en ordonnance pour assaillir la ville. Quand le Mareschal Boucicaut veid ce, il enuoya tantost de ses gens en vn lieu pres d'illec, où il y auoit de beaux arbres, & feit faire deux grandes eschelles: & quand il veid la grand flotte des gens d'armes venir pour aller assaillir la ville, adonc dit-il à ses gens, Certes, dit-il, grand honte nous seroit si autres gens passoient ce pont deuant nous qui l'auons eu en garde. Or sus mes tres-chers compaignons & amis, faisons tant en ceste besongne que il soit renom de nous. A tant sans plus dire se meit deuant, & tous ses gens le suiuirent de bonne volonté: Si s'alla mettre au plus pres du mur, & là furent apportées les eschelles que il auoit faict faire. Si commencea l'assault luy & les siens auant que autres gens y veinssent. Si veissiez là faire merueilles d'armes: car la grande hardiesse que ces bonnes gens prenoient és biens faicts de leur conduiseur les faisoit abandonner cóme lyons,

& pour la grande ardeur que ils auoient de monter contre mont les murs, ils chargeoient tant les eschelles que à peu ne brisoient. Si estoit la bataille là moult grande de ceulx de dehors qui estriuoient à monter sur les murs, & de ceulx de dedans qui leur chalangoient vigoureusement. Si s'entrelançoient de merueilleux coups, dont moult en y auoit de morts & d'affolez d'vn costé & d'autre: Toutesfois feirent tant Sarrasins que ils froisserent vne dès eschelles des grands fais des pierres que ils lançoient contre val. Et sur l'autre fut monté Hugues de Cheuenon qui portoit le panõ du Mareschal, qui moult vigoureusement se combatit. Mais tant le presserent les Sarrasins que ils luy arracherent le dict panon d'entre les poings, & à la fin renuerserent luy & l'eschele contreual, où il fust moult froissé: mais tost y eut qui le tira hors de la presse. Si fut là l'assault grand & merueilleux. Ia y estoyent arriuez les autres François, & le Roy de Hongrie à tout son grand ost. Si dura ainsi tout le iour iusques à ce que la nuict les departit. Et si le Mareschal y auoit esté des premiers, aussi feut-il des derniers retraits. Et tant y feit d'armes celle iournée, que de luy & de son faict feurent grandes & honnorables nouuelles, & aussi de ses bonnes gens qui tant bien s'y porterent que nulles gens mieulx ne peussent. Mais nonobstant que le bon Mareschal & ses gens feussent si foulez que à peu n'en pouuoient plus, ne cuidez mie que pourtant s'allassent reposer; ains quand tous furent passez se teint à garder le susdict pont que les ennemis

ne le veinſſent deſpecer. Et ſi croyez fermement vous qui ce oyez, que nul n'auoit enuie de luy oſter ceſt office, ny de prendre la garde du dict pont. Le lendemain que nos gens cuiderent retourner à l'aſſault, ceulx qui eſtoient dedans, qui eſtoient la plus grande partie Chreſtiens Grecs, veirent bien que nonobſtant que fuſt leur ville moult forte, que ils ne ſe pourroient au dernier garder, ſe rendirent au Roy de Hongrie ſauues leurs vies & leurs biens. Et le Roy qui eut conſeil que le mieulx eſtoit de les y prendre que ce que il meiſt plus en peril ſes gens, & auſſi veu que ils eſtoient Chreſtiens, les receut à celle conuenance. Si feut eſtably le Mareſchal pour les garder que nulle offenſe ne leur feuſt faicte. Si entra dedans la ville à tout ſes gens, & ſi bien feit ſon debuoir de les garder, que rien ne leur fut meſfaict. Et iceulx Chreſtiens baillerent tous les Turcs qui eſtoient dedans au Roy de Hongrie, qui tous les feit mourir. Ceſte choſe acheuée, ſe partit le Roy pour aller mettre le ſiege deuant Nicopoli, qui eſt vne moult forte ville, & en allant à ce ſiege, le Mareſchal, qui le cœur n'auoit à autre choſe fors à touſiours greuer les Sarraſins, ſçauoit par ſes eſpies les embuſches & les retraits où Sarraſins par routes & par troupeaux repairoient, & ſe mettoient en embuſches, pour cuider courir ſus aux noſtres. Mais le vaillant Mareſchal par ſon ſens & par ſon aguet leur eſtoit ſur le col auant que ils ſ'en donnaſſent de garde, & par telle maniere leur porta de grands dommaiges par pluſieurs fois, & moult en occirent luy

& les

& les siens. Et semblablement feit le Comte d'Eu & nos autres Barons François, qui tant bien feirent tous iusques alors & tant monstrerent leurs proüesses, que le Roy de Hongrie & tous ceulx de sa partie en estoient d'autant enhardis, & leur en estoit creu le couraige, que ils ne doubtoient tout le monde. Helas, si fortune ne leur eust nuit bien pourroient encores benir l'heure & le iour que telle noble compaignée de François leur estoit venuë. Mais comme fortune est souuent coustumiere de nuire aux bons & aux vaillans, sembla que elle eust enuie du grand bien & de l'excellente vaillance qui estoit en eulx. Hé qui est-ce qui se puisse garder de male fortune quand elle veult courir sus & nuire à qui que ce soit? Bien en sçait trouuer les tours. Ne s'en peut mie garder iadis Hercules le fort quand il vestit la chemise enuenimée dont il ne se donnoit de garde. Ny ne se plaignit mie moins de fortune le preux Hector qui tant auoit faict de Cheualeries, quand Achilles par derriere le veint ferir & le ietta mort. Ny Troye la grand cité ne cuidoit point que fortune tant au bas la sceust mettre comme elle la meit. Alexandre le grand qui osa enuahir tout le monde, ne feut-il pas par elle en vn seul moment rué jus? Hannibal grand Empereur de Carthage ne te peux-tu plaindre de ceste faulse Deesse? Ne se ioüa-elle pas bien de toy à la pelote quand elle te meit si hault que tu surmontas, vainquis & subjuguas la grand force des Romains, & que tu ne redoutois tout le monde, puis apres quand elle t'eust accueilly, en haine elle te

alla minant par plusieurs malheurs, & tant que elle te conduisit au poinct que il n'estoit nul homme plus pauure que toy? Car auec ce que tout auois perdu, il n'y auoit lieu ny place sur terre où tu osasses ne peusses à seur heberger, & en fin à tant te mena la desloyale que tu feus contrainct par desespoir de toy mesme occire par dur venin. Que dirons-nous de Pompée le tres-excellent Prince Romain, lequel apres que il eut conquis vne grande partie du monde, cheut tellement és durs lacs de fortune, que au dernier feut contrainct fuir miserablement à refuge au Roy Ptolomée d'Egypte, que il cuidoit estre son amy, pour ce que il l'auoit remis par sa puissance au droict de son Royaume? Mais ce fut bien fortune qui là le conduit. Car le desloyal Roy ingrat traistreusement le feit occire. Ha fortune, fortune, trop fol est cil qui ne redoubte la mutabilité de tes doubles visaiges, & qui tousiours te cuide tenir en esgale beauté. Car en peu d'heure souuentesfois se change la prosperité en quoy tu sçais les hommes hault exaucer.

CHAPITRE XXV.

De la fiere bataille que on dict de Hongrie, qui feut des Chrestiens contre les Turcs.

A REVENIR à ma matiere, quand le Roy de Hongrie auec son ost feut arriué deuant la ville de Nicopoli, il se logea par grande ordonnance, & tantost feit commencer deux belles mines par dessoubs terre, lesquelles feurent faictes & menées iusques à la muraille de la ville. Et feurent si larges que trois hommes d'armes pouuoient combatre tout d'vn front. Si demeura à celuy siege bien quinze iours. En ces entrefaictes les Turcs ne muserent mie: ains feirent tres-grand appareil pour courir sus au Roy de Hongrie. Mais ce feut si celément que oncques le Roy n'en sceut rien. Et ne sçay s'il y eut trahison en ses espies, ou comment il en alla: Car combien que il eust estably assez de gens pour bien prendre garde au dessein des Sarrasins, n'en auoit-on ouy nouuelles iusques à celuy quinziesme iour que il auoit esté au siege, pour laquelle cause ne se donnoit d'eulx nulle garde. Quand veint le seiziesme iour iusques à l'heure de disner, veindrent messaiges batans au Roy dire que Bajazet auec ses Turcs estoit à merueilleusement grande armée si pres d'illec, que à peine seroient iamais à temps armé son ost & ses batailles mises en ordonnance. Quand le Roy qui estoit en son logis ouyt ces nouuelles il feut moult esbahy. Si manda hastiuement par les logis que chascun s'armast & saillist hors des logis. Si pouuez sçauoir que en peu d'heure feut cel ost moult esmeu. Chascun y courut aux armes qui mieulx mieulx. Ia estoit le Roy aux champs quand

on veint dire au Comte de Neuers qui seoit à table, & aux François, que les Turcs estoyent au plus pres de là, & que le Roy estoit tout hors des logis en plains champs en ordonnance pour liurer la bataille. De ce se debuoient tenir aulcunement mal contents le Comte de Neuers & les Seigneurs François que plus tost ne leur auoit le Roy mandé; mais encores me doubte que il leur face plus mauuais tour. Celle nouuelle ouye tantost saillit le Comte de Neuers & les siens en pieds, & vistement s'armerent. Si monterent à cheual & se meirent en tres-belle ordonnance, & ainsi allerent deuers le Roy que ils trouuerent ja en tres-belle bataille & bien ordonnée, & ja pouuoient veoir deuant eulx les bannieres de leurs ennemis. Et est à sçauoir sur ce pas cy, que sauue la grace des diseurs qui ont dict & rapporté du faict de la bataille, que nos gens y fuirent, & allerent comme bestes sans ordonnance, puis dix, puis douze, puis vingt, & que par ce feurent occis par troupeaux au feur que ils venoient, que ce n'est mie vray. Car comme ont rapporté à moy qui apres leurs relations l'ay escript, des plus notables en vaillance & Cheualiers qui y feussent, & qui sont dignes de croire, le Comte de Neuers & tous les Seigneurs & Barons François, auec tous les François que ils auoient menez, arriuerent deuers le Roy tout à temps pour eulx mettre en tres-belle ordonnance, laquelle chose ils feirent si bien & si bel que à tel cas appartient. Et la banniere de nostre Dame que les François ont accoustumé de porter en bataille,

bailla le Comte à porter à Messire Iean de Vienne Admiral de France, pour ce que il estoit le plus vaillant d'entre eulx, & qui plus auoit veu: & feut mis au milieu d'entr'eulx comme il debuoit estre. Et de toutes choses tres-bien s'habillerent comme faire on doibt en tel cas. Les Turcs d'autre part ordonnerent leurs batailles, & se meirent en tres-belle ordonnance à pied & à cheual: & feirent vne telle cautele pour deceuoir nos gens. Tout premierement vne grande tourbe de Turcs qui à cheual estoient se meirent en vne grand bataille tout deuant leurs gens de pied, & derriere ces gens à cheual, entre eulx & ceulx de pied, feirent planter grande foison de pieux aigus que ils auoient faict apprester pour ce faire. Et estoyent ces pieux plantez en biaisant, les pointes tournées deuers nos gens, si hault que ils pouuoient aller iusques au ventre des cheuaux. Quand ils eurent faict cest exploict, où ils ne meirent pas grand piece: car assez auoient ordonné gens qui de les ficher s'entremettoient, nos gens qui le petit pas serrez ensemble alloiēt vers eulx estoient ja approchez. Quand les Sarrasins les veirent assez pres, adonc toute celle bataille de gens à cheual se tourna serrée ensemble comme si c'eust esté vne nuée derriere ces pieux, & derriere leurs gens de pied que ils auoient ordonnez en deux belles batailles si loing l'vne de l'autre que ils meirent vne bataille de gens à cheual entre les deux de pied, en laquelle pouuoit auoir enuiron trente mille archers. Quand nos gens feurent approchez d'eulx, & qu'ils cuide-

rent aller assembler, adonc commencerent les Sarrasins à traire vers eulx par si grand randon, & si drument, que oncques gresil ne goute de pluye ne cheurent plus espoissément du ciel que là cheoient flesches, qui en peu d'heure occirent hommes & cheuaux à grand foison. Quand les Hongres qui communément, si comme on dict, ne sont pas gens arrestez en bataille, & ne sçauent greuer leurs ennemis, si n'est à cheual traire de l'arc deuant & derriere tousiours en fuyant, veirent ceste entrée de bataille, pour peur du traict commencerent vne grande partie d'eulx à reculer, & eulx traire en sus comme lasches & faillis que ils feurent. Mais le bon Mareschal de France Boucicaut, qui ne veoid mie derriere luy la lascheté de ceulx qui se retrayoient, ce qu'il n'eust cuidé en piece, ny aussi ne veoid pas deuant eulx & au plus pres les pieux aigus qui là malicieusement estoient plantez, va dire & conseiller cóme preux & hardy qu'il estoit, Beaux Seigneurs, dit il, que faisons-nous icy, nous lairrons nous en ceste maniere larder & occire laschement? Et sans plus faire assemblons vistement à eulx, & les requerons hardiment & nous hastons, & ainsi escheuerons le trait de leurs arcs. A ce conseil se teint le Comte de Neuers à tout ses François, & tantost pour assembler aux Sarrasins frapperent auant & se embatirent incontinent entre les pieux dessus dicts qui fort estoyent roides & aigus, si qu'ils entroient és pances des cheuaux, & moult occirent & mehaignerent des hommes qui des cheuaux cheoient.

Si feurent là nos gens moult empestrez, & toutesfois passerent oultre. Mais ores oyez la grande mauuaistié, felonnie & lascheté des Hongres, dont le reproche sera à eulx à tousiours. Si tost qu'ils veirent nos gens encheuestrez és pieux, & que traict ne autre chose ne les gardoit que ils n'allassent courir sus aux Turcs, adonc tout ainsi que nostre Seigneur feut délaissé de sa gent si tost qu'il feut és mains de ses ennemis, ne plus ne moins tournerent les Hongres le dos & prirent à fuir. Si qu'il ne demeura oncques auec nos gens de tous les Hongres fors vn grãd Seigneur du pays que on appelle le grand Comte de Hongrie & ses gens, & les autres estrangers qui estoient venus de diuers pays pour estre à la bataille. Mais peu estoient contre si grande quantité. Mais ne croyez que pourtant ils reculassent ne gauchissent, ains tout ainsi comme le sanglier quand il est atainct, plus se fiche auant tant plus se sent enuahy, tout ainsi nos vaillans François vainquirent la force des pieux & de tout, & passerent oultre comme courageux & bons combatans. Ha noble contrée de François, ce n'est mie de maintenant que tes vaillans champions se monstrent hardis & fiers entre toutes les nations du monde. Car bien l'ont de coustume dés leur premier commencement. Comme il appert par toutes les Histoires qui des faicts de batailles où François ayent esté font mention, & mesmement celle des Romains & maintes autres qui certifient par les espreuues de leurs grands faicts que nulles gens du monde oncques ne feurent trou-

uez plus hardis ne mieulx combatans, plus constans ne plus cheualeureux que les François. Et peu trouue l'on de batailles où ils ayent esté vaincus que ce n'ait esté par trahison, ou par la faute de leurs Cheuetains & par ceulx qui les debuoient conduire. Et encores osay-ie plus dire de eulx, que quand il aduient que ils ne s'employent en faicts de guerre & que ils sont à sejour que ce n'est mie leur coulpe: ains est la faulte de ceulx à qui appartiendroit à les embesongner. Si est dommaige quand il aduient que gent tant cheualeureuse n'ont chefs selon leur vaillance & hardiesse. Car choses merueilleuses feroient. Mais à reuenir à mon propos, les nobles François, comme ceulx qui estoyent comme enragez de la perte que ja auoient faicte de leurs gens, tant du traict des Sarrasins, comme à cause des pieux, leur coururent sus par si grand vertu & hardiesse que tous les espouuenterent. Si ne fault mie à parler comment ils ferirent sur eulx. Car oncques sanglier escumant ny loup enragé plus fierement ne se abandonna. Là feut entre les autres vaillans le preux Mareschal de France Boucicaut qui se fichoit és plus drus, & s'il eut deuil bien leur demonstroit. Car sans faille tant y faisoit d'armes que tous s'en esmerueilloient, & si durement s'y conteint, & tant y feit de Cheualerie & d'armes diuerses, que ceulx qui le veirent dient encores que l'on ne veid oncques nul Cheualier ny autre quel qu'il feust faire plus de bien & de vaillances pour vn iour que il feit à celle iournée. Aussi feit bien le noble Comte de Neuers qui chef estoit des

bons

bons François, qui tant bien s'y portoit que à tous les siens donnoit exemple de bien faire. Le vaillant Comte d'Eu ne s'y faignoit mie, ains departoit les grands presses auant & arriere. Si faisoient les nobles freres de Bar, qui de leur ieunesse qui encores grande estoit, moult s'y conteindrent vaillamment. Et le Comte de la Marche, qui le plus ieune estoit de tous, ne encores n'auoit barbe, y combatoit tant asseuré-ment que tous l'en priserent. Là estoit le vaillant Seigneur de Coucy, Cheualier esprouué, qui toute sa vie n'auoit finé d'armes suiure, & moult estoit de grand vertu. Si demonstroit là sa proüesse, & bien besoing en estoit. Car Sarrasins à grand massues de cuiure que ils portent en bataille, & à gisarmes, sou-uent luy estoyent sur le col. Mais leurs collées cher leur faisoit achepter. Car luy qui estoit grand & cor-su, & de grand force, leur lançoit si tres-grands coups que tous les destranchoit. Le cheualeureux Admiral de France restoit d'autre part, qui n'en fai-soit mie moins. Le Seigneur de la Trimouille qui à merueilles estoit beau Cheualier, vaillant & bon, faisoit souuent Sarrasins tirer en sus. Iceulx Barons & esprouuez Cheualiers, & de grand vertu, recon-fortoient & donnoient hardiesse de faict & de pa-role aux nobles iouuenceaux de la fleur de lys qui là se combatoient non mie comme enfans, mais com-me si ce feussent tres-endurcis Cheualiers. Et be-soing leur en estoit. Car tousiours croissoit sur eulx la presse & la foule. Les autres vaillans Cheualiers & Escuyers François tant bien s'y porterent que onc-

ques nulles gens mieulx ne le feirent. Si feit le grand Comte de Hongrie & tous les siens, à qui moult desplaisoit de la laide & honteuse departie que les Hongres auoient faicte. Aussi moult s'y efforcerent tous les autres estrangers. Helas! mais que leur valoit ce? Vne poignée de gens estoient contre tant de milliers. Car si peu estoient que ils ne pouuoient occuper fors seulement le front de l'vne des susdictes batailles, où il y auoit de gens plus de trois contre vn d'eulx. Et toutesfois par leur tres-grand force, vaillance & hardiesse, desconfirent icelle premiere bataille, où moult en occirent. Pour laquelle chose Bajazet feut tellement espouuenté que luy ne sa grand bataille de cheual n'oserent assaillir les nostres, ains s'enfuyoit tant qu'il pouuoit luy & les siens, quand on luy alla dire que les François n'estoient que vn petit de gens qui là ainsi se combatoient, & n'auoient aide de nuls. Car le Roy de Hongrie à toute sa gent s'en estoit fuy & les auoit laissez, si seroit grand honte à luy d'ainsi fuir à tout si grand ost deuant vne poignée de gens. Quand Bajazet oüit ce, adonc retourna à tout moult grande quantité de gens qui frais estoient & reposez. Si coururent sus à nos gens qui ja estoient foulez, naurez, lassez, & n'estoit mie de merueilles. Quand le bon Mareschal veid celle enuahie, & que ceulx qui les debuoient secourir les auoient delaissé, & que si peu estoient entre tant d'ennemis, adonc cogneut bien que impossible estoit de pouuoir resister contre si grand ost, & qu'il conuenoit que le meschef

tournast sur eulx. Lors feut comme tout forcené, & dict en luy mesme que puisque mourir auec les autres luy conuenoit que il vendroit chere à ceste chiennaille sa mort. Si fiert le destrier des esperons, & s'abandonne de toute sa vertu au plus dru de la bataille, & à tout la tranchante espée que il tenoit fiert à dextre & à senestre si grandes collées que tout abatoit de ce qu'il atteignoit deuant soy. Et tant alla ainsi faisant deuant luy que tous les plus hardis le redouterent & se prirent à destourner de sa voye: mais pourtant ne laisserent de luy lancer dards & espées ceulx qui approcher ne l'osoient, & luy comme vigoureux bien se sçauoit deffendre. Si vous poignoit ce destrier qui estoit grand & fort, & qui bien & bel estoit armé au milieu de la presse, par tel randon qu'à son encontre les alloit abatant. Et tant alla ainsi faisant tousiours auant, qui est vne merueilleuse chose à racompter, & toutesfois elle est vraye, comme tesmoignent ceulx qui le veirent, que il transperça toutes les batailles des Sarrasins, & puis retourna arriere parmy eulx à ses compaignons. Ha Dieu quel Cheualier! Dieu luy sauue sa vertu. Dommaige sera quand vie luy faudra. Mais ne sera mie encores, car Dieu le gardera. Ainsi se combatirẽt nos gens tant que force leur peut durer. Ha quelle pitié de tant noble compaignée, si esprouuée gent, si cheualeureuse, & si excellente en armes, qui ne peut auoir secours de nulle part, ains cheurent en la gueule de leurs ennemis, si comme est le fer sur l'enclume. Car tous les enuironnerent

& enuahirent de toutes parts ſi mortellement que plus ne ſe peurent deffendre. Et quelle merueille! Car plus de vingt Sarraſins eſtoyent contre vn Chreſtien. Et toutesfois en occirent nos gens plus de vingt mille: mais au dernier plus ne peurent forçoyer. Ha quel dommaige & quelle pitié! Ne deuſt-on pendre les deſloyaux Chreſtiens qui ainſi faulſement les abandonnerent? Que male honte leur puiſſe venir: Car ſi de bonne volonté euſſent aidé aux vaillans François & à ceulx de leur compaignée, il n'y feuſt demeuré Bajazet ny Turc que tout n'euſt eſté mort & pris, qui grand bien euſt eſté pour la Chreſtienté. Si feurent là morts & occis de ceſte chiennaille la plus grãde partie des Chreſtiens. Et des Barons le Seigneur de Coucy, dont moult feut grand dommaige. Car vaillant Cheualier, ſaige & eſprouué eſtoit. Auſſi feut l'Admiral & maints autres. Mais nos Seigneurs du ſang de France, & la plus grande partie des Barons, & pluſieurs Cheualiers & Eſcuyers feurent retenus priſonniers, qui auant ce moult vigoureuſement ſe combatirent. Entre leſquels le Mareſchal, lequel comme celuy qui tenoit ſa vie pour perduë, & cher la vouloit vendre, auoit faict entour luy à force de coups ſi grand cerne de morts & d'abatus que nul ne l'oſoit approcher pour le prendre. Car comme lyon forcené qui rien ne redoubte ſembloit que il feuſt entre eulx. Pour laquelle choſe moult y eurent grand peine, & pluſieurs des Sarraſins y conueint mourir auant qu'il peuſt eſtre pris: mais au dernier tant le preſſerent qu'à force auec les autres l'emmenerent.

CHAPITRE XXVI.

De la grand pitié du martyre que on faisoit des Chrestiens deuant Baiazet, & comment le Mareschal fut respité de mort.

LE LENDEMAIN de la douloureuse bataille, derechef feut la tres-grande pitié. Car Bajazet seant en vn pauillon emmy les champs, feit amener deuant soy le Comte de Neuers & ceulx de son lignaige, auec tous les autres Barons François, & les Cheualiers & Escuyers, qui estoient demeurez de l'occision de la bataille. Là estoit grand pitié à veoir ces nobles Seigneurs, ieunes iouuenceaux, de si hault sang comme de la noble lignée Royale de France, amener liez de cordes estroitement, tous desarmez en leurs petits pourpoints par ces chiens Sarrasins, laids & horribles, qui les tenoient durement deuant ce tyran ennemy de la foy qui là seoit. Si sceut par bons truchemens & par certaine information que le Comte de Neuers estoit fils de fils de Roy de France & cousin germain, & que son pere estoit Duc de grande puissance & richesse, & que les enfans de Bar, le Comte d'Eu & le Comte de la Marche estoyent d'iceluy mesme sang, & parens prochains du Roy de France. Si se pensa bien que pour les garder auroit d'eulx grand tresor & finance: Et pource

delibera que iceulx & aucuns autres des plus grands Barons il ne feroit pas mourir: mais il les faisoit là tenir assis à terre deuant luy. Helas! tantost apres feit commencer le dur sacrifice. Car deuant luy faisoit amener les nobles Barons, Cheualiers & Escuyers Chrestiens tous nuds, & puis tout ainsi que l'on peint par les parois le Roy Herode assis en chaire, & les Innocens que l'on destranche deuãt luy, estoient là destranchez nos feaulx Chrestiens à tous grands gisarmes par ces mastins Sarrasins, en la presence du Comte de Neuers, à ses yeux voyans. Si pouuez sçauoir vous qui ce oyez si grand douleur auoit au cœur, luy qui est vn tres-bon & benin Seigneur, & si grand mal luy faisoit d'ainsi veoir martirer ses bons & loyaulx compaignons, & ses gens, qui tant luy auoient esté feaulx, & qui si preux par excellence estoient. Certes ie croy que tant luy en douloit le cœur que il voulust à celle mort estre de leur compaignée. Et ainsi l'vn apres l'autre on les menoit au martyre, ainsi comme iadis on faisoit les benoists martyrs, & là on les frappoit horriblemẽt de grands cousteaux par testes, par poitrines, & par espaules, que on leur abatoit jus sans nulle pitié. Si peult-on sçauoir à quels piteux visaiges estoient menez à celle piteuse procession. Car tout ainsi que le boucher traisne l'aigneau au lieu de sa mort, estoyent là menez sans nul mot sonner pour occire deuant le tyran les bons Chrestiens. Mais nonobstant que ceste mort feust moult dure, & le cas tres-piteux, toutesfois tout bon Chrestien doibt tenir que tres-heureux

feurent & de bonne heure nez de telle mort receuoir. Car vne fois leur conuenoit mourir, & Dieu leur donna la grace que ils moururent de la plus saincte & digne mort que Chrestien puisse mourir, selon que nous tenons en nostre foy, qui est pour l'exaussement de la foy Chrestienne, & estre accompaignez auec les benoists Martyrs, qui sont les plus heureux de tous les Ordres des autres Saincts de Paradis. Si n'est mie doubte que s'ils le receurent en bon gré, que ils sont Saincts en Paradis. A icelle piteuse procession feut mené le Mareschal de France Boucicaut tout nud, fors de ses petits draps. Mais Dieu qui voulut garder son seruant pour le bien qu'il debuoit faire le temps à venir, tant en vengeant sur Sarrasins la mort de celle glorieuse compaignée, comme des autres grans biens qui par son bon sens & à cause de luy debuoient aduenir, feit que le Comte de Neuers sur le poinct que on vouloit ferir sur luy, le va regarder moult piteusement, & le Mareschal luy. Adonc prist merueilleusement à douloir le cœur au dict Comte de la mort de si vaillant homme, & luy souuint du grãd bien, de la proüesse, loyauté & vaillance qui estoit en luy. Si l'aduisa Dieu tout soubdainemẽt de ioindre les deux doigts ensemble de ses deux mains en regardant Bajazet, & feit signe qu'il luy estoit comme son propre frere, & qu'il le repitast: lequel signe Bajazet entendit tantost, & le feit laisser. Quand celle dure execution feut parfaicte, & que tout le champ estoit ionché des corps des benoists Martyrs, tant de François

comme d'autres gens de diuerses contrées, le maudit Bajazet se leua de là, & ordonna que le Mareschal qui de mort auoit esté respité feust mené en prison en vne grande bonne ville de Turquie appellée Burse. Si feut faict son commandement, & là fut tenu iusques à la venuë du dict Bajazet.

CHAPITRE XXVII.

Comment les nouuelles veindrent en France de la dure desconfiture de nos gens.

APRES ceste mortelle desconfiture, fut la grand pitié des Chrestiens François & autres qui estoient là allez pour seruir le Comte de Neuers & les autres Seigneurs, Cheualiers & Escuyers, si comme Chappellains, Clercs, varlets, paiges, & aultres gens qui ne s'armoient mie, & mesmemẽt d'aulcuns Gentils-hommes qui eschapperent de la bataille. Si n'estoit pas petit l'esbahissement de eulx trouuer en tel party sans chef, entre les mains des Sarrasins. Si estoient comme brebis esparses sans Pasteur entre les loups. Adonc prist à fuir qui fuir peut hastiuement au fleuue du Danube à refuge, comme si ce feust lieu de leur sauuement, comme gent esperduë, & que peur de mort chassoit de peril en aultre. Là se ficherent és bateaux que ils trouuerent, qui premier y peut venir; mais tant les chargeoient que à peu n'enfondroient, & que tous ne perissoient ensemble.

ensemble. Les autres qui aduenir n'y pouuoient, despoüilloient leurs draps, & à nager se mettoient: mais la plus grand part en perit, pour ce que trop est ceste riuiere large & courante. Si ne leur pouuoit durer haleine tant que ils feussent arriuez : Et des noyez en y eut sans nombre. De ceulx qui eschapperent en reueint en France aulcuns Gentils-hommes & autres qui rapporterent les douloureuses nouuelles. Et aussi les propres messaigers que le Comte de Neuers enuoya au Duc de Bourgongne son pere, & les aultres Seigneurs aussi à leurs peres & parens. Quand ces nouuelles furent sceües & publiées, nul ne pourroit deuiser le grand deuil qui fut mené en France, tant du Duc de Bourgongne qui de son fils se doubtoit que pour argent ne le peust r'auoir, & qu'on le feist mourir: comme des autres peres, meres, parens & parẽtes des autres Seigneurs, Cheualiers & Escuyers qui morts y estoient. Et commencea le dueil grand par tout le Royaume de France de ceulx à qui il touchoit, & mesmement generalement chascun plaignoit la noble Cheualerie, qui estoit comme la fleur de France, qui perie y estoit. Le Duc de Bourgongne auec le dueil qu'il menoit pour la doubte de son fils, moult plaignoit piteusement & regretoit ses bons nourris Gentils-hommes qui morts estoient en la compaignée de son dict fils. Le Duc de Bar grand deuil demenoit pour ses enfans, & faire le debuoit, car oncques puis ne les veid: Les meres en estoient comme hors du sens. Mais aux piteux regrets de leurs femmes nul

autre ne se compare. La Comtesse de Neuers, la bonne preude femme, qui de grand amour aime son Seigneur, à peu que le cœur ne luy partoit : mais aulcune esperance pouuoit auoir du retour. N'eut pas moins de deuil la saige & vaillante Dame la Comtesse d'Eu, fille du Duc de Berry, rien ne la pouuoit reconforter : car quoy que on luy dist, le cœur luy disoit que plus ne verroit son Seigneur ; laquelle chose aduint, dont de deuil pensa mourir quand elle sceut son trespas. La belle & bonne Baronnesse de Coucy tant plora & plaignit la mort de son bon Seigneur, que à peu que cœur & vie ne luy partoit, ne oncques puis qui que l'ait requise, marier ne se voulut, ne celuy deuil de son cœur ne partit. La fille au Seigneur de Coucy qui perdu y auoit son pere & son mary Messire Henry de Bar, dont elle auoit deux beaux fils, auoit cause de deuil auoir, & croy bien que elle n'y faillit mie, & tant d'autres Dames & Damoiselles du Royaume de France, que grand pitié estoit d'oüir leurs plaintes & regrets, lesquels ne sont mie à plusieurs d'elles, quoy que il y ait ja grand piece, encore finis, ne à leur vie croy que ils ne finiront. Car le cœur qui bien aime de leger pas n'oublie. Si firent tous Nosseigneurs faire le Seruice solemnelement en leurs Chappelles pour les bons Seigneurs, Cheualiers & Escuyers, & tous les Chrestiens qui là estoient morts. Le Roy en feit faire le solemnnel Seruice à nostre Dame de Paris, où il fut, & tous Nosseigneurs auec luy. Et estoit grand pitié à oüir les cloches sonner de par toutes les Egli-

ses de Paris, où l'on chantoit & faisoit prieres pour eulx, & chascun à larmes & plaintes s'en alloit priãt. Mais peult bien estre que mieulx eussions besoing que ils priassent pour nous, comme ceulx qui sont, si Dieu plaist, Saincts en Paradis. Le Duc de Bourgongne au plus tost qu'il peut enuoya ses messaigers deuers Bajazet à tout moult riches & beaux presens, & aussi feit le Roy de France & les aultres Seigneurs, en le priant de mettre à rançon tost & briefuement les prisonniers, & que ils n'eussent par luy mal ne greuance : mais comme le chemin soit long ne feurent pas les messaigers si tost arriuez, & moult ennuye à qui attend. Mais à tant de ce me tairay, & retourneray aux dicts prisonniers.

CHAPITRE XXVIII.

Comment le Comte de Neuers fut emmené prisonnier à Burse, & plusieurs autres Barons. Et de la rançon que on enuoya à Baiazet, & du bien faict du Mareschal.

PEV de iours apres la dicte desconfiture, alla Bajazet à la ville de Burse, & mena auec luy le Comte de Neuers & les autres prisonniers. Si les feit mettre en bonne forte prison, & bien les feit garder. Quand ils eurent là esté vn espace de temps,

où ils auoient moult de mesaises, le Comte de Neuers se conseilla auec les siens. Si delibera par leur conseil que bon seroit que il enuoyast deuers Bajazet sçauoir s'il les vouldroit faire mettre à rançon. Pour faire ceste Ambassade fut ordonné le Mareschal & le Seigneur de la Trimouille. Si firent tant que ils furent mis hors de la prison, & allerent parfournir leur messaige deuers Bajazet; mais en ce perdirent leurs pas, car pour chose que ils sceussent dire, ne faire, n'y voulut entendre. Et quand ils furent retournez, & eurent rapporté ce qu'ils auoient trouué, leur ordonna le Comte de Neuers que ils retournassent derechef deuers Bajazet, & de par luy le priassent cherement que il les voulust mettre seulement eulx deux à rançon, à celle fin qu'il les peult enuoyer pourchasser finance pour luy & pour sa compaignée, car grand besoing en auoient. Si retournerent les deux dessusdicts deuers Bajazet, & luy feirent la requeste du Comte de Neuers; laquelle chose il octroya assez volontiers, & les meit à rançon, & leur donna congé d'aller là où il leur plairoit par saufconduict. Quand ils furent retournez, le Comte de Neuers & sa compaignée eurent grand ioye de leur deliurance, & tantost leur ordonna où ils iroient pourchasser finance. Si s'apresterent le plustost que ils peurent, & partirent pour aller à Rhodes. Quand ils furent là arriuez, maladie tantost print au Seigneur de la Trimouille, de laquelle il mourut dans peu de iours, dont il pesa moult au Mareschal, qui auoit faict tout son pouuoir de sa

guairison, & moult auoit esté de luy soigneux; si le feist ensepuelir le plus honnorablement qu'il peut. Et quand ce fut faict, il arma deux galées & s'en veint à Metelin, & là parla au Seigneur de Metelin, & le pria de par le Comte de Neuers & de par les autres Seigneurs que il les voulust secourir de certaine finance, & que bonne seureté luy en seroit faicte. De ceste chose feit si grande diligence le bon loyal Mareschal, & tant y meit peine, & si gracieusement & tant saigement parla au dict Seigneur de Metelin que il eut de luy & d'autres riches marchans du pays iusques à la somme de bien trente mille francs, duquel argent luy mesme se obligea tres-estroitement. Quand il eut ainsi faict sa finance il s'en retourna hastiuement deuers le Comte de Neuers & sa compaignée, qui furent moult esiouïs & reconfortez de sa venuë & de la finance que il leur auoit apportée, dont grand besoing auoient. Et puis se partit d'eulx, & alla deuers Bajazet payer la rançon à quoy il l'auoit mis, & fut quitte de sa prison, & s'en pouuoit aller où il luy plaisoit. Mais ne cuidez mie que pourtant le tres-loyal Cheualier abandonnast ne laissast le bon Comte de Neuers, ne sa compaignée: ains se ralla bouter auec eulx en prison tout aussi gayement que si prisonnier feust, de laquelle chose moult luy sceurent bon gré. Et luy dit le Comte de Neuers telles paroles, Ha Mareschal, de quel couraige vous venez vous mettre derechef en ceste dure & maudite prison, quand vous vous en pouuez aller franchement en France! Ausquelles

paroles il respondit, Monseigneur, Ia à Dieu ne plaise que ie vous laisse en ceste contrée, ce ne sera mie tant que i'auray au corps la vie. A grand honte & à grand mauuaistié me deburoit tourner de vous laisser emprisonné en lieu si diuers, pour m'en aller aisier en France. De ce le remercia moult le Comte de Neuers; si le renuoya deuers Bajazet pour pourchasser leur deliurance & les mectre à rançon. A laquelle chose il meit moult grand peine. Car moult le trouuoit dur & reuesche, & sembloit qu'il n'y voulust entendre, ne on ne le pouuoit faire mettre à nulle raison. Si alla & reueint le Mareschal par plusieurs fois pour celle cause, & longuement dura ce traicté. Car Bajazet ne sçauoit que faire de les faire tous mourir ou de les mettre à rançon: car il doubtoit s'il les laissoit aller, que apres quand en France seroient retournez assemblassent grand ost & r'allassent sur luy pour eulx venger, pour laquelle cause pourroit luy & son pays estre destruict. Si trouuoit à son Conseil que le mieulx estoit que il les meist à mort. Mais quand le saige Mareschal eut senty ceste chose moult eut grand peur & doubte de la vie de ses bons Seigneurs & amis; Si se pensa que grand sens conuenoit à traicter accord auec Bajazet. Si se parforça encores plus de bel de parler à luy. Si luy disoit, Que par les deliurer acquerroit grandes amitiez en France, & que maints beaux dons en receuroit, & grande finance en auroit, & par les retenir à force, ou s'il faisoit d'eulx autrement que raison, tous les Princes Chrestiens du monde, pour l'amitié

du Roy de France luy iroient courir sus, si le destruiroient. Telles paroles bien & saigement luy disoit le Mareschal. Parquoy tant feit & tant trauailla, que au dernier Bajazet qui doubta le mal qui ensuiure luy en pouuoit s'il les faisoit mourir, commencea à se mectre en voye d'accord. Si entrerent en traicté de la somme de la finance de la rançon, & tant fut celle chose pourparlée, que nonobstant que Bajazet demandast vn million de francs, si sage maniere sceut tenir vers luy le Mareschal, que petit à petit & de somme en somme le condescendit à cent cinquante mille francs. A la charge que le Comte de Neuers iureroit par tous les sermens de sa Loy, & aussi tous les autres Seigneurs de son lignaige, que iour de leurs vies eulx ny aucun de par eulx ne s'armeroient contre luy. De ce serment faire conueint que feussent les prisonniers d'accord, ou autrement iour de leurs vies ne eussent esté deliurez. Et aussi pour celuy serment & seureté auoir de eulx se códescendit Bajazet à moings de somme d'argent. Mais ne furent mie longuement asseruis à celle conuenance: car assez tost aprés mourut Bajazet. Quand ceste chose fut accordée ne musa pas le Mareschal, car moult auoit grand peur que Bajazet trouuast autre conseil. Si veint tantost deuers le Comte de Neuers, & luy dit l'appointement du traicté, lequel il agrea, & les autres aussi; nonobstant que eussent eu en volonté & desir de eulx venger de Bajazet. Mais necessité n'a Loy. Si furent adonc tirez hors de prison, & menez deuant Bajazet, pour iurer & certifier ceste conue-

nance. Si furent reconfortez les prisonniers, si ne feust la mort du bon vaillant Comte d'Eu qui mourut en la prison, dont durement furent dolens, & moult le plaignirent & à plaindre faisoit. Car de grand vaillance & bonté estoit. Si enseuelirent le corps au plus honorablement que ils peurent, & apres fut porté en France. Le serment feirent les dicts Seigneurs deuant Bajazet & fort se obligerent. Et s'obligea pour le Comte de Neuers le Mareschal, que Bajazet prisoit & honnoroit moult pour le sens & bonté que auoit veu en luy, & auec ce leur conuenoit laisser bons ostaiges tant qu'il feust agrée. Si enuoya le Comte de Neuers le Mareschal à Constantinople faire finance d'argēt, & la feit au mieulx qu'il peut, & luy mesme s'y obligea derechef. Et en ces entrefaictes arriuerent les messaigers de France, c'est à sçauoir Monseigneur de Chasteaumorant & le Seigneur du Vergy, & autres qui finance & nouuelles de leurs amis leur apportoient, & feurent receus à grand ioye. Et apres ce les dicts messaigers allerent deuers Bajazet, & luy presenterent de tresriches & beaux dons de par le Roy de France & de par les Seigneurs, & de moult gracieuses paroles, comme les plus beaux Aultours & Faucons que on peust veoir, & les gants à les porter, tous couuerts de perles & de pierres precieuses qui valoient moult grand tresor, escarlates, fins draps, riches toiles de Rheims, & toutes telles choses dont ils n'ont mie par delà: Et tout ce faisoit le Roy & les Seigneurs afin que plus fauorable feust aux prisonniers, & plus

courtois

courtois à leur rançon. Si eut les dons bien agreables & la finance aussi que portée auoient. Si fut la rançon payée, & il les deliura & donna congé d'aller où ils vouldroient. Si se partirent de luy & vindrent à Metelin, où le Seigneur du lieu les receut à grand honneur, & là se aiserent; car grand besoing en auoient. Apres que le Comte de Neuers & les autres prisonniers furent quittes à Bajazet, ils se partirent du Seigneur de Metelin qui maint bien leur auoit faict. Si se meirent en chemin pour venir en France, & tant errerent que ils approcherent de la Cité de Venise. Là acoucha malade Messire Henry de Bar en vne ville coste de Venise que on nomme Treuise, de laquelle maladie il trespassa, qui grand deuil fut aux François, & moult le plaignirent; Car bon & bel estoit, & tout l'honneur que au corps peurent faire ils feirent. Apres ce arriuerent à Venise, en laquelle ville teindrent ostaige. Et furent que en la dicte ville, que en vne autre que on nomme Treuise, où ils se transporterent pour l'epidimie qui à Venise couroit, l'espace de quatre mois. Tant que on leur enuoya de l'argent de France, & que en partie se furent acquitez de ce que on leur auoit presté. Puis se partirent & veindrent en France, où ils feurent du Roy & de tous receus à moult grand ioye. Si se loüa moult le Comte de Neuers au Roy & à son pere du bon Mareschal, & dit que par son sens & bonté auoit sauué la vie à luy & à sa compaignée, & leur dit la peine que il auoit eüe pour les tirer hors de prison. Si luy en sceut le Roy & Nosseigneurs moult bon gré.

CHAPITRE XXIX.

Comment apres le retour de Hongrie le Roy enuoya le Mareschal en Guyenne, à belle compaignée de gens d'armes sur le Comte de Perigort, qui s'estoit rebellé contre luy. Si le prit & amena prisonnier au Roy.

APRES ce retour de Hongrie fut le Mareschal toute celle saison à repos. Car assez besoing en auoit. Si aduint en celuy temps que le Comte de Perigort se rebella contre le Roy de France, & meit les Anglois dedans ses chasteaux & forteresses sans qu'il eust nulle cause de ce faire. Et commença à faire grand guerre aux pays du Roy en Guyenne, & à bouter feu, à occire gent, & à faire tout du pis qu'il pouuoit. De ceste chose feurent portées les nouuelles au Roy, pour lesquelles offences faire amender il y enuoya le Vicomte de Meaux & Messire Guillaume de Tignonuille, auec bonne compaignée de gens d'armes. Et quand ils feurent là arriuez, le dict Vicomte de Meaux feit commandement au Comte de Perigort que il se rendist au Roy, & cessast de la guerre & des oultraiges que il faisoit: Mais à ce ne voulut oncques obeir le dict Comte, ne du commandement ne fist force. Si s'en

retournerent sans rien faire quand vne piece y eurent esté. Et passa ainsi l'hyuer. Quand veint au renouuel de la saison le Roy ordonna que le Mareschal iroit au dict pays, & auec luy meneroit huict cent hommes d'armes, & quatre cent Arbalestriers, & en prendroit deux cent qui estoient ja deuant pour la garde du pays, & par ainsi seroient mille hômes d'armes qu'il auroit. Et auec ce luy fut baillé l'Arrest de Parlement qui auoit esté ietté contre luy pour ce que il ne s'estoit comparu à l'appel du Roy. Et ainsi se partit le Mareschal à belle compaignée, & auec luy allerent le Vidame de Lannois qui ores est grand Maistre d'hostel du Roy, Messire Guillaume le Boutellier, Messire Bonnebaut, Parchion de Nangiac, & plusieurs autres Bannerets & vaillans Cheualiers. Si tost que le Mareschal fut arriué en Perigort, il manda au Comte que il se meist en l'obeissance & volonté du Roy, & demandast pardon du grand mespris que vers luy faicte auoit. Et que si ainsi le vouloit faire, que luy mesme pourchasseroit sa paix vers le Roy, & le prieroit que il luy voulust pardonner. Mais de tout ce ne feit nul compte, ains espia son point & saillit sur les gens du Mareschal à belle escarmouche. Mais toutesfois ce fut à son pis: car il fut laidement rechassé en sa forteresse: & non pourtant y fut blessé Messire Robert de Milly, qui estoit & est de l'hostel du Mareschal. De ceste desobeissance & oultrecuidance que le Comte de Perigort faisoit contre le Roy, fut moult indigné le Mareschal, & dit qu'il luy vendroit cher sa folie. Si meit

tantost le siege par tres-belle ordonnance deuant le chastel de Montignac, qui est vne tres-forte place, & sembleroit comme imprenable, & là estoit le dict Comte, & manda querre engins & trait de par tout, & en fit faire tant qu'il en fut bien garny. Puis les feit dresser: Si prirent à lancer si grosses pierres d'engins & de canons contre les murs que tous les estonnerent, & si druëment que l'vn coup n'attendoit l'autre, dont ils abatoient la muraille à grands quartiers. Tant que en deux mois que dura le siege furent si bien battus que mieulx ne pouuoient. Et bien veirent ceulx de dedans que tenir ne se pourroient, & que remede n'y auoit qu'ils ne feussent pris par viue force. Si conseillerent au Comte que il se rendist, laquelle chose quand plus n'en peut il feit, & se soubmist à la volonté du Roy & à l'ordonnance du Mareschal. Et aussi se rendirent au Roy tous ses chasteaux & villes, & le Mareschal comme saige Cheuetaine y meit tres-bonnes gardes & tres-bien les garnit. Et le Comte & ses sœurs qui auec luy feurent prises enuoya en France au Roy, lequel luy pardonna ses mesfaicts, pour ce que il luy cria mercy, & promist d'estre de là en auant bon François. De laquelle chose il se parjura: car assez tost apres se partit sans congé, & s'en alla en Angleterre, dont puis ne retourna. Le Mareschal demeura toute celle saison qui estoit hyuer en Guyenne, en la garde du pays, & puis l'Esté d'apres s'en retourna vers le Roy.

CHAPITRE XXX.

Cy dict comment l'Empereur de Constantinople enuoya requerir secours au Roy contre les Turcs, & il y enuoya le Mareschal à belle compaignée.

EN CELVY temps lors que le Mareschal estoit en Guyenne comme dict est, l'Empereur de Constantinople qui est appellé Carmanoli, enuoya deuers le Roy vn sien Ambassadeur nommé Catotuseno, luy supplier que il le voulust secourir & ayder contre les Turcs, car il ne pouuoit plus resister à leur force. Si luy pleust luy estre en aide, à celle fin que luy & la noble cité de Constantinople ne cheussent és mains des mescreans, car plus n'y sçauoit remede. Oultre cecy pour celle chose mesme les Geneuois & les Venitiens qui de ce sçauoient la pure verité, enuoyerent pareillement leurs Ambassadeurs au Roy, le supplier que il voulust secourir le dict Empereur, & que eulx aussi l'ayderoient, c'est à sçauoir chascune Seigneurie de huict galées. Et se faisoient forts de ceulx de Rhodes. Lors comme le Roy se conseilloit que il estoit bon à faire de ceste chose, arriua le Mareschal deuers luy. Si fut regardé en Conseil que pour le bien de la Chrestienté, & pour ayder à l'Empereur qui au

Roy requeroit ſecours, bon ſeroit qu'il enuoyaſt le dict Mareſchal. Car Capitaine plus propice n'y pouuoit enuoyer. Si en fut le Roy d'accord, & luy ordonna quatre cent hommes d'armes & quatre cent varlets armez, & vne quantité d'Archers : De ceſte commiſſion fut ioyeux le Mareſchal, & feit telle diligence, que luy & ſes gens, & ſon nauire, & toutes choſes neceſſaires pour iceluy voyage feurent preſtes à la Sainct Iean d'eſté à monter ſur mer à Aigueſmortes, où le dict Mareſchal arriua deux iours apres. Et là chargea quatre naues & deux galées, & de là ſe partit, & ſ'en allerent auec luy le Seigneur de Linieres & Meſſire Iean de Linieres ſon fils, le Seigneur de Chaſteaumorant, Lermite de la Faye, le Seigneur de Montenay, Meſſire François Daubiſſecourt, Meſſire Robin de Braquemont, Meſſire Iean de Torſay, Meſſire Louys de Culan, Meſſire Robert de Milly, Meſſire Louys de Ceruillon, Meſſire Renault de Barbaſan, Meſſire Louys de Lugny, Meſſire Pierre de Graſſay qui puis porta la banniere de noſtre Dame, & autres pluſieurs bons Cheualiers & Eſcuyers de grand renom allerent auec eulx, deſquels ie paſſe les noms pour cauſe de briefueté. Ainſi alla par mer le Mareſchal tant qu'il veint prendre port à Sauonne, & là feiſt toutes ſes ordonnances, & ordonna ſes Capitaines, & bailla à chaſcun telle charge que bon luy ſembla, puis ſe partit de là pour aller à ſon voyage. Et ainſi comme il alloit luy fut rapporté comment cinq galées des gens de Meſſire Lancelot tenoient le ſiege deuant vne ville & bel

chastel qui sied en vne petite Isle pres de Naples appellée Capri, laquelle dicte ville & chastel se tenoient pour le Roy Louys. Si tost qu'il sceut ceste chose, il dit à ses gens qu'il vouloit aller secourir le chastel du Roy Louys, & que chascun se mist en ordonnance. Si tira celle part: mais quand il y fut arriué il trouua que ceulx du dict chastel s'estoient ja rendus, toutesfois leur offrit-il son ayde contre les autres, & que ils se retournassent deuers leur partie: mais le Capitaine le refusa comme traistre que il estoit au Roy Louys. Et bien le monstra: car il ietta hors certains François qui leans estoyent, & le Mareschal les recueillit & emmena auec luy. Mais il ne se teint mie à tant, ains alla pour escarmoucher les dictes galées, & icelles fuirent deuant luy. Et comme il s'en retournoit & estoit remis en son chemin, il rencontra le Comte de Peraude lequel tenoit le party de Lancelot, auquel il donna la chasse tant que par force les fit ferir en terre, & saillir hors & s'enfuir, & nos gens gaignerent le nauire & tout ce qui estoit dedans. Et ce faict se remeit en son chemin & tira au Royaume de Cecile, & alla descendre en vne Cité appellée Messine.

CHAPITRE XXXI.

Comment le Mareschal s'en alla par mer à belle compaignée, & l'affaire qu'il eut aux Sarrasins.

DE MESSINE se partit le Mareschal sans y faire longue demeure, & s'en alla descendre en la Ville & Isle de Scio, où il cuidoit par ce que on luy auoit donné à entendre, trouuer les huict galées des Venitiens qui debuoient estre enuoyées au secours de l'Empereur de Constantinople comme dict est. Mais il ne les y trouua pas, & luy fut dict que il les trouueroit en vn lieu appellé Negropont. Si se partit de Scio pour les aller là cercher, & en son chemin passa par le Seigneur de Metelin qui à ioye le receut. Toutesfois il luy dit que il auoit faict à sçauoir aux Turcs sa venuë, pour non rompre les conuenances & paches que il auoit auec eulx. Mais de ce ne feit compte le dict Mareschal, & dict que de par Dieu feust. Non pourtant dict celuy Seigneur de Metelin qu'il s'en iroit auec luy en ce voyage. Quand le Mareschal feut à Negropont il ne trouua pas les dictes galées, si voulut là vn peu attendre, & luy sembla que bon seroit de faire à sçauoir à l'Empereur sa venuë, afin que il apprestast son armée pour aller tantost courir sus aux Sarrasins. Si feit monter sur deux galées, en l'vne le Seigneur de Chasteaumorant, & en l'autre le Seigneur de Torsay, pour aller à Constantinople faire le dict messaige. En la galée du Seigneur de Chasteaumorant fut entre les autres bons & vaillans vn noble Escuyer du pays de Bourgongne nommé Iean de Ony, Escuyer d'Escuyrie du Duc de Bourgongne, appert homme, hardy, & de grand vasselaige en faict d'armes, & qui ja moult auoit trauaillé

& s'estoit

& s'estoit trouué en maintes bonnes places, lequel pour tousiours croistre son pris & los de mieulx en mieulx, s'estoit mis en la compaignée du Mareschal en iceluy voyage: pource que tant vaillant le sçauoit, que il estoit certain que mieulx ne pouuoit employer son temps que auec luy. Mais pas n'y alla en vain, car auant le retour y esprouua son corps vaillamment, si comme en aucuns lieux cy apres sera dict. Au partir du port, afin que les dictes galées n'eussent empeschement, le Mareschal les conuoya iusques à la veüe de Galipoli, & de là ne se bougea afin de les secourir si aulcune chose leur aduenoit. Et en ce monstra bien son bon sens & aduis, & grande bonté, de vouloir secourir ses gens si mestier estoit, & bien leur en fut besoing. Car les Turcs qui de sa venuë estoyent aduisez, pour luy courir sus auoient faict deux embusches de dixsept galées bien armées, dont l'vne des embusches estoit dans le port de Galipoli, où il y auoit plusieurs vaisseaux, & l'autre au dessus de la ville au chemin de Constantinople. Si adueint que aussi tost que nos deux galées feurent passées outre Galipoli, la premiere embusche leur fut apres pour leur courir sus, c'est à sçauoir sept galées, & tantost deuant eulx veirent venir contre eulx la dicte autre embusche, en laquelle y auoit autres dix galées, & par ainsi feurent au milieu de leurs ennemis. Si ne sceurent autre party prendre fors de retourner arriere deuers le Mareschal; mais par leurs ennemis leur conuenoit passer, Si furent tost pesle-mesle auec eulx, qui les assaillirent de tous

costez, & les nostres comme vaillans & preux se preindrent à defendre vigoureusement, & par si grand vertu estriuerent contre eulx que oncques ne les peurent arrester, ains malgré leurs dents s'en veindrent tousiours combatant, quoy que les Sarrasins taschassent à les faire demeurer. Mais ce ne fut mie en leur puissance, ains s'en veindrent ainsi combatant si pres que le Mareschal en ouyt l'effrainte, qui ne musa mie à leur estre au deuant, & moult tost se meit en belle ordonnance pour les aller aider. Et bien besoing leur estoit, car ja estoient si batus que mais aider ne se pouuoient. Car si grande quantité de Sarrasins y auoit qu'il fut dict & conseillé au Mareschal que il n'y allast point, & qu'il valoit mieulx que deux galées perissent que tout. Duquel conseil le vaillant homme sceut mauuais gré à ceulx qui ce disoient, & leur respondit qu'il aimeroit mieulx estre mort que par son deffault veoir mourir & perdre sa compaignée, & que ja Dieu ne le laissast tant viure que tant de recreandise feust en luy trouuée. Le plus tost qu'il peut leur feut alencontre par telle contenance & maintien, que quand les ennemis le veirent venir ils abandonnerent tantost les deux galées, & se meirent en fuite au plus tost qu'ils peurent, & tant se hastoient que la plus grande galée des Turcs alla ferir en terre si grand coup, sans que ils y meissent conseil, que grand foison en y eut de morts & d'affollez. Et ainsi sauua le Mareschal les dictes galées, & s'en alla ceste nuict gesir au port de Tenedon deuant la grand Troye. Et le lende-

main matin les galées des Venitiens arriuerent, & deux de Rhodes, & vne galiote du Seigneur de Metelin. Et tost apres veint tout le nauire qui debuoit aller au secours de Constantinople. Si feut là faict le Mareschal chef & conduiseur de toute ceste compaignée, de la bonne volonté & assentement de tous, & là il feit ses ordonnances & bailla la banniere de nostre Dame par droict d'armes, comme à celuy qui plus auoit veu, & qui estoit vn vaillant Cheualier, à porter en celuy voyage, à Messire Pierre de Grassay. Et le lendemain apres que les Messes feurent chantées, le Mareschal se partit à tout sa compaignée, & n'arresta iusques à ce que il feust en Constantinople, où il feut receu de l'Empereur luy & sa compaignée à tres-grand honneur & ioye.

CHAPITRE XXXII.

La grand chere & ioye que l'Empereur feit au Mareschal & à sa compaignée, & comment ils allerent courir tost sus aux Sarrasins.

L'EMPEREVR qui bien auoit sceu la venuë du Mareschal & de sa belle compaignée, auoit ja faict tout son apprest, & tous ses gens assembler, afin que aussi tost que il seroit venu n'y eust que à partir pour courir sus aux Sarrasins. Si ne sejourna pas là moult longuement le Mareschal depuis qu'il fut arriué: ains

n'y auoit esté que quatre iours quand il feit assembler tous les gens de celle armée en vne belle plaine pour les veoir. Et feut trouué que ils estoyent en nombre de six cent hommes d'armes, six cent varlets armez, & mille hommes de traict, sans l'ost & l'assemblée de l'Empereur, où il y auoit grand gent. Là leur ordonna comment il vouloit que ils allassent, & feit ses Cheuetains & Capitaines, & leur bailla charge de gens selon ce que il sçauoit que ils valoient, & que faire l'office chascun sçauoit endroict soy. Si monta sur mer l'Empereur à tout celle compaignée, & furent leurs vaisseaux par nombre vingt & vne galées complies, & trois grandes galées huissieres és quelles ils menoient six vingt cheuaulx, & six que galiotes que brigantins. Si partirent de Constantinople, & allerent arriuer en Turquie, & descendre par belle ordonnance en vn lieu que on dict le pas de Naretez. Si entrerent au pays de Turquie enuiron deux lieües, & preindrent à destruire, brusler & gaster tout le pays d'enuiron la marine, & partout où ils passerent, où il y auoit de moult bons villaiges & de beaux manoirs, & meirent à l'espée tous les Sarrasins que ils trouuerent. Et puis quand ils eurent faict ceste course ils s'en retournerent & retrahirent en Grece. Et peu de iours apres ils repasserent en Turquie, & allerent bien deux lieües loing de la marine pour destruire vn gros villaige qui sied sur le goulphe de Nicomedie appellé Diaschili. Mais là trouuerent grande assemblée de Turcs du pays qui cuiderent garder le villaige contre nos gens, &

tous arrengez se tenoient à pied & à cheual au deuant à telles armeures comme ils pouuoient auoir. Mais ce ne leur valut rien: car en peu d'heures eussent esté tous morts & pris s'ils ne s'en feussent fuis. Toutesfois ne sceurent si tost fuir que la plus grande partie d'eulx ne feust mise à l'espée. En ce villaige y auoit moult de beaux manoirs, & vn riche Palais qui estoit à Bajazet. Si bouterent nos gens le feu par tout, & destruirent le villaige & tout le pays à l'enuiron, puis se bouterent en leurs galées & allerent toute nuict. Et le lendemain quand ils voulurent descendre & prendre terre deuant vne cité appellée Nicomedie, les Sarrasins y cuiderent mettre empeschement, & leur feurent alencontre à grand quantité pour leur chalenger le port: mais ce ne leur valut rien. Car nos gens prirent port malgré leurs dents, & les repoulserent laidement & terre gaignerent sur eulx. Si allerent nos gens assaillir la ville par maniere d'escarmouche, & meirent le feu aux portes, mais ne peurent les brusler, pour ce que elles estoyent toutes ferrées de lames de fer. Les eschelles furent apportées & dressées contre les murs qui à merueilles sont forts & beaux, & si haults que trop courtes furent plus de trois brasses. Si n'y peurent rien faire: mais ils occirent tous les Sarrasins qu'ils peurent trouuer, & bruslerent les faulxbourgs, tout le pays & les villaiges d'enuiron. Puis se retrahirent en leur nauire & cheminerent toute nuict, & le matin prirent port au plus pres qu'ils peurent d'vn grand villaige champestre que on nomme le Serrail, qui

estoit loing de la marine comme à vne grosse lieüe. Si s'assemblerent contre eulx tous les Sarrasins du pays, qui leur cuiderent defendre l'approcher de la ville; mais n'y peurent contredire, toute bruslerent, & la gent occirent qu'ils trouuerent, & tout le pays d'enuiron. Mais tandis que ils faisoient cest exploict les nouuelles en allerent par tout. Si s'assemblerent moult grand quantité de Sarrasins, & ainsi comme nos gens s'en retournoient en leurs nefs en moult belle ordonnance, comme bien besoing leur estoit, iceulx Sarrasins les poursuiuirent de si pres que par plusieurs fois feirent retourner l'arrieregarde pour cuider combatre à eulx. Car par plusieurs fois s'essayerent de mettre nos gens en desordonnance, & toutesfois ne les oserent plainement assaillir. Et nos gens ne voulurent plus là arrester pour la nuict qui ja s'approchoit. Si rentrerent en leurs galées & retournerent à Constantinople.

CHAPITRE XXXIII.

Des villes & chasteaux que l'Empereur, le Mareschal & leur compaignée prirent sur Sarrasins.

QVAND l'Empereur & le Mareschal à tout leur ost eurent sejourné à Constantinople enuiron six iours, ils en partirent & retournerent en Turquie. Et allerent assaillir vn bel chastel qui seoit sur la mer majour, & estoit appellé Riuedroict. Au

poinct du iour furent là arriuez. Mais les Sarrasins qui de leur venuë auoient esté aduisez, & leurs espies auoient sur mer qui tost leur rapporterent, saillirent tantost en plains champs, & ne leur contredirent pas le descendre : ains se meirent en belle ordonnance deuant le chastel pour leur liurer la bataille, & estoyent bien de six à sept mille Turcs. Et quand ils veirent que si grande compaignée de gens estoyent, & en si belle estoffe, ils prirent auec eulx pour croistre leur ost tous les gens qui estoyent en la garnison du dict chastel, excepté vne quantité de gens d'armes des meilleurs que ils eussent, qui leur sembla estre suffisante pour le garder pour vn iour contre tout le monde. Car tant estoit fort & hault de luy mesme que il estoit de legere garde. Et quand eurent ce faict, tous serrez ensemble & bien sagement ordonnez, ils se reculerent & tirerent vn peu en sus du chastel: afin que quand nos gens seroient à l'assault au pied du mur, & seroient esparpillez pour combatre le chastel, que ils veinssent si tost sur eulx que ils n'eussent le loisir de eulx assembler ne mettre en ordonnance. Et par la propre maniere que ils auoient ordonné, le cuiderent faire six ou sept fois la iournée. Mais le saige Mareschal auoit moult bien pourueu à ceste malice. Car quand il fut à terre auec tous ses gens, est à sçauoir que l'Empereur & les Cheualiers de Rhodes à tout grand compaignée de gens d'armes & d'arbalestriers, feit demeurer arrangez en moult belle bataille deuant le chastel, pour garder que les Turcs ne veinssent

empeſcher l'aſſault. Et en ceſte bataille demeura la banniere de noſtre Dame ainſi aſſiſe qu'elle debuoit. Et quand il eut faict toute celle ordonnance il alla combatre le chaſtel, & commencea l'aſſault droict à Soleil leuant. Vne autre malice encores auoient faicte les Sarraſins pour empeſcher le dict aſſault. Car du coſté dont nos gens les debuoient aſſaillir, ils auoient faict ſur les murs & és faulſes brayes des eſchafaults couuerts de feurre & de ramille moüillée pour rendre grand fumée, dont auſſi toſt qu'ils veirent partir nos gens pour aller vers eulx ils bouterent le feu en ces eſchaffaults; afin que ils ne peuſſent approcher pour les grands feux & pour la fumée. Mais tout ce ne leur valut rien: Car nonobſtant ce en peu d'heures fut le Mareſchal à toute ſa gent au pied du mur, & tantoſt feit par force faire deux belles mines, & tant furent menées icelles mines, malgré tous leurs empeſchemens, que le mur fut percé en deux lieux. Et là fut fort combatu: car les Sarraſins fort defendoient le paſſaige. Si y feurent faict moult de belles armes, & moult ſ'y eſprouuerent vaillamment nos bons François. Et bien y eſtoit preſent qui bon exemple de bien faire leur donnoit, c'eſt à ſçauoir leur vaillant Cheuetaine qui mie ne ſ'y eſpargnoit, ains y tenoit ſi bien ſa place que nul tant n'y trauailloit. Et pluſieurs fois celle iournée le Mareſchal feit dreſſer ſes eſchelles: où maints vaillans hommes combatirent main à main par grand force contre ceulx du chaſtel, leſquels tant ſ'efforcerent de ietter groſſes pierres de fais ſur les

eſchelles

qu'elles ne peurent soustenir la charge & rompre les conueint. Et aussi la grand pesanteur des gens d'armes qui par grand desir de bien faire montoient dessus, les faisoit ployer & rompre. Quand le Mareschal qui toute la iournée ne s'estoit retraict de combatre, & qui tant y auoit faict d'armes que ce n'estoit que merueilles, veid que ses eschelles ne pouuoient durer, tantost & vistement feit faire vne grande & forte eschelle de deux antennes de galées, & ja estoit Soleil couchant quand elle fut dressée contre les murs. Celle voulut-il garder de trop grand charge, & par grand diligence luy mesme s'en prenoit garde. Le premier monta sus Messire Guichart de la Iaille, qui par long espace combatit vaillamment main à main à ceulx du chastel, qui tant estoient sur luy que ils le desarmerent de son espée, pour laquelle cause & non mie par faulte de couraige le conueint abaisser dessous vn bon Escuyer, qui estoit le premier apres luy, qui est nommé Hugues de Tholoigny, lequel tant vaillamment se combatit que il entra par force le premier dedans le chastel, & le dict Messire Guichart apres. Et ceulx qui combatirent en la mine, comme dict est, aussi tant feirent par force d'armes que ils y entrerent. En celle mine auec plusieurs aultres combatit moult vaillamment le bon Escuyer nommé Iean de Ony, duquel i'ay parlé cy deuant, tant que par sa force & la hardiesse de son bon couraige, malgré les ennemis qui toute peine mettoient à l'en garder, feit tant que il entra dedans tout le premier, & apres luy Messire

Foulques Viguier, apres Messire Renauld de Barbasan, & plusieurs autres les suiuirent. Si allerent tantost secourir leurs compaignons qui par l'eschelle estoyent montez, & grand besoing en auoient: car ils n'estoient pas plus de dix ou de douze qui sur le mur se combatoient, & estoit l'eschelle rompuë pour le grand fais & charge des bons vaillans qui par leur grand couraige s'efforçoient de monter sus. Et par celle maniere fut le chastel pris qui tant estoit fort qu'il sembloit imprenable. Si occirent tous les Turcs qui dedans estoient. Et le lendemain le Mareschal fist le chastel raser tout par terre, qui de grand force estoit. Car de l'vne des parts la mer y battoit, & de l'autre vne grosse riuiere qui vient de Turquie, si que on n'y pouuoit venir que par vne part. Mais à toute ceste chose ne meirent oncques contredict les Turcs qui s'estoient mis en bataille comme dict est deuant, car ils veirent bien que la force n'eust pas esté de leur costé, ains s'en partirent & laisserent la place. Et quand tout ce feut faict nos gens se partirent de là & rentrerent en leurs galées pour eulx en retourner à Constantinople, & veindrent à passer deuant vne bonne ville appellée Algiro, qui sied à l'entrée de la bouche de la mer majour. Peu auant Soleil couchant y arriuerent, si y geurent celle nuict. Quand veint au matin le Mareschal qui à autre chose ne pensoit fors à tousiours greuer les Sarrasins de son pouuoir, feit armer sa compaignée & trompetes sonner pour descendre à terre & la ville assaillir. Quand les Turcs de la ville

qui deux iours deuant auoient veu & ſceu l'exploiƈt qui auoit eſté faiƈt du chaſtel de Riue, veirent les appreſts que on faiſoit pour abatre leur ville, ils bouterent le feu tout en vn moment en plus de cent lieux, & tous ſ'enfuirent és montaignes qui là ſont grandes & haultes. Le feu qui fut fiché par les maiſons prit en peu d'heures à monter hault & à tout embraſer. Le Mareſchal qui veid ceſte beſongne, voulut que de là ne ſe partiſſent iuſques à ce que la ville feuſt toute arſe. Et quand ce feut faiƈt il dit que les Turcs auoyent eulx-meſmes faiƈt vne partie de ce que il voyoit à faire. Et à tant ſ'en partirent, & ainſi comme ils ſ'en retournoient, nouuelles veindrent à l'Empereur que les Turcs eſtoient arriuez à tout bien vingt vaiſſeaux au deſſus du pas de Naretes. Si faiſoient moult de grands dommaiges à ceulx de Conſtantinople & à la cité de Pera, & comprenoient tout le pays, & ſe prenoient à tout gaſter. Tantoſt que ces nouuelles feurent ouyes, le Mareſchal ordonna d'aller celle part. Si alla deſcendre ſur eulx en tres-belle ordonnance; mais ils ne l'oſerent oncques attendre, ains ſ'enfuirent, & nos gens bruſlerent & deſtruirent tous leurs vaiſſeaux, & apres ſ'en reueindrent à Conſtantinople.

CHAPITRE XXXIV.

Comment apres que l'Empereur, auec l'aide du Mareschal et des François, eut tout enuiron soy descombre de Sarrasins, s'en voulut venir en France pour demander aide au Roy, pour ce que argent & viures leur failloient. Et comment le Mareschal qui s'en venoit auec luy laissa en la garde de Constantinople le Seigneur de Chasteaumorant, à tout cent hommes d'armes, bons & esprouuez, bien garnis de trait.

NE SÇAY à quoy plus ma matiere esloigneroye pour racompter tous les faicts, tous les chasteaux, toutes les villes prises, & toutes les emprises d'armes qui par le Mareschal feurent accomplies & mises à chef tandis qu'il feut en ce voyage; car à ennuy pourroit tourner aux lisans de tout compter. Et pour ce, afin d'escheuer toute narration, & pour dire en brief, tandis qu'il y feut ne sejourna ne prit aulcun repos qui durast plus de huict iours, que tousiours ne feust sur les ennemis, où il prit tant de chasteaux, de villes, & de forteresses, que tout le pays d'enuiron qui tout estoit occupé de Sarrasins depescha & desencombra, & tant de bien y feit que nul ne le sçauroit dire. Parquoy l'Em-

pereur & tous ses Barons, & generalement tous ceulx de Constantinople & tous les Chrestiens l'aimoient & honnoroient. Encores plus de bien leur feit. Car l'Empereur Carmanoli qui encores est en vie estoit adonc, & auoit esté par l'espace de huict ans en grand contens contre vn sien nepueu appellé Caloiani, & s'entremenoient grand guerre. La cause de ce debat estoit pource que le nepueu disoit que il debuoit succeder à l'Empire, à cause de son pere qui auoit esté aisné frere de l'Empereur, qui par sa force s'estoit saisi de l'Empire: & l'Empereur le debatoit pour autres causes. Si auoit esté celle guerre & contens comme cause de la destruction de Grece, & tant estoyent obstinez l'vn contre l'autre, & fermes en leurs propos, que nul n'y auoit peu mectre paix. Et s'estoit le nepueu allié auec les Turcs, auec lesquels il menoit guerre à son oncle. Entre ces deux, le Mareschal considerant que celle guerre estoit prejudiciable à la Chrestienté, & mal seante à eulx, prist à traicter paix: & tant la pourmena que par sa grand prudence les meit en bon accord: tant que de faict luy mesme alla querir ce nepueu & sa femme en vne ville appellée Salubrie, qui sied sur les frontieres de Grece, & le mena à Constantinople vers son oncle qui le receut à bonne chere, dont tous les Grecs feurent moult ioyeux, rendans graces à Dieu qui le Mareschal auoit mené au pays, qui ceste saincte paix auoit faicte, & par qui tant de biens leur estoyent ensuiuis. Ia auoit demeuré le Mareschal & sa compaignée pres d'vn

an en Grece, si peut-on sçauoir que en pays qui tousiours est en guerre, ne peult que cherté de viures n'y soit. Si n'y auoit plus argent pour payer les gens d'armes, ny viures pour soustenir cest ost, & pour ce par contrainte conuenoit que le Mareschal en partist, dont moult luy pesoit, pour ce que il voyoit bien que tantost qu'il seroit party les Turcs leur viendroient courir sus. Mais sur toute chose en pesoit à l'Empereur & aux siens. Si delibererent pour le meilleur conseil que l'Empereur s'en viendroit auec luy en France deuers le Roy derechef luy demander secours ; par si que il renonceroit en sa main l'Empire & la cité de Constantinople, mais qu'il luy pleust luy octroyer ayde pour la garder contre les mescreans. Car quant estoit de luy plus ne la pouuoit defendre contre la puissance des Turcs : & si le Roy de France ne luy aydoit, que il iroit à refuge à tous les autres Roys Chrestiens. Et fut ordonné que tandis que l'Empereur seroit au dict voyage, celuy Caloiani qui estoit son nepueu demeureroit à Constantinople comme Empereur à la garde du lieu, iusques à tant que son oncle retourneroit à tout tel secours qu'il pourroit auoir. Mais de celle chose respondit Caloiani que il n'en seroit nullement d'accord si le Mareschal ne laissoit de ses gens d'armes auec luy & des gens de trait. Car il sçauoit bien que dés aussi tost que ils seroient partis, Bajazet viendroit à toute sa puissance assieger la ville, l'affamer & la gaster. Le Mareschal qui veid bien que voirement estoit en voye de perdition, s'il n'y auoit aul-

cune prouiſion, laiſſa pour la garde de la ville cent hommes d'armes & cent valets armez, de ſes propres gens, & vne quantité d'Arbaleſtriers. De laquelle compaignée ordonna chef le Seigneur de Chaſteaumorant, & les laiſſa pourueus & garnis de viures pour vn an, & argent ſuffiſant en main de bons marchans pour les payer chaſcun mois tout le temps durant. Et en toutes choſes donna bon ordre auant qu'il partiſt. Parquoy quand les Geneuois & les Venitiens qui là eſtoyent veirent la ſaige & honnorable prouiſion du Mareſchal, feirent vn accord entre eulx que ils laiſſeroient huict galées garnies auec ſes gens pour la garde de la ville, c'eſt à ſçauoir quatre de Gennes & quatre de Veniſe. De ceſte garniſon feurent moult reconfortez ceulx de la ville, qui auant eſtoient comme en deſeſpoir, & n'y ſçauoient meilleur conſeil que de eulx enfuir deuers les Sarraſins, & abandonner la bonne ville de Conſtantinople. Et à tant ſe partirent de Conſtantinople pour venir en France l'Empereur & le Mareſchal qui vn an y auoit demeuré.

CHAPITRE XXXV.

Comment le Seigneur de Chaſteaumorant feit bien ſon debuoir de garder Conſtantinople, & la famine qui y eſtoit, & le remede qui y feut mis.

LE SEIGNEVR de Chasteaumorant, que le Mareschal auoit laissé Chef & garde de Constantinople, feit tant bien son debuoir de celle commission comme preud'homme enuers Dieu, & tres-vaillant Cheualier aux armes qu'il est, que à tousiours mais en debura estre honnoré. Car tres-soigneusement il garda la ville, en laquelle tost apres que l'Empereur fut party, feut si tres-grand famine, que les gens estoient contraincts par raige de faim de eulx aualer par nuict à cordes jus des murs de la ville, & eulx aller rendre aux Turcs. Pour laquelle chose Chasteaumorant estoit presques aussi diligent de faire bon guet : afin que la gent de la ville ne s'enfuit, comme pour la doubte des ennemis, aussi de peur qu'ils se rendissent à eulx. Si eut moult grand pitié de ceste pestilence, & vn tel conuenable remede y trouua que il enuoyoit souuent & menu ses gens courir & fourraiger sur les Turcs, par tout où il sçauoit que il y auoit gras pays, quand ils ne s'en donnoient de garde. Si leur portoit de grands dommaiges, & prenoit aucunes fois de bons prisonniers, & les rançonnoient nos gens, les vns à argent, les autres à viures. Et par celle voye & maniere feit tant que la ville, Dieu mercy, feut remplie & aisée de tous biens, ne il n'estoit vaisseau de Sarrasins qui là enuiron osast passer, qui tantost ne feust happé par ces galées qui tousiours estoyent en aguet. Et par ainsi garentit la cité de mort, de famine, & des mains des ennemis, & la remplit d'abondance. Et par la dili-

gence

gence qu'il y mettoit tousiours gaignoit quelque chose sur Sarrasins. Et ainsi la garda l'espace de trois ans contre la puissance des Turcs. Et à brief parler, tant y feit luy & les gens de sa compaignée, que ceulx qui en sçauent la verité dient que par luy & par les bons François qui auec luy estoyent, a esté sauuée & garantie d'estre du tout destruite & perie la noble & ancienne cité de Constantinople. Laquelle chose n'est point de doubte est tres-agreable à Dieu, & grand honneur au Roy de France & aux François qui bien leur vertu y esprouuerent, & grand bien pour la Chrestienté. Et tout ce bien adueint par la saige preuoyance du bon Mareschal qui les y laissa. Parquoy nul ne pourroit dire le tres-grand bien qui adueint de l'allée que le Mareschal feit au dict pays.

CHAPITRE XXXVI.

Comment l'Empereur veint en France, & comment le Mareschal y arriua deuant.

L'EMPEREVR & le Mareschal tant errerent par mer depuis que ils furent partis de Constantinople, comme dict est cy dessus, que ils arriuerent à Venise. Et là voulut vn peu sejourner l'Empereur, pour certaines choses qu'il auoit à faire auec les Venitiens. Si se partit de luy le Mareschal pour venir deuant en

France pour annoncer sa venuë, & dire la cause qui luy amenoit. Si ne fina de cheminer tant qu'il fut deuers le Roy qui à moult grand ioye & honneur le receut, & moult le desiroit veoir, & aussi luy feirent moult grand feste tous nos Seigneurs & Cheualiers, & Escuyers, & toute gent. Car moult bien l'auoit desseruy. Si fut apres ses bien viengnans vne bonne piece à sejour: car bien estoit temps qu'il preint vn peu de repos, & qu'il eust aucune ioye & esbatement: car de long temps peu en auoit eu. Combien que ja estoit si rassis & tant saige que gueres ne luy chailloit fors que des plaisirs que les vertueux prennent en bien faisant. Si estoit tous les iours entre les Seigneurs qui luy demandoient & enquerroient des aduantures & faicts qui estoyent aduenus là où il auoit esté. Et il leur en racomptoit non mie à sa loüange, mais à celle de ses compaignons, à qui il donnoit l'honneur de tout ce qui auoit esté faict: mais en ce croissoit encore plus son los. Car renommée ne se taisoit pas de ses bons faicts, dont bien estoyent informez. Et ainsi alla passant le temps tant que l'Empereur arriua à Paris, auquel le Roy & tous nos Seigneurs les Ducs allerent alencontre iusques dehors Paris à tout grand route de nobles gens, & à grand honneur le receurent & moult l'honnora le Roy comme raison estoit. Car sans faillir moult est l'Empereur Carmanoli Prince de grand reuerence, bon, prudent & saige, & est pitié dont il est en telle aduersité. Et se reposa & aisa à Paris, & le Roy luy entreteint tout son estat & le deffroya de

toute despence, tant comme il feut au Royaume de France. Et quand il eut assez reposé il dict bien & saigement au Roy, presens nos Seigneurs en plain Conseil, la cause qui le menoit en France. Si luy feut donnée responce bonne & gracieuse, & de bonne esperance. Et sur ce eut le Roy aduis auec son Conseil, & par plusieurs fois en fut parlé auant que la chose feust concluë. Toutesfois au dernier pour le bien de Chrestienté, & que tout Prince doibt ayder à soustenir l'vn l'autre, & par especial contre les mescreans, luy octroya le Roy que il luy feroit ayde & secours de douze cent combatans payez pour vn an. De laquelle compaignée le Mareschal seroit chef & Capitaine. Car ce auoit requis de grace speciale l'Empereur, qui moult en fut ioyeulx, & qui auoit maints grands biens dicts & rapportez de luy au Roy & au Conseil, & comment vaillamment il s'estoit porté au pays. Si remercia le Roy de l'aide que il luy auoit octroyée. Et partit de Paris: car ja y auoit bonne piece demeuré. Et voulut aller par les aultres Princes Chrestiens semblablement requerir leur ayde & secours, tant de finance dont il auoit peu, comme de gens pour luy ayder à garder & à reconquerir son pays qui lors tout estoit és mains des ennemis de la foy, dont grand pitié estoit. Si fut deuers le Sainct Pere qui donna grand pardon à quiconque luy feroit bien, & alla en Angleterre & vers plusieurs autres Roys Chrestiens qui tous luy ayderent, & en ceste queste feut l'espace de pres de trois ans.

CHAPITRE XXXVII.

Cy deuise comment l'Empereur de Constantinople eut paix auec Baiazet, Et comment le Tamburlan l'en vengea. Et de la mort de Tamburlan.

EN CES entrefaictes que l'Empereur de Constantinople estoit hors de son pays & en la queste dessus dicte, & que le Seigneur de Chasteaumorant estoit garde de la cité de Constantinople, adueint comme il pleut à Dieu, lequel ne veult que nul mal demeure impuny, & qui estrangement vange ses amis des torts faicts & griefs que on leur faict, & quoy qu'il attende, tout ainsi que iadis il feit des enfans d'Israel que il laissa longuement en la seruitude de Pharaon, & au dernier preint cruelle vengeance du dict Roy Pharaon, & de ses mains deliura son peuple comme racompte la Bible, tout ainsi voulut-il venger par diuerse voye les bons Chrestiens qui auoyent esté occis en la bataille, & cruellement destranchez deuant Bajazet, comme nous auons dict cy deuant. Car vn grand Prince de Tartarie que on nommoit le Tamburlan, comme fleau de Dieu en preint la vengeance. Celuy Tamburlan estoit de si hault courage que il auoit intention de conquerir tout le monde si fortune luy eust.

voulu aider, mais il y faillit. Car comme dict le commun prouerbe, Les hommes proposent, & Dieu ordonne. Toutesfois par le tres-grand trauail en armes que il prit, auquel mestier trente ans entiers n'auoit cessé ne reposé en bonne ville, fors tousiours aux champs, à tout si grand ost que c'estoit merueilles, & par si grande ordonnance que toutes les necessitez que il conuenoit pour fournir l'ost il menoit auec soy, & de bestes si grande quantité que merueilles estoit, & par si bon ordre qu'il n'y auoit si petite beste qui ne portast sa charge de quelque fardeau, mesmes les cheures & les moutons. Et les merueilles qu'il feit, & les grandes riuieres qu'il passa, & comment ses gens estoyent endurcis au trauail, ne seroit sinon merueilles racompter. Mais ie m'en passe, pource qu'il n'affiert à mon propos. Si croy bien que aulcunement conuiendroit que nos Chrestiens qui tant veulent estre à leur aise, suiuissent celle voye s'ils vouloient estre grands conquereurs, conquist si grād pays en cest espace de temps, comme toute Egypte, & destruit la Cité de Damas, & subjugua toute la Syrie & toutes les terres d'enuiron, qui moult long pays s'estendent, puis s'en veint descendant sur la Turquie, & assaillit Bajazet de guerre. Adonc luy conueint par force laisser en paix les Chrestiens. Si commencerent les Tartares forment à demarcher son pays, & à piller & gaster, & luy conueint deffendre & faire armée contre eulx. Et lors les Chrestiens qui estoient d'aultre part, c'est à sçauoir le Seigneur de Chasteaumorant & sa

compaignée luy feurent au dos, qui mie ne luy estoyent bons voisins, ains luy portoient souuent de grands dommaiges. Si se continua tant celle guerre que il fut desconfit en plusieurs batailles, & ses gens morts & pris, & ses forteresses, villes & citez prises & destruites, & ruées par terre, tant que à la parfin ne peut plus forçoyer contre luy. Et en vne bataille qu'il eut contre le dict Tamburlan fut desconfit, & toute sa gent en fuite & prise. Et feut luy mesme pris & mené en prison, en laquelle mourut de dure mort. Et ainsi, & par ceste voye perit & finit la Seigneurie de Bajazet qui maints maulx auoit faict à la Chrestienté, & par ceste maniere en fut vangé le Comte de Neuers & les nobles François, & aussi l'Empereur de Constantinople que il auoit desherité. Mais n'eust pas faict meilleure compaignée celuy Tamburlan aux Chrestiens que auoit faict Bajazet, si longuement eust vescu. Car ja n'eust esté saoul de conquerir terre. Mais Dieu qui à toutes choses sçait remedier, ne voulut mie souffrir que son peuple Chrestien feust soubsmis ne subjugué par les ennemis de la vraye foy. Si luy enuoya la mort qui toute chose mondaine trait à fin.

CHAPITRE XXXVIII.

Cy dit comment le Mareschal eut grand pitié de plusieurs Dames & Damoiselles qui se complaignoient de plusieurs torts que on leur faisoit, & nul n'entreprenoit leurs querelles, & pour ce entreprit l'Ordre de la Dame blanche à l'escu verd. Par lequel luy treiziesme portant celle deuise, s'obligea à la deffence d'elles.

A REVENIR à nostre premier propos, c'est à sçauoir de parler du bon Mareschal, duquel ne pourroient estre suffisamment representées les grands bontez, tandis que l'Empereur de Constantinople estoit en France deuers le Roy, comme est deduict cy deuant, & que le dict Mareschal estoit à sejour, adueint que aulcunes complaintes veindrent deuers le Roy, comment plusieurs Dames & Damoiselles, veufues & autres, estoyent oppressées & trauaillées d'aucuns puissans hommes, qui par leur force & puissance les vouloient desheriter de leurs terres, de leurs auoirs & de leurs honneurs, & auoyent les aucunes desheritées de faict. Ainsi maints grands torts recepuoient, sans ce que il y eust Cheualier, ne Escuyer, ne Gentil-homme aulcun, ne quelconque personne qui comparust

pour leur droict defendre, ne qui sousteint ne debatist leurs iustes causes & querelles. Si venoient au Roy comme à fontaine de Iustice, supplier que sur ce leur feust pourueu de remede raisonnable & conuenable. Ces piteuses clameurs & complaintes ouyt le Mareschal faire à maintes Gentils-femmes par plusieurs fois, si comme il estoit en la presence du Roy. Desquelles choses eut moult grand pitié, & de toute sa puissance estoit pour elles, & ramenteuoit leurs causes au Roy & en son Conseil, & les portoit & soustenoit en leur bon droict par moult grande charité, comme celuy qui en toutes choses estoit & est tel que noble homme doibt estre. Si va penser en son couraige que moult grand honte estoit à si noble Royaume comme celuy de France, où est la fleur de la Cheualerie & Noblesse du monde, de souffrir que Dame ny Damoiselle, ne femme d'honneur quelconque eust cause de soy plaindre que on luy feist tort ne grief, & que elles n'eussent entre tant de Cheualiers & Escuyers nuls champiōs, ny defendeurs de leurs querelles: par quoy les mauuais & vilains de couraige estoyent plus hardis à leur courir sus par maints oultraiges leur faire, pource que femmes sont foibles, & elles n'auoient qui les deffendit. Et auec ce disoit en soy mesme que moult estoit grand pitié, peché & deshonneur à ceulx qui mal leur faisoient, que femme d'hōneur eust achoison de soy plaindre d'homme, lequel naturellement & de droict les doibt garder & deffendre de tout grief & tort, à son pouuoir, s'il est homme naturel,

& tel

& tel qu'il doibt estre, c'est à sçauoir raisonnable. Mais pour ce que chascun ne veult pas vser aux femmes de tel droict, que quand estoit de luy par sa bonne foy il vouloit mettre cœur, vie & cheuance de toute sa puissance, à soustenir leurs iustes causes & querelles, contre qui que ce feust qui le voulust debatre, ne qui tort leur feist, au cas que son aide luy feust requis d'aucune. Ainsi deuisoit à part soy le bon Mareschal, Et quand sur ce eut assez pensé, adonc par sa tres-grande gentilesse, liberalité, & franchise de couraige, va mettre sus vn moult notable & bel Ordre, & tres-honnorable à Cheualier, que il fonda & assist sur ceste cause. Et de ceste chose va dire sa pensée & sentence à aulcuns ses plus especiaulx compaignons & amis, lesquels moult l'en priserent, & luy requirent que ils feussent compaignons & freres du dict Ordre, qui moult leur sembla estre iuste, bel, honnorable & cheualeureux, laquelle chose il leur accepta de bonne volonté. Si feurent treize Cheualiers, lesquels pour signe & demonstrance de l'emprise que ils auoient faicte & iurée, debuoient porter chascun d'eulx liée autour du bras vne targe d'or esmaillée de verd, à tout vne Dame blanche dedans. Et des conuenances que ils feirent & iurerent à l'entrer en l'Ordre, voulut le Mareschal, afin que la chose feust plus authentique, que bonne lettre en feust faicte, laquelle feust seellée des seaulx de tous treize ensemble, & que apres feust publié en toutes parts du Royaume de France, afin que toutes Dames & Damoiselles en ouyssent

parler, & que elles sceussent où se traire si besoing en auoient. Si me tais de deuiser des conuenances du dict Ordre, pour ce que tout au long on les peult veoir par la declaration des propres lettres par eulx certifiées & escriptes, dont cy apres s'ensuit la teneur. Et ne voulut le Mareschal estre le premier nommé és dictes lettres, pour ce que Monseigneur Charles d'Albret qui est cousin germain du Roy de France, voulut estre compaignon du dict Ordre. Si n'en vouloit estre nommé chef par deuant luy: Et pour ce est mention faicte d'eulx tous ensemble, comme veoir se peult.

CHAPITRE XXXIX.

Le contenu des Lettres d'armes, par lesquelles se obligeoient les treize Cheualiers à defendre le droict de toutes Gentils-femmes à leur pouuoir, qui les en requerroient.

A TOUTES haultes & nobles Dames & Damoiselles, & à tous Seigneurs, Cheualiers & Escuyers, apres toutes recommendations, font à sçauoir les treize Cheualiers compaignons, portans en leur deuise l'Escu verd à la Dame blanche.

PREMIEREMENT pour ce que tout Cheualier est tenu de droict de vouloir garder & deffendre l'honneur, l'estat, les biens, la renommée, & la

loüange de toutes Dames & Damoiselles de noble lignée : Et que iceulx entre les autres sont tres-desirans de le vouloir faire, les prient & requierent que il leur plaise que si aulcune ou aulcunes est ou sont par oultraige, ou force, contre raison diminuées ou amoindries des choses dessus dictes, que celle ou celles à qui le tort ou force en sera faicte veuille ou veuillent venir ou enuoyer requerir l'vn des dicts Cheualiers, tous ou partie d'iceulx, selon ce que le cas le requerra, Et le requis de par la dicte Dame ou Damoiselle, soit vn, tous ou partie, sont & veulent estre tenus de mettre leurs corps pour leur droict garder & defendre encontre tout autre Seigneur, Cheualier ou Escuyer, en tout ce que Cheualier se peut & doibt employer au mestier d'armes, de tout leur pouuoir, de personne à personne, iusques au nombre dessus dict, & au dessoubs, tant pour tant. Et en briefs iours apres la requeste à l'vn, tous ou partie d'iceulx faicte de par les dictes Dames ou Damoiselles, ils veulent presentement eulx mettre en tout debuoir d'accomplir les choses dessus dictes, & si brief que faire se pourra. Et s'il aduenoit, que Dieu ne veuille, que celuy ou ceulx qui par les dictes Dames ou Damoiselles seroient requis, eussent essoine raisonnable; afin que leur seruice & besongne ne se puisse en rien retarder qu'il ne prist conclusion, le requis ou les requis seront tenus de bailler prestement de leurs compaignons, par qui le dict faict seroit & pourroit estre mené à chef & accomply.

ITEM si aucuns Seigneurs, Cheualiers ou Escuyers de noble lignée, & sans vilain reproche, ont volonté de faire aucune requeste, ou ont faict ou font aulcuns vœus de faire ou accomplir aulcunes armes, quelles que elles soyent ou feussent, honnorables & deües de faire, pource qu'il est à penser certainement que les dicts requeste & vœus ils ont grand volonté de les mettre à chef pour eulx oster de peine, & afin que plus legerement ils puissent trouuer l'accomplissement de leur desir, iceulx Cheualiers dessus nommez, tous ou partie d'iceulx, à qui iceulx voüans & requerans vouldra ou vouldront adresser leurs dicts vœus & requeste, à l'aide de Dieu seront ou sera prest celuy ou ceulx qui en sera ou seront requis, tous, vn, ou partie d'iceulx selon ce que le cas le requerra, de faire & accomplir les dictes armes à eulx requises. Et pour mettre le faict à execution deüe, veulent trouuer Iuge à leur pouuoir dedans quarante iours apres la requeste à eulx faicte, & la deuise des armes, & plus tost si faire se peut. Et apres que le dict Iuge sera trouué d'estre prest au chef de trente iours, quelque iour que le Iuge vouldra, donner tout accomplissement du dict faict. Et au cas que iceulx ne pourroient trouuer Iuge, si celuy ou ceulx qui aura ou auront faict les dictes requestes & vœus le veulent pourchasser conuenable tel que par raison doibue suffire, le dict Cheualier ou Cheualiers dessus nommez sera ou seront prests de partir pour y aller trente iours apres que l'on leur aura faict à sçauoir qui sera le Iuge. Et

s'il est besoing d'auoir saufconduict ou aultre seureté, ceulx qui trouueront le Iuge seront tenus de le faire auoir tel comme au cas appartiendra.

ITEM pource qu'il pourroit aduenir que plus d'vn pourroit adresser son vœu & requeste à aulcun des Cheualiers dessus nommez, iceluy Cheualier sera tenu de l'accomplir à celuy qui premier luy aura faict à sçauoir. Et cela faict & fourny, si Dieu le gardoit d'essoine, apres l'accompliroit à l'autre.

ITEM au cas que aucun ou aucuns des dicts Cheualiers dessus nommez auroit ou auroient essoine raisonnable & honneste de non pouuoir accomplir les choses à luy requises, il seroit ou seroient tenus de bailler vn de leurs compaignons, lequel qu'il luy plairoit, pour donner tout accomplissement au dict faict.

ITEM s'il aduenoit que de tel nombre comme les Cheualiers dessus nommez sont, ils feussent requis tous ensemble d'accomplir aucunes armes quelles que elles soyent ou feussent, & vn ou aulcun d'iceulx feussent en voyage, ou eussent aucune essoine raisonnable, parquoy ils ne peussent estre bonnement au iour qui empris seroit, la partie à qui on le feroit à sçauoir, puis qu'il ne pourroit recouurer à temps leurs compaignons, seroient tenus de leur pouuoir d'en mettre auec eulx pour parfournir le nombre dessus dict, pour accomplir toutes choses à eulx requises. Et s'ils estoyent en lieu que ils ne peussent recouurer leurs compaignons comme dict est, ne autre compaignée pour fournir le dict nom-

bre, iceulx qui là seroient, ou qui se pourroient bonnement trouuer ensemble, seroient tenus de tel nombre comme ils seroient de faire & accomplir toutes choses comme dessus est dict.

ITEM s'il aduenoit que aucune ou aucunes Dames ou Damoiselles eussent requis le secours & ayde de l'vn de tous ou de partie des dicts Cheualiers, & apres la requeste faicte de par les dictes Dames ou Damoiselles aucun ou aucuns Seigneurs, Cheualiers ou Escuyers, pour leur requeste & vœus accomplir, s'adressassent à eulx d'aucunes armes quelles que elles soyent ou feussent, comme dessus est dict, les dicts Cheualiers ou aulcuns d'iceulx seroient tenus, comme raison est, de faire & accomplir premierement le secours de la dicte Dame ou Damoiselle, & cela faict, donner tout accomplissement aux dictes armes de quoy on se seroit à eulx adressé. Et si ainsi estoit que aucun ou aucuns Seigneurs, Cheualiers ou Escuyers, pour leurs vœus & requestes accomplir, se feussent adressez d'aucunes armes à aucun des Cheualiers dessus-nommez, & depuis aucune Dame ou Damoiselle requist pour son ayde celuy mesme Cheualier, en ce cas il pourroit eslire lequel qu'il luy plairoit, & apres, si Dieu le gardoit d'essoine, donner tout accomplissement au surplus.

ITEM si aucun ou aucuns des dicts Cheualiers dessus nommez, vn, tous, ou partie d'iceulx, estoyét ou feussent requis pour aucuns vœus ou requestes accomplir, de faire aucunes armes, depuis la requeste à eulx faicte, aucun ou aucuns autres Seigneurs,

Cheualiers ou Escuyers s'adressassent à iceluy ou à ceulx mesmes Cheualiers de combatre à oultrance, les requis, vn, tous, ou plusieurs, s'il leur plaist, peuuent delaisser leurs armes pour prendre la bataille.

ITEM si aucun ou aucuns des dicts Cheualiers ou Escuyers s'adressoient pour leurs vœus accomplir, de leur volonté, ou autrement à iceulx treize Cheualiers, ou à l'vn d'eulx, pour combatre à oultrance, comme dict est, & requissent que les vaincu ou vaincus feust ou feussent prisonniers des vainqueur ou vainqueurs, en celuy cas, & tout auant œuure, feroit aduisée vne somme d'argent du consentement des parties, & par l'ordonnance du Iuge deuant qui ils combatroient: Et celuy ou ceulx qui feroit ou feroient oultrez & desconfits, demeureroit ou demeureroient prisonnier ou prisonniers en la main du Iuge dessus dict, iusques à ce que il auroit payé & contenté, payez & contentez celuy ou ceulx qui les auroit ou auroient oultrez, d'icelle somme tant seulement qui parauant auroit esté ordonnée: Et icelle payée, s'en pourra ou pourroient aller tous quittes.

ITEM si aucun ou aucuns mouroit en bataille, ou tost apres, pour achoison d'icelle, il seroit en ce cas quitte de payer aulcune finance.

ITEM si aucun ou aucuns des treize Cheualiers dessus dicts, le temps durant de leur emprise, alloit ou alloient de vie à trespassement, ou eust ou eussent essoine raisonnable de non pouuoir plus bonnement porter armes, les autres compaignons en ce

cas feroient tenus de mettre d'autres auec eulx pour remplir & fournir tousiours le dict nombre.

ITEM les Cheualiers dessus nommez ont empły & veulent donner tout accomplissement à toutes les choses dessus dictes & escriptes, de tout leur loyal pouuoir, à l'ayde de Dieu, & de nostre Dame, par l'espace de cinq ans; à commencer à compter du iour de la datte de ces presentes, & porter leur deuise le dict temps durant. Et afin que toutes celles & ceulx qui de ces choses oiront parler, sçaichent & tiennent fermement que les volontez des dicts Cheualiers sont fermes de toutes ces choses accomplir, & aussi que l'on y adiouste plus grand foy, ils ont faict seeller ces presentes chascun du seel de ses armes, & chascun y a mis son nom par escript, qui feurent faictes le iour de Pasques fleuries l'onziesme
1399. iour d'Auril, l'an de grace mille trois cent quatre vingt dixneuf.

MESSIRE Charles d'Albret. Messire Boucicaut, Mareschal de France. Boucicaut son frere. François d'Aubissecourt. Iean de Ligneres. Chambrillac. Castelbayac. Gaucourt. Chasteaumorant. Betas. Bonnebaut. Colleuille. Torsay.

ET à tant feray fin de la premiere Partie de ce liure, & en poursuiuant ma matiere par ordre comme les choses adueindrent de rang au contenu des faicts du Mareschal de France Boucicaut, commenceray la seconde Partie, en delaissant toutes les choses dessus dictes, & entrant en aultre propos, lequel à l'aide de Dieu bien & bel me ramenera à ma matiere.

tiere. Or me doint Dieu grace de la commencer, moyenner & finir, que ce soit au plaisir de Dieu, qui point ne defend que on loüe les bons, & que aussi ce soit à l'honneur & los de celuy qui bien en est digne, & de qui ie parle.





CY COMMENCE LA TABLE DES RVBRIQVES DE LA SECONDE PARTIE de ce Liure, laquelle parle depuis le temps que le Mareſchal eut le Gouuernement de Gennes iuſques au retour de Syrie.



CHAPITRE I.

Cy commence la ſeconde Partie de ce preſent Liure, laquelle parle du ſens & prudence du Mareſchal de Boucicaut, & des vaillans & principaux biensfaicts que il feit depuis le temps que il feut Gouuerneur de Gennes iuſques au retour de Syrie. Premierement parle de l'ancienne couſtume qui court en Italie des Guelphes et des Guibelins.

COMME il eſt notoire & aſſez ſceu par toutes les contrées comment au pays & en la terre d'Italie court d'ancienneté la diabolique ancienne couſtume ſemée entre eulx par l'ennemy d'enfer, comme meſmement pluſieurs d'eulx tiennent, laquelle choſe, comme les vengeances de Dieu ſoyent merueilleuſes, peut-eſtre que telle perſecution leur conſent noſtre Seigneur pour cauſe des horribles pechez qui peuuent eſtre en aucuns d'eulx, & en certaines contrées. Car comme teſmoigne la ſaincte Eſcripture, aulcunes fois pour le meſfaict d'vn ſeul ſont pluſieurs punis. Ceſte peruerſe couſtume, de laquelle nul ne ſçait proprement la naiſſance & droict commencement, ne par quelle achoiſon veint la ſemence, quoy que pluſieurs en dient, eſt iuſques à ceſte heure par tout le dict pays tant enra-

cinée & accreüe, que toutes les villes & generalement la terre en est empoisonnée & corrompuë. Ceste playe & maudisson est vne generale destruction par effusion de sang, laquelle est entre eulx, & l'ont continuée depuis si long temps que du contraire n'est memoire. Et est telle celle pestilence que és Citez principalement, dont mainte en y a de moult notables, riches & belles, aultant que en pays du monde, si en paix feussent, les hommes y sont diuisez & ennemis mortels les vns contre les autres par lignaiges, & s'appellent les vns Guelphes, & les autres Guibelins, lesquels sans chalenge de terre, d'acquerir Seigneurie ne autre chose, ains seulement par dire Tu es du lignaige Guelphe, & ie suis du Guibelin: Nos deuanciers se hayrent, aussi ferons nous. Et pour celle cause seulement, & sans sçauoir autre raison s'entreoccient & meshaignent chascun iour comme chiens, les fils comme feirent leurs peres, & ainsi d'hoir en hoir continuë la meschanceté, ne il n'est Iustice qui remedier y puisse. Car eulx mesmes qui soustiennent celle coustume ne souffriroient mie que pour celle cause Iustice y feust faicte pour icelle mortelle haine. Si comme les vns gaignent sur les autres, font és Citez souuent Seigneuries nouuelles. Et de ce sont venus les Tyrans d'iceluy pays, esleus à voix de peuple, à volonté, & sans raison ne loy de droict. Car telle coustume ont communément, que quand vne des parties gaigne sur l'autre, & est la plus forte, adonc crient ceulx qui se voyent au dessus, Viue tel, viue tel, & meure tel.

Et lors eslisent l'vn d'entre eulx, & occient s'il ne s'enfuit cil qui estoit deuant. Et quand il aduient que l'autre partie regaigne, & a à sa fois l'aduantaige, autant leur en font, & à fureur de peuple, dont Dieu nous garde, tout est taillé en pieces. Et par ceste maniere se destruisent entre eulx Cité contre Cité, Chastel contre autre, tout en vn pays, & voisins contre voisins. Par ceste voye se deffont à present aultant ou plus que oncques mais feirent. Et est dommaige d'iceluy pays & grand pitié, qui est vn des meilleurs, plus gras & plus riches qui au monde soit, si paix y estoit. Dont il aduient souuentesfois & est aduenu que quand l'vne des parties se sent si au bas, que elle veoid bien que venger ou soustenir contre l'autre ne se pourroit, ils quierent & demandent Seigneuries estrangeres, & les procurent, & à icelles se donnent, en espoir que ils soyent soustenus & portez. Mais qu'en aduient-il. Icelles gens inconstans & variables en tels propos, pour bien petit d'achoison, ou quand ils s'ennuyent d'icelle Seigneurie, leur face ores cil qui sera Seigneur tant que il sçaura de bien, ou ceulx qui seront commis de par luy, si ne les tiendra-il ja en paix, ainçois se rebelleront & occiront luy & ses deputez s'ils peuuent, & recrieront & esliront vn autre de nouuel. Pour laquelle chose, veüe ceste generale coustume du pays, sans faillir me semble trop grand folie à celuy ou à ceulx qui prennent d'eulx la Seigneurie, quoy qu'ils s'y donnent ou baillent, tant sçaichent promettre d'estre bons & loyaulx, d'en entreprendre le

gouuer-

gouuernement, quelques grands Seigneurs ou puiſſans qu'ils ſoyent, ſi touſiours entre eulx ne ſe tiennent les plus forts, tant de gens d'armes comme de baſtons. Car ſoyent certains que ils ſe rebelleront quand ils pourront, & ne ſ'y fie nul, & qui aultrement le faict, en vain ſe trauaille & deceu ſ'en trouue. Mais à traire à noſtre propos, ainſi par la diuiſion d'entre eulx, comme deuant eſt dict, ſouuent aduient que iceulx malheureux ſont contraincts d'appeller Dominations eſtrangeres pour les gouuerner & ſeigneurier. Or notez vous qui ce oyez quelle maudiſſon, & ſi oncques iadis eut en Egypte plus diuerſe playe.

CHAPITRE II.

Cy dit de la Cité de Gennes, & de la tribulation où elle eſtoit auant que le Mareſchal en feuſt Gouuerneur.


OVR deſcendre au propos pour lequel i'ay faict ceſte narration, & à quoy principalement veux tendre, eſt à ſçauoir que comme entre les autres Citez d'Italie ſoit la riche, noble & ancienne Cité de Gennes, fondée iadis par Ianus, deſcendu des haultes lignées Troyennes, icelle entre les flammes & feu maudict & maling deſſus dict, ardoit comme les autres Citez d'icelle peſtilence, & tellement eſtoit ja con-

ſumée que en la ville n'y auoit plus bon homme, perſonne d'eſtat, ne qui aimaſt vie honnorable. Car n'eſt mie à entendre, quoy que ie die de ceſte douloureuſe couſtume qui court entre les Italiens, qu'il n'y ait de tres-vaillans Gentils-hommes, & de bons & honneſtes preud'hommes qui ne voudroient fors bien, & qui dolens ſont de ceſte perſecution. Car ſans faillir ſi a maint & grand foiſon, & qui volontiers y remedieroient s'ils pouuoient : mais l'arrogance & l'orgueil que là a pris le commun peuple, en qui communément n'a grand raiſon, ne laiſſe aux bons & ſaiges vſer de leurs vertus. Si n'auoit mais en ladite cité demeuré fors robeurs, mauuaiſes gens, & ſans honneur. Et adonc eſtoit la puiſſance de Gennes toute aneantie. Mais comme Dieu pourueoit eſtrangement aux choſes quand il luy plaiſt, par le regard de pitié, paraduanture pour le bien faict d'aucun de leurs predeceſſeurs, ou peult-eſtre à la priere ou pour le merite de quelque bonne perſonne du pays qui deuotement en pria, ou peult-eſtre pource que ne voulut pas Dieu pour le bien de Chreſtienté que telle noble Cité feuſt deſtruicte, ou en luy rendant le merite de ce que pluſieurs fois les ennemis de la foy ont eſté par elle guerroyez, l'a voulut Dieu releuer & traire hors de l'arſure des ſuſdictes perilleuſes flammes, & luy adminiſtrer remede & reſtauration de mort à vie.

CHAPITRE III.
Cy dit comment la Cité de Gennes se donna au Roy de France.

SI ADVEINT enuiron l'an de grace mille trois cent quatre vingt dixsept, que 1397.
les Geneuois, ainsi comme ils ont d'ancienne coustume de gouuerner leur Cité & le pays qui leur appartient soubs l'obeissance d'vn chef que ils eslisoient entre eulx auec le Conseil d'vn nombre des anciens de la Ville, selon leurs Statuts esleurent pour Duc celuy qui leur sembla homme plus propice & idoine à les bien gouuerner. Celuy Duc estoit nommé Messire Antoine Adorne, & encores que il feust du peuple, & non mie Gentil-homme d'extraction, si estoit-il saige, & bien & prudemment les gouuernoit & tenoit en Iustice. Mais ainsi comme deuant est dict, comme il soit comme impossible tenir en paix les communes & peuple d'icelle nation, qui ne se peut souffrir pour leur grand orgueil à nul suppediter, si par force n'est, ains veulent tous estre maistres, se rebellerent contre iceluy leur Duc & le chasserent. Mais apres feit tant par amis que il feut rappellé à la Seigneurie, en laquelle quand il eut vn peu esté d'espace, luy qui sage estoit, considera la grande varieté de ses citoyens, lesquels il sentoit ja murmurer & machiner contre luy. Si veid bien que longuement ne la pourroit garder ne tenir pour la diuision d'eulx, qu'il

conuenoit tenir & gouuerner soubs grande puissance. Si s'aduisa celuy Duc pour le bien de la dicte Cité d'vne saige cautele. Car il feit tant par dons, grandes promesses, & belles paroles, que les principaulx des nobles, & qui debuoient auoir les plus grandes dominations en la ville, dont ceulx du peuple les auoient chassez, ne y demeurer sinon peu d'eulx n'osoient, feurent d'accord d'eulx donner au Roy de France. Et ceste chose agréerent mesmement des principaulx de ceulx du peuple. Quand il eut toute ceste chose traictée & bastie, il le manda hastiuement par ses messaiges en France. Le Roy eut Conseil que ce n'estoit mie chose à mettre à neant. Et que bon seroit pour luy d'estre saisy & reuestu de si noble ioyau comme de la Seigneurie de Gennes, par laquelle sa puissance & par mer & par terre pourroit moult accroistre. Si enuoya vn Cheualier de France auec belle compaignée de gens pour en recepuoir les hommaiges, & gouuerner pour le Roy la dicte Cité. Mais iceluy ne leur fut pas longuement agreable, ains conueint qu'il s'en partist. Et ainsi semblablement plusieurs des Cheualiers de France y feurent enuoyez, & mesmement le Comte de Sainct Pol. Mais aucuns par aduanture pour les cuider tenir en amour, leur estoient trop mols & trop familiers, & frequentoient auec eulx souuent, & dansoient auec les Dames. Si n'est pas la maniere de gouuerner ceulx de delà. Parquoy tousiours il conuenoit que iceulx Gouuerneurs s'en partissent.

CHAPITRE IV.

Cy dit comment Vertu plus que autre chose doibt estre cause de l'exaucement de l'homme.

POVR plus conuenablement entrer en la matiere dont nous esperons parler, pouuons traire à propos vn petit Prologue de vaillance cheualeureuse, tant en baillant exemples, comme en alleguant raisons. Quant au regard de raison, aduisons quelle chose doibt estre cause de l'exaucement de l'homme. Ceste chose bien au vif considerée me semble, selon que ie treuue mesmement és anciens escripts, & par raisonnable iugement, que ce doibt estre Vertu & non autre cause. Et à ce s'accorde Aristote, semblablement Senecque & tous les autres Saiges, selon le contenu de leurs dicts. Mais en quelle maniere seront apparentes les vertus de l'homme? Sans faillir tout ainsi que le fin or ou fin argent ne se peult parfaictement congnoistre s'il n'est mis en la fournaise en laquelle il s'affine, semblablement ne se peut purement apperceuoir la vertu de l'homme, si ce n'est en la fournaise de l'exercice de tres-grands & pesans affaires, esquels il demonstre sa prudence quand il les sçait bien conduire & ordonner au mieulx pour traire à bon chef, resister aux fortunes qui suruiennent, &

aduisément pourueoir à celles qui peuuent aduenir, constamment porter grand fais & grand charge, diligemment en auoir cure par grand force de couraige, entreprendre saigement grandes choses, ne les delaisser pour peu d'achoison, par grād soing & sçauoir les conduire, & ainsi des autres choses. Lesquelles vertus seroient mussées en l'homme, quoy que elles y feussent, s'il n'estoit à l'espreuue comme dict est. Et quand l'homme esprouué en telle force & vaillance est esleu ou esleué en dignité d'honneur, c'est chose deüe & qui doibt estre, & que par exemple aussi se peut prouuer que les vertus soyent & doibuent estre cause des promotions & exaulcemens des hommes vertueux. Ne fut-ce pas doncques grand honneur que iadis à Scipion le vaillant Cheualier, qui depuis feut surnommé l'Africain, comme racompte Valere en son liure, feit le tres-grand ost des Romains estant en Espaigne és conquestes des terres estrangeres qui faisoient adoncques les dicts Romains, quand ils enuoyerent leurs messaigers à Rome requerir au Senat & aux Princes qui gouuernoient la Cité, que le dict Scipion leur feust enuoyé pour les gouuerner? Car tous les Cheuetains de l'ost luy donnoient leur voix par grand desir, & toutesfois estoit celuy Scipion pour lors moult ieune homme pour telle charge auoir. Mais comme dict iceluy Valere, Ieunesse d'aage ne doibt tollir à vertu son loyer où que elle soit trouuée. C'est à dire que si le ieune homme est vertueux on ne doibt mie regarder au faict de sa promotion

à l'aage, mais aux vertus. Car iceulx Cheualiers & gens d'armes auoient autres fois veu par espreuue le cheualeureux sçauoir & force de couraige, auec la hardiesse de celuy qu'ils requeroient, pour laquelle fiance ils le desiroient pour estre pourueus de tresconuenable Duc & conduiseur, duquel desir ne feurent mie fraudez. Car comme leur demande feust exaussée, feurent conduicts, gouuernez & menez par celuy Scipion si vaillamment que ils feurent vainqueurs en toutes leurs emprises.

CHAPITRE V.

Cy dit comment le Mareschal pour sa vertu & vaillance fut esleu & estably pour estre Gouuerneur de Gennes.

AINSI comme i'ay dict & prouué cy deuant comme par vertu l'homme doibt estre esleué en honneur, comme fut iadis le vaillant Cheualier Scipion l'Africain, à nostre propos traire ce qui est dict, ne fut mie moindre honneur au Mareschal de Boucicaut dont nous parlons, quand pour ses vertus les Geneuois qui n'estoient mie de sa parenté, nation, ny affinité, comme ceulx de Rome estoient à Scipion, mais estranger de toutes choses, parquoy nulle faueur ne pouuoit estre cause de celle eslection, l'enuoyerent requerir au Roy de

France pour estre leur Gouuerneur, nonobstant que il feust encores assez ieune homme pour telle charge auoir. Car comme les dicts Geneuois qui de leur vsaige frequentent communément les parties d'outre mer, l'eussent veu au dict pays en plusieurs voyages, tant en la compaignée du Comte d'Eu prochain parent du Roy de France, comme au voyage de Hongrie, en celuy de Constantinople, & maints autres où il feut, comme est dict cy deuant en la premiere Partie de ce Liure, les dicts Geneuois qui par longue main & grand aduis auoient veu, consideré & aduisé la bonté du dict Mareschal, tant en bon sens & preud'hommie, comme en Cheualerie & vaillance de corps & de hardiesse, parquoy selon leur iugement leur apparoissoit & sembloit bien digne en toutes choses de recepuoir charge d'aulcun grand gouuernement. Et par ce non mie tost ne par soubdain aduis, mais par grande deliberation de Conseil, & par le commun accord d'entre eulx enuoyerent au Roy par leurs honnorables messaiges requerir & prier que la charge du gouuernement de Gennes luy feust establie, & que enuoyé leur feust. Car de commun accord l'auoient esleu, si au Roy plaisoit. De ceste chose eut conseil le Roy de France. Car nonobstant leur demande iuste & droicturiere, n'estoit mie petite chose au Royaume de France eslongner la presence du Mareschal si preud'homme, pour laquelle chose furent entre les saiges plusieurs opinions pour & contre, de faire ou de laisser. Toutesfois à la fin,
consideré

consideré que le Royaume n'estoit mie pour le temps oppressé de grandes guerres, & aussi que c'estoit chose deüe de pourueoir à la ruine de la Cité & pays de Gennes, qui adonc estoit moult malade, & adonc au bas & grand disete auoit de saige repareur, laquelle dicte Cité en espoir d'auoir secours & aide à sa miserable douleur, s'estoit mise & renduë és bras du Roy de France comme à souuerain Prince, feut deliberé que il iroit. Adonc par le Roy feut commis au bon & saige Mareschal Boucicaut le Gouuernement de Gennes & de tout le pays qui aux Geneuois compete & appartient, & feut faict propre Lieutenant du Roy, representant sa personne, & ayant l'Administration & Baillie de tout en tout, & tenus à faicts & dicts tous ses Establissemens, Ordonnances, & Commandemens, comme si le Roy feust en personne; comme le Roy luy certifia par ses Lectres patentes, passées, signées & seellées present son Conseil.

CHAPITRE VI.

Cy dit comment le Mareschal alla à Gennes, & comment il y fut receu.

LE MARESCHAL qui eut par le Roy la commission & Gouuernement de Gennes, comme dict est, apresta son erre au plus tost qu'il peut. Et luy qui en toutes choses sçait estre pourueu, saigement consi-

dera que auec le bon ſens & aduis qu'il conuient auoir à bien gouuerner les gens de delà, eſtoit auſſi neceſſaire pour reparer la ruine & deſchéement du lieu, de ſ'ayder de force & de puiſſance contre les diuerſes volontez & contraires opinions qui par la diuiſion d'entre eulx communément y ſont. Et pour ce par la volonté du Roy ſe pourueut de bonnes gens d'armes, en telle quantité comme par bon conſeil eut aduis que il luy conuenoit. Quand tout ſon erre euſt appreſté, adonc preint congé du Roy & des Seigneurs. Si ſe partit à belle compaignée, adreſſant ſa voye droict à Gennes, en allant par la Cité de Milan, laquelle dicte Cité ſied comme à deux iournées de Gennes. Là arreſta aucuns iours, tant que vers luy feurent arriuez belle compaignée de gens d'armes qu'il attendoit. Et en ce lieu luy veindrent au deuant des principaux & des greigneurs de la Cité de Gennes, qui humblement luy feirent la reuerence, & grand ſemblant de ioye feirent de ſa venuë. Les aucuns d'eulx par aduenture le faiſoient feintement, pource que ils veoient que la maiſtriſe n'eſtoit mie leur: & les autres de bonne volonté eſtoyent de luy ioyeux, & le deſiroient, en eſpoir qu'il les meiſt & teint en paix, & reparaſt la ruine de leur Cité: Et le Mareſchal les receut tous tres-benignement. Si ſe voulut informer, & ja auoit faict couuertement de plus longue main, leſquels d'entre eulx il pouuoit reputer pour preud'hommes, & en qui il ſe peuſt fier; & quels contents ſe tenoient de la Seigneurie du Roy de France, &

quels estoyent amateurs de paix & d'equité. Et aussi se voulut-il informer quels estoyent seditieux & mettans discorde entre eulx, & rebelles à la Seigneurie du Roy. Si fut de tout ce bien & suffisamment informé, par quoy il luy veint à congnoissance comment aucuns des plus grands & des plus notables de tous s'estoient voulu attribuer la Seigneurie, & estoyent machinateurs de trahisons & de discorde, & par especial l'vn d'eulx, si comme cy apres sera dict. Quand il sceut des bons & des mauuais toute la verité ne l'oublia mie, & bien leur sçaura monstrer en temps & en lieu. De Milan se partit pour venir à Gennes, & au feur qu'il alloit luy venoient nobles hommes citoyens & gens du peuple de toutes parts au deuant, faisans feste, quelque courage que les aucuns d'eulx eussent, & tous luy venoient faire la reuerence, tant que tous bons & mauuais saillirent hors de la Cité. Et ainsi entra dedans Gennes la veille de la feste de la Toussaincts, l'an de grace mille quatre cent & vn, où à grand 1401.
ioye feut receu. Si fut mené & conuoyé à belle compaignée tant de gens d'armes comme des gens de la ville & du pays au Palais, qui moult est bel & notable, & qu'ils auoient bien & bel & richement faict pour son estat ordonner, & pourueoir de toutes choses conuenables. Si croy bien qu'il y en eut de tels que quand ils veirent son redoutable maintien, & la maniere de sa venuë, & comment il estoit accompaigné, que quelque chere que ils feissent n'estoient pas bien à seur ; car coulpables se sen-

toient. Mais les bons de rien ne s'en effrayerent, ainçois plus asseurez feurent que deuant. Car lors estoit venu celuy qui les defendroit contre les mauuais & contre tous ennuis. Tantost qu'il fut arriué feit faire commandement par toute la Ville que tout homme de quelque estat qu'il feust rendist les armes, & les portast au Palais, sans nulle retenir, soubs peine de la teste, & que nul ne feust si hardy de point en auoir, ne tenir en sa maison, ne porter couteau, fors à couper pain. Si leur conueint à ce obeir, quoy que il leur pesast. Or peurent à ceste fois congnoistre les Geneuois que main de maistre les gouuernoit. Si veissiez incontinent porter au Palais à grans presses harnois de toutes parts, dont moult en y auoit & grand foison de beaux & de riches. Et le saige Gouuerneur les feit bien & bel mettre en sauueté, & les bien garder. Et aussi leur feit deffence sur la dicte peine que nul ne feust si hardy de tenir couteau, ne eulx assembler en parlement, en Eglise, ne aultre part.

CHAPITRE VII.

Cy dit comment le Mareschal parla saigement aux Geneuois au Conseil.

LE LENDEMAIN sans plus de demeure feurent tous les plus notables & principaux hommes de Gennes assemblez auec le Mareschal à Conseil. Et adonc parla à eulx par

saige maintien, & en discretes & rassises paroles leur dit comment le Roy son souuerain Seigneur l'auoit là enuoyé à leur requeste, dont il les remercioit de la bonne opinion & fiance que ils auoient en luy, & que pour secourir à la desolation en quoy ils estoient pour cause de ceux de mauuaise volõté qui estoient entre eulx, lesquels persecutoient les bons, estoit là enuoyé afin de punir les mauuais, & les bons tenir en paix, & faire Iustice à tout homme. Pour laquelle chose accomplir vouloit forces auoir, & toute sa puissance sans nulle espargne y employer, à l'honneur du Roy & de luy, & au profit d'eulx. Et pource les requeroit & prioit que vrais & loyaux subjects voulussent estre tousiours au Roy de France comme ils auoient promis, & que si ainsi le faisoient ils feussent seurs & certains que il les defendroit de toute sa puissance, à l'aide de Dieu, contre tous ennemis, maintiendroit Iustice, & en paix & equité les tiendroit, & à son pouuoir accroistroit le bien & vtilité publique. Mais au cas que il pourroit sentir, sçauoir ou apperceuoir le contraire en eulx ou en aulcun d'eulx, & quelque machination d'aucune trahison ou forfaicture contre la Royale Majesté ou contre luy, que ils sceussent de vray & tous seurs se teinssent que il n'y auroit si grand que il n'en feit telle punition que les aultres y prendroient exemple, mais si preud'hommes & loyaulx subjects vouloient estre, que ils ne doubtassent point de luy. Et nonobstant que il feust estably leur Gouuerneur & chef, ne pensassent que il voulust enuers eulx vser

d'arrogance ne maistrise rigoureuse, par voye de faict & à sa volonté. Car ce n'estoit mie son intention, ains vouloit estre auec eulx paisible comme citoyen & amy de Gennes, & vser de leur loyal conseil, sans lequel rien ne pensoit d'establir ne faire chose quelconque touchant la police & gouuernement du pays. Telles paroles & assez d'autres belles & bonnes leur dit le saige Gouuerneur, pour lesquelles, & pour son bel & honnorable maintien, reputerent & priserent moult son sçauoir, & trescontents en feurent. Si le remercierent moult, & offrirent corps & biens, & feauté & loyale obeissance, comme bons subjects du Roy de France leur Seigneur, & à luy son Vicaire & Lieutenant leur Gouuerneur. Apres ces paroles parlerent de plusieurs choses. Et là luy feurent accusez les principaux conspirateurs & machinateurs de trahisons, & qui tousiours auoient esté cause de rebellion, & mesmes de tels y auoit qui luy estoient allez au deuant & faict la reuerence dés Milan. Et par especial vn nommé Messire Baptiste Boucanegra, qui auoit traicté de faire occire tous ceulx qui estoyent à Gennes de par le Roy, & s'estoit voulu attribuer la Seigneurie de Gennes. Iceluy Boucanegra & aucuns des autres ses complices des principaulx ordonna le Gouuerneur prendre. Lequel commandement feut tost executé, dont celuy feut moult esbahy quand il veid mettre la main à soy de par le Roy & de par le Gouuerneur. Car pour la grande authorité dont il se reputoit ne pensoit que nul osast s'adresser à luy:

mais tout ce rien ne luy valut. Mais le saige Gouuerneur qui bien sçauoit que par delà les lignaiges s'entrehayent, & ont enuie les vns sur les autres, ne voulut pas pour quelque accusation que on feist d'eulx leur garder rigueur de Iustice sans suffisante information de leurs faicts, laquelle fut faicte tres-diligemment, & bien feit examiner les dicts prisonniers. Lesquels apres le rapport de la suffisante enqueste, & la confession de leur propre bouche, feurent trouuez coulpables. Pour laquelle chose iceluy Baptiste, tant feust-il de grande auctorité, afin que les aultres exemples y preinssent, & deux aultres auec luy, feurent decapitez en la place publique. Dont ceulx de la ville qui iamais ne l'eussent cuidé, pour le lignaige & authorité dont il estoit, feurent tous espouuentez; & tant que chascun eut depuis peur de mesprendre: & mesmement les propres gens du Gouuerneur. Et moult redoubterent la rigueur de sa Iustice, parce que ils veirent & apperceurent que son intention estoit de n'espargner nul malfaicteur quel qu'il feust. Car à vn de ses Cheualiers propres feist-il trancher la teste pour cause que vn de ces dicts prisonniers qu'il luy auoit commis à garder luy estoit eschappé. Si commencea à faire raison & Iustice à toute gent, & punition des mauuais selon ce que ils auoient desseruy, sans espargner grand ne petit, ne quelconque homme de quelconque estat qu'il feust. A ceulx qui auoyent esté traistres & rebelles du Roy de France & à sa Seigneurie, faisoit publiquement trancher les testes, pendre

les larrons & meurtriers, brusler les bougres, coupper membres selon les meffaicts, bannir les seditieux & mauuais, les vns à temps, les autres à perpetuité, selon que le cas le donnoit. Et aussi faisoit misericorde & pardonnoit aux humbles & aux ignorans, quand leur cas estoit digne de pitié. Si faisoit comme le bon pasteur qui trie & separe les bestes rongneuses d'entre les saines, afin que la maladie ne se prenne par tout, & ainsi que faict le bon Medecin qui tranche la mauuaise chair de peur que elle empire la bonne. Si n'estoit fauorable à nul par corruption, ne par quelconque familiarité tenir part ne bande. Et vrayement cestuy noble Gouuerneur ensuiuant la voye de droicture & Iustice que il tenoit, sembloit que il feust appris à l'eschole de Cheualerie que tenoient iadis les Romains, comme racompte Valere, qui dict que tant estroictement gardoient les regles de droict, lesquelles regles Valere appelle Discipline de Cheualerie, que ils n'espargnoient point leurs affins & parens, ne leurs plus prochains de les punir quand ils mesprenoient contre les dictes regles. La saincte Escriture compare le droicturier Iusticier à la vertu diuine, & dict Salomon, Celuy qui n'espargnera Iustice sera donneur de paix & de tranquillité, c'est à dire que là où Iustice est bien gardée, là est paix & ioye. Si feut depuis le saige & droicturier Gouuerneur si craint pour la grande Iustice que il tenoit, sans espargner le priué non plus que l'estranger, ny le grand non plus que le petit, que chascun eut peur de cheoir en faulte.

Adonc

Adonc commencerent à venir de toutes parts les bons anciens & les nobles hommes qui parauant n'osoient venir ny habiter en la ville, & que les populaires & les robeurs & mauuaises gens qui ne viuoient fors que de pillerie & d'occisions les vns sur les autres auoient chassez. Si se retirerent deuers le Gouuerneur, faisans feste de son ioyeulx aduenement, & il les receut tres-benignement, & les mauuais qui coulpables se sentoient prirent à fuir & à eulx absenter, & musser par destours. Mais par sus montaignes & par bois, comme on faict aux loups, & en leurs tasnieres & repaires feit chasser à eulx le prudent Gouuerneur, tant que ores par force & puis par cautele preint les principaulx chefs, & d'iceulx pour les autres espouuenter feit Iustice.

CHAPITRE VIII.

Cy dit les saiges Establissemens & Ordonnances que le Mareschal feit à Gennes.

SI FEIT tantost le saige Gouuerneur ses establissemens, & ordonna que sur la place de la ville, laquelle est grande & belle deuant le Palais, auroit iour & nuict soubs diuerses bannieres & Capitaines gens d'armes en suffisante quantité pour la garde du Palais & de la ville. Apres ce fut bien informé quels estoyent tenus les plus saiges & plus preud'hommes de la ville, & iceulx esta-

blit ſur le faict de la Iuſtice. Et bien leur enchargea que ſans eſpargner homme quel qu'il feuſt, grand ou petit, Iuſtice gardaſſent par telle regle de droict qu'il n'y peuſt apperceuoir nulle fraude, ne que plainte en ouiſt. Et ſi en aulcun d'eulx pouuoit apperceuoir faueur nulle à vne partie plus que à l'autre, feuſſent tous ſeurs que il les en puniroit, que les autres y prendroient exemple. Et auec ce, afin que fraude n'y peuſt auoir, ordonna que on peuſt appeller du Iuge deuant luy. Ia auoit eſtably ceulx qui ſeroient de ſon Conſeil, où il preint des plus ſaiges anciens & des plus authoriſez, & par iceulx ſe conſeilloit ſelon leurs Statuts & anciennes manieres de gouuerner le faict de la police à leurs couſtumes. Item feit crier par toute la ville, & faire deffence ſur peine de mort, que nul ne feuſt ſi hardy de courir ſus l'vn à l'autre, ne mouuoir ſedition pour cauſe des parts de Guelphes & de Guibelins: mais feiſt chaſcun ſa marchandiſe & ſon meſtier, veſcuſſent en paix, & n'euſſent autre ſoing. Et que ſi nul leur faiſoit tort, ſ'en plaigniſſent à la Iuſtice, & ſi Iuſtice ne leur faiſoit droict, veinſſent à luy, & droict leur ſeroit faict. Adoncques veiſſiez les bons marchans & hommes de bonne volonté, qui ſouloient muſſer le leur de peur d'eſtre robez de mauuaiſe gent, mener grand ioye, & mettre hors leurs marchandiſes à plain, & par mer & par terre. Et les changeurs qui leur argent ſouloient tenir muſſé, & leur change clos: (car ſ'ils les euſſent ouuerts, tantoſt euſſent eſté robez,) prirent à ouurir changes, & leurs finances

mettre dehors, & le faict des monnoyes tenir, comme il est de raison, apertement & à plain, sans peur ne crainte d'estre desrobez, & leurs riches ioyaulx mettre en public sur celle belle place, où ces belles haultes tours & maisons toutes de pierres de marbre sont à l'enuiron. Et veissiez ouurir de tous costez boutiques de toutes marchandises, & mettre dehors les tresors qui auoient esté mussez par grand piece. Et ceulx de mestier, dont les plusieurs souloient estre robeurs, conueint s'ils vouloient viure eulx prendre à leurs labeurs & mestiers. Et ainsi se preint chascun à faire ce qu'il sçauoit. Et par celles voyes & ces regles la Iustice bien gardée, & le tout bien ordonné par le sens & preud'hommie du bon Gouuerneur, se preint tantost la Police à bien amender.

CHAPITRE IX.

Cy dit comment le saige Mareschal feit edifier deux forts chasteaux, l'vn sur le port de Gennes, l'autre autre part. Et comment il repreint à remettre en estat les choses ruineuses & perduës.

AVEC ces belles Ordonnances dessus dictes, le saige Gouuerneur qui bien sçauoit ce que dict est, Que à bien gouuerner les gens de par delà conuient que on se monstre estre le plus fort, & aussi que on le soit. Afin que les Geneuois peust mieulx seigneurier, c'est à dire les rebelles, non mie pour leur faire extortions, ne grief, ne pour vser enuers eulx de nulle tyrannie, ne les tenir en indeüe subjection, mais seulement pour leur oster toute hardiesse de eulx rebeller comme ils auoyent accoustumé, si volonté leur en venoit, tantost feit cercher ouuriers & maistres de massonnerie bons & propices à l'œuure que faire vouloit. Si feit bastir & hault leuer deux beaux & forts chasteaux en la ville de Gennes, dont l'vn est assis sur le port de Gennes, là où les galées & le nauire sont & arriuent, que on appelle la Darse. Si est moult bel & fort à deux grosses tours. Si le feit afin que le dict nauire en feust plus seurement contre tous ennemis, & tous griefs qui aduenir pourroient. Ce dict œuure feut bien aduancé, tant que selon le deuis & ordonnance du dict Gouuerneur feut le chastel accomply & parfaict, grand, fort & bel, comme aujourd'huy on le peut veoir. Quand ce feut faict, le saige Gouuerneur le feit tres-bien garnir d'artillerie & de toute maniere de trait, & de choses qui à deffence appartiennent, & de bonnes gens d'armes. Et ainsi s'en teint saisy, tant que dedans & dehors peut aller à sa poste, quelque chose que aduenir peust, & nul

n'entrer ne issir sans son congé. L'autre chastel feit edifier en la plus forte place de la ville, & est appellé Chastellet, qui tant est fort que à peu de deffence se tiendroit contre tout le monde. Si est faict par telle maniere que ceulx d'iceluy chastel peuuent aller & venir maugré tous leurs ennemis, en l'autre chastel qui sied sur le port que on dict la Darse. Deux aultres beaux chasteaux feit-il depuis edifier dehors la cité, l'vn en vn lieu que l'on dict Chaury, & l'autre à Lespesse. Auec ces choses tous les chasteaux & forteresses de dehors la cité, qui sont appartenans à la Seigneurie de Gennes, dont moult en y a de beaux & de notables, lesquels plusieurs des plus forts d'entre les Geneuois s'estoyent attribuez, & saisis s'en tenoient, feit tantost rendre & restituer à la dicte Seigneurie, par ce que il enuoya gent faire commandement soubs peine de mort que tantost & sans delay feussent rendus. Auquel commandement feut obey sans contredit. Item feit monter sur mer gens saiges & bons, lesquels il enuoya de par le Roy & de par luy faire visitation sur toutes les terres & Seigneuries des Geneuois, pour sçauoir de leur estat & gouuernement. Et tiennent les dicts Geneuois tres-grandes & notables Seigneuries és parties du Leuant, sur la mer majour, & en autres parties. Comme Capha en Tartarie, qui est vne grosse ville marchande. Et en Grece tiennent la cité de Pera, qui est moult belle ville, & sied coste Constantinople. Item l'Isle de Scio où croist le mastic, au droict de Turquie. En Cypre tiennent Famagouste, qui

moult est bonne cité. Et tirant à la Tane, en la mer majour, outre Capha, & par de là Constantinople quatorze cent milles, tiennent grand pays & foison de forteresses. Sans les Isles, dont en y a plusieurs là & autre part bien habitées & riches, & autres terres qui long seroit à dire, qui toutes sont soubs la Seigneurie de Gennes. Et adueint enuiron ce temps que vne Isle bonne & bien peuplée, qui sied assez pres de Gennes, appellée l'Isle d'Elbe, meut guerre contre les Geneuois. Si y enuoya le Gouuerneur quatre galées bien garnies de gens d'armes, qui mie n'y allerent en vain. Car tant y feirent que l'Isle gaignerent.

CHAPITRE X.

Cy dit comment apres que le Mareschal eut mis la Cité de Gennes en bon estat, il y feit aller sa femme, & comment elle y feut receuë.

APRES que toutes ces choses feurent faicte & accomplies, & que la Cité de Gennes commençoit ja à reluire en prosperité, & que ses nobles & riches citoyens plus ne mussoient leurs puissances, ains demonstroient leurs richesses publiquement & à plain, tant en estat tenir, comme en riches robes & habillemens, & que ces nobles Dames

de Gennes vous reprirent leurs riches ornemens, atours, & vestures de velours, d'or, de soye, de perles & pierreries de grand valeur, selon l'vsaige de par delà, & qu'ils se prirent tous à viure ioyeusement, seurement, & en paix, soubs les aisles du saige Gouuerneur, & en sa fiance mettre nauire sur mer à cause de leur marchandise, en plus grande quantité que ils ne souloient, & à tirer gain de toutes parts, si que ja estoyent entrez en leur tres-grande prosperité. Quand tout ce veid le saige Gouuerneur, adonc luy sembla temps de faire venir vers soy sa tres-chere & aimée espouse, la belle, bonne & saige Madame Antoinete de Turenne, laquelle ne viuoit pas aise loing de la presence de son Seigneur, ne luy semblablement: car ils s'entreaiment de grand amour, & moult meinent ensemble belle & bonne vie. Mais alors vn peu de temps estre loings conuenoit: Lors par Cheualiers notables, & gens de grand honneur, enuoya la querir en son pays en moult bel estat, comme il appartenoit. Et quand de la ville feut approchée comme à vne iournée, luy allerent alencontre belle compaignée, tant de Cheualiers & Gentils-hommes des gens du Mareschal, comme des plus notables hommes de la Cité. Et ainsi au feur que elle approchoit, luy alloient gens au deuant en moult riches atours, car tous se vestirent de robes de diuerses liurées, depuis les plus grands qui de velours & nobles draps estoyent vestus, iusques aux artisans que nous disons gens de mestier. Tant que toute la Communauté saillit hors à cheual celle iournée, &

tous luy allerent faire la reuerence, & à ioye la receurent. Et ainsi en moult riche & grand arroy tant d'atour comme de robes & montures, & belle compaignée de Dames, de Damoiselles, de Cheualiers, d'Escuyers, & nobles bourgeois & peuple de Gennes, entra en la ville, où tres-ioyeusement de son Seigneur qui au Palais l'attendoit feut receüe, & de toutes autres gens. Si y eut grand feste demenée de icelle venuë, & feut adonc la ioye encommencée plus grande à Gennes. Car le bien, l'honneur, la courtoisie & le sens d'icelle noble Dame accroissoit encores plus le plaisir & bien que ils prenoient en leur bon Gouuerneur. Car semblablement trouuerent en elle tout sens, toute benignité, grace & humilité. Et ces Dames de Gennes la preindrent à visiter à grands compaignées, & à elles offrir toutes à son seruice & commandement, & la Dame debonnaire les receuoit tres-doucement, & tant vers elles estoit benigne, que tres-grandement toutes s'en loüoient.

CHAPITRE XI.

Cy dit comment nouuelles veindrent au Mareschal que le Roy de Cypre auoit mis le siege deuant Famagouste, laquelle Cité est aux Geneuois, & comment il se partit de Gennes à grand armée pour y aller.

LA AVOIT gouuerné enuiron vn an la cité de Gennes le bon Mareſchal, auquel eſpace de temps l'auoit adonc remiſe au chemin de proſperité comme dict eſt, quand nouuelles luy veindrent que le Roy de Cypre auoit mis le ſiege deuant Famagouſte, laquelle eſt vne riche cité qui ſied meſmes en la terre de Cypre, & eſt aux Geneuois comme deſſus eſt dict, & l'ont poſſedée touſiours, & encores font depuis qu'ils l'eurent conquiſe contre le Roy de Cypre, ſucceſſeur du bon Roy Pierre, auquel eurent guerre. Pour laquelle dicte cité cuider recouurer ſ'il euſt peu, auoit le dict Roy de Cypre qui à preſent regne aſſiegé icelle. Adonc le cheualeureux Gouuerneur qui ces nouuelles oüit, & à qui moult euſt peſé ſi en ſon temps les Geneuois feuſſent deſcheus en rien de leurs Iuriſdictions & Seigneuries, leſquelles à ſon pouuoir deſiroit & vouloit ſouſtenir & accroiſtre, pour cauſe que au Roy de France en appartient la ſouueraineté; au nom duquel il a le Gouuernement, dit que ainſi ne demeureroit mie, & que bien & toſt remedié y ſeroit. Si feit haſtiuement ſon erre appreſter, pour en propre perſonne y aller. Toutesfois luy qui en nul faict ne veult vſer de volonté ſans grande deliberation & ſans raiſon, ſ'aduiſa pour le mieux ſe mettre en tout debuoir, & enuoya deuers le Roy de Cypre auant que il allaſt ſur luy, l'enhorter & prier que il oſtaſt le ſiege, & qu'il ſe deportaſt de faire ennuy ne grief à la Cité du Roy de France. Et que ce vou-

luſt-il faire par bien & par amour, & que cherement
l'en prioit, ou ſinon qu'il ſe teint ſeur qu'à luy au-
roit guerre, & que tel oſt luy ameneroit que dom-
maige luy porteroit. Quand d'ainſi le faire eut deli-
beré auec ſon Conſeil, feuſt commis à ce meſſaige
parfournir le ſaige & bon Cheualier qui tout ſon
temps a eſté vaillant en armes, preud'homme en
conſcience, & diſcret en conſeil, l'Ermite de la Faye.
Si feit le Mareſchal toſt appreſter vne galée, où
monta ſus le dict Ambaſſadeur. Apres ce, nonob-
ſtant que le Mareſchal ne vouluſt point aller courir
ſus au Roy de Cypre iuſques à tant que ſa reſponce
euſt ouye, ſon noble couraige plain de Cheualerie
deſira employer ſon corps és faicts ſans leſquels
Cheualier n'eſt honnoré. C'eſt à ſçauoir en exercice
d'armes, comme le temps paſſé auoit accouſtumé.
Mais mieux ne luy ſembla pouuoir employer ſon
temps que ſur les ennemis de la foy. Et pource deli-
bera ſon voyage à double intention. C'eſt à ſçauoir
ſur le Roy de Cypre, au cas que à raiſon ne ſe met-
troit, & puis contre les meſcreans. Si feit tantoſt ap-
preſter ſon nauire, & bien garnir de toutes choſes à
guerre conuenables. Et quand il eut tres-bien faictes
ſes ordonnances de garder & gouuerner la Ville
tant qu'il ſeroit hors, (Pour laquelle choſe faire laiſſa
ſon Lieutenant le Seigneur de la Vieuuille tres-bon
Cheualier & ſaige, bien accompaigné de gens
d'armes, & de tout ce qu'il conuenoit,) ſe partit le
1403. troiſieſme iour d'Auril, l'an mille quatre cent trois,
accompaigné de huict galées chargées de bons

gens d'armes, d'arbalestriers, & de toute telle estoffe & garnison qui en guerre appartient. Si singla en peu d'heures en mer, car bon vent le conduisoit, tenant son chemin droict à Rhodes.

CHAPITRE XII.

Cy dit de l'ancien contens qui est comme naturel entre les Geneuois & les Venitiens.

AVANT que plus outre ie die du dict voyage que feit le Mareschal en Cypre, & és parties de delà, pour mieulx reuenir au propos où ie veux tendre, c'est à sçauoir que ie compte sans rien oublier toutes les principales aduẽtures & faicts qui au preux & vaillant Mareschal adueindrent en iceluy voyage, me conuient vn petit delaisser ceste matiere, & entrer en vne autre, laquelle comme ie ne puisse bien tout dire ensemble, me ramenera à mon propos comme i'espere. Vray est, & chose assez notoire & sceüe, cõme ja de trop long temps, ainsi comme communément aduient, que Seigneuries de semblable ou esgale puissance, ou presques pareille, qui sont voisines & prochaines les vnes des autres, ne s'entr'aiment mie: Et ce aduient par l'orgueil qui court au monde, qui tousiours engendre enuie, qui donne couraige aux hommes de suppediter les vns les autres, & surmonter en cheuance & honneurs. Pour ces causes les Geneuois &

les Venitiens n'ont mie esté bien amis, laquelle inimitié par longue coustume de diuers contens & guerres meües entre eulx est tournée comme en haine naturelle, comme communément aduient en tel cas. Car estre ne peult que apres grands guerres, où que elles soyent, quoy que la paix soit apres faicte, que le record rancuneux n'en demeure aux terres blessées & dommaigées, là où les traces apparoissent des occisions, des feux boutez, & des ruines & dommaiges qui leur en demeurent. Lesquelles choses represent aux enfans qui apres viennent les maulx & les griefs que les ennemis de la contrée feirent à leurs predecesseurs, dont ils se sentent. Et ces choses souuent renouuellées ne sont mie cause de nourrir amour entre les parties, qui par guerre s'entregreuent, ou sont greuez. Or est-il ainsi que moult de fois, pour plusieurs debats & chalenges de terres, de chasteaux & de Seigneuries, comme ils ont leurs Iurisdictions en Grece & autre part, & grandes terres les vns & les autres assez marchissans ensemble, que maintes guerres ont esté entre les Geneuois & les Venitiés, par lesquelles maintes fois à tant se sont entremenez, que à peu a esté qu'ils ne se soyent destruits. Et puis quand ainsi bien batus s'estoient, apres par quelque bon moyen cessoit leur guerre par forme de paix, & non mie toutesfois ostée de leurs couraiges la haine ou rancune, laquelle, comme i'ay dict, est & demeure comme naturelle entre eulx. Si est vray que quand le haineux veoid son ennemy bien au bas, soit par luy,

ſoit par autre, ſon ire eſt auſſi comme amortie, & plus n'y daigne penſer. Mais ſ'il aduient que par quelque bonne fortune il ſe recouure & retourne en force & proſperité, adonc reuient la haine & redouble l'enuie. Tout ainſi eſtoit-il des Venitiens enuers les Geneuois. Car jaçoit que ja pieça apres moult grande & mortelle guerre, ils euſſent faict paix, ne feut mie pourtant, comme dict eſt, eſtainte en eulx couuerte rancune. Mais icelle rancune n'a par long temps entre eulx porté nul mauuais effect. Car comme les Geneuois longue piece euſſent tant eſté oppreſſez de diuerſes douleurs par leur meſme pourchas, & par leurs diuiſions, comme dict eſt, que nul n'auoit cauſe d'auoir ſur eulx enuie. (Car choſe où n'y a fors malheureté n'eſt point enuiée) dormoit lors & eſtoit coye du coſté des Venitiens la dicte rancune. Mais quand Dieu & fortune leur eſt apparu propice par le bon moyen du Roy de France, par lequel ont eu le ſecours du bon & ſaige Gouuerneur; adonc fut rauiuée l'ancienne enuie & inimitié qui tant au cœur les poignit que volontiers ſe feuſſent peinez de deſaduancer la grande proſperité où ils veirent les Geneuois entrez. Laquelle dicte proſperité & bonne fortune ils reputerent eſtre à leur prejudice, en tant que ſi ainſi montoient & alloient croiſſant, pourroient eſtre en puiſſance, Seigneurie & honneur plus grands qu'eulx: & par ainſi pourroient par aduanture encores eſtre par les Geneuois renouuellez les anciens contens au grand grief des Venitiens. Ces choſes conſiderées, moult

ſe voulurent peiner, ſ'ils pourroient deſaduancer celuy qui eſtoit le chef & le gonfanon de leur proſperité, c'eſt à ſçauoir leur ſaige Gouuerneur : car bien leur ſembla que ſ'ils pouuoient à ce attaindre, le ſurplus petit priſeroient. Mais ceſte choſe conuenoit faire par grande diſſimulation & aduis, tellement que leur deſſein ne feuſt apperceu tant que aulcune achoiſon trouuaſſent de ce faire. Ceſte penſée garderent entre eulx iuſques au point que ils cerchoient. Dont il adueint que quand ils ſceurent que le Mareſchal eſtoit party pour aller oultre mer, comme i'ay dict cy deuāt, adonc leur ſembla temps de trouuer moyen de mectre leur deſſein à effect. Si armerent haſtiuement & ſans reueler leur intention treize galées, & bien & bel les garnirēt de bons gens d'armes, d'arbaleſtriers, & de tout ce qui appartient par mer en faict de guerre. Quand tres-bien ſe feurent garnis, viſtement ſe meirent en mer, & tirerent apres le Mareſchal. A reuenir à mon premier propos, n'auoit pas le dict Mareſchal paſſé le Royaume de Naples, quand luy veindrent les nouuelles de l'armée des Venitiens, mais pourquoy c'eſtoit faire on ne ſçauoit. Adonc luy comme prudent Cheuetaine qui ſur toutes choſes doibt auoir regard, penſa ſur ceſte choſe ſçauoir mon ſi ce pourroit eſtre pour luy faire aulcune greuance. Mais à la parfin, comme c'eſt la couſtume d'vn chaſcun preud'homme cuider que les autres veüillent loyauté comme luy, oſta de ſoy tout ſoupçon, conſiderant qu'il auoit bonne paix & de pieça, ſans auoir rompu en rien les con-

uenances entre les Geneuois & les Venitiens. Si creut que ce ne pouuoit estre pour sa nuisance; si n'en feit nul compte & tousiours teint outre son chemin. Quãd tant eut erré par mer qu'il feut venu comme à vingt milles pres de Modon, qui est aux Venitiens, luy veindrent nouuelles que les dictes treize galées estoient au port de Modon. Si feut derechef aulcunement pensif pour quelle emprise les Venitiens telle armée pouuoient auoir faicte. Si s'arresta en vne Isle pres d'illec, & pour sçauoir la verité de ceste chose enuoya vne galée à Portogon, & Montjoye le Herault qui saige & preud'homme est, & subtil en son Office, dedans la dicte galée, pour enquerir s'il pouuoit de leur dessein. Lequel apres que il en eut faict toute diligence rapporta ce qu'il auoit trouué, C'est à sçauoir que voirement y estoient les dictes galées; mais pour quelle emprise, ne sçauoit. Adonc entra le Mareschal en grande pensée & soupçon de ceste chose: car il ne pouuoit imaginer ne apperceuoir que les Venitiens eussent cause par chose qui luy apparust d'auoir faict telle armée: toutes-fois son tres-hardy couraige de rien ne s'en espouuenta, nonobstant que il eust beaucoup moins de gens & de nauire. Et delibera que supposé que celle assemblée feust pour luy courir sus, que rien ne les doubteroit, & que à bataille ne leur fauldroit mie. Et de ceste chose delibera auec son Conseil: Mais toutesfois pource que la verité de leur faict ne pouuoit sçauoir, & n'estoit mie certain que contre luy feust, deffendit à

tous les siens que ils se gardassent que le premier mouuement ne veint d'eulx; car il ne vouloit estre cause d'esmouuoir contens, ne que Venitiens peussent dire que par luy feust. Mais bien leur dict & enhorta que si par les autres la meslée venoit, que ils se portassent comme vaillans. Le lendemain matin le Mareschal feit mettre ses galées & ses gens en tresbelle ordonnance, & tous apprester de combatre si besoing estoit, & mettre deuãt les arbalestriers tous prests de tirer, & les gens d'armes demonstrer toute apparence de bon visaige de eulx defendre contre qui les assauldroit. Et ainsi que feut ordonné, se partit le Mareschal à tout ses huict galées pour venir au port de Modon. Et quand il feut assez pres, il enuoya deuant vne galée pour sçauoir des nouuelles. Et quand les Venitiens veirent venir la dicte galée, ils l'accueillirent à grand ioye & feste, & se monstrerẽt ioyeux de la venuë du Mareschal qui pres estoit. Si se partirent du port, & ioyeusement luy veindrent au deuant, & grand recueil luy feit le Capitaine des dictes galées qui se nommoit Messire Carlo Zeni, & tous les autres, & le Mareschal à eulx, & ainsi amis se trouuerent. Si retournerent toutes ensemble au dict port de Modon. Et fut le dict Mareschal du tout hors du soupçon qu'il auoit eu.

CHAPI-

CHAPITRE XIII.

Comment le Mareschal donna secours à l'Empereur de Constantinople pour s'en retourner en son pays.

QVAND le Mareschal feut arriué à Modon, là trouua les messaigers de l'Empereur de Constantinople nommé Karmanoli qui l'attendoient, par lesquels il luy mandoit que pour Dieu, & en l'honneur de Cheualerie & Noblesse, il ne voulust point passer outre sans que il parlast à luy. Car il estoit en la Morée vingt milles en terre, si le voulust vn petit attendre, & il viendroit à luy. Le Mareschal receut les messaigers à tel honneur qu'il leur appartenoit, & leur dict benignement que ce feroit-il tres-volontiers. Si ordonna tantost pour luy aller au deuant le Seigneur de Chasteaumorant à tout sa gent, & Messire Iean d'Oultremarin Geneuois, à tout vne galée, & luy l'attendit à vn port appellé Baselipotano. Quand le Mareschal sceut que l'Empereur approchoit, il luy alla à l'encontre, & receut à grand honneur luy, sa femme & ses enfans qu'il auoit amenez, comme raison estoit. Le dict Empereur le requist moult benignement, en l'honneur de Dieu & de Chrestienté, que il luy voulust donner confort & passaige iusques à Constantinople. Le

Mareſchal reſpondit que ce feroit tres-volontiers, & tout ce que pour luy pourroit faire. Si ordonna tantoſt pour le conduire quatre galées, leſquelles il bailla en gouuernement au bon Seigneur de Chaſteau-morant. Si ſe partit à tant l'Empereur, & le Mareſchal le cõuoya iuſques au cap ſainct Angel. Quand là feurent arriuez veindrent au Mareſchal les meſſaigers des Venitiens, qui auoient ſceu comme il auoit baillé quatre de ſes galées pour conuoyer l'Empereur. Si dirent que ils eſtoyent deliberez ſ'il leur conſeilloit d'en bailler aultres quatre pour plus ſeurement le mener où il vouloit aller. A ce reſpondit le Mareſchal que ce ſeroit tres-bien faict, & grand honneur à la Seigneurie de Veniſe & au Capitaine d'icelles galées. A tant preint congé l'Empereur du Mareſchal & moult le remercia, & auſſi les Venitiens. Si ſ'en partit, & teint ſon chemin droict à Conſtantinople. Et le Mareſchal à tout ſes quatre galées ſans plus tira vers Rhodes. Et les Venitiens qui demeurerent à neuf galées allerent auec luy, & telle compaignée luy tenoient, que quand il alloit ils alloient, quand il arreſtoit ils ſ'arreſtoient, & ainſi le feirent iuſques à l'Iſle de Nicocie. Adonc le Mareſchal, touſiours tendant au bien de la Chreſtienté, & à l'exaucement & accroiſſement de la foy, comme celuy qui deſiroit la confuſion & deſaduancement des Sarraſins, ſe penſa d'vn grand bien. C'eſt à ſçauoir que ſi le dict Capitaine à tout ſon armée vouloit eſtre auec luy, & que tous d'vn bon vouloir allaſſent courir ſus aux meſcreans, qu'ils eſtoient

belle compaignée de bonnes gens pour leur faire vne tres-grande enuahie & greuance. Si manda par son messaiger bien emparlé & saige au Capitaine des dictes galées toute ceste chose, & comme c'estoit son intention que au cas, au plaisir de Dieu, il auroit paix auec le Roy de Cypre, son desir & volonté estoit de greuer les ennemis de la foy quelque part que de leur courir sus verroit son point. Si luy sembloit ceste emprise bonne & belle, & honnorable, & que si au dict Capitaine plaisoit que à ceste besongne feussent ensemble, il seroit participant au preu & en l'honneur qui en istroit. Car il auoit esperance que à l'aide de Dieu ils feroient belle & honnorable besongne. Le Capitaine respondit au messaiger que grand mercy rendoit moult de fois à Monseigneur le Gouuerneur du bien & de l'honneur qu'il luy annonçoit & offroit, & que quand il seroit à Rhodes, où il alloit dedans deux ou trois iours, tellement luy en respondroit que il s'en tiendroit pour content.

CHAPITRE XIV.

Comment le Mareschal arriua à Rhodes, & comment le Grand Maistre de Rhodes le receut, & le pria qu'il allast en Cypre pour traicter paix.

ATANT s'approcha de Rhodes le Mareſchal, & quand le Grand Maiſtre du lieu qui eſt nommé Meſſire Philebert de Nillac ſceut que il eſtoit pres, adonc luy alla au deuant à belle compaignée de Cheualiers & de bonne gent, & le receut tres-ioyeuſement & à moult grand honneur. Et ainſi le mena en ſon chaſtel qui moult eſt bel & hault, aſſis au deſſus de la ville; lequel il auoit faict bien & richement ordonner pour ſa venuë. Là mangerent enſemble, & parlerent de pluſieurs choſes, & de maintes aduantures & nouuelles. Et toſt enuoya ſes meſſaigers au Mareſchal le Capitaine des dictes galées des Venitiens, par leſquels il luy faiſoit reſponce, Que de ce que il l'auoit enhorté d'aller auec luy ſur les Sarraſins, il n'auoit mie commiſſion de la Seigneurie de Veniſe, ſans laquelle il n'oſeroit entreprendre de faire aulcune nouuelleté, ſi l'en vouluſt tenir pour excuſé, car aultre choſe pour lors n'en pouuoit faire. Si n'en teint plus plaid le Mareſchal. Si eſt vray que quand le Seigneur de Chaſteaumorant ſe partit de luy pour conuoyer l'Empereur, comme dict eſt, il luy ordonna pour cauſe de croiſtre ſon armée que il luy amenaſt toutes les galées & galiotes que de la Seigneurie de Gennes & de tous leurs alliez pourroit trouuer. De laquelle choſe toute diligence meit de ce accomplir, tant que pluſieurs en eut aſſemblées. C'eſt à ſçauoir vne galée & vne galiote du pays de Payre, & vne galée & vne galiote d'Ayne, vne galée &

vne galiote de Methelin,& de Scio deux galées. Et à tout le dict nauire veint à Rhodes deuers le Mareſchal qui là attendoit l'Ermite de la Faye que il auoit enuoyé deuers le Roy de Cypre, comme deuant eſt dict, pour ſçauoir ſa reſponce. Ne demeura pas moult que l'Ermite veint, & à brief parler rapporta que il n'auoit peu trouuer le Roy de Cypre en nulle raiſon d'accord de paix, pour quelconque cauſe qu'il luy ſceuſt auoir monſtrée que il le deuſt faire. Quand le Mareſchal entendit ce, dit que puiſque le Roy de Cypre ne ſe vouloit deſiſter & oſter de ſon tort, & venir à raiſon, que il ne faudroit mie à luy faire bonne guerre. Adonc feit tantoſt appreſter ſon nauire, & remonter ſes cheuaulx, & toute ſon armée mettre en ordonnance. Quand le Grand Maiſtre de Rhodes, à qui moult peſoit pour le mal qui enſuiure en pourroit, que guerre y euſt entre le Roy de Cypre & les Geneuois, veid que c'eſtoit à bon, & que plus remede n'y auoit, requiſt moult le Mareſchal que vn don luy vouluſt donner, lequel l'octroya volontiers. Ce feut qu'il ne vouluſt mie aller deſcendre en Cypre iuſques à tant que luy meſme euſt eſté parler au dict Roy de Cypre. Ceſte choſe accorda le Mareſchal. Si monta tantoſt le Maiſtre de Rhodes ſur ſa galée, & l'Hermite de la Faye auec luy, lequel feut monté ſur la ſienne, & encores la galée de Methelin auec eulx, Et ainſi à trois galées allerent deuers le Roy de Cypre.

CHAPITRE XV.

Cy dit comment le Mareschal alla en Turquie deuant vne grosse Cité que on nomme Lescandelour.

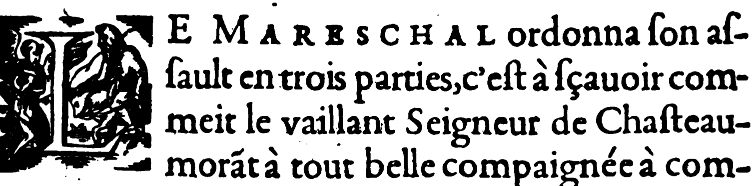
QVAND le Grand Maistre de Rhodes feut party pour aller en Cypre, comme dict est, le bon Mareschal qui estoit demeuré ne voulut mie tandis que le traicté se feroit perdre temps, ains pour la grande volonté qu'il auoit de nuire aux mescreans desira employer sa gent de faire aux dicts Sarrasins aucune enuahie. Si se conseilla aux Cheualiers du pays & aux Geneuois en quel lieu leur sembloit plus conuenable d'aller faire guerre sur les ennemis de la foy. Si luy dirent que s'il alloit en Turquie deuant vn bel chastel & ville que on nomme Lescandelour, il pourroit faire celle part belle & honnorable conqueste, & aussi c'estoit son chemin en approchant vers Cypre. Adonc sans plus attendre feit ses galées ordonner. Si monta sus auec sa belle & noble compaignée de tres-bons gens d'armes, tous de nom & d'eslite, & tres-desireux de bien besongner & d'accroistre leur renommée. De Rhodes se partit en belle ordonnance. Et comme il alloit par mer rencontrerent vne grosse naue de Sarrasins, laquelle tantost ils combatirent

tant que elle fut prise, & grossement y gaignerent. Si alla tant par plusieurs iournées qu'il arriua deuant Lescandelour droict à vn Dimanche, à l'heure de None. Adonc preint à aduiser la dicte ville, laquelle sied en partie sus la marine, & y a vne grosse tour qui garde le haure, & puis va s'estendant au hault d'vne montaigne où sied au chef vn fort & hault chastel qui garde la ville, laquelle est partie en deux parties, puis au bas est de l'autre costé la terre plaine venant sur la marine, où il y a moult beau pays & grands manoirs & iardinaiges. Adonc saillirent hors des nefs les bonnes gens d'armes par belle ordonnance, comme le saige Mareschal leur auoit ordonné. Et quand ils eurent gaigné terre, & feurent tous assemblez sur la plaine, adonc feit le Mareschal plusieurs Cheualiers nouueaux, dont d'aucuns me souuient des noms & non de tous. C'est à sçauoir le Barrois, le fils du Seigneur de la Choletiere qui nepueu estoit du dict Mareschal, le Seigneur de Chasteauneuf en Prouence, Messire Menaut, Chacagnes, Messire Louys de Montigian qui y mourut, & grand nombre d'autres. Et y leuerent bannieres plusieurs autres vaillans Cheualiers & Escuyers, tous de grande volonté de bien faire. Si se trouuerent sur ceste place huict cent Cheualiers & Escuyers tous duits à la guerre, & gens de grande eslite, vaillans & renommez de nom & d'armes, & pouuoient estre en tout enuiron trois mille combatans, tous tres-ardens & courageux de faire proüesses & vaillantises pour l'exaucement de la foy Chrestienne, &

pour accroiſtre leurs renommées. Et entre eulx eſtoit le tres-vaillant Mareſchal comme preux Cheuetaine qui les mettoit en ordonnance, & par ſes bons & cheualeureux enhortemens les admoneſtoit qu'ils ſe portaſſent comme vaillans. Car il auoit eſperance en Dieu, en noſtre Dame, & en Sainct George, que ils feroient bonne iournée. Ha qu'il faiſoit bel veoir ceſte belle compaignée, en laquelle eſtoient aſſemblées tant de bannieres de renommée, C'eſt à ſçauoir la banniere de noſtre Dame, celle du Mareſchal, celle du Seigneur Dacher, celle du Seigneur de Chaſteaumorant, celle du Seigneur de Chaſteaubrun nommé Meſſire Guillaume de Nillac, la banniere du Seigneur de Chaſteauneuf, celle du Seigneur de Puyos, & autres que nommer ne ſçay!

CHAPITRE XVI.

Cy dit comment le Mareſchal aſſaillit Leſcandelour par belle ordonnance.



LE MARESCHAL ordonna ſon aſſault en trois parties, c'eſt à ſçauoir commeit le vaillant Seigneur de Chaſteaumorãt à tout belle compaignée à combatre du coſté de la marine, ſon Mareſchal appellé Meſſire Louys de Culan à tout cent hommes d'armes, cent arbaleſtriers & cent varlets, meit pour

garder

garder vn pas par où ſecours pouuoit venir en la ville, & luy auec le Seigneur de Chaſteaubrun, & l'autre partie de ſes gens, aſſaillirent du coſté de la porte. Quand toute l'ordonnance feuſt faicte, qui feut comme à heure de None, adonc pour commencer l'aſſault, prirent trompettes à ſonner ſi hault que tout en retentiſſoit. Lors commencerent à aſſaillir de toutes parts, & ceulx de dedans à eulx defendre par grand vigueur, & ainſi ne finirent de donner & de receuoir des coups, tant qu'il y en eut de morts & de naurez grand foiſon d'vn coſté & d'autre. Moult trouua grand force & grand defence du coſté de la marine le Seigneur de Chaſteaumorant. Car la tour qui gardoit le haure eſtoit fort garnie de trait & de gens d'armes qui moult bien la defendoient, & eſpoiſſément lançoient à eulx. Mais vous veiſſiez nos gens comme preux, par grand vigueur, nonobſtant toute defence, agrapper contremont ces murs & dreſſer eſchelles, & là eſtriuer l'vn contre l'autre à monter ſus des premiers, & à qui mieulx mieulx ſ'alloient là eſprouuer. Si feut combatu en eſchelle par grande hardieſſe & moult vaillamment: mais trop feurent leurs eſchelles courtes, pour laquelle cauſe conueint ainſi demeurer celle iournée. Le bon Meſſire Louys de Culan qui gardoit le pas, comme dict eſt, n'y trauailla mie en vain. Car tant ſ'y peina à tout l'eſtendart du Mareſchal, & la bonne compaignée qu'il auoit, que nonobſtant que il y euſt fort combatu, & qu'il y trouuaſt qui bien luy deffendiſt, ſi gaigna-il le pas mal-

gré tous les ennemis, dont il doibt grand honneur auoir. Car tant est celuy pas forte place, que le bon Roy de Cypre, qui autresfois à le prendre s'estoit trauaillé, oncques n'en peut venir à chef. Si fut profitable la prise, car par ce eussent affamé la ville, si encores y feussent demeurez. Et ainsi dura cest assault, où assez eurent nos gens bien exploicté iusques à tant que la nuict veint qui les departit. Le lendemain derechef prirent à assaillir, & par deux fois l'assault donnerent par moult grand fierté, & moult aussi trouuerent qui bien se defendit, mais toutesfois tant se peina le vaillant Chasteaumorant à toute sa gent que le haure à tout le bas de la ville feut prins, & entrerent au port malgré la deffence de la tour. Là estoient les boutiques des marchandises, que ils appellent magasins, bien garnies de toutes marchandises. Car moult est celle ville marchande. Tout prirent ce que emporter peurent, & au nauire qui y estoit, c'est à sçauoir quatre fustes, deux galées, vne galiote, & deux naues, bouterent le feu, & tout ardirent.

CHAPITRE XVII.

Les escarmouches que faisoient tous les iours les gens du Mareschal aux Sarrasins, & comment ils les desconfirent & chasserent.

AV TEMPS que ceste chose adueint, le Seigneur de Lescandelour auoit guerre contre vn sien frere, & tenoit les champs à tout grand ost à cinq iournées de là. Mais quand il oüit dire la venuë de nos gens, tantost veint vers eulx, & tant s'approcha en intention de les combatre que veoir les peut. Mais la grande hardiesse & le maintien que il veid au vaillant Cheuetaine, & en sa cheualeureuse compaignée, luy osta la hardiesse de venir leuer le siege. Et pour ce se logea à demy mille de l'ost, & le contresiegea: car trop le redoubtoit. Mais toutesfois quand son point cuidoit veoir, venoit escarmoucher nos gens comme à costé. Mais à qui se venoient-ils ioüer? Car ils ne faillirent mie à estre bien receus. Si y auoit souuent grande & fiere escarmouche: mais tousiours y laissoient les Sarrasins ou plume, ou aisle, & bien y estoient batus. Le Mareschal desiroit moult les combatre, mais ils ne l'attendoient mie: ains s'enfuyoient, & s'alloient retirer & refraischir és iardinaiges drus & espais qui coste la ville sont. Il voulut moult trouuer voye s'il eust peu de les faire saillir de là, & les attraper dehors. Pour laquelle chose s'aduisa d'vne telle cautele. Il ordonna que l'on tirast de nuict quatre vingt cheuaulx d'vne naue, & iceulx feit cacher dedãs les tentes. Quand ce veint au lendemain, le Mareschal feit aller à l'escarmouche vne partie de ses gens, & leur ordonna que ils feissent semblant d'auoir peur, si fuissent, & tout de gré se laissassent rebouter. Et ils le feirent, & pa-

reillement le soir deuant l'auoient faict. Laquelle chose moult accreust le cœur aux Sarrasins, tellement qu'ils veindrent auec nos gens iusques à la banniere de nostre Dame, puis s'en retournerent. Mais pour la chaleur du Soleil qui hault estoit, s'allerent rebouter és dicts iardinaiges pour eulx refraischir, en intention de retourner à l'escarmouche apres la chaleur du iour. Quand le saige Mareschal les veid là fichez, & que ils n'entendoient que à eulx ventroüiller par l'herbe fresche és ombraiges; adonc feit tirer hors les dicts cheuaulx & gens bien armez dessus, les lances és poings, & les ordonna en deux parties, dont il prit l'vne auec soy, & l'autre commeit au Seigneur de Chasteaumorant, auec ce ordonna vne bataille de gens de pied legerement armez, d'archers & de varlets. Et quand cest arroy eust tout faict, lequel il auoit de longue main bien appointé, adonc tout à coup alla d'vne part enuironnant les dicts iardinaiges, & Chasteaumorant de l'autre. Et les gens à pied se ficherent dedans si appertement, que les Sarrasins qui desarmez s'estoyent ne peurent auoir espace de reprendre leurs harnois. Si se ficherent nos gens entre eulx, & tous les occirent de traict & à bonnes espées. Adonc qui veid esbahis ceste chiennaille grand ris en peust auoir: car ils ne sçauoient se mectre en defense, ny n'osoient saillir dehors, pour ceulx à cheual que ils voyoient. Non pourtant se meirent plusieurs à la fuite, qui de nos gens feurent receus aux pointes des lances. Et ainsi feurent tous occis, excepté aucuns

qui à force de course de cheuaulx eschapperent, & se tapirent en quelques destours. Et par ce le Seigneur de Lescandelour à tout son ost feust si espouuenté, pour la grande perte qu'il auoit faicte, & des plus grands & vaillans de sa compaignée, que il s'enfuit és montaignes, & depuis n'osa descendre, ne se monstrer vers nos gens. Et le preux & vaillant Mareschal, apres celle desconfiture, rassembla ses gens, & ne voulut mie que longuement suiuissent les fuitifs, ains meit les siens en belle ordonnance, & en belle bataille. Car il ne sçauoit si le Seigneur de Lescandelour rassembleroit sa gent pour luy reuenir courir sus par grande ire & desdaing. Si se pourueut de deffence auisément, & auoit ainsi ordonné ses batailles. Il estoit en plains champs à tout vne bataille, & le Seigneur de Chasteaumorant en vne autre, pour secourir les aultres, si mestier en auoient. Et puis l'ost estoit à tout la bãniere de nostre Dame, qui gardoit le pas de l'entrée de la ville. Et en ceste maniere & ordonnance attendit le Mareschal longue piece. Mais assez pouuoit attendre. Car les Sarrasins n'auoient intention ny volonté fors de fuir. Et ainsi se passa celle iournée. Le lendemain au matin le Mareschal ordonna vne belle compaignée de gens d'armes pour aller gaigner vne montaigne où les Sarrasins s'estoyent retirez: mais si tost que les ennemis les sentirent venir, ils s'enfuirent d'autre part, & se ficherent és bois. Adonc nos gens descendirent en la plaine, & gasterent tout le pays à l'enuiron, où il y auoit de moult beaux Palais, de grands

manoirs, & beaux iardinaiges, par tout bouterent le feu, & tout allerent gaſtant. Quand le Seigneur de Leſcandelour veid que nos gens ne faiſoient ſemblant de eulx deſloger, il enuoya ſes meſſaigers deuers le Mareſchal, & luy manda en ſe complaignant, que moult eſtoit eſmerueillé pourquoy il luy faiſoit ſi grand guerre, veu que oncques il n'auoit porté dommaige à luy ne à nul des ſiens, ne meſmement aux Geneuois, parquoy ils deuſſent ce faire, & que ſ'il luy plaiſoit auoir paix auec luy, que à touſiourſmais ſeroit ſon amy, & aux Geneuois auſſi, en tout le ſeruice que il pourroit faire, & que il preſentoit luy, ſa puiſſance, & Seigneurie, pour eſtre auec luy contre le Roy de Cypre, & contre qui il luy plairoit. Apres ces nouuelles, le ſaige Mareſchal, qui toutes choſes deſiroit faire au mieux, aduiſa que il ne ſçauoit ſ'il auroit guerre au Roy de Cypre, & que ſ'il y auoit guerre, celle contrée eſtoit bonne & aſſez pres pour eulx refraiſchir, & pour auoir viures. Si eut de ceſte choſe aduis auec ſon Conſeil, où il fut deliberé que le meilleur eſtoit de faire paix, puis que ſi humblement le requeroit. Et ainſi le feirent, & tantoſt apres le Mareſchal, qui quatorze iours auoit demeuré au lieu, ſe retira à tout ſon oſt en ſes galées.

CHAPITRE XVIII.

Comment la paix fut faicte entre le Roy de Cypre & le Mareschal, & comment il voulut aller deuant Alexandrie.

QVAND le Mareschal se retira en ses galées, luy veindrent nouuelles que paix estoit faicte entre luy, les Geneuois, & le Roy de Cypre, si la maniere des conuenances luy plaisoit. Si appella son Conseil, & feut veu que les conditions des dictes conuenances estoyent toutes telles que ils demandoient. Si agrea la paix, de laquelle auoir fut assez ioyeux, afin de mettre à effect le bon desir qu'il auoit de porter dommaige aux mescreans, & fut son intention d'aller en Egypte deuant Alexandrie. Adonc manda querir tous ses patrons de naues & de galées. Si leur dict l'intention qu'il auoit, & ce qu'il voyoit à faire, si vouloit que partie du nauire allast deuant. Les dicts patrons luy respondirent que à partir de là pour prendre leur adresse tout droict en Alexandrie, le vent leur estoit trop contraire, parquoy ils ne pourroient nullement prendre le port d'Alexandrie: mais leur conuenoit retourner à Rhodes, & de là prendre l'adresse du vent. De laquelle chose faire leur en donna le Mareschal licence. Et luy à tout ses galées s'en retourna vers

Cypre, pour certifier & confirmer la paix, telle que le grand Maistre de Rhodes l'auoit bastie & faicte auec le Roy de Cypre. Si alla tant qu'il arriua à vn port de galées qui s'appelle Pandée, où le dict grand Maistre de Rhodes & le Conseil du Roy de Cypre l'attendoient. Et fut là iurée & confirmée la dicte paix. Et quand ce feut faict, par la priere du dict grand Maistre, & aussi des gens du Roy de Cypre, il alla plus oultre, où le Roy de Cypre & luy se trouuerent ensemble. Et luy veint le dict Roy au deuant, lequel le receut à tres-grand honneur & chere, & le mena en ses chasteaux & citez, où il auoit faict grand appareil pour sa venuë. Si voulut donner de tres-grands dons au Mareschal, & vingt-cinq mille ducats comptant. Mais il ne les voulut oncques prendre, ains l'en remercia grandement, en disant que il ne l'auoit point desseruy, & qu'il n'en auoit pas besoin, car le Roy de France son souuerain Seigneur luy donnoit assez. Mais s'il luy plaisoit l'aider de ses gens d'armes, & des souldoyers qu'il auoit en son pays, & de ses galées luy voulust prester, pour aller auec luy sur les mescreans, que ce prendroit-il volontiers, & grand gré luy en sçauroit. Et le Roy luy respondit que ce feroit-il volontiers. Si luy bailla deux de ses galées chargées de gens-d'armes, combien que l'vne s'enfuit; car c'estoient coursaires. Là auoit esté le Mareschal quatre iours. Si ne voulut plus sejourner, adonc preint congé du Roy, & s'entredonnerent de leurs ioyaulx. Si entra à toute sa gent en ses galées, en intention d'aller

droict

droict en Alexandrie. Tost feurent en mer, mais n'eurent pas grandement erré, comme les mariniers tiroient à tourner enuiron l'Isle de Cypre, pour tenir leur chemin en Alexandrie, apres les naues que le Mareschal y auoit deuant enuoyées, qu'il commença vn vent contraire si tres-grand, que pour sens & puissance que mettre y sceussent ne pouuoient auant aller, combien que de tout leur pouuoir s'en efforçassent & estonnassent. Ne leur dura pas petit cest estrif, ains y feurent trois iours entiers, & si n'auoient mie à aller plus de six milles à estre en l'adresse du vent qui les conduisit droict en Alexandrie. Quand les mariniers veirent que de toute leur puissance ne pouuoient auant aller, dirent au Mareschal que oncques en leur vie telle chose n'auoient veu, & quant estoit d'eulx ils pensoient que c'estoit miracle de Dieu, qui ne vouloit mie pour aulcun grand bien, ou pour le sauuement de luy & de ses gens, que il allast celle part: car selon qu'il leur sembloit ce vent n'estoit taillé de cesser d'vn grand temps. Si eut en conseil que il laissast celle voye, & allast aultre part. Adonc eut aduis d'aller en Syrie deuant Tripoli, car là seroit ce voyage bel & bon, & si auoit en poupe vent propice. Si voulut là aller, nonobstant que les Geneuois luy cóseillassent de s'en retourner à Gennes, & disoient que il auoit assez faict. Mais ce ne voulut-il mie faire. Si alla tant que il arriua à Famagouste: mais pour celle fois gueres n'y arresta. Si prit là vne galée, & le lendemain au matin arriua deuant Tripoli.

CHAPITRE XIX.

Comment les Venitiens auoient faict sçauoir par les terres des Sarrasins que le Mareschal alloit sur eulx; & comment le dict Mareschal alla deuant Tripoli.

OR NOVS conuient retourner à la narration que cy deuant ay dicte & representée de la haine couuerte d'entre les Venitiens & les Geneuois. Pour laquelle, comme deuant est dict, par l'enuie que auoient les dicts Venitiens contre les Geneuois, moult se voulurent peiner s'ils eussent peu de desaduancer leur prosperité: mais que si cautement feust que on ne l'apperceust. Et par trouuer voye de leur tollir leur bon Gouuerneur, par le sens & valeur duquel montoit leur gloire de mieulx en mieulx, leur sembloit bien que plus grand meschef & desaduancement ne leur pouuoient faire. Mais toutesfois de leur courir sus ouuertement n'osoient, encores que ils feussent trop plus de gens. Et pour attaindre à leur intention, auoiét cerché vne aultre tres-faulse voye, & par ce n'y cuidoient mie faillir. Mais ce que Dieu garde est bien gardé. Car ils auoient enuoyé leurs messaigers par toutes les terres des Sarrasins sur la marine de là enuiron, tant en Egypte, comme en

Syrie, & par tout aultre part, pour annoncer & faire sçauoir la venuë du Mareschal, & dire que ils feussent sur leur garde: car il alloit sur eulx à grand ost. Et qu'il soit vray que la venuë du Mareschal feirent sçauoir les Venitiens aux Sarrasins, feut certainement sceu, comme il sera cy apres dict, & comment ce fut. Si en paroissoient bien les enseignes là endroict, & autre part, que aduisez en auoient esté, & de longue main. Car tout le port & le riuaige de Tripoli estoit couuert de Sarrasins, qui tous armez là l'attendoient à receuoir aux pointes des lances. Laquelle chose ne peult estre que là eust telle assemblée, si auant le coup n'en eussent esté aduisez. Car ils estoyent en moult bel arroy de combatre, par grands batailles à cheual & à pied. Et y auoit des gens du Tamburlan bien enuirō six cent cheuaulx, armez & couuerts tant richement de fin veloux & drap d'or, & de tous habillemens riches, que oncques homme ne veid en bataille ne en faict d'armes plus belle chose, & ceulx qui dessus estoyēt, estoyent armez de beaux paremens, & monstroient semblant d'estre gens de grand vigueur, & auoir desir de combatre, & sembloient estre personnes de grand honneur & de grand estat. Quand le preux & vaillant Mareschal veid celle assemblée, laquelle chose en piece n'eust pensé, feut moult esmerueillé: mais non mie pourtant esbahy ne espouuanté. Ains dict à visaige hardy que pourtant ne lairroit à descendre, à l'ayde de Dieu, nonobstant que son Conseil luy feist la chose moult doubteuse, pource

que peu de gens estoyent contre tant de Sarrasins: mais il dict que pourtant ne lairroient. Adonc le Mareschal enuoya Montjoye le Herault par les galées dire à tous qu'ils s'appareillassent de descendre à terre par belle ordonnance, comme il leur auoit ordonné. Apres ce tantost & vistement feit le dict Mareschal ferir des proues à terre. Si preindrent haultement trompettes à sonner, & les arbalestriers qui tous feurent rangez sur les galées, preindrent druëment à tirer pour faire retirer les Sarrasins, en sorte que nos gens peussent arriuer. Et semblablement tiroient vers les nostres leurs archers: mais leur trait ne feut mie pareil, ne de telle force. O Dieu, comme on pourroit là veoir bonne gent à l'espreuue, & comment l'effect de leurs hardis couraiges comme de lyons se demonstroit. Et vrayement dict l'on bien vray, Selon Seigneur maisgnée duite. Car leur bon conduiseur par ses biensfaicts leur accroissoit le cœur, leur donnoit hardiesse, & leur ostoit toute peur. Adonc veissiez commencer dur estrif contre ceulx qui les premiers descendoient, & contre eulx venoient les Sarrasins pour defendre le port, & les repousser à pointes de lances. Mais là veid-on hardiment saillir ces gens d'armes en l'eaüe, & entrer iusques au col pour aider à leurs compaignons. Ha Dieu que on doibt bien priser, aimer & honnorer si noble gent, qui leurs corps & leurs vies exposent pour le bien de la Chrestienté, & bien doibt-on prier Dieu pour eulx & pour leurs semblables. Car quand ils sont bons, & font leur debuoir, c'est

le sauuement d'vn pays contre tous ennemis. Et certes on ne peult trop honnorer ne faire de bien à vn vaillant homme d'armes; car moult en est le mestier perilleux. Et de tant que plus y a de peine & de difficulté, de tant en est-il plus digne de grand honneur & de grande remuneration. Ainsi comme vous voyez fut là grand estrif: car les Sarrasins fort se deffendoient, & les Chrestiens par grand vigueur les assailloient. Si vous asseure que là peust-on veoir faire maintes belles armes, main à main, & maint tour de bataille. Et là veid-on qui feut hardy, & qui bien s'y esprouua, & qui pris d'armes deust auoir. Car n'y conuenoit mie petite force au port gaigner contre telle defense, où estoyent bien six Sarrasins contre vn Chrestien. Si y souffrirent moult nos gens, & moult en y eut de morts & de blessez. Et non pourtant la bonne fiance que ils auoient en Dieu, & nostre Dame, & la vaillantise & proüesse de leur bon conduiseur qui là n'estoit mie oiseux; ains estoit fiché és plus drus coups, & là faisoit tant d'armes comme homme plus faire peut, leur donnoit force & couraige. Pour laquelle chose, à l'ayde de Dieu, tant s'y peinerent, & tant y ferirent & trauaillerent, que malgré tous les Sarrasins preindrent terre, & gaignerent le port & la force du trait des arbalestriers, & des canons qu'ils leur lançoient de dedans les galées, feit les Sarrasins retirer. Si se reculerent assez loing du port, & allerent prendre place pour donner la bataille à nos gens.

CHAPITRE XX.

La belle ordonnance du Mareschal en ses batailles, & comment il desconfit les Sarrasins.

ADONC les Sarrasins arrégerent leurs gens en belle bataille, & en tres-belle ordonnãce. Les gens de cheual, comme i'ay dict dessus, se meirent deçà & delà és deux aisles de la bataille de pied: & là se teindrent de pied coy. Le vaillant Mareschal de France feit vn petit prendre haleine à ses gens; car moult auoient souffert de peine à gaigner le port. Si les feit boire vn coup & eulx refraischir: car grand chauld faisoit, & puis les admonesta que ils feussent bonnes gens: car il auoit esperance en Dieu, & en la vierge Marie, que ils auroient bonne iournée. Si se meit en ordonnance, & en belle bataille. Et ainsi le petit pas tous ioints & serrez ensemble, les lances sur les cols, allerent vers les Sarrasins qui au champ les attendoient. Quand ils feurent approchez, trompettes preindrent à faire grand bruit, adonc commencea le trait grand & fier d'vn costé & d'autre. Mais nos gens pour leur trait ne laisserent que ils ne leur allassent courir sus fierement, & de hardy couraige, par telle vertu que tous les Sarrasins espouuenterent. Ha qu'est-ce que de

vaillante gent ? Vn en vault mille, & mille faillis n'en vaillent vn bon. Et vrayement est-il bien vray ce que dict Valere en parlant du faict des Romains, que cinq cent bons hommes peuuent & suffisent, telle fois aduient, contre dix mille. Et que petite quantité de bonne gent puisse forçoyer aulcunesfois contre grand foison, appert par ces vaillantes gens icy, par ce que il s'en ensuiuit. Car dés l'assembler monstrerent-ils leur fierté, quand oncques ne s'esbahirent pour la quantité d'ennemis qu'ils voyoient contre eulx qui si peu de gens estoyent. Si coururent sus aux Sarrasins par grand vertu, & leur bon Duc & conduiseur estoit entre sa gent qui leur donnoit exemple de ce que faire debuoient, & les ennemis d'aultre part ne s'y faignoient. Si fut dure & aspre la bataille, où maints perdirent la vie de chascun costé. Mais trop auoient Sarrasins du pire. Car la hardiesse & force de nos gens, & le grand trait des arbalestriers les abatoit morts druëment, & ainsi dura grand piece. Mais que vous dirois-ie des armes que chascun feist, ne des coups que donna vn chascun. Trop ma matiere en eslongneroye. Mais pour ramenteuoir en bref, sans faillir tant bien & tant vaillamment le feist le preux Mareschal, que mieux ne peust. Aussi feit le Grand Maistre de Rhodes, nommé Messire Philebert de Nouillac, Messire Remond de Lesture, Prieur de Thoulouze, Messire Pierre de Boffremont, Cheualier de Rhodes, & toute la compaignée du dict Grand Maistre. Si feit Chasteaumorant au cœur

vaillant & fier, l'Hermite de la Faye, qui de voyager ne feut onc recreant, Messire Louys de Culan, Mareschal de l'ost, & maints autres bons & vaillans Cheualiers, dont pour cause de briefueté ie tais les noms. Des Escuyers Tercelet de Cheles, Iean de Nenny, Richard Monteille, Guillaume de Tollegny, & Huguenin son frere, Guillemin de Labesse, le bastard de Rebergues, Iean Dony, Regnauld de Camberonne, le Barois, & plusieurs autres vaillans Escuyers, tous tant y feirent à la force de leurs bras, & à la vigueur de leurs couraiges, que à tousiours mais eulx & tous ceulx qui là de leur compaignée se trouuerent, en doibuent à tousiours estre honnorez. Et à brief parler, l'effect de leur loüange appert à l'œuure. Car ceulx qui n'estoient pas plus d'enuiron deux mille combatans, se trouuerent en ceste bataille tenir pied & estail à plus de quinze mille Sarrasins. Voire par telle vertu, que nonobstant leurs beaux cheuaulx richement parez, & ceulx qui dessus estoyent bien armez, qui estoyent en nombre bien sept cent, qui de toute leur force mie ne s'y faignirent de rompre nos gens, & leur bataille, si ne peurent-ils souffrir le fais tant du traict des arbalestriers, comme des coups des bons Chrestiens; ains leur conueint desplacer & se retirer, tant que petit à petit prirent à eulx departir & laisser la bataille. Mais ce ne fut mie sans leur tres-grand dommaige, car moult en y eut de morts & d'affolez. Et ainsi se departirent les Sarrasins, qui partir peut. Et nos gens moult ne les suiuirent, ains se teindrent là tout coys. Et les

ennemis

ennemis tant par force comme par cautele s'esloignerent de la marine: car ils cuiderent que les Chrestiens les suiuissent, & penserent que quand ils seroient loing de leur nauire, ils se mettroient entre eulx & le nauire. Et ainsi les enclorroient. Mais le saige Mareschal, à qui rien d'armes ne conuenoit apprendre, fut tout aduisé de leur cautele, pour ce ne les voulut suiure. Mais ores oyez grande hardiesse de Cheualier, & courageuse volonté de vaillant Cheuetaine. Quand les Sarrasins feurent eslongnez, il meit derechef ses batailles en ordonnance, & defendit sur peine de perdre la vie que nul ne feust tant hardy de retourner en galée, ne de deguerpir la place. Si feit son nauire tirer arriere, & dit, que sans faillir il combatroit derechef les Sarrasins. De ce propos ne peut estre desmeu, nonobstant que plusieurs luy conseillassent que plus n'en feist. Car assez y auoit acquis honneur, ce leur sembloit. Mais à ce ne voulut-il entendre. Si feut ordonnée son auantgarde, puis sa grosse bataille, & apres l'arriere-garde, & aux Cheuetains bien commeit ce qu'ils debuoiẽt faire, si les pria & enhorta de eulx y bien porter. Quand les Sarrasins veirent le saige appareil, & la grande hardiesse du vaillant Cheuetaine & de sa gent, ils doubterent, & grand semblant en feirent. Car ils se partirent de là où ils estoyent, & allerent prendre place coste les iardins de Tripoli, qui moult sont drus & espais, afin que si besoing eussent de fuir se fichassent dedans. Là ordonnerent en leur bataille les gens à pied, & és deux aisles les gens de

cheual. Le Mareſchal enuoya l'auant-garde premierement aſſembler, & la conduiſit Meſſire Louys de Culan ſon Mareſchal, & il la ſuiuoit de pres à tout ſa bataille. Quand ils feurent approchez des Sarraſins, de beau traict les saluërent, & au reciproque les Sarraſins eulx, & puis viſtement les allerent aſſaillir, & iceulx fort ſe defendirent: mais nos gens de pres les requirent, & ſi fort les preſſerent que ils prirent à chanceler. Quand ceulx de cheual veirent les leurs qui ſe prenoient à reculer, ils ſe departirent, & cuiderent venir enclorre la bataille du Mareſchal, mais ceulx de l'arriere-garde par tel randon les prirent à ſeruir de bon traict, que oncques enfoncer ne les peurent. Adonc leur courut ſus le fier Mareſchal à tout ſa bataille, & main à main prirent à combatre. Et là y eut aſſez d'hommes & cheuaulx abatus, qui depuis ne releuerent. Si feurent toutes les batailles aſſemblées, où il y eut fiere meſlée, & des morts & des naurez largement de tous coſtez. Mais à quoy plus long compte vous en ferois-ie? A tant alla la choſe, que plus n'eurent pouuoir les Sarraſins de tenir eſtail, ne de ſouffrir, & fuir les conueint pour garentir leurs vies. Si leur feirent les iardins bon meſtier, eſquels deſconfits ſe ficherent ceulx qui eſchapper peurent. Si guerpirent la place, & fuit qui peut: mais maint en y eut qui ſi pres feurent pris, qu'eſpace n'eurent de fuir: ains y laiſſerent les vies, & ainſi ſe cacherent là les fuitifs de la bataille & le demeurant des morts. Le Mareſchal qui ainſi les voyoit là fuir à garant, à peu qu'il n'enrageoit dont

iceulx luy eſchappoient, & tant eſtoit ſur eulx acharné qu'apres eulx és iardins ficher ſe vouloit. Mais ceulx qui l'aimoient le prierent pour Dieu que il ne le feiſt : car trop y ſont les lieux diuers & deſtournez, parquoy ſ'ils y fichoient iamais pied, n'en retourneroit. Si ſ'arreſta là, & ſe teint au champ grand piece pour attendre & veoir ſi de nulle part Sarraſins ſauldroient pour le combatre, & ſi ceulx qui fuis eſtoient ſe raſſembleroient: mais de ce n'auoient-ils garde, car nul n'en auoit vouloir. Et quand aſſez eut attendu, & que chaſcun luy diſoit qu'il ſ'en retournaſt en ſon nauire, & qu'il auoit eu belle iournée, ſ'en reueint en belle ordonnance l'auant-garde deuant, & la bataille apres, & puis l'arriere-garde. Et en tel arroy, & en loüant Dieu ſe bouta en ſon nauire.

CHAPITRE XXI.

Cy dit comment on ſceut certainement que les Venitiens auoient faict ſçauoir aux Sarraſins la venuë du Mareſchal, & comment il print Botun & Barut.

NE FEVT mie encores ſaoulé de greuer les Sarraſins le vaillant Mareſchal, quoy que on luy diſt que à grand honneur retourner ſ'en pouuoit, car bien auoit exploicté. Mais de ce ne feut pas d'accord. Si ſe partit de Tripoli,

comme dict est, & au partir de là il oüit nouuelles que vne naue de Sarrasins estoit au chemin de Barut. Si commeit tantost pour y aller le Seigneur de Chasteaumorant, & auec luy de bons gens d'armes, à tout deux galées. Si allerent tant que ils veinrent assembler aux Sarrasins, & si dure escrime leur liurerent que tous les occirent, & prirent la naue: puis liés & ioyeux s'en retournerent. Le Mareschal s'en alla à Boton, qui est vne grosse ville champestre; qui tost feut pillée, & les Sarrasins qui y feurent trouuez tous mis à mort, & par tout mis le feu, & de là teint son chemin droict à Barut. Et à reuenir à ce que deuant i'ay dict, comment certainement on sceut que les Venitiens auoient notifié & faict sçauoir aux Sarrasins la venuë du Mareschal, adueint que ainsi comme il approchoit la dicte ville de Barut, il veid partir du port vn vaisseau appellé Gripperie, lequel s'en cuidoit fuir vistement auant que le Mareschal arriuast, & ne pensoit que nul s'en donnast garde: & pour mieulx cuider eschapper sans que on l'apperceust, prit le large de la mer, & fuyant s'en alloit. Mais le Mareschal qui l'apperceut enuoya apres tantost vne galée qui tost le prit. Si l'amena deuers le Mareschal, lequel s'enquit quelles gens y auoit, & sceut que c'estoient Venitiens. Si feit venir deuant soy le principal de ce vaisseau, & moult l'interrogea tant par amour que par menaces pour quelle cause ainsi s'enfuyoit. Et à brief parler, quoy que il le celast au premier, tant feit le Mareschal, sans luy faire mal ne grief, que il confessa & recongneut que sans fail-

lir il n'auoit cessé d'aller par mer par grande diligence, pour annoncer en toutes les terres & contrées des Sarrasins de là enuiron, c'est à sçauoir de Syrie & d'Egypte, & de ces marches, la venuë du Mareschal, & qu'ils s'apprestassent contre luy: Car il leur venoit courir sus à grande armée, & que ce auoit-il annoncé à Barut, & par tout aultre part. Si passoit par là pour veoir comment ils auoient exploicté. Ceste chose racompta iceluy au Mareschal, & ce luy tesmoignerent ses compaignons, & que à ce faire estoient commis de par la Seigneurie de Venise. De ceste tres-grande mauuaistié, laquelle iamais n'eust cuidé, feut moult esmerueillé le Mareschal, & feut en grande deliberation si ceulx qui venoient de bastir ce mauuais œuure il feroit lancer en la mer. Toutesfois delibera que non; car ils luy auoient racompté debonnairement, & aussi le meffaict n'estoit mie si grand à eulx comme à ceulx qui enuoyé les y auoient. Si ouura adonc de la tres-grand franchise de son noble cœur, comme celuy qui n'en daigna faire compte, & les laissa aller. Laquelle chose peu d'autres eussent faict: mais ne vouloit nullement que par luy ne à son occasion fut meu debat entre les Venitiens & les Geneuois. Si teint son chemin droict à Barut. Mais si tost ne fut arriué, que bien s'apperceut de l'ouuraige que les Venitiens auoient basty. Car deuant luy voyoit tout le port couuert de Sarrasins arrangez en bataille, pour luy defendre le saillir hors. Mais de ce n'eurent-ils mie le pouuoir. Car tantost le hardy combatant comme

lyon feit de grand randon ferir de proüe en terre, & les arbaleſtriers tirer druëment à celle chiennaille qui là brayoient comme enragez, & ſi bien les ſeruirent de traict que pluſieurs en larderent. Si leur conueint ſe retirer malgré leurs dents, & les noſtres ſaillirent hors encouragez de leur courir ſus par grand vertu. Mais quand les Sarraſins veirent leur ordonnance, ne les oſerent attendre, ains ſ'enfuirent, & nos gens feurent là tous ordonnez pour donner la bataille: mais ne trouuerent à qui parler. Si alla le Mareſchal deuant Barut, & feit aſſaillir la ville par telle force que les Sarraſins qui dedans eſtoyent feurent eſpouuâtez, ſi que pluſieurs d'eulx ſ'enfuirent par autre coſté; & ceulx qui dedans demeurerent la defendirent de tout leur pouuoir. Toutesfois à la fin par force feut priſe, & mis à l'eſpée les Sarraſins qu'ils y trouuerent, & tout fourragé & pillé ce qu'il y auoit: Mais gueres n'y trouuerent, pource que aduiſez en auoyent eſté, parquoy la ville eſtoit vuide de tous biens & de toute marchandiſe, que ils auoient retirez & muſſez és bois & és montaignes, comme il feut rapporté au Mareſchal. Si feit le feu bouter par tout, & au nauire qui eſtoit au port, & ce faict ſe retira en ſes galées.

CHAPITRE XXII.

Cy dit comment le Mareſchal alla deuant Sayete, & la grande hardieſſe et vaillance de luy contre les Sarraſins.

APRES ce ſe partit de Barut le Mareſchal, & teint ſon chemin en Egypte pour aller deuant Sayete, en intention de la prendre ſ'il euſt peu. Et quand il feut approché du port; tout ainſi que és autres lieux auoit faict le trouua bien fourny de Sarraſins, qui en belle bataille l'attendoient: mais n'eſtoient mie en petite quantité; car plus de douze mille en y auoit tant à pied que à cheual. Mais de ce ne feit cas le ſaige Mareſchal, qui ſa fiance auoit toute en Dieu; ains feit ferir en terre, & ſalüer les Sarraſins de bons viretons & de bombardes, ſi ſouuent & menu, que oncques ne trouuerent ſi mortelle rencontre. Si en y eut là tant de morts, que tout le grauier en feut couuert. Et tant eſtoyent iceulx de grande volonté contre nos gens, que trop enuis ſe deſplaçoient. Mais toutesfois force leur feut de fuir, ou mal euſt eſté pour leurs peaulx. Car ſi là ſe feuſſent longuemẽt tenus, leur troupeau feuſt de moult appetiſſé. Si leur conueint reculer à toutes fins. Nos gens ne dormirent mie, ains ſaillirent contre eulx par grande hardieſſe à qui mieulx mieulx, & comme ſangliers ſe fichoient en la marine iuſques au ventre pour leur courir ſus. Et feut tout le premier qui y ſaillit le bon Eſcuyer Iean de Ony cy deſſus nommé, qui par ſon bien faire bon exemple donna aux autres, & les Sarraſins qui grãd couraige auoient contre eulx ſe trauailloient de les repouſſer. Mais oyez la grande fortune contre nos gens, qui leur doibt tourner à grand los & pris. Car droict à celle

heure se leua vn vent si grand & si contraire qu'il n'estoit mie en la puissance de eulx que toutes les galées peussent arriuer, ne tout le nauire, pour aller aider à ceulx qui combatoient: dont les combatans eurent grand honneur. Parquoy telle fois estoit que la grand presse & quantité des Sarrasins si fort les chargeoit, que à peu leur conuenoit rentrer en la marine. Mais adonc reuenoit à grand tas le traict des galées de bombardes & de viretons, qui abatoient à tas les plus huppez. Ainsi dura cest estrif par longue piece. Mais que vous en dirois-ie? A la parfin tant vaillamment s'y porterent nos gens, & tant bien le feirent, que à tres-grand peine le port prirent, mais auant moult y souffrirent. Ha quel honneur à vne poignée de gens, qui n'estoient pas plus de cinq cent contre telle multitude! Le vaillant Cheualier Leonidas à tout trois cent Cheualiers sans plus, deffeit l'ost de Xerxes le grand Roy de Perse, quand il le preit à despourueu en ses pauillons. Car iamais n'eust pensé que iceluy Leonidas à si peu de gens eust eu telle hardiesse, & les Histoires en font grand compte & à bon droict. Mais pourquoy ne dirons-nous abysme de hardiesse & de proüesse estre en celuy vaillant Mareschal, & en sa noble compaignée, qui ne prit pas les Sarrasins despourueus en leurs pauillons; mais luy feut trouué despourueu de gent, mais non pas de force & de hardiesse, contre si grande multitude de gent, voire en tel faict comme de prendre port si mal à son aduantaige; Et toutesfois il vainquit, & si il ne pouuoit
auoir

auoir secours des siens. Car la mer deueint si grosse que les galées ne pouuoient approcher de terre, comme dict est. Mais ores oyez derechef la vigueur de la tres-grande hardiesse de son couraige, lequel ne s'espouuenta pas de se trouuer auec si peu de gent contre tant d'ennemis, ains tout ainsi que si ils eussent esté dix mille, alla prendre place en plaine terre deuant la bataille des Sarrasins, qui s'estoyent retirez de la marine tous arrangez comme pour combatre; mais si pres d'eulx s'alla mettre, que les Sarrasins tiroient de belle visée de leurs arcs dedans la bataille de nos gens. Et ainsi demeura en celle place de pied coy en despit d'eulx l'espace de cinq heures, en attendant que la mer feust accoisée, & qu'il eut toute sa gent, afin de combatre les dicts Sarrasins, & assaillir la ville, ainsi qu'il auoit proposé; dont moult estoit troublé de l'empeschement que le vent faisoit à arriuer son nauire: mais nonobstant toutes ces choses-là, se tenoit de tel semblant que oncques Sarrasins n'oserent venir contre luy de plain eslans. Et plusieurs fois s'essayerent de rompre la bataille au front de deuant, & aucunes fois aux bouts & aux costez; mais pour la tres-belle & saige ordonnance que le Mareschal tenoit, tant en arbalestriers qui estoyent enuiron deux cent, & és gens d'armes qui gueres plus n'estoyent, qui tous se tenoient ioincts & serrez ensemble comme vn mur, n'eurent oncques les Sarrafins la hardiesse de venir enfoncer, & tant comme ils en approchoient c'estoit à leur grande confusion. Car maints en y eut

d'occis & d'affolez du traict & du ject des lances. Et ainsi comme vous oyez le Mareschal se teint là tant que ja approchoit la nuict. Et quand il veid que la mer ne s'appaisoit point, parquoy il peust auoir sa gent, dont moult grandement luy pesa d'ainsi faillir à parfournir son intention, en partit en tres-belle ordonnance, & rentra en son nauire. Et iugez entre vous qui ce oyez, si il doibt de ceste valeur & grande hardiesse grand honneur auoir, d'oser tenir pied contre tant d'ennemis, pour le semblant duquel & fiere contenance, & la grande resolution dont ils le voyoient, nonobstant que ils feussent en grand nombre, les espouuantoit, & ostoit cœur & hardiesse. Mais il n'est pas de doubte que si aulcun signe de recreandise ou de peur y eussent veu, luy eussent couru sus, ne iamais pied n'en feust eschappé.

CHAPITRE XXIII.

Cy dit comment le Mareschal alla deuant la Liche, & les embusches que les Sarrasins auoient faictes pour le surprendre.



LE MARESCHAL se partit adonc, & tant erra par mer, nonobstant le grand vent qu'il faisoit, qu'il veint deuant vne grosse ville qui sied comme à vne lieüe de la mer, nommée la Liche: Mais quand il veint

deuant le port, ne trouua pas en sa compaignée le quart de ses galées: car le grand vent qu'il auoit faict la nuict les auoit esloignées & separées les vnes des autres, & desuoyées de leur chemin: & pour les grands feux que les Sarrasins faisoient sur la marine en faisant grand guet, ne pouuoient choisir l'adresse des galées qui deuant alloient. Si demeura là tout le iour le Mareschal, & ne vouloit descendre sans tous ses gens. Car grande partie de ceulx qu'il auoit auec luy estoient malades & blessez; Et y feut iusques à basses Vespres, en attendant son nauire, dont moult luy ennuyoit. Car il ne voyoit mie sur le port plus de trois mille Sarrasins, & d'eulx cuidoit-il bien venir à chef. Et adonc arriua son nauire: mais il estoit trop tard pour descendre. Ha Dieu, comment est vray le Prouerbe qui dict, Ce que Dieu garde est bien gardé, & l'Escriture saincte qui dict, Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Car manifestement on peult veoir en ceste occasion que Dieu vouloit garder le Mareschal comme son cher seruiteur, & sa compaignée aussi, par ce qui a apparu ainsi, cóme compter orrez. Le Mareschal, qui auoit esperance le lendemain au matin besongner, feit mettre en vne galée Messire Iean d'Outremarin Geneuois, & Messire Choleton, pour bien aduiser deux tours qui siéent sur le port de Liche, en espoir de les assaillir le lendemain, & se tira vn peu loing, comme Dieu de sa grace l'en aduisa. Quand les Sarrasins veirent que il se retiroit, ils cuiderent que il se departist, adonc manifestement descouurirent leur em-

busche, & saillirent hors de deux parts. C'est à sçauoir de derriere vne montaigne & d'vn bois, qui estoit entre la ville & le port, bien trente mille Sarrasins, & à pied & à cheual, qui tous veinrent sur la marine crians & brayans comme diables d'enfer. Et quand le Mareschal & sa compaignée les veirent en telle quantité, loüerent nostre Seigneur de la grace que il leur auoit faicte dont l'aduanture estoit aduenuë, par quoy le iour n'estoyent descendus, & le reputerent comme à miracle de nostre Seigneur, qui de sa grace les auoit voulu sauuer.

CHAPITRE XXIV.

Comment le Mareschal, pour ce que ia se tiroit vers l'Hyuer, s'en voulut retourner à Gennes.

DE LA Liche se partit le Mareschal, Car bien veid que impossible seroit à si peu de gens qu'il auoit de forçoyer tāt d'ennemis, veu que encores moult estoyent les siens foibles, & que moult en y auoit de malades & blessez. Si s'en retourna derechef en Cypre à Famagouste, pour laquelle Cité auoit esté le debat d'entre le Roy de Cypre & les Geneuois, comme dict est, ausquels elle demeura paisiblement. Et pour ce feut necessité qu'il la visitast. Si oüit de leurs causes & questions, & determina de

leurs querelles au mieulx qu'il peut, ſelon le temps qu'il y arreſta, qui ne fut pas plus de huict ou dix iours. Si eſtablit Officiers, & leur donna Ordonnances de gouuerner, & bien leur chargea que bonne Iuſtice feiſſent. Puis veint à Rhodes, où le grand Maiſtre du dict lieu moult l'honnora & feſtoya, & là ſejourna enuiron dix ou douze iours. En celuy eſpace de temps que il ſejourna, il ordonna que trois de ſes naues feuſſent appreſtées, & là deſſus feit monter tous les malades & bleſſez de ſa compaignée, dont il y en auoit grand foiſon, tant Cheualiers & Eſcuyers, comme arbaleſtriers, varlets, & mariniers. Tant que pour la grande quantité des dicts malades conueint que le Mareſchal reteint petite compaignée pour luy. Car il meit le plus de ſes gens d'armes ſur les dictes trois naues, pour les conduire & gouuerner. Si eſtoit demeuré ſi mal armé, que auec ce que il auoit peu de gens, à peine auoit-il de douze à quatorze cent arbaleſtriers. Des dictes trois naues les deux ſe partirent auſſi toſt comme luy, dont il ne ſe peut ayder, & l'autre ſejourna à Rhodes vn mois, & puis à ſon retour perit en Sicile, dont dommaige feut & pitié, pour les bonnes gens qui deſſus eſtoyent. Et ainſi ſe partit le Mareſchal du dict grand Maiſtre, & par le conſeil de ſes gens qui moult l'en admoneſtoient, delibera de ſ'en retourner à Gennes, ſans plus faire pour celle faiſon. Car ja tiroit vers le temps que la mer ſouuent ſ'engroſſe, pour cauſe de la mutation des vents, c'eſt à ſçauoir de l'Hyuer. Si ſe meit en mer à ſi petite

compaignée, comme dict est. Tant alla sans mal, ne sans encombrier, que il veint iusques en la Morée. Et quand il feut là venu, cuidant paisiblement s'en venir le demeurant de son chemin, quand il feut au port, que on dict le cap Sainct Ange, adonc luy veinrent deux des naues qu'il auoit laissées à Rhodes, moult bien garnies de bonnes gens d'armes & d'arbalestriers à grand foison, desquels il ne preit nuls, pour ce que il n'esperoit point en auoir à faire.

CHAPITRE XXV.

Comment les Venitiens, pour auoir achoison de faire ce qu'ils feirent apres, se alloient plaignans du Mareschal de la prise de Barut.

OR ME conuient derechef tourner au faict & à la matiere des Venitiens, pour conclurre & terminer ce que i'ay dict deuant, c'est à sçauoir en quelle maniere creua l'enfleure de l'enuie portée en leurs couraiges ja par long temps, & le venin qui en saillit laid & abominable. Quand les Venitiens veirent que tout ce qu'ils auoient basty vers les Sarrasins contre le Mareschal ne leur auoit rien valu, determinerent entre eulx, que comment qu'il feust,

tandis que ils auoient lieu & commodité, s'ils pouuoient viendroient à leur intention. Car s'il arriuoit à Gennes, à peine iamais y auiendroient, si d'aduanture n'estoit que si à point le trouuassent, veu que il estoit moult petitement accompaigné, parce qu'il auoit enuoyé grande partie des galées & du nauire de son armée, & que il n'auoit soupçon de nul encombrier, & de tout ce se prenoient-ils moult bien garde, comme ceulx qui autre chose ne guetoient que de sçauoir tout son dessein, pour leur poinct mieulx aduiser. Mais par cautele, pour plus couurir leur mussée volonté, voulurent trouuer aulcune achoison & couleur de cause raisonnable, & vont semer voix & paroles par maniere de plaintes à plusieurs gens, que ils voyoient bien que le Mareschal vouloit prendre debat à eulx, & que bien leur auoit monstré en la prise de Barut, auquel lieu leur auoit faict trop grand dommaige en leurs marchandises à grand foison que là auoient, & sans leur faire à sçauoir l'allée: De laquelle chose trop se tenoient mal contents d'ainsi estre desrobez & pillez, & le leur auoir perdu. Tant allerent ces paroles, que par aucuns des amis & bienueüillans du Mareschal luy feurent rapportées là où il estoit en la Morée, & que bon seroit qu'il se gardast d'eulx: Car il estoit à doubter que ils ne l'aimoient mie. De ceste chose feut moult esmerueillé le Mareschal, si respondit que il ne pouuoit nullement croire ne penser que ce feust vray que ils luy voulussent mal, ne que ils se plaignissent de luy. Car oncques en sa vie ne leur

auoit meffaict ; ains les auoit traictez en tous lieux où trouuez les auoit, aussi amiablement ou plus comme les propres Geneuois, comme ceulx que il reputoit ses amis, & aussi pour tousiours tenir & nourrir paix entre eulx & les Geneuois, & que aussi les Venitiens par tout où ils le trouuoient luy monstroient tant de signes d'amour qu'il s'en tenoit tres tenu à eulx. Et quand du faict de Barut, ne pourroit croire que malcontents s'en teinssent. Car ils sçauoient bien que plus d'vn an deuant il auoit enuoyé defier le Souldan, pour ce qu'il auoit pris des marchans Geneuois qui estoyent au Kaire, à Damas, & en Alexandrie, & les auoit rançonnez contre son saufconduit. Laquelle chose il auoit mandée aux dicts Venitiens, & faict sçauoir, afin qu'ils tirassent leurs biens & marchandises hors du pays, bien dix mois auant que il partist de Gennes. Et que ce ne pouuoit estre que ils eussent de leurs marchandises en la dicte ville de Barut. Car toute la trouuerent vuide. Et d'autre part, tant comme il y fut, ne deuant, ne apres, ne trouua Venitien, ne autre de par eulx qui luy notifiast ne dist que il y eust rien du leur. Car s'il eust sceu que ils y eussent rien eu, ne mesmement autres Chrestiens, ja à leurs choses n'eust souffert toucher. Car pour greuer Chrestiens n'estoit mie allé : mais seulement aux ennemis de la foy. Et encores s'il estoit ainsi que ils s'en teinssent mal contents, & ils luy faisoient à sçauoir que és choses prises il y eust eu du leur, sans faillir tout leur feroit rendre, & icelle responce leur feroit si aulcune

clameur

clameur ou plainte luy en venoit, de laquelle chose encores de leur part n'auoit oüy nouuelles. Et quant est que il eust volonté de prendre debat à eulx, ou que eulx se voulussent prendre à luy, s'il en eust eu quelque pensée, il n'eust pas renuoyé quatre de ses galées & autres galiotes de son armée, veu que ses gens estoyent tous foibles encores, & que moult il auoit perdu de ses arbalestriers. Si ne faisoit mie semblant de vouloir nul greuer, ne que il eust doubte aussi que nul le greuast. Car s'il l'eust pensé, aultrement se feust garny. Car bien en auoit eu le temps & commodité: mais s'en alloit son chemin simplement, comme celuy qui à nul ne vouloit nuire, & pensoit semblablement que nul nuire ne luy vouloit. Ces choses respondit le Mareschal à ceulx qui luy en parloient. Et tantost arriua au port que on dict le port des Cailles, & là veint coucher. Si adueint en celle nuict vn peu auant le iour, que il arriua vn petit vaisseau que on nomme Brigantin, & estoit Venitien, & cuidoient ceulx qui dedans estoient que ce feussent les galées des Venitiens. Car elles n'estoyent pas loing de là, comme oüir pourrez. Celuy apportoit plusieurs lettres de par les Venitiens au Capitaine de leurs galées, & à autres de sa compaignée, Et feurent ces lectres par ignorance baillées és mains du patron des galées du Mareschal, les cuidant celuy auquel elles auoyent esté recommandées bailler en la main du Capitaine Venitien. Mais quand il s'aduisa & apperceut que il n'estoit pas là où il cuidoit, si feut tant esbahy que il ne sça-

uoit que dire, ne que faire. Quand le patron le veid esbahy, il luy demanda où il cuidoit estre: Il dict que aux galées des Venitiens: mais il voyoid bien que non estoit. Et adonc le dict patron porta les lettres & mena le messaiger au Mareschal, lequel vn petit l'interrogea: mais quand il le veid tant espouuanté, adonc de sa tres-grande liberalité, noblesse de cœur & franchise, & afin que les Venitiens ne peussent trouuer nulle cause de eulx plaindre de luy, luy dist debonnairement, Mon amy, n'ayez doubte, vous estes entre vos amis, & raurez vos lettres toutes telles que les auez baillé. Adonc les luy rendit toutes telles que elles estoyent liées en vn fardeau, & luy dit que s'il luy failloit rien que il le dist, & que il le recommãdast au Capitaine & à sa compaignée, & ainsi s'en partit. Quand il feut iour, le Mareschal se remeit en son chemin, & celle iournée ne trouua aduanture qui face à compter. Si veint gesir deuant la ville de Modő, de coste vne Isle qui est appellée l'Isle de Sapience. Quand il feut là, il feit ietter le fer, & ancrer celle part. Tãtost que ce feust faict, veint vne espie des Venitiens en vne barque où il y auoit cinq ou six hommes, lesquels pour sçauoir la route du Mareschal, & veoir s'il se doubtoit de rien, & en quel arroy il estoit, demanderent quelles gens c'estoyent. Et il leur feut respondu que c'estoit le Mareschal & les Geneuois, & l'on leur demanda des nouuelles, & s'ils vouloient aulcune chose que le Mareschal peust, ils dirent que grand mercy, & que nulles nouuelles ne sçauoient. Si les feit-on boire, & à tant se partirent.

CHAPITRE XXVI.

Comment les Venitiens assaillirent le Mareschal, & la fiere bataille qui y feut. Et comment le champ & la victoire luy en demeura.

LE DIMANCHE septiesme iour d'Octobre, bien matin, se partit le Mareschal du port de Sapience deuant Modon, & se meit en voye pour tenir son chemin droict à Gennes. Mais ores estoit temps que plus ne feust cachée la felonne volonté des Venitiens, qu'ils auoyent tant gardée celément. Or leur semble veoir temps & lieu de la mettre à effect. Car assez despourueu le pouuoient prendre, & eulx au contraire estoyent bien garnis, & de leur faict aduisez. Si n'eust pas le Mareschal erré enuiron deux milles, quand il veid partir de derriere l'Isle de Sapience le Capitaine des Venitiens accompaigné de onze galées, lequel alla tout droict à Modon, & là preit deux grosses galées de marchandises qui estoyent dedans le port, toutes chargées de gens d'armes iusques au nombre de mille hommes, & auec ce bien dixhuict ou vingt vaisseaux tous chargez de gens d'armes & d'arbalestriers: Et à tout cela & leurs onze galées que auparauant auoyent tresbien armées & chargées de gens d'armes & d'arba-

lestriers, apres le Mareschal tirerent tant comme ils peurent: & feurent mis en tres-belle ordonnance, comme pour donner la bataille. Et auec ce par terre faisoient aller selon la marine grande foison de gens d'armes à pied & à cheual, afin que le Mareschal & sa compaignée ne peussent eschapper par nulle voye, au cas que par peur ou par quelque aduanture pour se sauuer vers terre se retirast. Le Mareschal qui voyoid de loing toute celle ordonnance, n'auoit pourtant contre eulx nul soupçon, ains cuidoit que ils se departissent en telle forme du pays de delà, pour eulx en venir droict à Venise. Car iamais n'eust peu penser que sans le defier, ou luy faire à sçauoir, luy veinssent par telle voye courir sus & l'assaillir. Si exploicterent tant leur erre les Venitiens, que en peu d'heures feurent moult approchez. Adonc les gens du Mareschal qui en tel arroy venir les veirent, luy dirent que sans faillir les Venitiens venoient contre eulx en trop mauuaise contenance d'amis: Car ils estoyent tres-grand nombre de gens armez en toute ordonnance de bataille, les arbalestriers tous prests de tirer, & les gens d'armes les lances droictes, & toutes choses apprestées comme il appartient pour assembler & pour combatre. Et pour Dieu qu'il y aduisast, si que de son opinion ne feust mie deceu, par quoy se trouuast surpris desarmé & despourueu. Quand le Mareschal veid la maniere, & que c'estoit à certes, adonc n'eut-il en luy que couroucer. Si feit hastiuement ses gens armer, si peu qu'il en auoit: car mal en estoit garny. Et trop

luy pesoit de ce que deux iours deuant auoit congedié deux des naues de son armée toutes chargées de gens d'armes & d'arbalestriers, & s'il eust cuidé ceste aduanture bien s'en feust gardé, mais iamais ne l'eust pensé. Et à tout ce auoyent bien pris garde les Venitiens, & pource le surprirent à leur aduantaige. Si meit ses gens tantost en ordonnance, & ses arbalestriers, si peu qu'ils estoyent, & tantost feit tourner vers les Venitiens les proües de ses galées, & tout appareiller pour assembler, si besoing estoit. Toutesfois il feit expresse defence que nul ne feist semblant de tirer à eulx bombarde, ne autre traict. Car encores ne pouuoit du tout croire que en mauuaise intention contre luy veinssent, & ne sçauoit si ils venoient pour parler à luy pour aucune restitution du faict de Barut, si comme on luy auoit dict que ils s'en tenoient malcontents, ou pour autre chose, si ne vouloit nullement contre eulx commencer debat. Quand ils feurent assez approchez, adonc s'arresterent tout coys, pour eulx du tout mettre en arroy de combatre, comme il affiert en mer, & leurs voisles prirent à ployer, à ce que elles ne leur nuisissent: & à toutes leurs choses bien appointer. Semblablement estoit arresté le Mareschal auec tous les siens, pour les mettre en arroy tout au mieulx que faire se pouuoit. Et adonc veid bien que c'estoit à certes. Si pria moult & enhorta ses gens que ils se defendissent vigoureusement. Car il auoit esperance en Dieu que ainsi comme autresfois leur auoit aydé, à ce besoing ne leur fauldroit point, & ainsi le

manda en toutes ſes galées. Quand les Venitiens feurent bien mis en arroy, adonc prirent à nauiger à effort tant comme ils peurent vers le Mareſchal, & luy qui oncques ne ſ'eſbahit, ſemblablement veint de randon vers eulx. Si ſ'eſcrierent iceulx Venitiens, en diſant Bataille, Bataille, & auec ce ſaluërent les noſtres de bonnes bombardes, & commencerent les premiers. Mais nos gens ne leur gauchirent mie, ains lancerent vers eulx de bombardes & de traict ſans nulle eſpargne. Si preirent à approcher, ainſi tirans les vns aux autres ſi druëment que plus ne pouuoit eſtre, tant que ſi pres feurent que ils veinrent au pouſſer des lances, & que les galées ſ'entreioignirent. Lors commença la bataille dure & aſpre, & mortelle, & à bonne lance les vns contre les autres, dont maints y perdirent la vie. Apres les lances ſ'entrecoururent ſus main à main à dagues, & à haches & eſpées. Et là veiſſiez nos gens fort enuahis & durement aſſaillis: mais leur grand vaillance qui autres fois & en tant de lieux ſ'eſtoit grandement demonſtrée, ne fut mie adonc amortie; ains tant vigoureuſement ſe defendirent, que oncques gens mieulx ne le feirent. Si n'eſtoit mie le ieu eſgal quant à la quantité de gens; car pour vn quatre y en eut des ennemis, & preſques le double de nauire. Si eurent les noſtres moult à ſouffrir pour la foiſon de gens d'armes & traict qui feut contre eulx. Mais comme ils ſe combatoient par grand vertu ce n'eſtoit merueilles ſ'il y en eut moult d'occis & de naurez, & maints en verſerent le iour en la marine noüer tous

armez auec les poissons. Et les veissiez saillir apertement, & courir par grand vertu aux galées & au nauire de leurs aduersaires, nonobstant que moult les greuassent les deux grosses galées qui les surmontoïent de haulteur, qui trop leur nuisoit. Mais ire & desdaing de ce que se voyoient ainsi surpris accroissoient leurs forces & leurs couraiges, parquoy à merueilles s'aduanturerent pour eulx venger, si faisoient là merueilles de leurs corps. Helas ! & si esgaulx feussent de nombre, comme tost feust la chose par eulx expediée : mais trop estoit grande l'assemblée de leurs ennemis, & y auoit moult bons gens d'armes souldoyers. Car les Venitiens qui bien congnoissoient la vaillance & proüesse du Mareschal & de sa compaignée, auoient pris gens d'eslite, tous les meilleurs que finer peussent. Longuement dura ceste bataille par la vigueur de nos gens, que les autres taschoient à desconfire : mais il ne leur feut mie leger à faire; car trop y trouuerent grande resistance. Si feurent toutes les galées entremeslées, qui main à main se combatirent si durement, que grande cruaulté estoit de veoir deux parties qui oncques meffaict n'auoient les vns aux autres, que telle occision feust entre eulx. Car aussi mortellement s'entre-enuahissoient, comme si ce feust pour la vengeance de pere ou de mere morts, ou de perte perpetuelle. Et le tout par l'iniquité & l'enuie de l'vne des parties, comme dict est. Ha faulse enuie, que tu as basty de males œuures, & maints as liuré à honte ! Mais ce ne ferastu mie de ce vaillant Mareschal pour ceste fois, ne

iamais, si Dieu plaist. Car Dieu l'a en sa garde. Entre les aultres que vous diroye du dict preux combatãt, & de ceulx de la galée où son corps estoit, qui fut accouplée à celle du Capitaine des Venitiés? Car Dieu sçait comment luy & les siens vaillammẽt le feirent. Luy pour conforter ses bons combatans, & eulx par son exemple, & pour garder & defendre leur bon Cheuetaine & Seigneur. Ce n'estoit sinon merueilles à veoir, & leurs ennemis aussi moult les requeroient. Car comme dict est, gens estoyent en armes tres-esleus & esprouuez: mais nonobstant ce, ceulx de la dicte galée du Mareschal, comme loups affamez ou enragez, failloient en celle du Capitaine si druëment, & couroient parmy, faisans les traces de leurs coups, que si tost n'eust esté secouruë moult petit eust eu de durée. Mais les dictes deux galées grandes & hautes qui aux deux lez la targerent, feirent au Mareschal & aux siens trop d'encombrier. Car de là sus lançoient les ennemis à eulx qui moult en occirent. Et à brief parler, à quoy plus long compte vous tiendroye? Bien l'espace de quatre heures dura ceste meslée, qui moult est grand merueille comment ce peut estre que tant durast. Ainsi comme oüir pouuez feut moult dure ceste bataille, où le Mareschal & sa gent si vaillamment se porterent, comme dict est, que en fin le champ leur demeura. Mais à dire toutes les vaillantises que chascun endroict soy y feist, long seroit à racompter. Et pour l'honneur d'eulx & de leurs lignées, & pour exemple de bien faire à ceulx qui nommer les oiront, est bien

bien raiſon que les noms ſoyent ramenteus en ceſt endroict dés principaulx qui vaillamment ſ'y gouuernerent. Le premier que par droict nommer debuons eſt leur vaillant Cheuetaine le bon Mareſchal, par la force duquel, hardieſſe & ſçauoir en eurent l'honneur. Là feut auſſi le bon Chaſteaumorant, qui de bien faire ne ſ'y faignit, comme il y paruſt à luy & à ſes ennemis, Meſſire Louys de Culan, Meſſire Iean Dome, Meſſire Robinet Fretel, Meſſire Iean le Loup, & des Eſcuyers Guichart de Mage, Robert de Tholigny, Regnauld Deſcambronne, Richard Monteille, Iean de Montrenart, Charlot de Fontaines, Odart de la Chaſſaigne, & Iean de Ony, lequel en ceſte bataille entre les aultres y feit tant de ſa part, que il emporta au dict des amis & des ennemis à merueilles grand los. Et ſ'il y beſongna bien y parut à ſon corps, lequel nonobſtant que il feuſt bien armé, feut nauré de pluſieurs playes comme mortelles. Et auec les deſſus dicts nommez pluſieurs autres, qui long ſeroit à racompter, tres-vaillamment ſ'y porterent, & generalement tous les François, & pluſieurs Geneuois & autres. Et à la parfin les ennemis qui ja eſtoyent laſſez, & qui veirent que nonobſtant tout leur effort & toutes leurs cauteles, pour neant ſ'efforçoient de deſconfire le preux combatant, & que trop y perdoient des leurs, moult ſe voulurent retirer ſ'ils euſſent aulcunement peu à leur honneur, & en gaignant ou recouurant quelque choſe de leur perte. Adonc tant ſ'efforcerent que ils encloüirent entre eulx trois des galées du

Mareſchal, qui ſur eulx trop ſ'eſtoyent aduanturées, & des aultres les ſeparerent, & icelles trois tant pourmenerent que priſes les emmenerent, & laiſſerent le champ au vaillant combatant à tout le demeurant de ſa gent, qui grand honneur en doibt auoir. Toutesfois toutes ne ſ'en allerent les galées des ennemis: Car malgré eulx en reteint vne. Et les autres comme vaincus laiſſerent la place, & fuyant ſ'en allerent retirer & ficher en leur ville de Modon, dolens & marris dont auoyent failly à leur intention. Et le Mareſchal & les ſiens de la place ne ſe bougerent iuſques à ce que ils en eurent perdu la veüe.

CHAPITRE XXVII.

Comment le Mareſchal s'en alla à Gennes, irrité contre les Venitiens; Et des priſonniers qui feurent emmenez d'vn coſté & d'autre.

AINSI comme vous oyez demeura le champ de la bataille au preux Mareſchal à tout le demeurant de ſa gent: & les Venitiens comme vaincus ſe retirerent & le laiſſerent. Mais tant demeura dolent & indigné de ceſte aduanture, dont iamais ne ſe feuſt donné de garde, & de ce que ainſi auoit eſté pris au deſpourueu, & auſſi de la perte que il auoit faicte de ſa gent, que nul ne pourroit

dire comment son cœur feut gros & enflé contre les Venitiens. Mais ceste trahison cuida-il bien venger. Si dict que à ce ne fauldroit-il point, si Dieu luy donnoit vie. Si se partit à tant de la place, & enuiron soy rassembla ses gens & ses galées au mieulx qu'il peut. Mais bien vous promets que ils ne sembloient mie gens venans de feste ou danse : car à merueilles estoyent lassez, naurez & desrompus, & n'estoit mie de merueilles. Si les reconforta & visita par grand amour & pitié le bon Mareschal : Et non pourtant quatre iours apres la bataille dessus dicte, comme le Mareschal tenoit son chemin droict à Gennes, rencontra deux naues des Venitiens, sur icelles voulut en partie venger son ire, si les feit tantost assaillir si durement que gueres ne durerent, ains feurent tost prises, & les emmena auec luy à Gennes. Si estoyent les dictes naues bien garnies de biens & de bons prisonniers, lesquels il reteint iusques à ce que les Venitiens luy rendirent les siens. Mais auec ce moult luy estoit le cœur dolent de ses bien-aimez Gentils-hommes qui feurent emmenez prisonniers, où moult auoit de vaillans gens, dont le principal d'eulx estoit le vaillant & bon Cheualier Chasteaumorant, qui le iour auoit souffert & moult faict d'armes, & auec luy trente quatre Cheualiers & Escuyers, tous gens d'eslite, de grand honneur & renommée, & autres plusieurs bons & notables Geneuois, & autres, qui feurent pris és deux autres galées. Aussi y auoit grand foison de Gentils-hommes de renommée & de grand

honneur en la galée qui par nos gens feut prise comme dict est. Et que tels feussent, y parut quand veint au faict de leurs rançons & deliurances, si comme oüir pourrez. Et ainsi arriua le Mareschal à Gennes, où il feut à si grand honneur & ioye receu de tous les plus grands, & generalement de tout le peuple, que oncques Seigneur ne feut receu à plus grand feste. Mais à tant vous lairrons du Mareschal, & dirons du Seigneur de Chasteaumorant & des autres prisonniers que on menoit à Venise.

CHAPITRE XXVIII.

De la pitié des prisonniers François.

QVAND Chasteaumorant auec la compaignée des autres prisonniers feurent arriuez à Venise, adonc on les ficha en bonne forte prison, & selon la coustume en tel cas ie croy qu'ils n'eurent mie toutes leurs aises: Car dur giste & petit repas, & du mal assez leur faisoit compaignée. Helas si n'en eussent-ils mie eu mestier: Car naurez, malades & blessez plusieurs d'eulx estoyent. Et si oncques eurent eu aise, ioye & repos, adonc en eurent-ils souffreté: Mais ainsi sont souuent seruis ceulx qui honneur quierent & pourchassent, & bien doibuent estre hault esleuez les bons qui si chere chose vont poursuiuans. Or feurent ainsi là à grand tourment & meschef de cœur, de corps & de

pensée. Car bien sçauoient que le Mareschal estoit tant indigné contre les Venitiens, & à bon droict, que pour rien n'eust laissé de leur faire guerre & de s'en venger. Si ne sceurent que faire, ny quel conseil prendre. Car bien feurent informez des coustumes des dicts Venitiens, c'est à sçauoir que au faict de leurs guerres iamais les prisonniers que ils prennent ne sont deliurez iusques à ce que la guerre soit faillie, qui peult aucunes fois durer tout l'aage d'vn homme. Si pouuez penser, vous qui ce oyez, en quel soucy ces bons Gentils-hommes debuoient estre. Le bon Chasteaumorant, le saige, au cœur constant, en qui ne default vertu que bon, vaillant & preux doibue auoir, lequel pour male fortune ne se trouble, ne pour la bonne moult ne s'esioüist, feut entre eulx comme leur chef. Si les reconfortoit par ses bons admonestemens, & leur mettoit Dieu en memoire, comme celuy qui l'aime, sert & craint, & leur disoit que à luy retournassent & y eussent fiance, & que sans faillir point perir ne les lairroit: & auec ce, que ils eussent cœurs de Gentils-hommes forts & endurcis, & qui pour rien ne se doibuent douloir, ne delaisser bonne esperance, ne cheoir en desconfort. Et ainsi souuent les reconfortoit, & iceulx prenoient grande consolation. Mais ne croyez mie que le bon vaillant Mareschal oubliast ses bons amis; pourtant s'il ne les voyoit, & s'ils estoyent encharttrez, comme souuent sont oubliez des Princes, dont est pitié, ceulx qui sont à cause de leurs guerres pris & destruits. Nenny certes. Mais au plus tost qu'il

peut les enuoya reconforter de faict & de paroles. Car argent assez & largement leur enuoya, & manda que de rien n'eussent melancolie. Car il ne leur fauldroit iour de sa vie, dont ils feurent moult reconfortez.

CHAPITRE XXIX.

Comment les prisonniers mettoient peine par leurs lettres vers les Seigneurs de France, que le Mareschal ne feist guerre contre les Venitiens, afin que leur deliurance n'en feust empeschée.

TOVT ainsi qu'il est de coustume que toute personne qui se trouue en aulcune maladie ou desolation, cerche volontiers sa saluation & santé, & cerche diligemment voye de la trouuer; iceulx par plusieurs fois vers Chasteaumorant à conseil se meirent, pour aduiser qu'ils pourroient faire pour estre tirez hors de celle caige. Si en disoit chascun son bon aduis, & sembloit aux aulcuns que bon seroit d'escrire piteusement de leur estat à leur bon maistre le Mareschal, que pour Dieu il eust pitié de ses bié-aimez Gentilshommes, & que il voulust aulcunement fleschir à son grand & hault couraige, nonobstant la grande iniure faicte à luy par les Venitiens; parquoy pour compassion d'eulx qui en seroyent destruicts &

morts par aduanture par longue dure prison, ou aultrement, se voulut deporter d'entreprendre la guerre. Les autres disoient, que bon seroit que ils escripuissent aux Princes de France, en les suppliant humblement pour Dieu que ils voulussent mettre paix & accord entre le Mareschal & les Venitiens, ou sinon ils estoyent perdus. Ces deux voyes leur semblerent bonnes: Mais non pourtant les plus aduisez doubterent que la grande ire, propos & volonté du Mareschal de faire guerre aux Venitiens ne peust estre desmeüe, ne pour pitié d'eulx, ne pour quelconque priere de Prince, ne aultrement, si n'estoit seulement par vne voye, c'est à sçauoir par le seul commandement de son souuerain Seigneur le Roy de France, à qui de rien ne vouldroit desobeir, bien le sçauoient, & s'ils pouuoient aduenir par leurs prieres & piteuses requestes que le Roy luy mandast expressément par ses lettres: par ce poinct seroient guairis. Tel appointement leur sembla bon, & à celle conclusion se teinrent, & d'ainsi faire le conclurent; & mesmement auec ce que ils se ayderoient des autres deux voyes dessus dictes. Adonc les veissiez tous ensemble escrire lettres au Mareschal pour ceste requeste, dont l'vn ramenteuoit l'amour que autres fois auoit trouué en luy, l'autre comment il auoit veu sa grande pieté demonstrer par diuers cas, l'autre assignoit raison que ainsi il le debuoit faire pour escheuer plus grand mal, l'autre qu'il feroit aumosne & grand bonté de souffrir pour les reschapper de mort; Et ainsi diuer-

sement tant piteusement à luy se recommandoient, comme ceulx que grand desir menoit, que quand les lettres veindrent és mains du Mareschal, il ne feust oncques en la puissance de son noble couraige que les larmes ne luy couurissent la face, pour la pitié & amour qu'il auoit à ses bons amis. Mais pourtant ne se pouuoit desmouuoir de non vouloir la guerre, pour laquelle s'apprestoit tant & hastiuement comme il pouuoit. Mais les pauures prisonniers reconfortoit par ses messaigers, & feit parler aux Venitiens de les mettre à rançon aux guises de France: mais rien n'y valut. Car ils dirent que ce n'estoit pas leur vsance. Adonc veissiez les pauures prisonniers escrire en France aux Seigneurs ausquels ils estoyent de seruice. Car les aucuns estoyent au Roy, les autres au Duc de Berry, autres au Duc d'Orleans, ou de Bourgongne, ou de Bourbon, & ainsi à plusieurs; & chascun supplioit humblement son Seigneur & maistre que pour Dieu ne les voulust oublier, ne laisser là pourrir en prison. Lesquelles requestes meurent les Seigneurs à grand pitié, si qu'ils escriuirent hastiuement au Mareschal de ceste chose, & feirent tant que le Roy luy escriuit que il n'en feist plus iusques à ce que il auroit deliberé en son Conseil ce qu'il vouldroit qu'il en feust faict. De ceste defence feut moult dolent le Mareschal; mais ne voulut desobeir, si se souffrit à tant pour celle fois. Et en ces entrefaictes se entremeirent aucuns bons moyens de traicter paix & delaisser la guerre, & singulierement pour cause des dicts prisonniers. Long

feut

feut le traicté de ceste paix: Car le Mareschal iura qu'il n'y seroit veu ny oüy: mais puis qu'il plaisoit au Roy, & à Nosseigneurs, il consentoit bien que les Geneuois accordassent selon leur bon plaisir, & il ne leur contrediroit. Si feut à la parfin paix faicte entre eulx, dont les Venitiens eurent grand ioye. (Car ils n'en estoyent mie sans soucy & peur.) à condition que prisonniers pour prisonniers seroyent rendus, & qu'il n'en y eust plus. Et ainsi feut accordé & faict. Et à tant feurent deliurez nos prisonniers, qui feurent huict mois entiers és prisons des Venitiens. Mais comme par diuine volonté les choses viennent aulcunes fois pour le mieulx, on doibt Dieu loüer de celle prinse: car elle escheua la guerre, dont grand mal & meschef s'en feust ensuiuy.

CHAPITRE XXX.

Comment les Venitiens s'enuoyerent excuser enuers le Roy de ce que ils auoyent faict.

APRES ces choses, les Venitiens qui doubterent la malegrace du Roy de France, & des Princes François, pour l'achoison de ce qu'ils auoient faict, & dont les François auoient tenus prisonniers, pour eulx excuser enuoyerent leurs Ambassadeurs deuers le Roy, qui portoient lettres de la Seigneurie de Venise auec leur creance. Par ces

lettres & Ambassadeurs se enuoyoient moult excuser de ce faict, disans: Que le Mareschal leur auoit faict trop grand tort & dommaige à Barut, & pris leurs biens & marchandises. Et auec ce, quand ils s'en venoient vers luy pour luy dire & remonstrer amiablement, & prier que restitution leur feist de leurs biens, que il leur courut sus, & premier les assaillit. Et eulx comme contraints se meirent en defence: pour laquelle chose Dieu leur auoit donné la victoire, si comme il apparust. Et pource ne leur debuoit sçauoir le Roy, ny Nosseigneurs, nul mauuais gré. Telles choses & assez d'autres mensongeres pour leur excuse dirent au Roy & à Nosseigneurs: mais n'en feurent pourtant creus, ne grand foy on n'y adiousta. Et ainsi s'en allerent à petite chere, & à froide responce. Le Mareschal qui par ses amis de par deçà entēdit ceste nouuelle, lesquels luy auoyent enuoyé la coppie des lettres que on auoit apportées au Roy, en feut tant fasché que plus ne se peut, & lors luy sembla bien auoir achoison de mouuoir noise & debat comme il desiroit aux Venitiens. Et pour celle cause, & pour monstrer leur tort & mensonge, leur escriuit les lettres qui cy apres s'ensuiuent, ausquelles les Venitiens n'oserent oncques faire response. Et vrayement comme en armes il demonstroit sa vaillance, & au gouuernement sa prudence, pareillement en escriture apparoissoit son sçauoir au contenu d'icelles, lesquelles par luy sans autre feurent dictées, si bien, & en si bel & notable style, comme on peut veoir, & comme nul Clerc Rheto-

ricien pourroit faire, selon le langaige plain & bien ordonné de quoy on doibt vser au deuis du faict d'armes. Si pouuons conclure par ce qu'il nous appert, iceluy Mareschal estre és graces comprises en sens & faicts vaillans tout remply.

CHAPITRE XXXI.

Cy ensuit la teneur des lettres que le Mareschal enuoya aux Venitiens.

AV NOM de Dieu qui toutes choses a faictes, & qui congnoist toutes personnes, & qui sur toutes choses aime verité & hait mensonge, Ie Iean le Maingre, dict Boucicaut, Mareschal de France & Gouuerneur de Gennes, à vous Michel Steno Duc de Venise, & Carle Zeni Citoyen d'icelle Cité, fais à sçauoir que i'ay receu la coppie d'vnes lettres que vous Michel Steno auez enuoyées en France au Roy mon souuerain Seigneur, escrites à Venise le penultiesme iour du mois d'Octobre dernier passé. Du contenu desquelles, si ce ne feust l'vsance & coustume de vous, & vos predecesseurs tenans le lieu que vous tenez, ie me donnerois grand merueille, pource qu'elles sont toutes fondées sur mensonge, sans y auoir mis nul mot de verité, & ausquelles i'eusse faict pieça responce, si n'eust esté pour doubte d'empescher la deliurance des Fran-

çois & Geneuois, que contre droict & raison auez detenus prisonniers. Et pour ce maintenant la vous fais, & respons aux articles contenus en icelles en la maniere qui s'ensuit.

Et premierement à ce que en vos dictes lettres est contenu que au mois d'Aoust dernier passé, enuiron le dixiesme iour, ie courant par la marine de Syrie, auec les Geneuois, ay desrobé les biens & marchandises de vos Venitiens estans à Barut, & qu'il ne profita point que par vos Venitiens m'eust esté dict les dicts biens & marchandises estre leurs, & d'autres Venitiens, & que en oultre ay prins aultres vos naues: Ie vous respons, que il est vray que quand les Ambassadeurs que i'auois enuoyez deuers le Roy de Cypre eurent faict la paix, & ie me trouuay en Cypre auec l'armée que adonc auoye, non voulant perdre la saison, regardant le tort & oultraige que le Souldan auoit faict aux marchans, & biens des Geneuois, & au commun de la cité de Gennes, (laquelle cité i'ay en garde & gouuernement pour le Roy mon souuerain Seigneur,) & que à bonne & iuste cause i'estoye tenu de faire guerre & dommaige au dict Souldan, & à ses pays & subjects, ayant volonté d'aller en Alexandrie, & pour le temps & vent contraire ne pouuant accomplir le desir que i'auois, ie deliberay d'aller és parties de Syrie, où ie les trouuay bien aduisez de la venuë de moy & de mon armée, par les lettres & messaigers que vos Venitiens leur auoyent enuoyé, qui estoit contre Dieu, contre loyauté, & contre tout ce que

bon Chrestien doibt faire.

ET enuiron le iour que en vos dictes lettres est contenu, veins descendre au dict lieu de Barut, ou pres. Parauant ma quelle descente voyant vne griperie partant du port, enuoyai vne de mes dictes galées apres elle, & feut prise & emmenée la dicte griperie, laquelle estoit de vos Venitiens, qui par l'ordonnance de vostre Conseil de Nicocie estoit allée plusieurs iours auoit au dict lieu de Barut, pour faire à sçauoir aux Sarrasins la venuë de moy & de ma dicte compaignée. Et neātmoins peu de temps apres que ie l'eus faict prendre, pour monstrer amitié enuers vous plus que tenu n'y estoye, feis deliurer la dicte gripperie & les hommes qui dessus estoyēt, sans leur faire nul dommaige en l'auoir, ne en leurs personnes. De laquelle chose ie fais grande consciēce, & que tous les Venitiens & gens qui estoyent dessus ne feis pendre ou iecter en la mer, pource que l'œuure que ils auoyent faicte & faisoient estoit traistresse à Dieu & à la Chrestienté.

ET quant aux biens & marchandises qui au dict lieu de Barut feurent trouuez, il est bien à penser & doibt-on croire fermement que puis que vos Venitiens y auoient faict sçauoir ma venuë, comme dict est, qu'ils auoient bien pourueu à leuer les biens & marchandises que ils y auoient. Et bien est vray que moy estant à la terre comme en terre d'ennemis, abandonnay à prendre ce qui s'y pourroit trouuer: laquelle prise feut petite, pour ce que il s'y trouua peu. Apres laquelle prise & demeure faicte en la

sement tant piteusement à luy se recommandoient, comme ceulx que grand desir menoit, que quand les lettres veindrent és mains du Mareschal, il ne feust oncques en la puissance de son noble couraige que les larmes ne luy couurissent la face, pour la pitié & amour qu'il auoit à ses bons amis. Mais pourtant ne se pouuoit desmouuoir de non vouloir la guerre, pour laquelle s'apprestoit tant & hastiuement comme il pouuoit. Mais les pauures prisonniers reconfortoit par ses messaigers, & feit parler aux Venitiens de les mettre à rançon aux guises de France: mais rien n'y valut. Car ils dirent que ce n'estoit pas leur vsance. Adonc veissiez les pauures prisonniers escrire en France aux Seigneurs ausquels ils estoyent de seruice. Car les aucuns estoyent au Roy, les autres au Duc de Berry, autres au Duc d'Orleans, ou de Bourgongne, ou de Bourbon, & ainsi à plusieurs; & chascun supplioit humblement son Seigneur & maistre que pour Dieu ne les voulust oublier, ne laisser là pourrir en prison. Lesquelles requestes meurent les Seigneurs à grand pitié, si qu'ils escriuirent hastiuement au Mareschal de ceste chose, & feirent tant que le Roy luy escriuit que il n'en feist plus iusques à ce que il auroit deliberé en son Conseil ce qu'il vouldroit qu'il en feust faict. De ceste defence feut moult dolent le Mareschal; mais ne voulut desobeir, si se souffrit à tant pour celle fois. Et en ces entrefaictes se entremeirent aucuns bons moyens de traicter paix & delaisser la guerre, & singulierement pour cause des dicts prisonniers. Long feut

feussent nauires de Geneuois.

Et quant à ce que en vos dictes lettres est contenu, que enuiron le septiesme iour d'Octobre dernier passé, moy accompaigné de onze galées me trouuay autour de Modon, & que là vous Carle Zeni, Capitaine des galées des Venitiens, deliberastes de vous monstrer amiablement à moy & à mes galées, pour vous complaindre & requerir satisfaction des choses qui par moy & ceulx de ma dicte compaignée auoyent esté ostées à Barut & ailleurs aux marchans Venitiens, & que lors moy & mes galées tournasmes les proües encontre vous, & les vostres monstrans & tenans maniere d'ennemis. Et que vous ce voyant, comme contrainct, & ne pouuant autrement faire, feistes le semblable vous & vos galées encontre moy & les miennes, & tant que par mon default & coulpe feust dure bataille entre les parties, en laquelle bataille feurent prises trois de mes galées, & les autres se meirent à la fuite. Ie vous respons en la maniere qui s'ensuit: Il est vray que au retour de mon voyage ie m'en veins vers Rhodes, duquel lieu de Rhodes ie partis auec onze galées pour venir en ma compaignée. Et ces miennes galées, pour le long voyage que faict auoye, où i'auoye eu & laissé plusieurs de mes gens morts, blessez & malades, estoyent tres-mal armées, tant de mariniers, comme de compaignons, arbalestriers, & encores moins de gens d'armes. De laquelle chose pour les mieux armer, ne appareiller, nonobstant que bien l'eusse peu faire de gens, comme vous sça-

uez qu'il y en auoit beaucoup & de bons au dict lieu de Rhodes, ie ne me soucioye. Pource que ie n'auoye soupçon en mon retour de vous, ne d'autres Chrestiens, que ie tenois tous amis ; & par especial de vos Venitiens, pour les belles bourdes polies, & paroles mensongeres que vous Carle Zeni m'auiez dictes & par plusieurs fois mandées, combien que ie sceusse bien que és dictes parties de Modon vous estiez auec les galées des Venitiens. Ainsi doncques accompaigné des dictes onze galées, m'en veins mon chemin pour venir droict arriuer au dict lieu de Modon, deuant lequel lieu, c'est à sçauoir en l'Isle de Sapience, moy & mes dictes galées iectasmes le fer le Sabmedy sixiesme iour du dict mois d'Octobre, cuidans estre en lieu d'amis. Et pour donner à chascun congnoissance de la volonté & intention ferme que i'auoye de non offenser nulle de vos galées, ne naues, ne autres choses Venitiennes, & que si i'eusse eu autre volonté & intention, ie l'eusse bien peu faire : Il est vray que peu de iours auant que i'arriuasse au dict lieu de Sapience, i'auois licentié deux galées de Scio qui estoyent en ma compaignée, vne galée & vne galiote du Seigneur de Metelin, vne galée & vne galiote de Pera, vne galée du Seigneur Desne, vne autre de mes galées que i'auois enuoyée en Alexandrie, & deux ou trois galiotes. Toutes lesquelles galées & galiotes, si i'eusse eu enuers vous autre volonté que bonne, i'eusse amenées auec moy. Car il ne le me failloit que commander. Et en oultre le iour

auant

auant que ie arriuasse au dict lieu de Sapience, moy estant au cap Sainct Angel, me veinrent trouuer deux des naues de mon armée bien fournies de gens d'armes & arbalestriers ; en l'vne desquelles estoyent bien huict cent hommes armez ou plus. Lesquels gens d'armes & arbalestriers, si i'eusse voulu, ie pouuoye prendre & leuer, & les departir sur mes dictes galées à ma volonté. Et d'autre part, en ce mesme lieu, pres du dict cap Sainct Ange, veint vn vostre brigantin, ou griperie de Candie, vn peu deuant le iour, arriuer à mes galées, cuidant que feussent les vostres, lequel apportoit plusieurs lettres à vous Carle Zeni, & à ceulx de vostre compaignée. Le porteur desquelles estant sur ma galée, & icelles lettres baillées en la main de mon patron, me demanda mon dict patron que ie vouloye qu'il en feist, auquel ie respondis que ie vouloye qu'il les luy rendist sans les ouurir, & que ie ne vouloye point que à luy ne autres Venitiens quelsconques, ne à leurs biens feust aulcunement faict tort ou desplaisir, & qu'il le licentiast courtoisement. Et ainsi feut faict. Et encores celle mesme nuict que i'arriuay au dict port de Sapience, peu apres ma venuë, veint vne vostre barque, aux gens de laquelle moy faisant parler par aucuns des miens, & demander des nouuelles, feut par eulx respondu, Que vous Carle Zeni estiez à tout onze galées à Portogon, & que deux grosses galées estoyent à Modon, auec plusieurs autres nauires grans & petits, de l'vne desquelles grosses galées celle mesme barque estoit, comme ils

dirent. Laquelle barque, apres toute courtoisie à luy offerte, ie feis courtoisement licencier. Et le lendemain, qui feut le Dimanche septiesme iour dessus dict, me partis bien matin du dict port de Sapience auec mes dictes galées, pour m'en venir mon chemin deuers Gennes; en volonté de leuer au port de Ion eaüe, dont mes dictes galées estoyent mal fournies. Et ainsi comme ie feusse allé deux ou trois milles tirant droict au dict lieu du port de Ion, pour leuer eaüe, comme dessus est dict, vous monstrastes vous Carle Zeni à tout onze galées parties du dict lieu de Portogon, & allant vers Modon, en quoy ie ne pris nul soupçon. Auquel lieu vous ayant faict comme nulle demeure, vous apparustes derechef, & monstrastes à tout vos dictes onze galées, & à tout les deux grosses dessus dictes qui parauant ne s'estoyent à nous monstrées, en laquelle chose ne preins semblablement soupçon ne pensée aulcune, fors que de veoir amis. Et mes galées, cóme dict est dessus, estant petitement armées, & parce pouuans peu exploicter de chemin, moy n'ayant aussi en ce trop grande volonté, pource que lors ie m'appensay que vous estiez party pour prendre vostre chemin droict à Venise, ou que vous auiez volonté de parler ou faire parler à moy, vous qui la trahison & mauuaistié que auiez intention de faire auiez longuement bastie, exploictastes de chemin en telle maniere que en peu d'espace feustes bien prochain de moy & de mes dictes galées. Laquelle vostre venuë ie voyant hastiue sur moy & sur ma dicte

compaignée, & aussi voyant vos dictes onze galées & les deux grosses venans en bataille & ordonnance, chargées outre ce qu'il est de coustume de tresgrand nombre de gens d'armes, dont les lances, harnois & personnes se pouuoient clairement veoir, ayant aussi faict tous habillemens qu'il conuient à guerre & bataille, & mesmement vous Carle Zeni à tout vostre galée estre mis au milieu des dictes deux grosses pour vostre plus grãde seureté. Voyant en outre venir auec vous sept ou huict brigantins ou palestarmes de naues fort chargées de gens d'armes & d'arbalestriers, qui ne sembloit pas maniere de venir demander aulcune restitution, comme en vos dictes lettres est escript: mais droicte maniere & manifeste semblance d'ennemis, qui sans parole & sans aucune sommation ou requeste à nous impourueus veniez courir sus. Mesmement que par terre selon la marine faisiez venir grand nombre de gens d'armes, tant de cheual, comme de pied, de laquelle terre nous estions prochains. Comme contrainct & par pure necessité feis tourner les proües de mes dictes galées contre vous, defendant premierement que par nulle de mes galées ne feust faict offense à vous ne à aucun des vostres de bombardes, de traict, ne d'autres armeures ou habillemens, ne autrement en aulcune maniere, iusques à ce que de moy en eussent signe ou cõmãdement. Laquelle deffence feut bien obseruée. Mais vous qui la volonté traistreuse de long temps auiez en vostre couraige, qui à ce faire auiez mis toute dili-

gence & cure; & pour celle cause auiez pris & mis sur vos dictes treize galées & sur vos brigantins ou palestarmes dessus dicts tres-grand nombre de souldoyers, de gens d'armes, & de traict, tant de ceulx de Modon, de Coron, comme de ceulx qui debuoient aller à la garde de Candie, & aussi de ceulx qui estoyent és nauires qui pour lors estoyent à Modon, dont il en y auoit tres-grand nombre, comme dessus est dict, en grande ordonnance, auec bombardes, arbalestriers, & autres choses à bataille necessaires, auant que mes dictes galées peussent estre bien en arroy, ne que ce peu de gens que i'auoye peussent estre armez, qui encores ne l'estoyent, pour l'esperãce que iusques lors moy & eulx auions eu enuers vous d'amitié, & non de inimitié, me veinstes courir sus & inuestir. Voyant laquelle chose, ie feis signe & commandement à tous les miens que chascun feist à son pouuoir, comme en tel cas appartenoit. Pourquoy tous ceulx qui en ont oüy ou orront parler, & qui à verité adioustent foy & non à mensonges, peuuent clairement veoir & apperceuoir que de vostre tres-malicieuse volonté & trahison pourpensée, non pas par contraincte, comme faulsement est contenu en vos dictes lettres, entrastes & esmeustes la bataille, & que moy & les miens par vostre default & coulpe, & non pas par la mienne, entrasmes en icelle bataille comme contraincts & defendeurs. Mesmement que si la bataille dessus dicte i'eusse desirée, ie vous feusse plus tost allé trouuer à Portlong, où vous n'auiez que onze

galées, que ie n'eusse vous laisser fortifier des dictes deux grosses, & des brigantins ou palestarmes dessus dicts. Laquelle chose m'estoit assez legere à faire, si i'en eusse eu la volonté.

Et touchant ce que en vos dictes lettres est escript, que apres la dure bataille entre nous feurent prises trois de mes galées, & les autres se meirent à la fuite. De la dureté de la bataille, ie m'en rapporte à ce qu'il en feut, & à ce que vous Carle Zeni, si vous en vouliez dire la verité, en pourriez dire, qui sçauez que deux fois le iour par ma galée la vostre feut courruë & mise comme à desconfiture. Et si la besongne eust esté à partir à nous deux, & que ma galée n'eust eu à autres galées à faire qu'à la vostre, si ie l'eusse legerement depeschée: nonobstant vos traistreux pourpensemens & dessein de longue main, tant en grand nombre de gens d'armes, d'arbalestriers, comme autres choses, oultre le nombre & vsance accoustumée, comme dessus est dict.

Et quant aux prises des galées, il est vray que par mes galées feut prise vne des vostres, & par vos galées feurét prises trois des miennes. Et se deburoit-on donner grand merueille, que vous qui estiez en nombre de gens comme ie croy trois fois plus que nous n'estions, & en nombre de nauires plus que le double, & qui de faict à pensé auiez appoincté vostre besongne, nous estans impourueus & mal fournis, & non sçaichans, ne ayans aulcun soupçon, toutes nos galées par les vostres ne feurent prises. Mais Dieu qui à tard laisse trahisons & mauuaistiez

accomplir à ceulx qui les entreprennent, nous garda & defendit, auec la peine que nous y meismes, que vostre orgueilleuse & traistresse intention ne veint à effect.

Et quant à la fuite que vous auez escripte par mes autres galées auoir esté faicte, ie me donne grandement merueille, comme d'vne chose où il y auoit tant de gens; & dont la verité peult estre si clairement sceüe, comme de ce vous osez si apertement mentir. Car vous Carle Zeni & vos galées, feustes celles qui apres que nous feusmes departis d'ensemble, (laquelle departie feut faicte principalement par vous & par grand part de ceulx de vostre compaignée, de tout vostre pouuoir, lors que nous estions les vns deuant les autres,) honteusement & à grand vergongne vous allastes retirer en vostre port de Modon, nous tousiours demeurans en nostre place iusques à ce que vous feustes au dict port. Et de nostre place nous ne bougeasmes iusques à tant que par vostre entrée faicte au dict port, eusmes perdu la veüe de vous. Laquelle chose à vous & à tous ceulx de vostre dicte compaignée doibt estre reprochée à vne tres-grande lascheté de couraige & defaillance d'honneur.

Et pour venir à la conclusion de ceste mienne lettre, ie dis ainsi & le veux maintenir, que au cas que vous Michel Steno auriez donné à Carle Zeni congé, licence ou commandement d'auoir faict ce qu'il a faict encontre moy & ma dicte compaignée, eu esgard à la bonne paix qui estoit entre le commun

de Gennes & le vostre, que vous auez faict comme faulx traistre & mauuais, ensemble tous ceulx qui le vous ont conseillé. Et au cas que vous Carle Zeni l'auriez faict sans le congé ou commandement du dict Michel Steno, qui est vostre Duc & Superieur, ie dis de vous le semblable que de luy & de tous ceulx qui le conseil vous en auroient donné.

Et pour ce qu'il est d'vsance que tout Gentilhomme extraict de franche & noble lignée, doibt vouloir mettre à clairté & effect les choses par luy parlées, par especial touchans son honneur, & que moy qui sçay la verité de ceste chose le veüil semblablement faire, pour monstrer la faulte & coulpe à ceulx qui l'ont desseruy, & afin que ceste mauuaistié congnuë, chascun se garde doresnauant d'en faire vne pareille, ou autre, Ie dis & diray, & veüil prouuer & maintenir, comme tout noble homme doibt faire, que toutes les choses que vous Michel Steno auez escriptes au Roy mon souuerain Seigneur, ou que vous, & vous aussi Carle Zeni pourriez auoir escriptes à autres, ou dictes touchant ceste matiere, au contraire de ce que en ceste mienne lettre est contenu, qui est la pure verité, sont faulses & mauuaises mensonges, & que faulsement & mauuaisement auez menty, & mentirez toutes les fois que au contraire en escrirez ou direz aulcune chose. Et pour prouuer & monstrer que ainsi soit, ie vous offre, s'il y a nul de vous deux qui veüille ou ose dire le contraire, de luy monstrer de mon corps contre le sien par bataille, & luy faire confesser & recon-

gnoiſtre à l'aide de Dieu la verité eſtre telle comme ie la dis. Et ſi ce party nul de vous deux n'oſoit prendre, comme ie croy ; pour monſtrer plus grande preuue de ma bonne raiſon & verité, me confiant entierement en Dieu, en noſtre Dame, & en Monſeigneur Sainct George, ie vous offre moy cinquieſme combatre lequel que ce ſera de vous deux luy ſixieſme, moy dixieſme celuy de vous luy douzieſme, moy quinzieſme celuy de vous deux luy dixhuictieſme, moy vingtieſme celuy de vous deux vingt-quatrieſme, ou moy vingt-cinquieſme celuy de vous deux luy trentieſme. Par ainſi, que tous ceulx qui de voſtre coſté ſeront ſoyent tous Venitiens, & que ceulx de mon coſté ſoyent François & Geneuois. Pource que aux François & Geneuois enſemble auez faicte la trahiſon que faicte auez. Et pour eſtre teneur de la place & Iuge de ceſte bataille, ſi de voſtre part l'oſez faire & accomplir, ie ſeroye content plus que de nul autre que ce feuſt le Roy mon ſouuerain Seigneur, ſi de ſa grace le vouloit faire. Et au cas qu'il ne vouldroit, ou que vous ne le vouldriez accepter, de quelque autre Roy Chreſtien que voudriez eſlire ou choiſir, i'en ſeray content, & ſemblablement de maint autre moindre que Roy. Et ſi la bataille ſ'accomplit, comme ſi ſera, ſi Dieu plaiſt, ſi par vous ne default, mon intention eſt que chaſcun ſoit armé de telles armes & harnois comme il eſt accouſtumé de porter communément en guerre & bataille, ſans autre malice ou malengin deſraiſonnable. Et ſi nulle des dictes

deux

deux offres ne voulez accepter ne accóplir, pour ce que vostre guerre & vos œuures auez tousiours plus pratiquées par mer que par terre, ie vous offre & suis content que l'vn de vous lequel que vouldrez prenne vne galée, & moy vne autre, veüe premierement la vostre par aucuns des miens à ce de par moy commis, & aussi la mienne par autres des vostres que vouldrez semblablement à ce commettre, afin que les dictes galées soyent semblables, & que icelles galées chascun puisse armer à sa volonté, en tel nombre & quantité de gens comme bon luy semblera. A la charge que tous ceulx d'icelle vostre galée soyent Venitiens, & ceulx de la mienne François & Geneuois, pour les causes dessus dictes. Et que en certain lieu par nous accordé nous trouuions à toutes nos dictes deux galées, pour combatre iusques à tant que l'vne d'icelles par l'autre soit outrée & vaincuë. Toutesfois auant que la dicte bataille se face, ie vouldrois auoir bonne seureté, que en nulle maniere par vous, ne par vostre pourchas, occultement, ne paloisement, fors seulement par la galée qui seule à moy se deburoit combatre, & par les gens qui dessus icelle seroyent, ne me soit faict offense, & semblablement ie le vous veulx faire. Et si l'vne de ces trois offres vous est agreable, ie vouldroye que l'effect d'icelle que mieulx vouldriez feust brief. Pource que tout faict de guerre & de bataille se doibt plus mener par œuures que par paroles. Et eüe vostre responce, à l'ayde de Dieu, de nostre Dame, & de Monseigneur Sainct George, en bref ie seray

prest de l'accomplir. Et pour monstrer que ceste chose vient de ma certaine science & pure volonté, & que i'ay entier vouloir & parfaict desir de l'accomplir à mon loyal pouuoir, i'ay seellé ces lettres du seel de mes armes; faictes & escriptes au Palais
1404. Royal à Gennes, le sixiesme iour de Iuin, mille quatre cent & quatre.





CY COMMENCE LA TABLE DE LA TROISIESME PARTIE DE CE LIVRE, laquelle parle des faicts que le Mareschal feit depuis le temps qu'il fut retourné du voyage de Syrie iusques à ores.





CY COMMENCE LA TROISIESME PARTIE DE CE LIVRE, laquelle parle des faicts que le Mareschal feit depuis le temps que il feut retourné du voyage de Syrie iusques à ores.

CHAPITRE I.

Premierement parle des Seigneurs Italiens qui desiroient auoir l'accointance du Mareschal, pour les grands biens que ils oyoient dire de luy.

APRES que ces choses feurent toutes appaisées, & que le Mareschal estoit à sejour à Gennes, comme la renommée feust ja grande en toutes parts de ses vertus & biensfaicts; & toute Italie en feust plaine, feurent aulcuns Seigneurs du dict pays, qui moult l'aimerent, & desirerent son accointance. Entre lesquels feut le Seigneur de Padoüe, qui moult estoit de grande bonté, vaillant aux armes, & bien morigené; & pour ce aimoit-il le Mareschal. Car cõme dict le Prouerbe commun, Chascun aime son semblable. Et pour le grand

amour qu'il luy portoit, & le desir qu'il auoit de le voir, veint vers luy à Gennes, apres ce que par plusieurs fois luy eust escript. Si le receut le Mareschal à grand honneur, & moult grand chere luy feit. Laquelle il eut tant agreable, & tant le prisa & aima, que tous les François prit à aimer pour l'amour de luy. Et adonc le bon loyal Mareschal, qui tousiours taschoit à accroistre l'honneur & le bien de son souuerain Seigneur le Roy de France, ne musa mie: ains tant saigement se gouuerna auec le dict Seigneur de Padoüe, que par ses bons admonestemens feit tant qu'il deueint homme du Roy, & recongneut de luy la Seigneurie de Padoüe & de Verone, qui sont deux grosses Citez, & de tout son pays, & en feit hommaige au Roy en la personne du Mareschal, lequel le receut ioyeusement. Semblablement comme auoit faict le Seigneur de Padoüe, se tira deuers le Mareschal, pour la renommée de sa grande bonté, la Comtesse de Pise, & son fils Messire Gabriel Marie, & de leur volonté & propre mouuement feirent hommaige au Roy en la personne du Mareschal, de la Seigneurie de Pise & de tout le Comté. Et moult se offrirent à luy faire tout le seruice que faire luy pourroient, si besoing en auoit. Et il les en remercia grandement, & moult les honnora & festoya tant que auec luy feurent. Si doibt bien auoir cher tout Roy ou Prince tel seruiteur, & loyal Lieutenant & Cheuetaine, qui tousiours est en soin d'accroistre, augmenter & multiplier le preu & l'honneur de son Seigneur.

CHAPITRE II.

Comment le ieune Duc de Milan entreprit guerre au Mareschal, dont mal luy en ensuiuit.

ENVIRON ce temps adueint que le ieune Duc de Milan, & son frere le Comte de Pauie, apres la mort de leur pere, qui auoit esté le premier Duc de Milan, prirent contens aux Geneuois, tant que ils les assaillirent de guerre, & auoient à leur solde & en leur ayde Facin Kan, lequel comme assez de gens sçauent a esté long temps & encores est le plus grand Cheuetaine de gens d'armes, & le plus renommé & craint qui soit, ne ait esté en Italie bonne piece a, & qui meilleures gens soubs soy communément a. Mais nonobstant sa force & hardiesse, & tout ce que il peut faire, ne toute la puissance du Duc de Milan, grande greuance ne receurent mie de eulx les Geneuois. Car leur bon Cheuetaine & Gouuerneur bien les en sceut garder. Car n'auoient mie à faire à enfant: mais à celuy qui tout duict & maistre estoit de mener telles danses, & qui peu les craignoit. Si feit assemblée contre eulx tantost le Mareschal, & n'attendit mie que ils le veinssent cercher, ains alla sur leur pays, & par telle vigueur prit à faire ce que à guerre appartient que toute leur terre espouuenta,

& en

& en peu de temps leur porta grand dommaige. Et pour dire en brief comment la chose feut demenée, & puis terminée, car long procés seroit à tout dire, & à racompter toutes les enuahies & faicts d'entre eulx, ils se trouuerent par plusieurs fois main à main ensemble. Mais sans faillir oncques n'assemblerent que ce ne feust tousiours au pire & au grand dommaige du Duc de Milan, & qu'il n'y perdist moult de ses gens. Et malgré toute sa deffence le Mareschal alla assieger ses chasteaux & forteresses, & par force & de bel assault en preit plusieurs, quoy que ils se defendissent de toute leur puissance, & que par maintes fois Facin Kan veinst sur eulx pour cuider leuer le siege: mais tout ce rien ne leur valoit. Pour laquelle chose tant y feit & tant y exploicta le Mareschal, que à brief parler le Duc de Milan feut tout ioyeux de pourchasser la paix, à laquelle moult se peina auant qu'il la peust auoir, car à son grand tort la guerre auoit commencée. Toutesfois à la parfin le Mareschal, qui en nul cas n'est trouué desraisonnable, s'y condescendit. Et ainsi feust faicte la paix entre le Duc de Milan & les Geneuois, au profict du Roy, & à l'honneur du Mareschal, & au bien des Geneuois.

CHAPITRE III.

Comment le Mareschal laboura, afin que il peust mettre paix en l'Eglise, que les Geneuois se declaraßent pour nostre Sainct Pere le Pape.

ENTRE les autres biens que le Mareschal dont nous parlons a faicts sur terre, ne faict mie à oublier, mais à ramenteuoir, comme chose à tousiours digne de grand memoire, la grand peine & trauail, & mise de ses propres deniers, que il a employez pour le bien de la Chrestienté au faict de l'Eglise, en laquelle ja par si long temps, dont c'est dommaige & pitié, a eu & encores a douloureux schisme & diuision, comme chascun sçait. Et qui est celuy en vie auiourd'huy Prince ne autre qui plus ait trauaillé au bien d'vnion & paix que a le dict Mareschal? Certes nul. Et c'est chose notoire. Et pour venir à celle fin, c'est à sçauoir de paix, comme tres-chrestien, prudent & saige, a tenu subtile maniere de ce qu'il luy a semblé que bon feust à faire, comme sçauoir se peut manifestement. Mais afin que le temps aduenir ses faicts soyent tousiours cause de bon exemple, il est bon que cy soit representé tout au long. Il est à sçauoir que apres que le Mareschal feut retourné du voyage de Syrie, com-

me i'ay dict cy deuant, quand il se veid vn peu à repos, luy qui oncques temps n'employa en oisiueté, voulut adonc vacquer à mettre à effect le bon desir que tousiours auoit eu en l'esprit. C'estoit de trouuer voye comment vnion & tranquillité peust estre au faict de l'Eglise. Et pour à ce aduenir, se pensa que moult grand bien seroit s'il pouuoit tant faire que il peust aduenir à deux conclusions. L'vne estoit qu'il peust à ce tourner les Geneuois, lesquels croyoient en l'Antipape de Rome, que ils se declarassent pour nostre Sainct Pere, & luy rendissent obeissance: L'autre conclusion estoit, que il se peust tant trauailler que nostre dict Sainct Pere, pour le bien de paix en la Chrestienté, feust d'accord de ceder toutes les fois que on auroit trouué voye, ou par force, ou par amour, que l'Antipape cedast. Si aduisa temps & lieu au plus brief que il peut de arraisonner les Geneuois de ceste chose. Et vn iour assembla à conseil tous les plus saiges & les plus suffisans Gentils-hommes, bourgeois & marchans d'entre eulx. Là leur preint à dire par moult belles & saiges paroles, que il leur auoit à proposer aulcunes choses, lesquelles le grand amour que il auoit à eulx le mouuoit à ce faire. Si ne voulussent auoir à mal ce que il leur diroit, ains leur pleust le receuoir à la bonne fin & intention qui le mouuoit. Lors commencea à dire tout ainsi que le bon pasteur qui a le gouuernement de ses brebis doibt auoir soin de prendre garde que elles ne se fouruoyent; luy qui estoit estably, encores qu'il n'en feust digne, pour estre

leur garde & Gouuerneur, auoit grand pitié de ce que par si long temps auoyent esté endormis en l'erreur, & encores y perseueroient, de croire, obeir, & adjouster foy à l'Antipape de Rome: Mais par aduanture c'estoit parce que suffisamment n'auoyent mie le temps passé esté informez de la verité du faict, comme on auoit esté en France, & pource les en vouloit informer. Et qu'apres ce qu'il auroit faict son debuoir de les faire certains de la verité, de laquelle chose s'il ne le faisoit il feroit grand conscience, & s'il ne les enhortoit de leur sauuement, comme il debuoit, ils feroient neantmoings par eulx, quand tout dict leur auroit, ce que bon leur sembleroit. Car à chose qui touche l'ame & la conscience, on ne doibt homme contraindre par force, ne aussi faire ne le vouldroit. Car ce doibt venir de pure franche volonté, ny Dieu ne veult estre seruy à force. Et que à tout le moins il en seroit quitte enuers Dieu, quand son pouuoir & debuoir auroit faict de leur suffisamment monstrer & dire.

CHAPITRE IV.

Comment le Mareschal assembla à conseil les plus saiges de Gennes, & les paroles que il leur dit sur le faict de l'Eglise.

ADONC le Mareschal commencea à parler, & prit sa narration dés le commencement du Schisme, & dict, que comme ceste douloureuse pestilence en l'Eglise, qui ja auoit duré l'espace d'enuiron trente ans, dont c'estoit grand meschef, commenceast du temps & au viuant du tres-Chrestien & saige Roy Charles cinquiesme du nom, lequel par les merites de sa iuste vie, & la grande vertu & prudence qui en luy estoit, a esté tenu, est & tousiours sera le plus iuste Prince, le plus saige & de meilleure vie que Roy qui feust en France depuis le temps de Sainct Louys, ne mesmement autre que on sceust au monde en son viuant, & qui le plus vsoit de conseil, sans lequel ne feist quelconque chose. Si fut vray que dés que les premieres eslections eurent esté faictes, qui feurent comme chascun sçait assez pres l'vne de l'autre, C'est à sçauoir la premiere à Rome, & puis tantost ensuiuant l'autre par deça, le Roy Charles eut par plusieurs fois lettres des Cardinaux qui luy notifierent toutes ces choses, & les causes des aduenemens des faicts par eulx executez. Mais quoy que ils luy certifiassent la seconde eslection estre iuste & vraye, & la premiere de nulle valeur, le saige Prince ne se teint mie à tant: ains voulut par grand soin s'informer de la maniere de toutes les deux eslections, pour auoir aduis & conseil pour lequel des deux il se debuoit declarer. Et pour estre de ceste chose certainement & au clair informé; afin que il ne peust errer, enuoya certains

preud'hommes Prelats de ſon Conſeil en Auignon, deuers les Cardinaux qui adonc là eſtoyent, pour bien les interroger de la maniere, & pour prendre & auoir les ſermens d'eulx, que ſans faueur diroient la verité du faict, & lequel des deux eſleus debuoit eſtre tenu pour vray Pape. Si feut ainſi que quand les dicts enuoyez de par le Roy eurent faict comme ils deurent leur legation aux Cardinaux, adonc les dicts Cardinaux tous iurerent l'vn apres l'autre ſur le corps de Ieſus Chriſt ſacré, & prirent ſur la charge & damnation de leurs ames de dire verité. Apres prirent à dire que comme ils eſtoyent à Rome enclos au Conclaue, en intention d'eſlire ſans nulle faueur, mais comme Dieu leur adminiſtreroit par la voye du ſainct Eſprit, les Romains par maligne volonté, & à grand fureur de peuple, s'aſſemblerent autour du Palais, & preindrent à crier ſur eulx par grands menaces que ils vouloiét auoir vn Romain, ou au moins vn Italien. Si les tenoient là aſſiegez les dicts Romains, qui ſans ceſſer cryoient à leurs oreilles, pour laquelle cauſe eulx tous troublez d'iceluy tumulte, pour eſcheuer peril de mort, où ils ſe voyoient, conclurent entre eulx que ils feindroient auoir eſleu l'Archeueſque de Bari, qui eſtoit Italien. Et ainſi le feirent, & par celle voye les Romains feurent appaiſez: Mais bien eſtoit leur intention, que au plus toſt que ils pourroient ſe partiroient de là, & laiſſeroient le dict eſleu, qui par force auoit eſté mis en la chaire, & non mie par droicte voye. Si ne le reputoient point pour Pape, nonobſtant qu'ils luy

eussent faict toutes les ceremonies qui y affierent, pource que ce auoit esté par contraincte, & ainsi qu'ils auoiēt proposé de le laisser le feirent. Et quand ils feurent venus en Auignon, adonc ils se meirent ensemble, & par bōne & saincte deliberation esleurent vn autre: lequel ils affermoient sur leur part de Paradis, & sur le peril de leurs ames que celuy estoit droict & vray Pape, & que à iceluy debuoit toute la Chrestienté obeir comme au vray Pasteur. A toute ceste certification & lettres seellées des seaulx de tous les Cardinaux, qui ainsi estre vray le tesmoignoient, s'en retournerent vers le Roy les dicts Ambassadeurs, qui luy rapporterent ce qu'ils auoient trouué. Mais encores ne se teint pour satisfaict le couraige du Roy, & ne luy suffit à tant; ains voulut luy mesme oüir parler aulcuns d'eulx, C'est à sçauoir de ceulx qui estoient reputez pour les plus dignes, & les plus saiges preud'hommes Cardinaux, & autres Prelats, qui és dictes eslections auoyent esté. Si les enuoya querir & feit venir vers luy à ses propres cousts & despens. Et pour les oüir quand venus feurent, il assembla le Conseil de tous les Prelats, & des plus saiges Maistres en Theologie de son Royaume & d'ailleurs. Si feurent à celuy Conseil moult examinez les dicts Cardinaux & les Prelats de tous les poincts qui pouuoient toucher la conscience sur le dict faict, ausquels ils respondirent sur chascun article si suffisamment que il n'y eut que dire. Si feut la chose moult bien discutée, comme il affiert à si pesante besongne, & non mie tost ne hastiuement:

mais prolixement, & en long temps: afin que point d'erreur n'y peust estre meussée soubs dissimulation, ne que aucun scrupule peust demeurer en conscience. Toutesfois à la parfin, par le conseil de tous les Prelats, & des susdicts solemnels Maistres en Theologie, & de tous les saiges que il peut assembler, feut conclu, que toutes choses regardées & bien discutées, le Roy & toute la Chrestienté se debuoient declarer & tenir à la seconde eslection, & ainsi l'affermoient pour verité, & iuroient & prenoient sur leurs ames que faire se debuoit. A laquelle chose à bonne cause le Roy adjousta foy, en disant qu'il n'estoit pas à croire ne vray semblable que tant de preud'hommes se voulussent damner pour la faueur d'vn tout seul homme. Et ainsi delibera & manifestement se declara pour la deuxiesme eslection. Laquelle chose il escripuit à tous les autres Roys & Princes Chrestiens ses alliez, comme en Espaigne, en Arragon, en Escosse, & ailleurs, lesquels, considerée l'authorité de sa preud'hommie & de son grand sçauoir, adjousterent foy à l'enqueste qu'il en auoit faicte, & pareillement se declarerent. Toute ceste narration feit le Mareschal aux Geneuois en iceluy Conseil, & plusieurs autres choses à ce propos leur dit, que ie laisse pour briefueté. Si feit apres sa conclusion, en disant que par ainsi pouuoient veoir & congnoistre que sans grande deliberation & aduis ne s'estoyent pas condescendus les François à rendre obeissance à la seconde eslection. Et que s'il leur cheoit au cœur, & sembloit que si digne per-
sonne

sonne que estoit le saige Roy Charles en eust faicte suffisante information & enqueste comme il leur auoit recordé, (Laquelle chose estoit assez notoire que maintes gens encores viuans sçauoient, & luy mesme certainement le sçauoit, car ce auoit esté de son temps, nonobstant que il feust moult ieune adonc; mais assez de fois l'auoit depuis oüy recorder,) que ils se voulussent semblablement declarer pour nostre partie, si leur conscience s'y adonnoit. Quand le Mareschal eut finy sa parole, les Geneuois qui bien & bel auoient noté ce qu'il auoit dict, respondirent que bien l'auoient entendu, mais que la chose leur estoit moult nouuelle, & si touchoit conscience, & ne debuoit estre deliberée sans grand aduis, si penseroient sus, & puis luy en respondroient, & il dict que ce luy plaisoit bien. Et à tant se departirent: mais depuis par plusieurs fois en feurent assemblez ensemble, & tant que à dire en brief, à la parfin de leur tres-bonne volonté & sain consentement, comme Dieu pour le bien de Chrestienté le voulut, se declarerent pour nostre partie, & rendirent vraye obeissance au Pape. De laquelle chose le Mareschal feut moult ioyeux, & en remercia nostre Seigneur. Et ainsi en veint à chef par son grand sçauoir & prudence. Car c'estoit la nation de toute Italie qui depuis le Schisme plus soustenoit en faicts & dicts le party de l'Antipape. De quoy tous les saiges & les Clercs de la Seigneurie de Gennes dient & tesmoignent que ils sçauent de vray que si tous les Roys, Princes & Clercs du monde les eussent de ce

enhortez, ſuppliez & requis, que ja n'y feuſſent ad-uenus pour ſermons, ne dons, ne offres que leur ſceuſſent auoir faict. Si doibt eſtre reputée ceſte choſe, comme ils dient, & il eſt vray, entre les grands faicts du dict Mareſchal, comme miraculeuſe. Car par de là ils tiennent que c'eſt la plus grand merueil-le, & le plus grand faict d'en eſtre venu à chef, que de choſe qui adueint au pays d'Italie paſſé a deux cent ans.

CHAPITRE V.

Comment le Mareſchal tendoit que l'Egliſe feuſt en vnion, & ſoubs l'obeiſſance d'vn ſeul Pape eſleu par Concile general.

OR ESTOIT venu le Mareſ-chal à l'vne des concluſions que long temps auoit deſirée à attain-dre, qui eſtoit de rendre les Ge-neuois obeiſſans à noſtre Pape, comme dict eſt deuant. Si voulut tendre ſ'il pouuoit à l'autre concluſion qu'il deſiroit. Il eſt à ſçauoir que il auoit bien en memoire & eſtoit informé comme le dict Roy Charles, auant que il treſpaſſaſt, comme bon & iuſte Roy & tres-Chreſtien, qui auoit ſur toute choſe à cœur le faict de l'Egliſe, voyant que il ne pouuoit mettre toute Chreſtienté en l'obeiſſance d'vn ſeul Pape, comme

elle doibt estre, & que grand meschef estoit de telle diuision entre Chrestiens, aduisa & considera que bon seroit pour appaiser ce maudit Schisme, que Concile general feust faict de tous les Prelats de Chrestienté ou de la plus grand partie assemblez en aucune part, où au mieulx seroit regardé: Et que là feust deliberé & ordonné que tous les deux esleus cedassent, & que si par amour ne le vouloient faire, que à tout l'ayde & le port des Princes terriens, qui tous en feussent d'accord, on les y contraignist par force. Et que quand ce seroit faict, adonc bien & dignement feust vn seul esleu par voye du sainct Esprit, comme faire se doibt. Telle estoit l'intention du bon Roy, qui l'eust traicté à chef, mais la mort l'en desaduancea, au grand dommaige & preiudice de toute la Chrestienté, & singulierement de son Royaume. Ceste chose sçauoit le Mareschal, & aussi comment le Roy qui à present regne, fils & successeur d'iceluy, & Nosseigneurs les Princes de France, ont tousiours depuis pretendu à celle voye, pour venir au faict d'vnion. Et pource que bien luy sembloit que ce chemin tenir estoit iuste, ne par autre ne pouuoit estre mise paix en l'Eglise, à son pouuoir vouloit trauailler que ceste chose peust estre terminée, & traictée à chef de paix. Et c'estoit la cause principale & singuliere qui l'auoit meu à tant desirer & trauailler que les Geneuois se declarassent pour nostre Sainct Pere. Car son intention estoit que quand il auroit tant faict à l'aide de Dieu comme il feit, que les Geneuois feussent obeissans

au Pape, que adonc par l'ayde de eulx qui est moult grande, & par les autres d'Italie, aulcuns se pourroient pareillement conuertir. De laquelle chose se voulut trauailler, comme il feit apres du Seigneur de Padoüe, & de celuy de Pise, dont cy dessus est parlé, & d'autres, dont mention sera cy apres faicte, que il iroit courir sus aux Romains, si besoing estoit: au cas qu'ils ne vouldroient souffrir que l'Antipape cedast, ou qu'il ne le voulust faire. Plus feit encores le Mareschal. Car comme dict est cy deuant, pour sa grande renommée & bonté il attiroit plusieurs nobles hommes à son amour, dont il aduint que mesmement vn des plus principaulx Cardinaulx qui feust à Rome de la partie de l'Antipape, appellé le Cardinal de Flisco, l'aima tant & prisa que il desira son accointance, & luy escriuit plusieurs lettres, & le Mareschal à luy, dont à la parfin tant bien y ouura le Mareschal que il se soubstrahit de l'Antipape, & s'en partit, & laissa bien la valeur de seize mille francs de benefices que il tenoit, si rendit obeissance à nostre Pape. Mais à parler de l'autre conclusion où il tendoit, pour venir par ces deux à vne seule fin, c'est à sçauoir de vnion, par la premiere il entra en l'autre. Car nostre Sainct Pere luy sceut merueilleusement bon gré de ce qu'il auoit mené les Geneuois qui plus luy souloient estre contraires que gens du monde à son obeissance. Si l'en beneist moult & pria pour luy. Mais encores feit plus pour luy le Mareschal: car pour tousiours le tirer à plus grand amour, luy presta en ses affaires de grands deniers,

& luy feit maint secours à ses propres despens. Et tant alla la chose que le Pape alla vers luy, & le Mareschal luy feut à l'encōtre, & le receut à tres-grande reuerence & honneur, comme il debuoit faire. Et lors quand il le teint à sejour auec luy, le prist à enhorter que pour le bien & la paix de l'Eglise, & de toute Chrestienté, il voulust estre d'accord, comme il auoit autresfois promis à Nosseigneurs de France, de ceder toutes les fois que on auroit tant faict ou par force ou par amour, (à laquelle chose il trauailleroit de toute sa force & puissance,) que celuy de Rome cedast, & que requis en seroit. De ceste chose timonna le Mareschal tant le Pape, que il luy promeit & iura que ainsi feroit-il sans faulte. Et ainsi parueint le dict Mareschal à ses deux conclusions, dont si grand bien en est ensuiuy, que les Romains qui ont bien veu & sceu son intention, ont si redoubté & redoubtent sa vaillance, force & puissance, que apres la mort du dernier leur Antipape trespassé, voulurent eulx mesmes & requirent de leur bonne volonté, sans contrainte, c'est à sçauoir les Cardinaulx de delà, par le consentement de ceulx de la cité, que vn que ils esleurent cederoit & delaisseroit la chaire toutes les fois que le nostre ainsi le feroit: afin que par saincte & iuste voye vn seul pasteur feust esleu. Toutesfois ceste saincte volonté de ceder & de pretendre à vnion, qui est venu à nos aduersaires, c'est à sçauoir aux Cardinaux de Rome, ie tiens que ce soit œuure du sainct Esprit, qui a pitié de son espouse la saincte Eglise, qui tant est desolée,

ſi la veult mettre en paix. Laquelle choſe, ſi Dieu plaiſt, briefuement ſera, & non par quelconque autre œuure d'homme mortel. Combien que nous auons couleur de penſer que le Mareſchal, comme dict eſt en ſoit cauſe, par ce que oncques mais, fors que lors que ils ſceurent ſon intention, ne ſ'y voulurent conſentir. Si peut bien eſtre que ce y a valu. Si ne ſera au plaiſir de Dieu nul beſoing de mouuoir guerre, & aurons vraye vnion, que Dieu nous octroye par ſa grace. Et combien que le faulx hypocrite que les Cardinaux de la partie de delà eſleurent dernierement, ſe monſtraſt au premier bonne & ſaincte perſonne, (Car il voüa & promeit de faict deuant tous que il cederoit tantoſt & ſans delay toutes les fois que le noſtre le feroit, & ainſi le certifia par ſes lettres à tous les Roys & Princes Chreſtiens:) toutesfois ce ne feut fors que hypocriſie & feintiſe. Car ſa volonté eſtoit toute plaine de fallace, comme à la fin y parut, & comme ie diray cy apres.

CHAPITRE VI.

Cy commence à parler comment les Piſains ſe rebellerent contre leur Seigneur, & comment le Mareſchal ſe peina d'y mettre paix.


OVRCE que tout ne se peut dire ensemble, conuient racompter les matieres l'vne apres l'autre, combien que plusieurs des choses dont nous parlons soyent aduenües en vn mesme temps. Si est vray que en l'an mille quatre cent cinq les Pisains se rebellerent contre leur Seigneur, & le chasserent de la Seigneurie de Pise, selon la generale coustume qui est au pays de delà de non eulx tenir longuement soubs vne Seigneurie, quand ils se trouuent les plus forts. Donc quand iceluy Seigneur se veid ainsi debouter de son heritaige par ses mauuais subjects, pour ce que il sentoit que il n'auoit mie assez de gens & force pour les remettre en subjection, se va retirer vers le Mareschal, comme à Lieutenant du Roy de France son souuerain Seigneur, à qui il auoit faict hommaige de son dict heritaige, luy requerir ayde au nom du Roy, comme Seigneur doibt au besoing secourir son vassal qui le requiert à son ayde. Quand le Mareschal entendit ceste chose moult luy en pesa. Si luy respondit que auant que on allast sur eulx par voye de faict & de punition, que luy mesme se mettroit en toute peine pour les remettre en accord & en bon amour. Car si par armes destruisoit son pays, le dommaige luy en demeureroit, pour ce ne luy conseilloit, si iroit parler à eulx. Et adonc se partit de Gennes, & alla en vn lieu qui est assez pres de Pise, que on appelle Portouenere. Si feit sçauoir aux Pisains qu'il estoit là venu pour parler à eulx. Adonc veindrent vers luy les principaulx

1405.

d'entre eulx, & grand peuple en leur compaignée. Lors leur prit à dire le Mareschal par amiables paroles, que il estoit bien courroucé de ce que ainsi s'estoyent rendus desobeissans & rebelles à leur Seigneur, qui tant leur auoit esté & estoit bon & amiable, & qui si cherement luy & sa mere Madame Agnes les auoit aimez & gardez soigneusement de tous encombriers à leur pouuoir, comme bon Seigneur doibt faire ses subjects, & encores auoit volonté de leur faire de mieulx en mieulx. Si se voulussent aduiser & venir vers luy à misericorde & à mercy, & luy amender ceste grande offense; & il feroit tant vers luy que il les prendroit à mercy & leur pardonneroit son maltalent. Car pour mettre paix entre eulx estoit-il là venu. En ceste maniere les preschа le Mareschal, & moult leur dict de belles paroles. Et quand il eut dict, ils respondirent à brief parler qu'ils n'en feroient rien, & que plus ne vouloient de sa Seigneurie: mais que ils le supplioient que luy mesme voulust estre leur Seigneur, & accepter & prendre la Seigneurie de Pise & de tout le Comté. Car luy seul auoient agreable, & non autre: car ils sçauoient bien que par luy seroyent gardez, portez & defendus, & que si prendre les vouloit ils luy obeiroient doucement, & loyauté, honneur & amour luy porteroient si loyaument comme bons & loyaulx subjects doibuent faire à leur Seigneur, si ne voulust mie refuser cest offre que de bon cœur luy faisoient. Le Mareschal respondit que iamais telle pensée ne leur veinst au cœur, car ce n'estoit mie

mie l'vsaige des François d'vser de tels tours, & ne le feroit pour mourir : mais les prioit que ils le voulussent croire, & retournassent vers leur Seigneur, & feussent bons subjects & vrais obeissans, & que il leur promettoit que si ainsi le faisoient il seroit leur amy, & leur aideroit, & les porteroit contre tout homme, tout en la maniere que s'ils feussent à luy proprement, & mesmement contre leur Seigneur, s'il luy venoit à congnoissance que il voulust sur eulx vser d'aulcun tort. Que plus en diroye ? Les Pisains respondirent que pour neant en parloit, & que jamais Messire Gabriel ne seroit leur Seigneur pour chose qui peust aduenir ; & que ainçois tous se laisseroient destrancher. Mais puis que luy mesme ne vouloit estre leur Seigneur, & les prendre à subjects, ils le prioient que il allast à vn chastel qui sied sur la mer que on appelle Ligourne, & là est le port de Pise, & que là iroient à luy, & se donneroient au Roy de France tout en la maniere que auoient faict les Geneuois.

CHAPITRE VII.

Comment les Pisains feirent entendre au Mareschal par feintise que ils vouloient estre en l'obeissance du Roy de France, & deuenir ses hommes, & la mauuaistié qu'ils feirent.

QVAND le Mareſchal veid que pour prieres, ne ſermon, ne belles paroles qu'il ſceuſt dire aux Piſains, ne pour offre que il leur feiſt ne ſe vouloient deſiſter de la mauuaiſe volonté que ils auoient vers leur Seigneur, & que remede n'y pouuoit mettre, ny aucun accord, il ſe partit de là: & manda vers luy le dict Meſſire Gabriel, & luy dit tout ce qu'il auoit trouué vers eulx, & comment abſolument luy auoient reſpondu que plus ne ſ'attendiſt d'auoir la Seigneurie de Piſe: car ja n'y auiendroit. De ceſte reſponce feut moult dolent Meſſire Gabriel, & le Mareſchal luy dit qu'il regardaſt ce qu'il vouloit faire de ceſte choſe, & que puis que ainſi eſtoit que il n'y auoit remede que iamais il en ioüiſt, & ils ſe vouloient donner au Roy de France, que mieulx vauldroit que le Roy les euſt que autre Seigneur eſtranger, conſideré que luy meſme luy en auoit faict hommaige. Toutesfois, que il ne vouloit mie que on peuſt dire que le Roy vouluſt ſ'attribuer les terres & Seigneuries de ſes vaſſaulx, feaulx & ſubjects. Et pource, ſi de ſa bonne volonté & accord ſe demettoit de la Seigneurie de Piſe & de tout le Comté és mains du Roy, & luy transportoit ſon droict, que il le feroit recompenſer de aultant de terre & de Seigneurie, & de reuenu autre part. Et de ce que il ſe chargeoit de ceſte choſe, feut d'accord & bien content Meſſire Gabriel. Et parce le Mareſchal alla au chaſtel de Ligourne, comme les Piſains luy auoyent dict, en intention

que là veinssent à luy pour eulx donner au Roy, & qu'il en receust d'eulx les hommaiges. Mais eulx qui oncques ne l'eurent en pensée, & qui ne taschoient que à mauuaistié, & toute trahison & deceuance, comme apres bien le monstrerent, auoient pris autre conseil, & luy dirent quand ils feurent deuers luy, que auant que ils se donnassent au Roy ils vouloient que les gens de Messire Gabriel, qui estoyent en vne forte place de la cité de Pise, que on nommoit la Citadele, vuidassent, & que le Mareschal l'eust en sa main, & que lors ils feroient ce qu'ils auoient dict. Et ainsi luy promeirent & iurerent de faire sans nulle deceuance. Et le Mareschal encores leur agrea ceste chose, & en feit tantost aller les gens qui tenoient la dicte Citadele, & la feit garnir des siens, desquels feut chef Messire Guillaume de Muillon. Mais pour ce que les viures y estoyent ja comme faillis, il feit charger vne galée & vne grand barque de tous viures. Et auec ce, pour plus renforcer la garnison de la forteresse, enuoya auec son propre nepueu le Barrois, & la plus grand part des Gentilshommes de son hostel, & aussi foison de Gentilshommes & de citadins de Gennes: Et menoient auec eulx vne grand partie des meubles & des habillemens du corps du Mareschal qui y pensoit aller, & deux mille escus en or que il enuoyoit aux gens de Messire Gabriel, afin qu'ils se teinssent pour contents & bien payez, & plus volontiers deliurassent la place, ne plaindre né se peussent. Et ainsi se partit du port la dicte galée & la barque, & cuidoient aller

en terre d'amis, & de nul encombrier ne se donnoient garde. Mais quand ils se feurent boutez en la riuiere de Pise, & ja feurent arriuez pres de la Citadele, les desloyaux Pisains, qui bien les auoyent aduisez, s'assemblerent: mais ce feut coyement, qu'ils ne les apperceussent, & se meirent en embusche. Et quand nos gens eurent pris port, & feurent tous descendus en terre, sans auoir quelconque doubte de nul, ainçois cuidoient que si les estrangers les venoient assaillir, que les Pisains qu'ils reputoient amis, & à qui oncques n'auoyent mesfaict, les veinssent ayder, il alla tout aultrement. Car ils leur veindrent courir sus plus de six mille. Et acourut là tout le peuple à grand cry & à grand fureur, disant grandes vilenies du Roy de France, du Mareschal, & des François, & comme chiens enragez les enuironnerent, dont nos gens se trouuerent moult esbahis, car en piece ne l'eussent pensé. Si prirent, batirent, naurerent & tuerent aucuns, & menerent en obscure & vilaine prison. La galée & la barque pillerent, & pour plus les iniurier prirent la banniere du Roy de France qui sur la galée estoit, & l'allerent traisnant au long des boües, & marcherent & cracherent sus, disans, comme dessus est dict, tres-grandes vilenies du Roy & des François. Et en faisant ce vilain exploict, venoient par deuant la dicte Citadele à tout grande procession de peuple pour faire despit aux gens du Mareschal, tant François que Geneuois, qui là dedans estoyent, que ils alloient menaceant, & disant que ainsi feroient-ils d'eulx. Si faict icy à

noter leur grande trahison & mauuaistié : car onques le Mareschal ne les siens ne leur auoyent mesfaict, ains leur auoit faict maints biens. Car les Florentins si tost que ils auoient sceu que ils estoyent en diuision auec leur Seigneur leur voulurent courir sus, & il les en auoit gardez ja par deux fois, & les desloyaux plains d'ingratitude le sçauoient bien, & comment tousiours auoit tendu à leur bien ; si luy en rendoient mauuais guerdon.

CHAPITRE VIII.

Comment le Mareschal se trauailloit tousiours que ceulx de Pise se donnassent au Roy de France.

QVAND les desloyaux Pisains eurent faict cest exploict, ils doubterent l'ire du Mareschal, & que il leur voulust courir sus pour les destruire, comme bien l'auoyent desseruy, & que faire le vouloit. Mais pour dissimuler & couurir leur mauuaistié, & pour en faire encores vne plus grande, enuoyerent des principaulx d'entre eulx en Ambassade deuers luy : lesquels luy dirent que pour Dieu il ne se voulust mie courroucer contre eulx, & que ce qui auoit esté faict oultrageusement & à leur grand tort, que ce auoit faict le menu peuple sans le consentement des principaux, & qu'ils estoyent tous

prests de luy en faire telle satisfaction & amende qu'il sçauroit demander, & que ils estoient bien d'accord de eulx donner au Roy, comme ils auoient promis. Le Mareschal qui ainsi les oüit parler, ne voulut mie vser enuers eulx de grand rigueur, pour ce que il tendoit tousiours que il peust tant faire que il les teint subjects du Roy. Si leur dict que voirement tant auoyent meffaict que plus ne pouuoient, & plus luy pesoit de ce que le Roy auoient iniurié, que de luy, ne de ses gens: mais que au fort tout leur seroit pardonné; mais que ils se donnassent au Roy, ainsi que promis auoyent. Et ils dirent que si feroient-ils sans faillir. Si retourneroient par son bon congé deuers les autres citoyens de Pise, leur dire la benignité qu'ils auoient trouuée en luy, & qu'ils veinssent là pour du tout confirmer la chose. Mais que pour Dieu ils le prioient que pendant ce traicté il ne voulust aulcunement proceder rigoureusement contre eulx, & il leur promeit que non feroit-il. Et à tant partirent les desloyaulx, qui tout ce ne faisoient que pour le tenir en paroles, pour tandis mettre à fin le desloyal exploict où ils tendoient. Car au temps que ce traicté duroit, de toute leur puissance assailloient la Citadele de iour & de nuict d'engins de traict, & de canons. Et plus grande mauuaistié feirent. Car chascun iour à force d'engins iectoient en la forteresse plus de cent cacques plains des ordures de la ville, de poisons, de charongnes pourries, & de toutes punaisies. Si feirét grands fossez entre eulx & la Citadele, & la separerent de la

ville. Et pource que elle ſied à vn des bouts de la cité, comme faict le chaſtel de la Baſtille Sainct Anthoine à Paris, ils les enfermerent du coſté des champs à foſſez & baſtilles que ils fortifierent, afin que ils ne peuſſent auoir ſecours. Et ainſi les aſſiegerent de toutes parts, & ſ'efforçoient ſans ceſſer de les prendre par force. Mais ce n'eſtoit mie legere choſe: car moult eſt la place forte. Et auec toutes ces choſes, bien faiſoient garder tous les paſſaiges, afin que le Mareſchal n'en peuſt auoir nulles nouuelles. Plus grande trahiſon voulurent encores baſtir & faire. Car ils enuoyerent leurs Ambaſſadeurs à Florence garnis de belles lettres de puiſſance de pouuoir donner à la dicte Seigneurie de Florence quatre chaſteaux leſquels ils vouldroient prendre & choiſir en leur Seigneurie de Piſe, & auec ce les affranchir de toutes les marchandiſes que ils feroient iamais en leur Seigneurie, mais que ils vouluſſent aller à toute leur puiſſance auec eulx mettre le ſiege deuant le chaſtel de Ligourne, où le Mareſchal eſtoit, & leur Seigneur Meſſire Gabriel auec luy, & faire tant que ils feuſſent pris & liurez à eulx. Mais à ceſte choſe ne voulurent point les Florentins ſe conſentir. Et en ces entrefaictes que ils baſtiſſoient ceſte choſe, les Ambaſſadeurs de Piſe retournerent deuers le Mareſchal, afin que il ne ſ'apperceuſt de rien de ce que ils faiſoient; afin que ils peuſſent tandis que ils le tiendroient en paroles prendre la Citadele, & auſſi trouuer voye ſ'ils pouuoient de l'aſſieger à Ligourne. Si luy dirent que les Piſains eſtoyent touſiours bien

d'accord de eulx dõner au Roy comme ils auoyent promis: mais ils vouloient que ainçois qu'ils s'y donnassent, que le Mareschal leur baillast & deliurast trois chasteaux en leurs mains, c'est à sçauoir la Citadele, le chastel de Ligourne, & celuy de Librefaicte, que tenoit encores Messire Gabriel en sa main. Et le Mareschal leur respondit adonc que voulez-vous faire de la Citadele? Et ils respondirent, nous la voulons raser par terre, & tenir les autres deux chasteaux en nos mains. Quelle Seigneurie ce dict le Mareschal aura doncques le Roy sur vous, ne quel pouuoir auroit-il de iusticier les mauuais & de les punir? Nous ne voulons ce dirent-ils que il y ait autre Seigneurie fors que le nom d'en estre Seigneur. Peu de chose, ce dict le Mareschal, seroit au Roy celuy tiltre, mais donnez-vous y comme ceulx de Gennes ont faict, ou ainsi que vous vous donnastes à Messire Girard de Plombin, duquel le Duc de Milan eust depuis la Seigneurie & le tiltre. A donc respondirent les Pisains vne fois pour toutes que rien n'en feroient, & à tant se departirent. Si veid bien & apperceut le Mareschal que leur faict n'estoit fors toute tromperie, & que pour le mener à la longue l'auoient ja tenu en paroles l'espace de vingt deux iours. Et Messire Gabriel qui voyoit que tout ce n'estoit que deceuance, prit à traicter auec les Florentins de leur vendre Pise & tout son droict du Comté. Mais le Mareschal qui tousiours y auoit la dent, encores se voulut mettre en son debuoir de s'essayer auant que aux Florentins aulcune vendition

tion

tion en feust faicte. Si enuoya six des plus notables de la ville de Gennes deuers eulx, pour leur remonstrer & dire qu'ils ne se voulussent pas eulx-mesmes destruire. Car leur Seigneur estoit en paroles de les vendre aux Florentins, lesquels ils sçauoient bien que point ne les aimoient, & qui mal les traicteroient, si se aduisassent bien, & se donnassent au Roy comme ils auoyent promis, & grand bien & profit leur en viendroit, si viuroient en paix & à seur. Tandis que ces Ambassadeurs estoient allez à Pise, les Florentins enuoyerent au Mareschal la coppie des lettres du pouuoir que les Pisains auoient baillées aux Ambassadeurs de Pise, pour faire tant auec les Florentins que ils allassent assieger le Mareschal à Ligourne, comme dict est. Et ce mesme iour eust messaige & nouuelles de son nepueu le Barrois, & des autres prisonniers, comme vilainement estoyent traictez, & que on les auoit mis à rançon, & que pour Dieu, nonobstant que la rançon feust assez grande, que il les voulust deliurer de celle chartre : car ils estoyent à grande souffreté & peril de leurs corps. De ceste chose feut moult dolent le Mareschal, & bien luy estoit manifeste la grande trahison & mauuaistié des Pisains. Et si ne feust que il auoit ja mandé en France au Roy & à son Conseil que ceulx de Pise s'estoyent donnez à luy, il n'eust pour rien tant attendu de leur courir sus, & de leur monstrer leur trahison & mauuaistié. Mais il aimoit plus tost souffrir que les enuieux, dont bien sçauoit que assez en auoit en France & ailleurs, peussent

dire que le Roy euſt par ſon arrogance perdu ſa Seigneurie. Si ordonna tantoſt de la deliurance des priſonniers. Et les meſſaigers Geneuois qui feurent enuoyez à Piſe n'y feirent rien : ains leur reſpondirent les Piſains telles paroles. De tout ce que vous nous requerez nous ne ferons rien, & ne nous en parlez plus, mais faictes mieulx, oſtez la Seigneurie à voſtre Roy, & tuez Boucicaut & tous ſes François, & viuez en Republique comme nous, & ſoyons tous vnis comme freres vous & nous, & vous ne ferez que ſaiges. Ceſte reſponce rapporterent les dicts Ambaſſadeurs, qui autre choſe n'en peurent tirer.

CHAPITRE IX.

Comment le Mareſchal dit & manda aux Piſains que s'ils ne ſe donnoient au Roy leur Seigneur, les vendroit aux Florentins.

LE SEIGNEVR de Piſe qui veid que il n'y auoit plus d'attente que les Piſains ſe conſentiſſent à vouloir eſtre ſubjects du Roy, priſt adonc fort & ferme à continüer ſon traicté auec les Florentins de la vendition de Piſe, c'eſt à ſçauoir de leur tranſporter ſon droict entierement. Si pourparlerent tant ceſte choſe, que ils feurent d'accord enſemble pour quatre cent mille florins que les Florentins debuoient bailler à Meſſire Gabriel. Mais toutesfois les Florētins vouloient

tout auant œuure que le Mareschal consentist, iurast & agreast cest accord, ou autrement marché nul. Si le veint dire Messire Gabriel au Mareschal, & luy requist que il luy rendist la Citadele que il tenoit encores, laquelle il luy auoit iuré & promis de luy rendre sans contredict, au cas qu'il ne seroit d'accord auec les Pisains, si ne le pouuoit ny debuoit refuser. Le Mareschal respondit que il luy tiendroit sans faillir ce qu'il luy auoit promis ja n'en doubtast. Mais quand estoit de accorder les conuenances qu'il auoit faictes auec les Florentins de la vendition de Pise, iour de sa vie il ne seroit d'accord que le Roy perdist sa Seigneurie, dont luy mesme luy auoit vne fois faict hommaige, & estoit entré en sa foy. Et que il vouloit veoir les lettres de l'accord & des conuenances qu'il auoit faictes auec les Florentins, & il dit que volontiers les luy bailleroit. Et quand le Mareschal les teint, & que bien les eut visitées, il en enuoya la coppie à Pise, & manda aux Pisains que nonobstant toutes les trahisons & mauuaistiez que ils luy auoyent faictes & voulu faire, si auoit-il grand pitié du grand meschef qui leur estoit à aduenir, & de leur destruction, où eulx-mesmes par leur follie se fichoient. Et que pour eulx aduiser leur enuoyoit la coppie du Traicté qui estoit ja tout consommé & parfaict entre leur Seigneur & les Florentins, auquel il ne s'estoit pas encores voulu consentir. Afin que Dieu, ny le monde ne le peust accuser que il n'eust suffisamment faict son debuoir de les bien aduiser auant que ils feussent destruits. Si les admo-

nestoit derechef que ils se donnassent au Roy comme ils auoient promis, & il les ietteroit hors de celle tribulation, & les mettroit en paix, & que ceste fois pour toutes leur disoit. Car plus ne pouuoit dilayer ne empescher la dicte vendition, & que si alors ne l'accordoient, deux iours apres passez iamais plus n'y pourroient aduenir. Car il luy conuenoit consentir la chose, & promis auoit à leur Seigneur que il s'y consentiroit, au cas que ils ne se vouldroient donner au Roy, si le tenoit de si pres de sa promesse que plus reculer ne pouuoit. Si feussent certains que quand il l'auroit consenty, iuré & promis, que iour de sa vie n'iroit au contraire. Si deliberassent à ceste fois ce que faire en vouldroient. A ceste chose respondirent les Pisains que brief & court rien n'en feroient, & que plus on ne leur en parlast.

CHAPITRE X.

L'accord qui fut faict entre le Mareschal & les Florentins du faict de Pise.

ADONC voulut parfaire Messire Gabriel son traicté auec les Florentins: mais le Mareschal s'y opposa, & dict que il ne consentiroit point que autres eussent la Seigneurie de l'heritaige dont vne fois auoit esté faict hommaige au Roy, & que plustost il feroit bonne guerre aux Pisains, & les conquerroit par force. Quand Messire Gabriel veid

ce, il se conseilla auec les Florentins. Si conclurent vn tel appointement ensemble, que afin qu'il s'y consentist les dicts Florentins deuiendroient hommes & feaulx du Roy de la Seigneurie de Pise, tout en la maniere que l'estoit Messire Gabriel. Et quand ainsi l'eurent appointé, ils le veindrent dire au Mareschal, lequel leur respondit, que quelque chose que il accordast, ils feussent seurs que iour de sa vie ne cõsentiroit que le chastel de Ligourne issist hors de ses mains, ne allast en Seigneurie estrangere. Car ce seroit au prejudice des Geneuois, desquels il debuoit garder & accroistre les iurisdiction & puissance. Mais au surplus il y penseroit, & le lendemain retournassent. Adonc va dire Messire Gabriel qui là estoit, que deslors desia vouloit & se consentoit, & belles lettres luy en feroit, que quelque marché que il feist auec les Florentins, ou à aultre, que le dict chastel de Ligourne feust nuëment & absolument au Mareschal. Car tant auoit pour luy trauaillé & faict de bien, que assez l'auoit desseruy. Et iceulx respondirent que pour celle cause il n'y auroit debat entre eulx. Celle nuict pensa le Mareschal à ceste chose, & aduisa que au fort par celle maniere que ils luy auoient offert le Roy n'y perdoit rien, ains y gaigneroit. Car il auroit pour vne puissance & Seigneurie deux, c'est à sçauoir Pise, voulsissent les Pisains ou non, & les Florentins auec, qui moult est grande puissance, qui feroyent par cest accord hommes du Roy. Si delibera que il s'y accorderoit, mais que ils voulussent encores luy conceder &

octroyer aulcunes choses que il leur requerroit. Esquelles requestes le bon Chrestien n'oublioit point sa mere Saincte Eglise, de laquelle tousiours & sans cesser en auoit à cœur la paix & vnion, comme dict est deuant. Le lendemain quand ils feurent retournez vers luy, il leur dict que à ce dequoy ils luy auoyent parlé s'accorderoit assez, c'est à sçauoir que les Florentins teinssent Pise, la Citadele, & toutes les appartenances du Comté, excepté le dict chastel de Ligourne, & que ils en feissent hommaige au Roy, & deueinssent ses hommes liges: mais que ils voulussent accorder, promettre, iurer, & eulx obliger, que à tousiours & à jamais ne feroient marchandise sur mer, fors sur les naues & vaisseaux de Gennes, & des Geneuois. Item, que vn mois apres que ils auroient gaigné la Seigneurie par force, ou autrement, ils se declareroient pour nostre Sainct Pere le Pape, & feurent chargez d'y faire obeir les dicts Pisains. Item, que six mois apres la dicte conqueste, si l'esleu de Rome estoit encores en son erreur, & y voulust perseuerer, que ils feussent obligez de luy faire guerre auec les François & Geneuois, si mestier estoit, & si on les en requeroit, & manifestement se monstrassent ses ennemis. Item, que posé que ils luy accordassent toutes ces choses, que il vouloit que la maniere de leur accord & traicté feust enuoyée en France au Roy & au Conseil, sans lequel assentement il ne vouloit point passer la chose, ne que ce feust du tout à sa charge, Et que ce debuoient-ils bien vouloir. Car si la chose estoit passée par le Roy

& par son Conseil, plus grande seureté à tousiours seroit pour eulx. Et que s'ils se vouloient tenir à cest accord, que il se faisoit fort de leur en faire auoir lettres passées & seellées du Roy & de son Conseil, & de Nosseigneurs de France. Quand le Mareschal eust tout dict, les Ambassadeurs de Florence dirent que ils iroient sçauoir la volonté sur ces choses de leur Seigneurie, & puis retourneroient luy dire la responce. A brief parler ils retournerent à tout lettres de puissance de pouuoir passer le dict accord que ils agreoient entierement. Si fut là Messire Gabriel, & bien cent des plus suffisans Gentils-hommes & Citadins de Gennes, que le Mareschal y auoit faict venir. Car il vouloit que ils feussent presens, & que la chose feust faicte par leur accord & bon vouloir. Si fut adonc la chose du tout accordée, iurée & promise à tenir entre eulx, sans iamais aller à l'encontre, & belles lettres passées, seellées & certifiées au gré des parties.

CHAPITRE XI.

Comment le Mareschal enuoya par escript au Roy de France, à Nosseigneurs, & au Conseil, l'accord qu'il auoit faict auec les Florentins du faict de Pise; lequel le Roy & Nosseigneurs agréerent par leurs lettres. Et comment depuis par feintise les Pisains se voulurent donner au Duc de Bourgongne.

LE DICT accord faict & passé, tantost le Mareschal l'escriuit au Roy, à son Conseil, & à Nosseigneurs les Ducs, & manda par escript toutes les clauses & la maniere des conuenances, en suppliant au Roy, que au cas que par son Conseil seroit veu que le dict accord luy feust bon, profictable & honnorable, & que nos dicts Seigneurs l'eussent agreable, que il luy pleust le ratifier & confirmer par ses lettres, seellées & passées par son Conseil, presens ses dicts oncles, desquels il requeroit aussi auoir les certifications & verifiement par leurs seaulx autentiques. A celle fin que la chose feust stable & ferme à tousiours, & sans que iamais nulle des parties repentir se peust, ne desdire le dict accord. Quand ces nouuelles feurent venües au Roy, fut en Conseil regardée la chose. Si fut par le Roy, par nos dicts Seigneurs & tous les saiges moult loüé le Mareschal, de sa prudence & de son sçauoir, qui si saige maniere auoit tenuë que il auoit amené au Roy deux Seigneuries pour vne, qui moult pouuoit estre chose valable à ce Royaulme, grand honneur & grand bien pour l'Eglise, & profict pour la Seigneurie de Gennes. Et pour toutes ces choses, & les autres biens que le dict Mareschal auoit acheuez & acheuoit chascun iour par son grand sçauoir, moult le loüerent, & grand gré luy en sceurent, & ainsi l'agréerent. Si confirma le Roy la chose par ses lettres patentes, tout en la maniere que le Mareschal l'auoit accordé, & Nosseigneurs pareillement; qui tous iurerent de n'aller iamais à l'encontre,

l'encontre, & ainsi le certifierent par leurs seellez. Et feurent les dictes lectres de certification enuoyées au Mareschal, qui tantost les bailla aux Florentins, qui grand ioye en eurent, & pour contents s'en teindrent. Toutes ces choses faictes, tantost & sans delay les Florentins enuoyerent le vidimus des lettres de leur achapt aux Pisains, & leur manderent que ils obeissent à leur Seigneurie, comme faire le debuoient, comme apparoir leur pouuoit, ou ils leur meneroient guerre, & par force les conquerroient. Si leur seroient de tant plus durs, comme plus rebelles les auroient trouuez. Les Pisains de tout ce ne feirent compte, ains respondirent que rien n'en feroient, & que qui guerre leur feroit, bien & bel se defendroient, & qu'ils ne craignoient âme. Adonc fort & ferme les Florentins les assaillirent & coururent sus, & en peu de iours moult les endommaigerent. Et de faict assiegerent Pise; & les Pisains moult bien se defendirent, si que n'estoit mie legere chose à les conquerir. Quand la guerre eut duré ja plus d'vn an, les Pisains qui bien voyoient que au dernier tenir ne se pourroient contre la force des Florentins, & de leurs aydes, voulurent pour auoir secours vser de cauteles & malices que autresfois auoient faict. Si enuoyerent leurs messaigers à Lancelot, qui se dict Roy de Naples, & luy manderent qu'ils se donneroient à luy, mais que il les veint secourir à grande armée, & leuer le siege qui les tenoit enclos. Il respondit que si feroit-il sans faulte. Et par l'esperance que il leur donna se teindrent plus forts. Mais ce fut.

en vain: Car autre occupation le destourna; si qu'il n'y peut venir ny enuoyer. Et tousiours alloit affoiblissant la force des Pisains, & estoit merueilles comment tenir se pouuoiét; car plus de deux ans auoient ja souffert celle pestilence, où on leur liuroit souuent de durs assaults. Si preindrent moult à diminuer: car la famine de dedans fort les destraignoit, & la guerre de dehors mal les menoit. Si ne sçauoient quel tour prendre: car ils disoient que plustost se donneroient aux Sarrasins si faire le pouuoient, ou que tous plustost mourroient que ils se rendissent aux Florentins. Si voulurent derechef vser de leurs cauteles, en esperance de saillir par celle voye hors du meschef qui les contraignoit. Adonc enuoyerent leurs Ambassadeurs en France garnis de belles paroles, & manderent au Duc de Bourgongne que ils se donnoient à luy entierement: mais que il les voulust secourir contre les Florentins, & faire tant que le siege feust leué. Le Duc n'accepta pas tost ceste chose, veu l'accord deuant dict que il auoit agreé, & ne debuoit aller à l'encontre. Parquoy les dicts Ambassadeurs qui assez sçauoient le tour de leur baston, se retirerent deuers aulcuns des Conseillers du Duc d'Orleans frere du Roy, & largement leur promeirent, si tant pouuoient faire que aulcun remede feust mis en ceste chose. Dont il s'ensuiuit que par l'enhortement d'iceulx Conseillers, le dict Duc d'Orleans & le Duc de Bourgongne cousins germains, se tirerent deuers le Roy, & le prierent que il leur voulust donner licence d'accepter icelle dona-

tion, & leur transporter tel droict qu'il y pouuoit auoir. A bref parler tant l'en timonnerent, que luy qui enuis rien n'eust refusé à son frere, & aussi conseillé par aulcuns de ce faire, le va octroyer. Parquoy tantost & sans delay ils escripuirent à ceulx de Florence que ils se departissent du siege, & se deportassent de plus guerroyer les Pisains. Pareillement ils escripuirent au Mareschal que plus ne donnast confort ne ayde aux Florentins, ains aydast de toute sa puissance à ceulx de Pise qui à eulx s'estoyent donnez, & feist tant par force qu'il leuast le siege. Quād le Mareschal entendit ceste chose il feut moult esmerueillé, veu l'accord qu'ils auoyent agreé, & que luy mesme auoit iuré & promis de non aller à l'encontre. A laquelle chose, comme preud'homme qu'il est, pour mourir ne se voulut parjurer, ne aller contre son seellé. Si respondit que ce ne pouuoit-il pas faire sauf son honneur. Si n'estoit pas legere chose de forçoyer contre si grand puissance comme estoit celle des Florentins. Car moult y conuiendroit grand foison de gens d'armes, dont mal estoit garny pour l'heure, & grande finance d'argent pour telle chose entreprendre. Si conuiendroit que par special à ces deux choses pourueussent, s'ils vouloient la chose encommencer, pour en venir à leur intention. De leurs lettres les Florentins ne teindrent compte, ny ne se deporterent de la guerre, ains procederent de plus en plus, nonobstant que plusieurs Capitaines & François se departissent du siege, & de l'ayde des Florentins, pour non encourir le mal-

talent de nos dicts Seigneurs. Et à brief parler, tant continüerent la guerre, que plus ne se pouuoient les Pisains tenir, qui souuent enuoyoient en France requerir secours: mais c'estoit parce que plus n'en pouuoient, & on les secouroit de lettres enuoyer aux Florentins que ils se deportassent, où ils encourreroient leur ire. Mais tout ce rien n'y valoit, ains s'en mocquoient, & disoient que c'estoit ieu d'enfant d'octroyer & puis vouloir retollir, & que ainsi n'iroit mie. Et n'estoit pas grand honneur à la Maison de France telle variation, comme d'aller contre ce qui estoit promis & seellé. Ainsi arguant, tant continüerent la guerre les Florentins, que ils veinrent à chef de leur emprise, & par force preindrent la cité de Pise, & entrerent dedãs malgré les Pisains, nonobstant que le Roy à l'instigation de nos dicts Seigneurs les eust enuoyez defier pour celle cause. Si pouuons dire & penser qu'il en est aux Florentins de tenir ou non les conuenances du susdict traicté, puis que le Roy auoit reuocqué l'accord faict auec eulx, & depuis sont venus à leur intention. Ainsi & par ceste maniere que i'ay racomptée au vray, qui que aultrement le vouldroit dire, fut commencé & terminé le faict de Pise subjuguée par les Florentins.

CHAPITRE XII.

Comment Nosseigneurs les Ducs d'Orleans & celuy de Bourgongne sceurent mauuais gré au Mareschal, pource qu'il n'auoit esté en l'ayde des Pisains contre les Florentins.

De ceste chose ont sceu mauuais gré nos dicts Seigneurs d'Orleans & de Bourgongne au Mareschal, & eulx & leurs adherans en ont parlé en le blasmant. Et pource plusieurs gens qui ne sçauent point le faict au long, en parlent & ont parlé à l'aduanture : comme on faict de maintes choses sans sçauoir la verité ne les causes de la chose, & ont dict que par son default nos dicts Seigneurs ont perdu la Seigneurie de Pise, qui seroit vne belle chose à auoir pour eulx. Mais vrayement ils veulent tourner à blasme ce de quoy grand honneur luy appartient, & si aultrement eust faict, reproche seroit à luy. Car homme qui va contre ce que par deliberé sens & bon loyal conseil a vne fois accordé, iuré & promis, encourt reproche d'inconstance & deffault de foy. Ce que nos dicts Seigneurs en ont dict & faict, & le mauuais gré qu'ils luy en ont sceu, ie tiens fermement qu'il n'est venu de leur premier mouuement ; mais d'aulcuns flateurs enuieux d'entour

d'eulx, comme assez de telles gens a en Cour communément, qui bien vouldroient trouuer maniere s'ils pouuoient de desaduancer la bonne fortune & prosperité du Mareschal ; mais si Dieu plaist à ce n'aduiendront ja. Car Dieu gardera son seruant, & iceulx descherront en leur iniquité. Si pouuez veoir & noter vous qui ce liure lisez en ce pas cy, ou oyez, que homme ne peult estre si parfaict, ne tant de biens faire & dire, qu'il puisse auoir la grace d'vn chascun. Et tout ce vient par le vice d'enuie qui court sur la terre, qui destourne de son pouuoir que vaillance, preud'hommie, loyauté & bonté n'ait le los & la gloire qui luy affiert. Car telle est la nature de l'enuieux, que il taschera tousiours de tourner à quelque mauuaise fin ou intention ce que le preud'homme faict pour grand bien & vtilité. Mais Iesus Christ, duquel la benoiste vie a toute esté en ce monde pour nostre enseignement, voulut luy mesme, pour donner exemple aux bons d'auoir sur telles choses patience, estre diffamé par les enuieux. Comme il appert par l'Euangile, qui dict que les miracles qu'il faisoit par la vertu diuine, & par la puissance de luy mesme, les faulx enuieux ministres de la loy disoient que c'estoit par art du malin esprit & de l'ennemy, & qu'il estoit mauuais, où il estoit tout parfaict. Si seroit toutesfois mal regardé & grande ingratitude de hayr sans cause ce preud'homme cy le Mareschal, par le sens duquel se sont ensuiuis tant de biens, qu'il a gardé entre les autres biens qu'il a faicts de destruire si noble cité & pays

comme est celuy de Gennes, & non mie seulement gardé de destruction, mais remis en la meilleure conualescence & estat qu'il feust depuis que la dicte cité feut fondée. Et non pourtant n'est mie d'aujourd'huy ne d'hier que la force des enuieux ingrats à nuict aux bons. Car de ce sont les Escriptures toutes plaines.

CHAPITRE XIII.

Cy deuise par exemples comment les bons sont communément enuiez.

A Ce propos racompte Valere de Scipion l'Afriquain le premier, lequel tant augmenta & accreut le bien public des Romains, que il feit Rome Dame de Carthage & du pays d'Afrique, qui par long temps auoit guerroyé les Romains, & leur auoit porté tant de dommaige que quasi les auoit tous destruicts: mais par la vaillance & proüesse du dict Scipion la fortune retourna tellement sur les Carthaginois, que ils feurent subjuguez & destruicts par les dicts Romains. Mais la grande abondance de vertus qui estoyent en celuy vaillant homme, embrasa tellement les enuieux contre luy, que ils feirent tant que les Romains ingrats & non recongnoissans recompenserent au dernier ses dignes œuures d'injures & de vilainies. Car ils adjousterent plus grande foy aux mesdisans

enuieux, qui faulsement l'accusoient de choses controuuées ; que ils ne regarderent aux grands biens que il leur auoit faicts. Si l'enuoyerent en exil en vne pauure cité entre palus & deserts que on appelloit Linterne ; & là vsa ce noble hõme sa vie qui moult auoit esté honnorable, & tout fut par enuie. Car il n'est chose qui soit plus griefue à l'enuieux mauuais que de veoir deuant soy ou de oüir loüer le bon & vertueux. Mais à reuenir au propos du Mareschal, sont aucuns qui dient aujourd'huy que la plus grãd partie des Geneuois n'aiment mie le Mareschal, & bien luy ont cuidé monstrer, par ce que plusieurs fois l'ont les aucuns d'eulx voulu trahir & emprisonner, & que au dernier le bouteront hors, & par ceste raison concluent les dicts mesdisans que ce n'est mie signe qu'il soit bon ne droicturier, & que si conuenablement les gouuernoit tous l'aimeroient. Mais cest argument n'est mie bon ne vray. Car qu'il ne soit aimé de la plus grand partie ce peult bien estre ; car communément en vne communauté de gens, plus en y a de mauuais que de bons. Et il n'est rien que les mauuais & les larrons hayent tant comme Iustice, & ceulx qui la tiennent & font. Mais sans faillir tous les bons de Gennes l'aiment comme leur ame. Et pourquoy ne feroient-ils ? Car il les a gardez d'estre peris par les mains des mauuais. Et posons que il feust ores de tous hay, si ne s'ensuit-il pas pourtant qu'il soit vitieux ne defaillant, comme on peult prouuer par exemples. Ne dict pas Valere & racompte du bon Lycurgus Roy de Lacedemone, lequel

lequel feut si vaillant homme, que les saiges dirent de luy que il auoit mieulx nature diuine que humaine, & par son grand sçauoir feit Loix & Establissemens moult droicturiers, lesquels il bailla aux Lacedemoniens, qui parauant nulles n'en auoient, & viuoient comme bestes, & les garda & defendit de maints grands inconueniens, & augmenta & accreut moult la Seigneurie du pays. Mais nonobstant tous ses biensfaicts & bonnes vertus, & l'amour qu'il auoit eüe & auoit au pays, & ses belles loix tant subtilement trouuées ne le peurent garantir qu'il ne trouuast ses citoyens si haineux & mal-veüillans à luy, que à la premiere fois le chasserent du Palais, & l'autre fois le bouterent hors de la ville comme tous forcenez, & finalement le chasserent du pays. Pour lesquelles choses Valere dict, Et qui aura doncques fiance aux Communautez des autres Citez & pays, quand la Cité de Lacedemone, qui s'attribuë la souueraine loüange d'attrempance & recongnoissance, fut si ingrate enuers celuy qui tant de biens luy auoit faicts? Et à ce propos encores de l'ingratitude des Communautez des villes, donnons-en derechef exemple, afin que nul ne s'y fie, ne croye que leurs iugemens soyent droicturiers, & que à iuste cause hayent & exilent les hommes. Parle encores Valere de l'ingratitude des Atheniens contre Aristides le tres-sainct & iuste homme, duquel il est parlé en toute l'Histoire des Grecs pour sa tres-grãde bonté, mais le merite que il eut pour ses biensfaicts feut que ils le bouterent hors du pays, pource qu'il estoit trop

iuſte. Dont Valere dict ces paroles, Ariſtides qui meit à la meſure de Iuſtice tout le pays de Grece, & qui feut le miroüer de continence & de vertu, feut bouté hors d'Athenes, auec lequel ſ'en alla toute droiture.

CHAPITRE XIV.

Cy preuue par exemples que on ne doibt mie touſiours croire ne adiouſter foy en paroles & opinions de peuple.

IE BAILLE ces exemples pour preuue que les iugemens de Communauté de peuple ne ſont mie touſiours à approuuer : mais ſont ſouuentesfois à reprouuer comme deſraiſonnables. Ce qui eſt toutesfois contre vn Prouerbe que aucuns dient, qui dict Voix de peuple, voix de Dieu. Mais ie dis que ſouuentesfois eſt voix de diable. Comme apparut quand le peuple ingrat de Hieruſalem cria contre noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, Crucifiez-le, crucifiez-le. Et qu'il ſoit vray que raiſon n'y ait au iugement du peuple, Valere le teſmoingne, lequel entre les autres exemples que il donne à ce propos, dit que vn ſolemnel Muſicien que on nommoit Antigenidas auoit vne fois moult bien introduit vn ſien diſciple en la dicte Science de Muſique, ſi ioüoit par tres-grand art d'vn Inſtrument de bou-

che. Le Maistre feit venir son disciple ioüer deuant le peuple; afin que son sçauoir feust congneu & apperceu: mais le rude peuple vilain & mal enseigné, qui en telle Maistrise ne se congnoissoit, & qui telle melodie n'auoit appris à oüir, n'en feit compte, ains despriserent son sçauoir. Quand le dict Maistre veid ce, il dit à son disciple Tourne toy vers ma face, & chante à moy & aux Sciences. Comme s'il eust voulu dire, Ces gens cy sont bestiaux, ils ne sont pas dignes d'oüir telles choses. Et à vray dire, tout ainsi aduient-il souuentesfois que maints vaillans gens, & bons en proüesse ou en sçauoir, sont & se trouuent en maintes places où leurs faicts & leurs dicts ne sont point congneus ne reputez selon qu'ils ont merité, mais semble que on n'en tienne compte. Mais non pourtant les bons & les saiges qui les voyent bien faire & bien dire, & qui se congnoissent en tels œuures, ne les prisent pas moins, ains les honnorent & loüent grandement, comme il appartient. Car vertu & vaillance, ou parfaicte Science, tant soit-elle foulée, ne laisse pas pourtant d'auoir d'aucuns la loüange que elle doibt auoir, & que en soy mesme la personne qui bien faict ne iuge que l'œuure soit bon.

CHAPITRE XV.

Cy dit comment le Mareſchal par la vaillance de ſon couraige entreprit d'aller prendre Alexandrie. Et des meſſaigers qu'il enuoya pour ceſte cauſe au Roy de Cypre.

1407. EN L'AN mille quatre cent ſept le bon Mareſchal, qui ne penſe à autre choſe fors comment touſiours augmenter & accroiſtre le bien de la Chreſtienté, & l'honneur de Cheualerie, aduiſant la grand pitié & honte aux Chreſtiens que les Sarraſins ſoyent Seigneurs & ſubjuguent les nobles terres d'oultre mer, qui deuſſent eſtre propres heritaiges des Chreſtiens, ſi mauuaiſtié & laſche couraige ne les deſtournoit de les aller conquerir, luy va venir vne haulte empriſe au couraige. C'eſt à ſçauoir que faiſable choſe ſeroit & aſſez legere qui l'oſeroit entreprendre, & par bon moyen, que la Cité d'Alexandrie, qui tant eſt noble & de grande renommée, feuſt priſe & oſtée des mains des Sarraſins : laquelle choſe ſ'il aduenoit ſeroit grand honneur aux conqueſteurs, & tres-grand profit à toute la Chreſtienté. Si propoſa que en ceſte choſe mettroit corps, cheuance & pouuoir, & vne ſaiſon y employeroit, & plus lóg temps ſi meſtier eſtoit. En ce temps eſtoit venu à Gennes

vn Ambassadeur de la part du Roy de Cypre, le tres-noble & reuerend Messire Raymond de Lesture, Prieur de Thoulouze, & Commandeur de Cypre, homme de grand honneur, saige, preud'homme, & expert en toutes choses. Si pensa le Mareschal que il se descouuriroit à luy de ceste chose, tant pour en oüir son bon aduis, comme pource que il auoit hanté le pays & grand piece frequenté auec les Sarrasins en la dicte ville d'Alexandrie. Si le pourroit aduiser d'aucun bon point. Et comme le Mareschal a de coustume de ne rien entreprendre sans premierement y appeller le nom de Dieu, & son ayde, alla vn iour en pelerinaige à vne deuote Eglise qui est à vne lieüe de Gennes, que on appelle nostre Dame la couronnée, & là manda le Prieur de Thoulouze. Et apres la Messe qu'il feit dire à grande solemnité, luy descouurit le dict secret & toute son intention de ceste chose, De laquelle le dict Prieur feut tres-ioyeux, & moult l'en reconforta. Et dit que sans faillir par ce que il luy pouuoit estre aduis estoit chose tres-faisable, & que luy mesme volontiers y ayderoit de son corps, de gens & de cheuance. Car l'emprise estoit agreable à Dieu, proffitable à la Chrestienté, & tres-honnorable à qui s'y employeroit. Si fut de ceste chose encores plus reconforté le Mareschal. Et quand toute la maniere de ce faire eut bien aduisée & tout deliberé en son couraige, & aduisé ceulx qui propices & bons luy sembloient pour descouurir ceste chose, & enuoyer en Ambassade là où conuenable luy sembloit, comme sera dict cy apres, il les

feit appeller, C'est à sçauoir vn tres-noble & notable Religieux de l'Ordre de Sainct Iean, appellé frere Iean de Vienne, & son Escuyer Iean de Ony cy dessus nommé. Et leur dit toute son intention, & leur deuisa ce qu'il luy plaisoit que ils feissent. Mais pour ce que memoire ne peult bonnement toutes choses que les oreilles oyent si enclorre en soy que retenir les puisse, affin que rien n'oubliassent de leur Commission, leur bailla par bel memoire escripte la maniere que il vouloit que ils teinssent. Laquelle dicte Instruction & memoire, affin que rien ie n'y adjouste du mien, comme elle veint de luy, celle mesme par articles, comme elle m'a esté baillée, ay incorporée & mise cy endroit, comme il s'ensuit.

C'EST l'Instruction de toutes les choses que nous Iean le Maingre dict Boucicaut, Mareschal de France, auons donné en commission de poursuiure de par nous és lieux cy apres declarez, le septiesme iour du mois d'Aoust, en l'an de nostre Seigneur
1407. mille quatre cent sept, à vous noble Religieux frere Iean de Vienne, Commandeur de Belleuille, & à vous Iean de Ony, nos tres-feaux & bien aimez.

PREMIEREMENT voulons & vous enjoignons que ceste chose teniez secrete sur toute chose, par telle maniere que personne quelconque apperceuoir ne le puisse, & à nul soit descouuerte fors au Roy de Cypre, vers qui vous enuoyons, & à aulcun de son Conseil. Pource que si apperceüe estoit, nous pourroit tourner à destourbier. Et que vous partis de nous, au plaisir de Dieu, auec la charge que nous

vous commettons & ordonnons, pour accomplir nos desirs, comme ceux en qui specialement nous nous fions, que mettiez toute diligence & peine de à vos pouuoirs l'accomplir, selon la forme & maniere de vostre Instruction. Et supposé que vous auons tres-bien informez des besongnes selon nostre volonté, lesquelles sçauons bien que vostre bon sens les aura tres-bien en memoire, & que les mettrez à effect tres-diligemment selon vos pouuoirs; neantmoings pour vostre seureté, & affin que ayez plus parfaicte memoire de nous & de nostre plaine intention, vous baillons par escript ce qu'il nous plaist estre par vous accomply au dict voyage.

TOVT premierement vous en irez à Venise, & là prendrez vostre passaige iusques à Rhodes. Si nous plaist bien que là puissiez demeurer de huict à neuf iours, si bon & expedient vous semble, & visiterez Monseigneur le Grand Maistre de Rhodes, auquel nous recommanderez, & aux autres Seigneurs, & de nos nouuelles leur direz, l'estat de par deça, & que la cause de vostre allée est pour aucunes besongnes qui bien nous touchent, c'est à sçauoir pour les ioyaux du Roy de Cypre, qu'il bailla en gaige aux Geneuois au temps que nous feusmes en Cypre, pour recompense de trente mille ducats de despens que les dicts Geneuois auoyent faict en l'armée de Famagouste, laquelle Ville le Roy cuida vsurper & tollir aux dicts Geneuois, & par la paix & accord que nous feismes la ren..it, & s'obligea à la dicte somme de deniers pour nos frais. Et luy di-

ctes la forme & la maniere que nous auons tenuë auec le Prieur de Thoulouze, & la somme de deniers que luy auons baillée pour rachepter les dicts ioyaux au nom du Roy. Et en cest espace de temps vous pouruoyez de nauire pour vous porter en Cypre, & si par aduanture ne le trouuez; vous prierez de par nous le dict Monseigneur le Grand Maistre qu'il luy plaise le vous faire auoir.

ESTANS partis de Rhodes, quand il plaira à Dieu que soyez en Cypre, tout droict vous en irez à l'hostel de Sainct Ieã en Nicosie, & par le Lieutenãt du Prieur de Thoulouze ferez sçauoir au Roy de Cypre vostre venuë, & quãd luy plaira que luy alliez faire la reuerence. Et de luy oüye la responce, & venus en sa presence, nous recõmanderez à sa Seigneurie, & à Messeigneurs ses freres, puis luy baillerez nos lettres de creance. Et quand son bon plaisir sera d'oüyr vostre creance, priez-le de par nous que ce soit si secretement que nul fors que luy entendre le puisse, ne s'en donner de garde. Et vous mesmes soyez bien aduisez que si secretement soit que ne puissiez estre entendus.

ET tout premierement le prierez de par nous tres à certes, que les choses que luy aurez à declarer veüille bien tenir secretes, pour les perils qui s'en ensuiuroient, & pour son propre honneur & exaussement. Apres commencerez vostre narration, en disant que la bonne renommée qui en France & par tout le monde court desia de ses grands biensfaicts, des belles enuahies qu'il a par plusieurs fois faictes

faictes sur les Sarrasins, & chascun iour faict, en s'efforceant de les greuer, en quoy comme il appert n'espargne corps, vie, ne auoir, par tres-grand diligence, le faict tenir aujourd'huy vn des ieunes Princes du monde qui le plus bel commencement a, & qui plus faict à loüer. Parquoy on espere que il veult & a desir d'ensuiure en hault honneur & pris de Cheualerie ses tres-nobles predecesseurs, qui tant acquirent de los en terre par les merites de leurs vertus, & des grandes guerres & nobles emprises que ils feirent en leur propres personnes contre les mescreans, & ennemis de la foy de Iesus Christ, qu'à tousiours mais auec les viuans sera memoire de leurs grands bontez & vaillance. Et pource nous qui desirons de tout nostre cœur l'honneur & exaussement de son noble Estat & Seigneurie: pour laquelle chose vouldrions exposer corps & auoir, par plus grande affection que pour Prince qui viue, apres la personne du Roy de France & de nos Seigneurs de son sang, pour les dicts grands biens qui sont dicts de son bel & bon gouuernement és terres voisines, & en toute part desirans d'estre cause que tousiours sa belle ieunesse continuë de mieulx en mieulx, auons aduisé vne haulte & noble emprise digne de memoire à tousiours mais, & de souuerain los pour luy, si Dieu par sa grace la donnoit venir à bonne fin, ainsi que elle est bien faisable, si à celuy plaist entendre. Et pour ceste cause, c'est à sçauoir pour luy annoncer la chose que auons bien discutée en nous mesmes auant que deliberée l'ayons, laquelle nous

ſemble agreable à Dieu, & proffitable à toute Chreſtienté, ſi Dieu la donne acheuer, vous auons enuoyez deuers ſa Royale Majeſté. Et adonc vous enuoyez de par nous deſcouurirez au dict Roy de Cypre tout le deſſein que pris auons ſur la priſe de la Cité d'Alexandrie. Et touſiours bien luy notez & repliquez ſi meſtier eſt où il eſcherra, que pour ce que nous voyons ſa bonne volonté, voulons employer noſtre propre perſonne, & celles de nos parens, amis, & ſeruiteurs, en ſa compaignée, auec noſtre cheuance. Et que à ce faire nous meuuent quatre principales raiſons. La premiere eſt, pour le pur amour de noſtre Seigneur, voulons nous employer à ſon ſeruice, & le bien & exauſſement de Chreſtienté. La ſeconde, pour acquerir merite à noſtre ame. La tierce, pour ce que nous vouldrions eſtre cauſe, comme dict eſt, que ſa force & ſa belle ieuneſſe ſ'employaſt à tout bien faire: parquoy los à touſiours luy en demeure. Et la quarte, pour la cauſe qui doibt eſmouuoir tout Cheualier & Gentilhomme que ſon corps inceſſamment employe en la pourſuite d'armes, pour acquerir honneur & renommée. Et apres ces choſes dictes, pour mieulx animer & accroiſtre le deſir du dict Roy à entendre à ceſte choſe, luy monſtrerez par bonne maniere comment Dieu luy monſtre grand ſigne d'amour, quand il luy mect en main ſi haulte choſe, ſans grãd couſt de ſa part, mais le plus aux deſpens & labeur d'autruy. Et que ſ'il le refuſoit, peur deburoit auoir que Dieu ſ'en courrouçaſt, & que auſſi iamais nul

n'auroit fiance que de grand & hault couraige feust ne entreprenant.

CHAPITRE XVI.

Encores de ce mesme, de l'instruction que le Mareschal bailla à ses Ambassadeurs de ce que dire debuoient au Roy de Cypre.

APRES que vous aurez dict bien & bel ordonnément toutes ces choses au dict Roy de Cypre, vous prendrez bien garde au changement de son visaige, mesmement quand vous parlerez à luy. Car par ce pourrez aduiser si la besongne luy plairra, ou non, & par ce pourrez estre plus aduisez de parler. Et s'il vous demande comment se pourroit faire ceste entreprise sans qu'il feust sceu, & où seroit prise si grand finance comme il y conuiendroit. A ces deux choses vous respondrez, en luy demonstrant comment il pourroit faire son armée en son pays, tenant maniere que ce feust pour la guerre que il a au Souldan, & nous prest au temps & au terme que luy mesme vous diroit. En telle maniere que quand nous luy ferions sçauoir nostre venuë montast sur mer, se partist, & feist semblant de venir à Rhodes. Et adonc luy ferions au deuant à Chastel rouge, & là nous assemblerions, & partirions à tout nostre ost au nom de Dieu tout-puissant, &

tiendrions noſtre chemin vers Alexandrie. Et auſſi ſeroit bien au faict, que il trouuaſt maniere d'enuoyer ſecretement vn Cyprien ou vn Armenien demeurer au dict lieu d'Alexandrie, par lequel il ſceuſt toutes nouuelles, & feiſt à croire à celuy meſme que ce ſeroit pour la guerre qu'il a au dict Souldan, & ceſte voye ſeroit bonne. Et quant à la miſe qu'il y conuiendroit, luy direz que nous ſçauons bien que ſouſtenir ne pourroit ſi grands charges & deſpens que feirent ſes predeceſſeurs, par leſquels la dicte Cité feut autre fois priſe, meſmes de noſtre aage. Car trop a eſté du depuis le pays greué. Et pour ce tout ainſi que le voulons ayder de nos perſonnes & de gens, ſemblablement nous plaiſt le faire de noſtre cheuance. Et affin que il voye & ſçaiche que ceſte choſe auons bien en tous les points aduiſée, nous ſemble que pour ce faire telle quantité de gens d'armes ſuffiroit, toutesfois ſelon noſtre aduis, lequel remettons tout en ſa bonne ordonnance & diſcretion. Tout premierement mille hommes d'armes de bonne eſtoffe, mille varlets armez, mille arbaleſtriers, deux cent archers, deux cent cheuaulx, ſans ceulx que nous prendrions par delà. Item de nauire cinq grandes naues, deux galées, & deux galées huiſſieres, garnies de viures pour ſix mois. Apres ces choſes dictes, vous luy pourrez dire la deſpence qu'il conuient, laquelle n'eſt pas grande ſelon l'effect, & peult monter enuiron cent trente deux mille florins. Les deux galées & les deux dictes huiſſieres valent de naule pour mois cinq mille florins, qui

monte pour quatre mois vingt mille florins. Les mille arbalestriers valent pour mois cinq mille florins. Les deux cent archers valent pour mois mille florins, qui monte pour quatre mois quatre mille francs. Les mille hommes d'armes, auec les mille varlets, & les deux cent cheuaux, valent par mois douze mille florins; sont pour quatre mois quarante huict mille florins. Item pour les viures dix mille florins, & pour l'artillerie & autres habillemens necessaires dix mille florins. Somme pour toutes choses cent trente deux mille francs. Laquelle finance conuiendroit toute auoir en la ville de Gennes, qui feust preste enuiron le mois de Decembre prochain venant, affin de faire les prouisions comme il appartiendroit, nonobstant que toutes ne seroient mie prises à Gennes, mais en plusieurs lieux, affin que la chose ne peust estre imaginée. Et conuiendroit que la dicte armée partist de par deça enuiron le mois d'Auril. De ceste dicte finance que mettre hors conuiendroit vouldrions de bon cœur payer nostre part; mais veu & consideré que ceste chose viendra tout à l'honneur & renommée du dict Roy, nous semble que bien est droict que à tout le moins en paye la moictié, qui seroit en somme soixante six mille florins. Et encores au cas qu'il ne pourroit fournir à ceste dicte somme, payast soixante mille. Mais besoing seroit que le plustost que faire se pourroit que on les eust à Gennes. Car le mieulx seroit tost que tard. Et encores s'il n'auoit toute la dicte somme preste à temps, que au besoing on le sup-

porteroit iusques à ce qu'il feust retourné en son pays iusques à la somme d'enuiron dixhuict ou vingt mille florins: mais que faulte n'y eust que lors on les trouuast prests. Et sur ce point dire au Roy comment Monseigneur de Thoulouze, qui tant l'aime & desire loyaument le bien, l'honneur & exaussement de sa personne, loüe ceste chose plus que autre chose du monde, auquel il pourroit enuoyer fiablement la dicte finance; Et mesmement si le Roy ne l'auoit, le dict Monseigneur de Thoulouze en feroit finance au nom du Roy par deça, ayant de luy le commandement & puissance. Car de ce faire pour l'authorité de luy est suffisant, & de plus grande chose, si mestier estoit. Ainsi & par ceste forme direz au dict Roy de Cypre. Et s'il repliquoit que il eust aucune doubte d'aucun de son Royaume, pourquoy pourroit estre peril pour luy à aller hors, respondre luy pourrez que il mene auec luy tous ceux de qui doubter se pourroit. Item, s'il disoit qu'il sçait bien que les Geneuois ne l'aiment mie, si se doubteroit de la quantité des Geneuois qui viendroient en la dicte armée. Responce, que tous les gens d'armes, varlets & archers qui seroyent de France, seroyent tous à son commandement & obeissance, de ce ne feist nulle doubte. Et s'il aduenoit que le Roy feust bien d'accord de ceste chose, & que il voulust y mettre plus grande mise du sien, & plus grande quantité de gens d'armes & de nauire qu'il n'est deuisé: dire luy pourrez que de tant que plus y mettroit, de tant prendroit-il plus en bu-

tin, & raison seroit. Car qui plus y mettra, plus prendra. Par ceste maniere direz toutes les choses sus escriptes au Roy de Cypre. Et du surplus que il escherra à dire, si mestier est, nous en attendons à vostre bonne discretion; & tenons à faict & dict ce que vous en ferez.

CHAPITRE XVII.

Cy deuise la grande chere & belle responce que le Roy de Cypre feit aux Ambassadeurs du Mareschal.

TEL que i'ay deuisé sur le Memoire de la Commission baillée du Mareschal au Commandeur de Belleuille, & à Iean de Ony, enuoyez au Roy de Cypre, pour l'emprise d'aller prẽdre Alexandrie. Lesquels deux Ambassadeurs se partirent de leur Seigneur, & à brief dire tant exploicterent de leur erre, que ils arriuerent au dict pays de Cypre, où ils parfournirent bien & bel & saigement leur Ambassade, tout en la maniere que commis leur estoit. Si nous conuient dire la responce que on leur fist. Le Roy de Cypre si tost qu'il sceut la venuë des Ambassadeurs, tantost les enuoya querir, & à tres-grand honneur & chere les receut. Et quand il eut assez demandé de l'estat & santé du Mareschal, & de l'estre de Gennes, & qu'il les eut à certains iours

oüy parler tout au long, respondit à ioyeuse chere en telle maniere, & par moult belles paroles. Comment il debuoit bien remercier Dieu qui si grand grace luy donnoit, que si noble & haulte entreprise luy estoit annõcée de si vaillant homme que estoit le Mareschal, & que il apperceuoit bien la grace, amour, & affection que il auoit à luy & à son aduancement, & le desir que il auoit que luy qui estoit ieune, & encores de petit sens & vaillance, se peust aduancer en pris & los, & que il y paroissoit bien, quand luy mesme en personne, ses amis & son auoir y vouloit employer. Si ne le pouuoit assez loüer ne remercier à la centiesme partie de ce grand benefice, ne jamais faire chose qui y peust suffire. Et que moult auoit grand ioye de ceste chose, laquelle estoit notable & de grande entreprise, & pour ce ne se debuoit encommencer sans grand aduis & deliberation. Si penseroit sans cesser la voye & la maniere comment seroit le meilleur d'en faire, & tost & en bref leur en rendroit si bonne responce, que son honneur y seroit, & que pour contents s'en tiendroient, & que ils feissent bonne chere, que tresbien feussent venus, & que si rien leur failloit que ils prissent le sien comme le leur propre. Adonc luy demanderent les Ambassadeurs si c'estoit son plaisir que vn de son Conseil qui nommé estoit Perrin le ieune, que il moult aimoit, sceust ceste chose. Car au cas que il luy plairroit, ils luy bailleroient vnes lettres que le Mareschal luy auoit escript de ceste besongne. Car il sçauoit que le Roy l'aimoit moult, & se fioit

se fioit en luy. Si respondit qu'il luy plaisoit tresbien. Les dictes lettres presentées de la part du Mareschal à iceluy, & la chose descouuerte, & tous les points monstrez comme au Roy auoient faict, feit semblant que de ceste besongne eust vne merueilleuse ioye. Et sur tout remercioit le Mareschal de toute son affection de ce qu'il luy en auoit daigné escripre, & que il luy plaisoit que il le sceust. Si y tiendroit si bien la main, en monstrant au Roy que comment que il feust ne feust refusant à si grand offre, que on s'en apperceueroit bien. Ne demeura gueres apres que le Roy arraisonna les dicts Ambassadeurs, & leur prit à compter l'achoison que il auoit eüe de faire guerre au Souldan, & que auant la guerre il souffroit ses gens marchander, & aller & venir en sa terre & pays paisiblement, iusques à ce que Messire Raimond de Lesture, Prieur de Thoulouze, & Commandeur de Cypre, fut detenu en Alexandrie, & mené au Kaire. Pour laquelle detenuë & encombrier il escriuit au dict Souldan que il le voulust deliurer, & moult luy recommanda, desquelles lettres ne feit nul compte, ne rien n'en feit. Parquoy ce dict le Roy, quand ie veis cela, considerant que i'auois faict autres fois aux siens de grandes courtoisies, ie fus moult indigné, & poursuiuis tant qu'il en feut hors moyennant vingt cinq mille ducats que il paya. Et apres en despit de ce enuoyay deffier le dict Souldan, qui peu de compte en teint. Si enuoyay tantost vne galée courir sur le pays du dict Souldan, qui moult grād dommaige luy porta,

& prit la plus belle naue que ils eussent chargée de marchandises. Et ainsi pays gastant, & prenant proyes, alla ceste galée courir contremont le Fleuue du Nil bien quinze milles. Parquoy i'apperceus leur lascheté, & depuis leur ay porté maint dommaige, dont ie remercie nostre Seigneur Dieu qui a voulu que i'aye eu achoison de leur faire guerre, & affin que ie les prise & doubte moins, m'a donné cause de les congnoistre auant que l'emprise que annoncée m'auez me veint entre mains. Car ie fais moins de compte d'eulx cent mille fois que deuant ne faisoye, & plus les essaye & moins les redoubte. Car des plus lasches & plus foibles, encores qu'ils soyent grand nombre, les trouue, tant que ie veois bien que pour multitude de gens que ils soyent, on ne les doibt accomparer à vn peu de bonnes gens. Si congnois bien que nonobstant que soye pecheur, & non digne que Dieu m'aime, qu'il veult qu'en moy soit releuée & renouuellée la renommée de mes vaillans predecesseurs, qui ceste mesme entreprise acheuerent, ausquels de tout mon cœur ie desire ressembler. Et Dieu m'en doint la grace. Car quant est du coust & mise ie n'en fais compte, ne de quelconque autre peine.

CHAPITRE XVIII.

Cy deuise comment le Roy de Cypre s'excusa vers les Messaigers du Mareschal de non aller sur Alexandrie.

SVR ceste forme & maniere parla au commencement de leur venuë le Roy de Cypre aux dicts Ambassadeurs du Mareschal. Mais auant que gueres de iours passassent apres, il ne se parforçoit pas moult de leur tenir compte de la dicte besongne. Parquoy ils peurēt bien apperceuoir que autre conseil l'auoit desmeu, & que celuy Perrin dessusdict, à qui les lettres de par le Mareschal auoient baillées, n'auoit pas bien tenu ce qu'il leur auoit promis. Si commencerent à solliciter le Roy que response absoluë de son intention leur voulust bailler: car ja auoyent assez demeuré, & ainsi plusieurs fois luy dirent, & luy aucunes fois leur faisoit response, qui leur donnoit esperance que il y voulust bien entendre. Mais il disoit que il y conuenoit grand regard, pour la chose qui estoit moult pesante. Et autres fois faisoit response assez froide, pour les doubtes que il y mettoit. Toutesfois tant le solliciterent, que le vingt quatriesme iour d'Octobre, l'an dessus dict, leur feit absoluë response, qui fut telle. Il dist que sans faillir depuis leur venuë n'auoit cessé de penser à celle beson-

gne, comme à la chose en ce monde à quoy il desiroit plus entendre. Mais que moult luy estoit griefue, & de grand poids pouuoit bien estre, pour sa petite congnoissance. Car ce qui seroit paraduanture leger à vne aultre, & de briefue deliberation à vn Saige, estoit vn grand trauail & obscur pensement à luy pour son ieune aage, qui excusoit son petit sens. Et pour ce auoit conclu, nonobstant que il sçauoit bien que son tres-cher & especial amy le Mareschal l'auoit imaginé & pensé pour sa tres-grande vaillance, & luy auoit annoncé loyaument pour son bien & aduancement, que il n'y entendroit mie pour ceste fois. Et que à ce le mouuoient trois principales raisons. L'vne estoit le tres-grand peril où il se mettroit de laisser son pays, veu & consideré les Turcs qui luy sont voisins, qui sont gens de grande puissance, qui pourroient tandis courir son pays, & paraduanture l'en desheriter. Combien que de ce premier point se departiroit assez legerement. Mais quant au deuxiesme, que il doubteroit plus la guerre couuerte que la guerre ouuerte. Car il sçauoit bien que luy party de son pays, il y en auoit maints par aduanture que on cuideroit qui feussent ses meilleurs amis, lesquels ne se faindroient mie de luy tollir sa Seigneurie, & ainsi pourroit perdre le seur pour le non seur. La tierce raison estoit pour le doubte que il auoit des Geneuois, qui de long temps l'auoient si mal traicté, comme chascun pouuoit sçauoir, & pis luy eussent faict, ce sçauoit-il bien, si ne feust son bon amy le Mareschal qui les en auoit

gardé. Et que ainsi ces trois principales raisons, auec leurs dependances, c'est à sçauoir le doubte du faict de guerre, dont nul ne peult sçauoir la fin, fors Dieu, ne à qui la victoire en sera, luy font sembler la chose trop perilleuse & doubteuse pour luy. Et veu mesmes que le Mareschal ne seroit mie à Gennes, qui garder peust les dicts Geneuois de luy porter dommaige. Et que ce n'estoit mie par faulte de couraige, ne lascheté, ne de petit desir de n'y vouloir entendre, mais seulement pour les susdictes doubtes. Car feust le Mareschal certain que la chose ne luy partiroit du cœur iour de sa vie, quoy que pour le present n'y entendist. Mais que au plaisir de Dieu mettroit toute peine de disposer tellemẽt & de longue main ses besongnes, qu'encores vn temps viendroit qu'il y entendroit. Et que il prioit le dict Mareschal, en qui il auoit fiance sur tous les hommes du monde, que il ne voulust departir son cœur de ceste chose, ains luy pleust l'ayder à se preparer & ordonner, comme il le pouuoit bien faire. Si que eulx deux peussent encores vser leurs vies ensemble au seruice de nostre Seigneur. Et que il luy pleust le reputer & tenir à fils. Car quant à luy il le tenoit pour pere, & par son bon conseil se vouloit gouuerner. Et pour conclusion, que il se reputoit tant tenu à luy de ce que tel soin auoit de son bien & aduancement, & des grandes offres que il luy faisoit, que iamais meriter, remercier, ne guerdonner assez suffisamment ne le pourroit. Et à tant se teut le Roy, & les dicts Ambassadeurs prirent congé de luy, & au plus tost

que ils peurent s'en retournerent à Gennes vers le Mareschal, & tout luy racompterent ce que trouué auoyent.

CHAPITRE XIX.

Cy parle du faict de l'Eglise, & comment le Mareschal voulut empescher le Roy Lancelot que il n'allast prendre Rome.

EN LA maniere dessus dicte le bon Mareschal a employé son aage & tout son temps en bien faire perseueramment de mieulx en mieulx. De laquelle chose n'est encores lassé, ny ne sera toute sa vie, si comme on peult par raison penser. Car le Prouerbe commun lequel est vray dit, La bonne vie attraict la bonne fin. Si ne pourroye racompter toutes les choses belles & notables en faicts & dicts que il a faictes, & continuellement & par chascun iour & heure faict & sont par luy terminées: Car tant en y a que c'est vn abysme. Si me passe seulement de dire grossement & en general ses principales emprises, & les aduantures qui luy aduiennent, & où il se treuue; afin de continuer mon propos, qui est de monstrer sa grande vaillance, pour ce que ce peult estre vn exemple à tout noble Cheualeureux qui oüir le pourra, d'estre bon en faicts & en mœurs. Si ay racompté cy dessus com-

ment entre les autres bons desirs & nobles faicts que il auoit en volonté, estoit son intention & est par grande affection de trauailler à la paix de saincte Eglise. Lequel desir nulle heure ne depart de son bon couraige, comme il le monstre par effect, comme celuy qui ne cesse à son pouuoir, & tousiours a faict. Mais la faulse conuoitise attisée & enflambée par l'ennemy d'enfer és cœurs d'aucuns Prelats de l'Eglise, aueuglez par detestable & mauuaise detraction, & par male ambition & desordonnée auarice, ne souffre, quelque peine que le dict bon Mareschal & les autres bons y mettent, terminer si tost la chose, ne tirer à bon effect. O faulse conuoitise, gouffre d'enfer insatiable, comment as-tu puissance de tellement aueugler le cœur de l'homme, que nonobstant que il congnoisse que longuement au monde ne peult viure, toutesfois tu luy fais perdre comme toute congnoissance de la punition de Dieu? Et ce appert quand mesmement deux vieillards sur leur fosse, assis non deüement en siege Papal, ce sçauent-ils bien, (qui pour vn seul fut estably de Dieu, ne autrement ne peult licitemét estre,) sont tant embrasez de ceste maudite conuoitise, accompaignée d'orgueil, que ils ont plus cher eulx damner, & tout le monde mettre en perplexité & douleur, & estre cause de la damnation de infinies ames, que renoncer à vn petit de brief honneur mondain receu induëment, que leur adherens leur font. O profond puis d'enfer, logis de Cain & de Iudas, à quoy tardes-tu que tu ne les appelles à toy,

& que ceste playe en Chrestienté cesse, laquelle tant dure pour les pechez des defaillans Chrestiens, Dieu ainsi le consentant ? Mais à venir à nostre propos de monstrer comment le bon preud'homme, dont nous parlons, c'est à sçauoir le Mareschal, mect tousiours toute peine à tirer à fin d'vnion ; pource que toutes choses ne se peuuent dire ensemble, comme dict est, adueint comme assez de gens le sçauent, que nostre Pape d'Auignon & celuy esleu de Rome, (tant y auoit trauaillé le bon Mareschal, & plusieurs autres bons Seigneurs,) feurent tous deux d'accord ou feignirent estre, (Car feintise voirement estoit ce, comme il y a paru,) de ceder. Si auoit chascun d'eulx promis que pour mettre l'Eglise de Dieu en paix il cederoit, à condition que l'autre le voulust semblablement faire. Mais les faulx hypocrites, (tels se peuuent-ils par l'effect de leurs œuures appeller,) s'entre entendoient bien. Car ceste malicieuse voye ont faict à sçauoir entre eulx, pour se excuser chascun sur son compaignon, disant, mais que il cede ie cederay. Et semblablement respond l'autre. Et ainsi est la fable du Ricochet. Car ils ont plus cher auoir ce morceau eulx deux, que vn tiers y soit mis, & eulx deposez. Mais c'est le morceau qui les estranglera. Dieu aduance l'œuure. Et ainsi par ceste voye passent & dissimulent le temps, & font muser en vain apres eulx & leurs fallacieuses responses tous les Princes du monde. Et debuoit lors que le dict accord fut pris le Pape de la Lune, dict d'Auignon, aller en vn chastel appellé Portouenere, qui
sied

ſied au bout de la riuiere de Gennes, & celuy de Rome debuoit aller en la ville de Lucques, qui eſt à vne petite iournée du dict chaſtel de Portouenere. Et là debuoient ordonner vn certain lieu, auquel ſ'aſſembleroient pour renoncer au Papat, preſente l'aſſemblée des Cardinaulx & du Concile general; à ce que eſlection d'vn ſeul Paſteur feuſt faicte par la voye du Sainct Eſprit, comme Dieu l'a ordonné. Pour concluſion de ceſte choſe, tant feurent timonnez du Mareſchal & des autres bons, qui tendoient & tendent au bien de paix, tous les deux, que excuſer bonnement ne ſe peurent que ils n'allaſſent és dicts lieux ordonnez. Mais leur venuë peu profita. Car à le faire brief, la concluſion feut telle, que la difficulté du lieu trouuer où ſ'aſſembler debuoient feut ſi grande, que ils n'en peurent eſtre d'accord. Et quand l'vn vouloit vne choſe, l'autre le contrediſoit, & eſliſoit vne autre voye, laquelle ſemblablement l'autre deſnioit. Si ſ'entendoient bien les faulx damnez. Car il n'eſt pas doubte que entre eulx auoyent faict ceſte faulſe conſpiration, pour abuſer le monde par telles fallaces, & ainſi feirent ſemblant de non pouuoir accorder. Et dire les cauſes de leurs friuoles excuſes, ſeroit long procés ſans neceſſité. Mais à dire en bref vrayement; tout ainſi que vn diable eſt plus malicieux que l'autre, & ſ'entredeçoiuent, nonobſtant qu'il ſoyent compaignons, noſtre Pape de la Lune ſceut tenir telle voye & maniere, que de ce deſaccord bailla tout le tort à celuy de Rome, au dire de tous, tant d'vn coſté que d'autre.

Pour laquelle cause les Cardinaux de Rome le laisserent, & s'en allerent malgré luy en la Cité de Pise, & tant que il ne demeura en toute Italie Seigneur ne terre qui le fauorisast. Parquoy quand il veid ce, enuoya requerir au Roy Lancelot de Naples que il le secourust, laquelle chose volontiers accorda; en intention d'vsurper & tirer à soy par celuy moyen & voye la Cité de Rome & tout le patrimoine, comme il feit apres, comme il sera dict. Si promeit le dict Lancelot que il luy aideroit de tout son pouuoir par tout & contre tous. Dont pour ceste cause tant s'orgueillit le dict Pape de Rome, que du tout fut obstiné en son propos de non condescendre à la volonté d'vn Concile general. Si alla tant ceste susdicte alliance de Lancelot auec l'Antipape de Rome, que ils traicterent entre eulx par leurs messaigers, que par certains moyens, comme dict sera, Lancelot prendroit la Seigneurie de Rome, par telle condition que quand il l'auroit, luy mesme à sa grande puissance que nul ne luy oseroit contredire, l'iroit querir à Lucques & l'emmeneroit. Et ainsi feut deliberée ceste chose.

CHAPITRE XX.

De ce mesme, & comment Paul Vrsin Romain meit le Roy Lancelot à Rome par argent qu'il receut.

LEs nouuelles de la susdicte emprise, comment le Roy Lancelot debuoit fauoriser & secourir le Pape de Rome, & comment son intention estoit de se parforcer de prendre la Cité de Rome, veindrent aux oreilles du Mareschal. De laquelle chose feut durement irrité. Car bien luy sembla que ce pourroit estre grand empeschement & empirement de traicté de paix au faict de l'Eglise. Et aussi moult luy pesa que la Cité de Rome, qui doibt estre & est le droict patrimoine de l'Eglise, deust par telle tyrannie estre rauie & vsurpée. Et par especial d'vn si mauuais Chrestïen comme il est, & ennemy du Roy de France, & si grãd aduersaire du Roy Louys, cousin germain du dict Roy de France. Si sceut comment le dict Roy Lancelot alloit ja à toute sa puissance par mer & par terre, pour y mettre le siege. Si feut moult en grande pensée de trouuer aulcune voye que ceste chose feust empeschée. Et quãd il eut deliberé de ce qui estoit le meilleur à faire, il appella vn de ses Gentils-hommes que il sçauoit vaillant, saige, bon & diligent, nommé Iean de Ony, duquel est parlé autre fois en ce liure. Si luy dit en ceste maniere. Vous vous en irez de tire à Rome, & parlerez à Paul Vrsin, auquel me recommanderez, & de par moy luy direz, que luy qui est comme le chef & principal de Rome, & qui l'a en gouuernement, veüille monstrer par effect à ce grand besoing la loyauté, preud'hommie & vaillance qui tousiours a esté en luy, & en ses nobles &

anciens deuanciers, si que de toute sa puissance & force il monstre la feauté & bon amour que il porte, comme il est tenu à la Cité de Rome. En telle maniere que il ne veüille souffrir que elle soit ainsi contre droict & raison baillée, ne soufferte en mains estrangeres, & en Seigneurie de nouuel Tyran. Laquelle chose s'il aduenoit seroit tres-grandement à l'empirement de l'honneur de la Cité & des Romains. Et que s'ils ont esté & sont grands & de noble couraige, desprisans seruitude plus que gens du monde, à ceste fois le veüillent monstrer. Et que de ce ie le prie tant comme ie puis, & le fais certain & luy promects que s'il se tient hardiment, & s'il se deffend par grand vigueur contre le dict Lancelot, si y aura grand honneur à tousioursmais, & que ie le secoureray à tout grand puissance sans nulle faulte dedans quinze iours. Iean de Ony à tout ceste commission s'en alla batant à Rome, & auec luy par le commandement du Mareschal vn autre Escuyer bon & appert, nommé le Bourt de Larca. Si feit sa legation à Paul Vrsin bien & saigement, tout en la forme & maniere que enjoinct luy estoit. Et oüyes les paroles, à dire en brief ce que Paul Vrsin en feit, il monstra semblant que moult estoit liez de ce que le Mareschal luy mandoit, en disant qu'il l'en remercioit de bon cœur. Et que par faulte de couraige, & de mettre toute peine, diligence, corps, auoir, & vie, ne demeureroit mie que Lancelot ne trouuast grande resistance. Et que à Rome y auoit assez viures pour cinq mois, & puissance pour souf-

frir tant que ils feussent secourus. Si mettroit grand soing que ils se teinssent forts contre le siege. De ainsi faire & tenir loyaument le iura & promeit Paul Vrsin à Iean de Ony, & que sans faulte deffendroit la Cité hardiment iusques au dict terme, & tousiours à son pouuoir, attendant le dict secours. Et pour mieulx monstrer au Mareschal la voye que il debuoit tenir, luy mesme figura de sa propre main la Cité de Rome sur vn peu de papier, & la Cité d'Ostie qui là pres sied, & la maniere & place où l'on pourroit combatre par mer le nauire du Roy Lancelot. Aussi deuisa l'ayde que il feroit au Mareschal, bailla enseigne comment on le congnoistroit, & dict la maniere comment Lancelot pourroit estre desconfit par terre. Toutes ces choses certifia à tenir le desloyal Paul Vrsin, qui oncques rien n'en teint. Car deux iours apres que le dict Iean de Ony partit d'auec luy, il meit luy mesme le Roy Lancelot dedans Rome, moyennant vingt-six mille florins que il receut, & deux chasteaux. Et Iean de Ony, qui en piece n'eust pensé ceste mauuaistié, s'en retourna deuers le Mareschal. Toutesfois il laissa son compaignon à Rome, c'est à sçauoir le susdict Bourt de Larca, pour faire sçauoir toutes nouuelles au Mareschal, & pour tousiours solliciter Paul Vrsin des susdictes choses. Mais en s'en retournant trouua la venuë du Roy Lancelot plus aduancée que luy ny le Mareschal ne pensoient. Car ja estoit le dict Roy à toute sa puissance par terre & par mer au siege deuant la Cité d'Ostie, qui sied à la riue du Tibre pres

de Rome. Et auoit en sa compaignée par terre enuiron de huict à neuf mille cheuaux, & deux cent hommes à pied. Et par mer auoit en nauire sept galées subtiles, & deux grosses galées huissieres, & bien soixante dix barques chargées d'habillemens de guerre & de victuailles. Ces choses veües & sceües, le dict Iean de Ony, qui veid le besoing de tost haster la chose, exploicta tant son erre, que en quatre iours feut de Rome à Portouenere. Auquel lieu trouua le Mareschal, qui apres le rapport ne musa mie, ains meit telle diligence en la besongne, que le quatriesme iour d'apres il apresta toute son armée, tant de gens d'armes, comme de naues, d'arbalestriers, de viures, & de toutes choses à ce necessaires. Et celuy iour monta en galée. Si auoit en sa compaignée huict galées & trois brigantins, les mieux armées & fournies de gens d'armes & d'arbalestriers que on peust veoir. Desquelles dictes galées auoit faict Capitaines ceulx de qui les noms s'ensuiuent. Luy mesme feut le Capitaine de la premiere naue. Dom Iames de Prades de la seconde. Iean de Lune, nepueu du Pape, de la tierce. Messire Girard de Ceruillon, & le Mareschal du Pape, de la quatriesme. De la cinquiesme Frere Raimõd de Lesture, Prieur de Thoulouze. De la sixiesme le Seigneur de la Fayette. De la septiesme Messire Robert de Milly. Et de la huictiesme Iean de Ony. Si estoyent en ceste compaignée entre les autres nobles & renommez gens, ceulx dont les noms cy ensuiuent, Messire Guillaume Muillon, Messire Lucas de Flisco,

Messire Gilles de Pruilly, Messire Beraut du Lac, Guillaume & Hugues de Tholigny, le Sire de Mótpesat, Robert de Fenis, Capitaine de l'vn des brigantins, Gilet de Grigny, Chabrulé de Ony, nepueu du susdict Iean de Ony, & plusieurs autres, qui long seroit à dire. A tout ceste belle compaignée se partit le Mareschal. Mais comme Dieu le voulut pour son mieulx, tantost se leua vn vent contraire, & vn oraige si tres-grand, que nullement ne pouuoit aller auant, dont tout vif enrageoit. Et contre le vent par droicte force alla iusques deuant Moutron: mais pour neant. Car la tempeste s'enforcea si tres-grande que il luy conueint tourner arriere. Et dura cest oraige par trois iours. De laquelle chose tant estoit dolent le Mareschal que plus ne pouuoit. Et ainsi en attendant tousiours que la tourmente cessast, pour le grand desir que il auoit de parfournir son emprise, ne souffroit que nul de ses gens ississent hors du nauire, iusques à tant que le susdict Bourt de Larca, que le dict Iean de Ony auoit laissé à Rome, comme dict est deuant, arriua, qui venu estoit à grand haste, & par maints perils. Lequel dict les nouuelles comment Lancelot auoit esté par Paul Vrsin mis à Rome, comme dict auons deuant. Laquelle chose moult pesa au Mareschal. Mais tous ceulx qui auec luy estoyent regracierent nostre Seigneur de l'oraige & tourmente qui les auoit empeschez d'aller plus auant. Car sans faillir si iusques là feussent allez, tous eussent esté trahis, morts & peris. Mais Dieu, qui tousiours defend les siens, garda

adonc son seruant le bon Mareschal, qui demeura dolent & courroucé de ce qui aduenu estoit. Mais ne defaillit mie pourtant en luy l'ardente volonté de tousiours trauailler au bien & paix de saincte Eglise. Ains puis qu'il auoit failly à vne de ses voyes, pour venir où il tendoit, c'est à sçauoir d'empescher celuy de Rome que il ne feust fauorisé par la puissance de Lancelot, comme dict est, Il prist à penser que il cercheroit voye & maniere de tant faire par toutes les parties d'Italie qui au dict Pape de Rome obeissoient, que ils feussent aduertis & congneussent les grands maulx & inconueniens qui à cause de l'erreur du dict Pape de Rome, & aussi de celuy d'Auignon, & par leur obstination, aduenoient en la Chrestienté. Et à ce tant se peina, que il leur ouurit les yeux de verité en ceste cause. C'est à sçauoir que bon seroit que vn seul Pasteur feust esleu par saincte voye, & ces deux maudits deposez. Et semblablement feit tant par ses saiges & bonnes manieres, auec l'ayde de Dieu, vers tous les Roys, & les terres & pays qui au dict Pape de Rome obeissoient, comme en Angleterre, Alemaigne, & ailleurs, & pareillement de celuy d'Auignon, comme France, Arragon, Espaigne, & autre part, que tous les Princes de la Chrestienté, & chascune puissance de pays mettroit peine à tendre à l'vnion, & que plus nul de ces deux ne seroit fauorisé ny soustenu en son erreur, Et ainsi par long trauail, non mie tout en vn iour, mais en l'espace de plus de trois ans, (Car trop y a à faire de ramener infinies opinions, & diuerses

faueurs

faueurs à vne seule,) a tant faict par son saige pourchas, que il est venu à ce quoil tendoit. C'est que tous les Princes de la Chrestienté qui leur obeissoient, & toutes les terres & pays sont aujourd'huy d'accord, & mesmement le Roy Lancelot, (qui souloit fauoriser celuy de Rome, comme dict est,) que tous deux cedent, & vn vray Pape soit esleu. Et chascun endroict soy y trauaille. Et au cas qu'ils y soient contredisans, & ne aillent à la Iournée, qui pour ceste cause est prise à certain iour au mois d'Auril, en cest an mille quatre cent huict, en la Cité de 1408.
Pise, où le Concile general doibt estre assemblé, & eulx mesmes y sont appellez, & ja de toutes parts y vont Prelats, & Ambassadeurs de tous les Princes & pays, (En laquelle chose France a grand honneur, le Roy & les Princes d'icelle, auec la noble Vniuersité de l'Estude de Paris, qui grand peine & par long temps y a mis,) ils seront delaissez seuls comme heretiques damnez, mauuais & detestables, de tous leurs Cardinaux, de tous les Princes, & de toute gent, & leur sera ostée toute puissance, & punis s'ils peuuent estre tenus, & vn nouuel esleu par le sainct College, sans contraincte, en maniere deüe, par la voye du Sainct Esprit. Laquelle chose Dieu par sa saincte misericorde veüille terminer briefuement, au bien & paix de toute la Chrestienté, comme mestier est. Car il n'est nul doubte que à cause de ce Schisme sont venus par l'ire de Dieu les maux qui depuis sont venus au monde moult merueilleux. Et en cest estat, & soubs la forme que en brief ie deuise,

est à cestuy iour dixiesme de Mars, mille quatre
1408. cent huict, le faict de l'Eglise. Enuiron lequel iour doibuent partir pour aller au dict Concile les Enuoyez du Roy de France, c'est à sçauoir le Patriarche d'Alexandrie, & autres notables Prelats, & nobles Clercs de la dicte Vniuersité de Paris, & mainte gent d'authorité. Si en lairray à tant, & diray des autres bien faicts du vaillant Cheualier en qui prenons nostre matiere.

CHAPITRE XXI.

Cy deuise comment le Mareschal en venant par mer de Gennes en Prouence, combatit quatre galées de Mores, où grande foison en y eut d'occis.



LE BON Champion de Iesus Christ, c'est à sçauoir le Mareschal, qui est de cœur, de volonté & de faict le vray persecuteur des mescreans, eut volonté d'aller en Prouence veoir sa belle & bonne femme, & visiter sa terre. Si se partit de Gennes le vingtiesme
1408. iour de Septembre, en l'an mille quatre cent huict, & monta sur la galée de la garde de Gennes. Et ainsi comme il alloit par mer, oüit nouuelles que quatre galées de Mores estoyent en son chemin. De ceste chose demãda aduis aux vaillans hommes qui auec luy estoyent, & que il leur sembloit qu'estoit bon à

faire. Et ils respondirent que il estoit presques nuict, & que ils conseilloient que il demeurast ceste nuict à Porto Morice, & que il enuoyast tout coyement sçauoir où ils estoyent, & que le lendemain feist ce que bon luy sembleroit: Mais que ils le prioient que sa personne descendist à terre, pour euiter tous perils. Car trop grand meschef aduiendroit s'il auoit mal ne encombrier, dont Dieu deffendre le voulust. De tout ce que dict auoyent les creut le dict Mareschal, excepté de descendre, & de ce ne les voulut escouter. De là ne se bougea. Si eut enuiron minuict nouuelles que iceulx Sarrasins estoyent en son chemin ancrez au plus pres d'vn chastel nommé Rocquebrune, ne semblant faisoient de s'en aller. Oüyes ces nouuelles, quoy que chascun feist la chose moult perilleuse & doubteuse, pour ce que grand foison estoyent, le Mareschal dit que pour ces Mores ne laisseroit son chemin: & se tourna vers ses gens, & comme en sousriant leur dit, Or y apperra de ce que vous sçaurez faire, voicy bien à besongner. Mais és fortes besongnes acquiert-on le grand honneur. Adonc pour leur aller courir sus prist à faire ses ordonnances. Cinquante arbalestriers prist sur sa galée, & ordonna par la dicte galée les lieux où il vouloit que ses gens combatissent. Premierement coste luy pour combatre en pouppe, feurent les principaux ceulx de qui les noms icy s'ensuiuent, Messire Choleton, le Seigneur de Montpesat, Guillaume de Thologny, Pierre Castagne, Messire Thomas Pansan, Geneuois, & plusieurs autres

Gentils-hommes. Et pour combatre en proüe feit mettre Iean de Ony, Macé de Rochebaron, le bastard de Varanes, le bastard d'Auberons, & plusieurs autres. Et au long de la galée ordonna Louys de Milly, accompaigné de plusieurs autres. Le matin se meit en son chemin au nom de Dieu le Mareschal, & droict sur l'heure de Vespres arriua au lieu où les dicts Mores auoient reposé, mais partis s'en estoyent, & allez ancrer deuant le port de Villefranque. Si teint vers là son chemin au plus tost que il peut, tant que trouuer les veint, comme vne heure deuant Soleil couchant. Et adonc par grand signe de hardiesse, faisant toute monstre de fier assault, courut à eulx, qui attendre ne l'oserent. Et tant feurent effroyez, que ils coupperent à grand haste les cables, & laisserent les autres. Et de tout leur pouuoir se meirent à fuir. Là feurent hüez, en criant apres, apres, & tant feurent poursuiuis que on les attaignit deuant la ville de Nice apres Soleil couchant. Si furent durement enuahis. Et là feut faict de moult belles armes, & moult s'y esprouua bien chascun endroict soy. Mais pource que long seroit à dire les faicts que chascun y feit, vous dis que l'œuure loüe le Maistre. Car de tel randon y feurent heurtez les dicts Sarrasins, qu'en la propre place où acconsuiuis feurent mourut de eulx de quatre vingt à cent, que la mer iecta le lendemain à terre. Et iceulx taschoient de fuir, mais de si pres estoyent requis qu'espace n'en auoient, & non pourtant se mettoient à deffence par grand vigueur, & aux nostres fort lan-

çoient. Et ainſi toute nuict dura entre eulx l'eſcarmouche, où le traict fut ſi grand, que de la galée du Mareſchal feurent tirées ſept groſſes caſſes de vire-tons. Et le lendemain, ainſi touſiours eſcarmouchant allerent iuſques deuant le chaſtel de Briganſon, auquel lieu le Mareſchal veid la nuict. Et les Sarraſins ſe retirerent en vne Iſle qui eſt deuant le dict chaſtel, & à la minuict ſe partirẽt ſecretement, & teindrent leur chemin en Barbarie. Mais des leurs y perdirent plus de quatre cent hommes que morts que affolez, comme rapporterent les Chreſtiens qu'ils auoient pris, leſquels leur eſtoyent eſchappez en la dicte Iſle. Et des gens du Mareſchal que morts que bleſſez y en eut dixneuf: mais moult eſtoyent laſſez, & à bon droict, car ceſſé n'auoient de combatre ou eſcarmoucher vne nuict & vn iour. Si teint ſon chemin le Mareſchal, & veint trouuer le Roy Louys à Toulon, qui moult grãd chere & honneur luy feit, loüant Dieu de la belle aduanture qui aduenuë luy eſtoit. Et quand aſſez eurent eſté enſemble, & deuiſé de leurs affaires & aduantures, le Mareſchal prit congé, & vers ſa femme alla, qui à la plus grande lieſſe que ſon cœur pouuoit auoir le receut au chaſtel de Marargues, en plorant de ioye.

CHAPITRE XXII.

Cy deuiſe comment Meßire Gabriel Marie, baſtard du Duc de Milan, cuida vſurper au Roy la Seigneurie de Gennes, & comment il eut la teſte couppée.

DICT vous ay cy deuant comment Meſſire Gabriel Marie, baſtard du premier Duc de Milan, vendit la Cité de Piſe aux Florentins, & comment le Mareſchal à toutes ſes beſongnes luy auoit eſté amy, voire ſi amy luy auoit eſté, que par maintes fois luy auoit ſauué la vie, & gardé de faim, & de maints autres encombriers. C'eſt choſe vraye. Mais iceluy Gabriel mauuais & deſloyal, comme il y parut, luy en cuida rendre ſi petit guerdon, comme de ſe parforcer de vſurper au Roy & ſouſtraire la Seigneurie de Gennes, comme par moy vous ſera deuiſé. Il eſt vray que quand iceluy Meſſire Gabriel euſt faicte la dicte vendition de Piſe, il alla demeurer auec le ieune Duc de Milan & le Comte de Pauie ſes freres, qui benignement le receurent. Et à brief dire, quoy que ils le traictaſſent amiablement comme frere, il ſe porta ſi mal vers eulx, que il attira tant de gens vers ſoy, par ſes tromperies, que il oſa faire guerre à ſes dicts freres. Et de faict ſe bouta en vne forte place de Milan, que on dit la Cita-

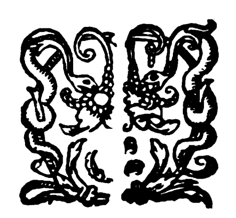
delle, & la teint par force, en cuidant pouuoir forçoyer contre eulx. Mais sa presomption le deceut: car il conueint au dernier que par necessité de viures & par force de famine il se rendist. Laquelle chose feut saufue sa vie. Et le Duc de Milan pour celuy meffaict le bannit à certain terme, & le confina à aller demeurer en la Cité d'Ast, qui est au Duc d'Orleans. Laquelle chose iura & promeit. Mais de ce serment se parjura, & feit tout le contraire. Car il s'en alla au pays de Lombardie deuers Facin Kan, qui est vn grand Tyran, & meneur de compaignées de gens d'armes, ennemy de Dieu, & de nature humaine. Car tous maulx, occisions & dommaiges sont & ont esté par long temps par luy faicts & executez. Ce Facin Kan est ennemy du Roy de France, & tres-grand aduersaire du dict Duc de Milan, & du Comte de Pauie son frere. Et se teint le dict Gabriel en vne Cité que Facin auoit vsurpée, laquelle se nomme Alexandrie de la paille, l'espace d'vn an, en portant de tout son pouuoir mal & dommaige à ses dicts freres. En ces entrefaictes ne luy suffit pas ceste seule mauuaistié, ains luy & son desloyal compaignon le dict Facin Kan vont machiner grande mauuaistié, si à chef l'eussent peu mectre. Mais Dieu de sa grace ne le voulut consentir. Ce feut que ils proposerent d'oster au Roy la Seigneurie de Gennes, y occire tous les François, & l'attribuer à eulx, ou au moins, si tout ce faire ne pouuoient, mettre la ville à sac, qui est à dire la courir & piller, & eulx en aller à tout la proye. Ceste

deliberée entre eulx, feirent tant que aucuns Guibelins feurent de leur accord. Si estoit telle leur intention, que le dict Gabriel, qui tousiours auoit trouué amitié & courtoisie au Mareschal, viendroit à Gennes deuers luy, & demanderoit marque sur les Florentins pour aulcun reste de deniers que encores luy debuoient à cause de la vendition de Pise, & par celle voye, tandis que à Gennes seroit, pourroit aduiser la maniere de mettre à fin ceste entreprise. Ceste chose deliberée, manda au Mareschal que il luy pleust que deuers luy veinst ; laquelle chose il octroya volontiers. Mais non pourtant Gabriel, auant qu'il y veinst enuoya demander au dict Mareschal vn saufconduict, pource qu'il auoit demeuré auec Facin Kan, ennemy du Roy & des Geneuois. Et il luy donna, mais non pourtant pour faire dommaige en nulle maniere à luy ou à la dicte Seigneurie de Gennes. Et ainsi y veint Messire Gabriel, & le Mareschal luy donna la marque que il demandoit, & le traictoit aussi amiablement pour l'amour de son feu pere, comme si ce feust son frere. Et à ses despens y feut enuiron six mois, en monstrant signe de poursuiure la dicte marque, mais à autre chose pensoit. Car c'estoit pour tousiours aduiser son point, pour à son pouuoir parfournir sa trahison. Mais la saige preuoyance du Mareschal ne luy souffroit auoir opportunité, ny espace. Toutesfois pour entrer en son faict, auoit ja demandé au dict Mareschal congé de passer huict cent cheuaux par la Ville & riuaige de Gennes, lesquels il vouloit mener
de

de Toſcane en Lombardie, pour certain ſien affaire, comme il diſoit. Lequel congé il luy auoit donné. Mais Dieu qui ja partant de fois a gardé de mal & d'encombrier ſon ſeruant le Mareſchal, ne voulut que plus feuſt ceſte mauuaiſtié celée, laquelle feut par eſtrange maniere, deſcouuerte en telle maniere. En celuy temps le Mareſchal faiſoit tenir le ſiege deuant vn chaſtel que on nomme Cromolin, que tenoit contre le Roy & la Seigneurie de Gennes vn mauuais rebelle nommé Thomas Maleſpine, qui eſtoit de l'entrepriſe de Gabriel & de Facin Kan. Adueint vne fois entre les autres, comme Dieu le voulut, que vn autre Geneuois qui eſtoit dehors au ſiege, priſt fort à debatre auec celuy Thomas qui ſur le mur du chaſtel eſtoit. En diſant, que mal luy viendroit d'eſtre ainſi rebelle au Roy & à ſa Seigneurie, & que mieulx feroit de ſe rendre, & donner obeiſſance, comme raiſon eſtoit. A brief dire, groſſes paroles eurent entre eulx, & ſ'entredirent de grandes vilenies, tant que le dict Geneuois dit à celuy Thomas que il luy verroit coupper la teſte ſur la place de Gennes. Adonc l'ire extreſme & le deſpit que le dict Thomas euſt, le feit eſlargir de paroles, ſelon la vanité de ſon couraige. Si reſpondit, Et ie te promets que auant que il ſoit gueres de iours tu me verras aller par entre les changes de Gennes. La parole que ceſtuy dict feut moult peſée des oyans, qui tantoſt penſerent que iamais ceſtuy-cy n'auroit la hardieſſe de ſe tant tenir, ſ'il n'auoit port & eſperance d'aucun. Si feut tantoſt tenu ſuſpect le dict Ga-

briel, à cause de Facin Kan. Mais pour en sçauoir la certaineté, feut par secret Conseil ordonné vne certaine quantité de bons hommes d'armes, loyaux au Roy & à la Seigneurie, qui feurent enuoyez sur les montaignes enuiron Gennes, pour prendre garde si nul messaige ne pourroit aller ne venir de Gabriel à Facin Kan. Dont il adueint vn iour, comme ils estoyent là en espie, que ils veirent venir vn compaignon à cheual. Tantost coururent sur luy à tout dagues & espées nües, disans Traistre tu es mort. Car nous voyons bien à la deuise que tu portes que tu es à ce faulx traistre Gabriel, qui est amy du Mareschal que nous hayons sur tous. Car par luy sommes bannis de Gennes, si compareras le maltalent que nous auons à luy. Adonc celuy qui cuida que ils deissent vray, & que ils feussent des bannis de la Ville, haineux du Mareschal, leur dict que pour Dieu ne le tuassent pas, & que puisque ennemis du dict Mareschal estoyent, telle chose leur annonceroit, que s'ils en vouloient estre participans, ils seroient tous riches. Adonc iceulx faisans semblant que bien leur pleust ceste chose, luy tirerent de bouche toute l'entreprise, & comment il portoit lettres à Facin Kan de par Gabriel, que il auoit entre les semelles de ses souliers. Lors iceulx faisans accroire que ils le meneroient sauuement auec eulx, le menerent à Gennes. Dont il se trouua esbahy, & secretement fut examiné, & tantost recongneut toute la chose. Si feut pris Messire Gabriel, qui garde ne s'en donnoit, au Palais de la Ville, auquel habite le Mareschal, où

s'estoit allé esbatre, pour aduiser le lieu, afin de mieulx parfournir sa trahison. Et à tant feut mené, que de sa propre bouche recongneut tout le faict. Et comment à certain iour Facin Kan debuoit venir à tout deux mille cheuaux & trois mille hommes de pied deuant les portes de Gennes, & crier Viue partie Gibeline. Que adonc quand les gens du Mareschal & les Geneuois sortiroient dehors contre luy, Messire Gabriel à tout ses huict cent cheuaulx debuoit faire semblant de saillir en leur ayde, & auec eulx contre le dict Facin. Mais il tiendroit la porte ouuerte, pour donner lieu au dict Facin d'entrer dedans. Et que au cas que les Gibelins de Gennes se feussent voulu rebeller, ils eussent esté auec eulx si forts que tous les gens du Roy eussent tué. Et au cas qu'ils ne se rebellassent, que au moins courroient-ils la Ville & la pilleroient, puis s'en iroient. Si eut apres ceste confession Messire Gabriel la teste trenchée, comme il l'auoit bien desseruy.





CY COMMENCE LA TABLE DES RVBRIQVES DE LA QVATRIESME ET derniere Partie de ce Liure, laquelle parle des Vertus & bonnes mœurs & conditions qui sont au Mareschal, & de la maniere de son viure.



CHAPITRE I.

Cy commence la quatriesme & derniere Partie de ce Liure, laquelle parle des vertus, bonnes mœurs, & conditions qui sont au Mareschal, & de la maniere de son viure. Et deuise le premier Chapitre de la façon de son corps.

OR AY dit & racompté, Dieu soit loüé, les faicts dignes de memoire iusques à aujourd'huy accomplis & tirez à chef par Messire Boucicaut, Mareschal de France, de qui procede ceste Histoire, & comme on me les a baillez par memoire les ay mis par ordre au mieulx que i'ay sceu, & non mie si bien comme la matiere le requiert. Car à ce mon entendement n'est suffisant. Si n'en dirons plus à present, & irons à ses mœurs & conditions. Car apres ce que nous auons parlé du riche tresor, c'est bien raison que nous disions du vaisseau dont il sort, combien que les œuures loüent assez le Maistre. Si me semble, consideré que ses nobles mœurs & maniere reglée de viure peuuent estre cause de tout bon exemple, est bon que nous en disions aulcunes choses. Et partant commencerons premierement aux façons de son corps. Il n'est mie moult hault de corpulence, ny aussi des moindres. Maigre homme est, mais nul

ne pourroit estre mieulx formé que luy, ne plus habile de son corps. Et est de tres-bonne force, large poictrine, haulte & bien faicte, & espaules basses & bien taillées. Gresle & menu est par les flancs. De cuisses & de iambes nul ne pourroit estre mieulx faict selon le corps. Le visaige est de belle forme en toutes façons sur le clair brun, assez coulouré, & bien barbu, & de poil brun sur le sor. Le regard a hardy & asseuré, & saige maniere & contenance rassise & haulte. Et auec ce tant a maintien Seigneurial, que Dieu luy a donné telle nature & grace, que la presence de sa personne est craincte & redoubtée, & tenuë en reuerence de ceulx qui le voyent, & par tout où il va, & mesmes de tels qui sont plus grands & plus puissans que luy. Et toutesfois n'a-il en luy ne en son maintien fierté ny orgueil, ains le hait sur toute chose, si n'est contre ses ennemis, contre lesquels a tres-grand couraige, & greigneur fierté. Et auec cela richement se vest, nettement s'habille, & de tres-bons habits.

CHAPITRE II.

Cy dict de la deuotion que le Mareschal a vers Dieu en œuures de Charité.

A PARLER des mœurs & conditions du Mareſchal, apres que nous auons racompté ſes faicts. Tout premierement dirons de la deuotion qu'il a vers Dieu, & commencerons à la vertu de Charité: Pource qu'elle eſt mere & ſouueraine des vertus, comme le teſmoingne Sainct Paul. Il a telle deuotion à faire bien aux pauures, & telle pitié a de eulx, que il faict enquerir diligemment où il y ait pauures meſnaigers, vieulx & impotens, ou chargez d'enfans, ou pauures pucelles à marier, ou femmes giſans, ou veufues, ou orphelins, & là ſecretement tres-largement enuoye de ſes biens. Et ainſi par luy ſont ſouſtenus maints pauures. Et encores ne luy ſuffiſent les aumoſnes que il faict au pays où il eſt, ains pource qu'il ſçait que à Paris y a maintes ſecretes grandes pauuretez, y enuoye ſouuent tres-grand argent pour employer en tels vſaiges à gens qu'il commect à ce faire. Et eſt choſe vraye, comme pluſieurs gens le ſçauent, que maints pauures meſnaiges & maints pauures impotens en ont eſté reconfortez, & maintes filles mariées. Moult volontiers auſſi ayde à ſecourir Conuents & Egliſes, & faict reparations de Chappelles & lieux d'Oraiſons. Si comme il appert en maints lieux, & meſmement à Sainct Innocent à Paris, auquel lieu par l'argent qu'il a donné ſont faicts les beaux charniers qui ſont autour du Cimetiere vers la drapperie, & auſſi à Sainct Maximin en Prouence, où eſt le chef de la Magdelaine, a donné mille eſcus comptant pour

faire

faire vne voulte sur la Chappelle où est le benoist chef, & refaire la dicte Chappelle toute neufue: laquelle est faicte moult belle. Volontiers donne à pauures Prebstres, à pauures Religieux, & à tous ceulx qui sont au seruice de Dieu. Et à tout dire, jamais ne fault à nul qui luy demande pour l'amour de Dieu. Et quand il cheuauche dehors, volontiers donne l'aumosne de sa main, non mie vn petit denier à la fois, mais tres-largement. Si est secourable & tres-grand aumosnier par tout où il peut sçauoir qu'il y ait pitié, & par especial des bons. Car il aime cherement tous ceulx qu'il peut sçauoir qui sont de bonne vie, & qui aimēt & seruent nostre Seigneur. Car comme dict le Prouerbe commun, Chascun aime son semblable. Mais pource que ie sçay qu'en son noble sens, condition, & nature, n'a nul default, ie me veulx excuser à luy si le cas aduenoit que iamais ceste presente Escriture veint en ses mains, parquoy il feust aucunement troublé, si comme sont communément les bons quand ils oyent faire mention des biens que ils font pour Dieu, que de ce que i'en dis la verité luy plaise n'y vouloir auoir aulcun desplaisir, ne m'en auoir aulcun mauuais gré. Car ie ne le fais mie pour luy en donner vaine gloire, ains le fais en intention de donner bon exemple à tous ceulx qui en oiront parler, & qui ce present Liure liront & oiront. Car comme les saiges Theologiens le tesmoingnent, l'Aumosne & le bien faict n'est conseillé à faire secretement, fors pource sans plus à ce que l'homme qui le faict n'y prenne aulcune

vaine gloire, en monstrant sa bonté deuant les gens. Mais quand l'homme est si parfaict, que pour bien, aulmosne, ou Oraison qu'il face, soit en secret ou en public, point ne s'y glorifie, ains le faict simplement pour l'amour de Dieu, mieulx est qu'il le face deuant les gens, que en secret. La cause est, pour ce que il donne exemple à ceulx qui le voyent de faire bonnes œuures.

CHAPITRE III.

La reigle que le Mareschal tient au seruice de Dieu.

AVEC ce que le Mareschal est tres-charitable, il aime Dieu, & le redoubte sur tout, & est tres-deuot. Car chascun iour, sans nul faillir, dict ses heures & maintes Oraisons & suffrages de Saincts. Et quelque besoing ou haste que il ait, il oit chacun iour deux Messes tres-deuotement, les genouils à terre. Ne nul n'oseroit parler à luy tandis qu'il est à ses Messes, & qu'il dit son seruice, & moult deuotement prie Dieu. Et à brief dire, tant donne bon exemple de deuotion à ceulx qui le voyent, que grands & petits s'y mirent. Tant que tous les varlets de son hostel seruent Dieu en ieusnes & deuotions, & se contiennent à l'Eglise aussi deuotieusement que feroient Religieux. Et de tels y a qui ne souloient sçauoir mot de lettre, qui ont appris leurs heures, &

ſoigneuſement les diſent. Et auec ce, comme tres-ſaige, & pourueu du bien de ſon ame, (ainſi que tout bon Chreſtien doibt viure ainſi qu'il vouldroit mourir,) il a faict ſon teſtament, & l'accomplit luy meſme par chaſcun iour. Et quand le Mareſchal faict ſon Oraiſon, il fait touſiours ſa petition & demande à Dieu, ſoubs condition ſi c'eſt pour le mieulx, & que toutesfois quoy que il requiere, comme homme fragile eſt deſireux, que ſa ſaincte volonté ſoit faicte. O qui l'a ainſi appris à prier? Ce n'eſt mie venu de ſapience humaine, ny de la chair, qui touſiours tire à ſenſualité: mais du Sainct Eſprit, qui ainſi l'inſpire. Et de ceſte maniere auoir de Dieu prier enſuit bien la maniere de Socrates, qui tant feut ſaige Philoſophe, que les anciens l'appelloient Oracle diuin. Celuy diſoit Que on ne debuoit rien demander à Dieu immortel particulierement: mais ſans plus requerir ſon ayde generalement en ce que il ſçait que le meilleur eſt. Car, ce diſoit-il, Dieu ſçait mieulx ce qui eſt profitable à chaſcun, que nous ne pouuons ſçauoir. Et ſouuent nous demãdons choſe qui à auoir nous ſeroit dommageable. Car la penſée des mortels, ce diſoit-il, eſt enueloppée de tres-eſpaiſſes tenebres; parquoy il aduient que elle eſlargit ſes demandes à ce que ſon appetit deſire; pource que elle ne ſçait congnoiſtre ſon mieulx. Tu deſires, dict-il, richeſſes, qui ont eſté cauſe de la perdition de pluſieurs. Tu conuoites honneurs, qui ſont cauſe de mortelle enuie, & peu durent. Tu imagines & deſires Royaumes, & Sei-

gneuries, desquelles les yssuës sont & ont esté souuent miserables. Tu desires & requiers nobles mariages, & te surhaulser en lignée : mais c'est souuent destruction de famille & de vie seure par diuers cas. Car qui plus se fiche au vent de Fortune, plus est dejetté. Ne t'amuse donc, dit-il, à telles prieres, mais te recommande simplement à l'acteur de toutes choses, qui sçait mieulx ce qu'il te fault que toy mesme ne fais, & mects toutes tes causes & faicts à son arbitraige & volonté. Si sont moult belles paroles venuës d'vn Payen, qui ne sçauoit rien de la Loy de Dieu, & toutesfois par raison naturelle il confessoit vne Deité. Et auec luy bien s'accorde Iuuenal au commencement de son quatriesme liure. A propos des Payens, lesquels sans loy escripte eurent par raison naturelle congnoissance de Dieu, & des choses diuines, est escript de Thales, qui fut l'vn des sept Saiges, que il respondit moult notablement quand on luy demanda, Si Dieu sçauoit les faicts des hommes, Oüy, dit-il, & non pas les faicts seulement, mais les pensées. De sorte que nous ne debuons pas seulement vouloir auoir les mains pures, mais aussi pures pensées, quand nous croyons la Deité celeste estre presente à nos secretes cogitations. Doncques si les Payens sans loy eurent congnoissance de bien faire pour l'amour d'vn Dieu, que debuons nous faire entre nous Chrestiens qui auons vraye congnoissance de la Loy par tant de saincte Escritures, & qui sommes du college de Iesus Christ, qui fut & est Dieu & homme ? Si deburions plus que autres

estre punis si nous mesprenons. Et comme dit Boece en la fin de son liure de la Consolation, Il nous est necessaire d'estre bons, quand nous faisons tout deuant le Iuge qui veoid & congnoist toutes nos œuures, & qui nous payera selon les dessertes. Aussi le Mareschal a le iour du Vendredy en grande reuerence. Il n'y mange chose qui prenne mort, ne vest couleur fors noire, en l'honneur de la passion de nostre Seigneur. Le Sabmedy ieusne de droicte coustume, & tous les ieusnes commandez de l'Eglise, & pour rien nul n'en briseroit. Dauantaige iamais ne iure nostre Seigneur, ny la mort, ne la chair, ne le sang, ne autre detestable serment, ny le souffriroit iurer à nul de son hostel. Et n'est pas besoing à ses gens que ils renient & maugréent, comme plusieurs font en France: Car mal leur aduiendroit, s'il venoit à sa congnoissance, & n'y a si grand qu'il n'en punist. Et mesmement en la ville de Gennes, & en toutes ses terres a mis Ordonnance sur ceste chose, soubs peine de grande punition. Si qu'il n'y a si hardy qui de nostre Seigneur osast parler non deüement, ne oultrageusement iurer. Si y auroit bon mestier d'vn tel Gouuerneur à Paris. Outre cela, il va tres-volontiers en pelerinaige és lieux deuots tout à pied en grand deuotion, & prend grand plaisir de visiter les sainctes places, & les bons preudes hommes qui seruent Dieu. Si comme il a faict maintesfois la montaigne & la saincte place en Prouence, où Marie Magdelaine feit sa penitence, en laquelle a grande deuotion. Et en celuy lieu tout à

vne fois donna cinq cent francs comptant, pour auoir licts, & autres choses pour l'hospital aux paures, & pour heberger les pelerins. Il aime moult cherement toutes gens dont il est informé qu'ils meinent bonne & saincte vie, & volontiers les visite & hante. Et quand il voyage aulcune part en armes, il faict defendre expressément, sur peine de la hart, que nul ne soit si hardy de greuer Eglise, ne Monstier, ne Prebstre, ne Religieux, mesmes en terre d'ennemis. Et ne souffre assaillir Eglise forte, quelque bien ou quelque richesse que le pays eust dedans retirée, quelque famine ou necessité qu'il ait. Et en ce demonstre bien tant sa deuotion comme sa non conuoitise. Et de ce faict tout ainsi le pouuons recommander, comme faict Valere en son liure Scipion l'Afriquain, dont ja plusieurs fois ay parlé en ce Liure, que il loüe moult pour ce que semblablement le faisoit. Dont il dit, que quand le dict Scipion eut pris Carthaige, il manda par toutes les Citez de Sicile que chascun veint recongnoistre les ornemens de ses temples, lesquels Hannibal, qui auoit esté Empereur d'Afrique & de Carthaige, quand il eut conquis Sicile, auoit là portez, si les rapportassent en leurs lieux. De laquelle chose, ce dict Valere, il demonstra tant son religieux couraige, comme sa non conuoitise. Car il y en auoit de moult riches.

CHAPITRE IV.

Comment le Mareschal se garde de trespasser la Loy de Dieu & ses Commandemens, mesmement en faict de guerre, & de la mesure que il y tient.

TOVT homme qui aime Dieu, & le redoubte, de quelque estat qu'il soit, se garde communémẽt de faire chose qui soit contre ses commandemens. Et quoy que tel homme ait à faire en l'office où Dieu l'a appellé, ne se departira point de ce qui est de la raison. Et pource à propos des mœurs & maniere de viure du Mareschal en l'office que Dieu luy a commis, c'est à sçauoir des armes, nonobstant que à plusieurs pourroit sembler qu'en celuy exercice forte chose soit à se sauuer, bien y a sceu & sçait tenir reigle iuste & mesurée le Mareschal. Si comme ont faict en leur viuant plusieurs vaillans nobles hommes des temps anciens, que ie ramenteueray cy apres, ausquels, par ce que ie trouue d'eulx & de luy ie le puis accomparer. Mais pource que Dieu doibt aller deuant toutes choses, & que aussi luy mesme en tous ses faicts meĉt tousiours l'ayde de nostre Seigneur au deuant, ay premierement voulu parler de sa Charité, & puis de sa deuotion, si dirons tiercement de la belle reigle morale

qu'il tient en armes, & du bien qui luy en est ensuiuy. En cestuy office certainement il est tres-saige, & souuerainement aduisé. Car auant que il commence guerre, bien considere s'il est bon qu'il la face ou non, & s'il a cause iuste, & à quoy se pourra tourner, quelle puissance il a en gens & en finance, & quelle a celuy contre qui il veut guerroyer, la force du pays & du lieu, la saison & le temps, & tout ce qui luy pourroit nuire & ayder, & sur ce delibere par bon sens. Et quand il a conclu qu'il est bon que il la mette sus, & qu'il a assemblé ses gens, bien les sçait ordonner, commettre les plus saiges & les plus experts aux armes & les plus accoustumez pour estre les Cheuetaines des autres, & expressément commande que chascun à son Capitaine obeisse, & si nul va alencontre qu'il en soit puny. Auec ce il prend bien garde quelles gens il prend auec soy, & s'ils sont bons & duicts en guerre. Et a maintesfois laissé à mener gens d'armes d'aucunes nations est-il, pour le mal que ils font par tout où ils vont, & que à peine les en peut-on garder, quelque punition que on en face. En quoy on peut dire que le Mareschal tient la reigle & discipline de Cheualerie que iadis faisoient les susdicts vaillans anciens. Comme il appert és histoires des Romains, qui punissoient tres-fort leurs propres enfans & parens qui desobeissoient aux Souuerains. Ha Dieu, & en icelle discipline de Cheualerie n'est-il mie semblable à Scipion l'Afriquain le tres-vaillant, que i'ay ja pour sa bonté plusieurs fois allegué, lequel quand il feut commis pour

estre

eſtre Cheuetaine d'vn grand oſt, que les Romains enuoyerẽt en Eſpaigne, il ordonna & feit vn Edict, Que toutes choſes ſuperflües & ſans neceſſité feuſſent chaſſées & oſtées de l'oſt? Pour lequel commandement vne grande troupe de folles femmes vuiderent, & toutes manieres de marchans qui apportoient à vendre choſes delicates, & ſans beſoing. Semblablement ce tres-vaillant homme le Mareſchal faict en ſes armées crier ſoubs grande punition, que nul ne ſoit ſi hardy d'appliquer ſon temps en vaine oiſiueté, comme de ioüer aux dez, ne à aultre ieu de fortune, & que il n'y ait en l'oſt quelconque choſe à quoy follement & vainement ſe puiſſent amuſer, ne que on n'y vende choſe ſans neceſſité, & que nul n'y iure vilainemẽt Dieu, ne maugrée. Et ſi aucun le faict, il eſt griefuement puny. Et que tenir telle voye en oſt ſoit bonne, Valere dict que vn noble Cheuetaine de Rome, que on appelloit Metellus, priſt auec ſoy par le commandement des Romains l'oſt & la compaignée de gens d'armes que vn autre Cheuetaine ſouloit mener, lequel oſt auoit eſté ſi negligemment introduict, que leur valeur eſtoit comme toute amoindrie. Mais celuy Metellus, ſuiuant la maniere de Scipion, tantoſt qu'il feut reuenu en l'oſt, remedia aux mauuaiſes couſtumes que ils ſouloient auoir. Et pour mieulx les contraindre, defendit que nulles choſes delicieuſes feuſſent vendües en l'oſt, ne que nul y eut varlets, ne cheuaulx, ne autres beſtes, pour porter le harnois, & voulut que eulx meſmes ſe ſeruiſſent. Et toutes-

fois il changeoit souuent de place, & si leur faisoit luy mesme clorre leurs logis. Le Mareschal donc est saige à commencer guerre, & à bien les sçauoir mener, & instruire ses gens. Mais aussi nul ne sçauroit ne pourroit estre mieulx aduisé de bien congnoistre son aduantaige en toutes places où il se loge en champ, ou quand il attend ses ennemis, c'est à sçauoir de mettre ses aduersaires s'il peut au dessoubs du vent & de la poudre, & le visaige au Soleil, & au bas de la montaigne. Et s'il veoid son mieulx, il n'attend mie qu'on le vienne assaillir, ains aduise son point de courir sus, & de les prendre s'il peut despourueüement. Et s'il apperçoit que son meilleur soit il les attend pour les auoir par aulcune cautele. Si n'est ne chauld ne hastif pour leur courir sus à l'estourdie, ains attend lieu & temps conuenable. Tout en la maniere que estoit le noble homme Fabius Maximus, dont Valere escript que il feut enuoyé à tout grand ost par les Romains, pour resister à la puissance de Hannibal le Prince de Carthaige, dont il adueint que luy qui estoit de grand sçauoir, considera quand il feut approché de ses ennemis leur grand pouuoir, & l'orgueil en quoy ils estoyent montez, pour cause d'vne victoire qu'ils auoyent eüe contre les Romains. Si ne voulut pas combatre si tost à eulx, combien que il eust grand gent, & ne faisoit que soy tenir sur sa garde, & ses gens serrez auec luy, & suiuoit ses ennemis d'assez pres, sans les assaillir, & ainsi se passoit le temps. Et en ce tandis perdoit tousiours Hannibal de ses gens, qui auoyent

de grands defaults, parquoy ils alloient affoiblissans, & Fabius prenoit tousiours fortes places, & à son aduantaige, & Hannibal toutesfois moult dommageoit le pays, par bouter feux où il pouuoit. Mais pour dommaige que il feist, oncques ne meut Fabius à nulle hastiueté, que tousiours n'attendist son point. Quand ce eust duré vn temps, le Maistre de la Cheualerie de Fabius, qui estoit nommé Minutius, qui moult estoit hardy, & peu saige, par plusieurs fois incita Fabius de courir sus à Hannibal, & disoit, que c'estoit grand honte de tant souffrir sans leur donner bataille. Mais de ce ne s'esmeut en rien le Duc Fabius. Tant que iceluy Minutius, qui plus y cuidoit sçauoir que son Maistre, s'en retourna à Rome, & feit tant deuers les Maistres du Conseil que il eut licence de combatre contre Hannibal. Et adonc les gens que auoit Fabius feurent partis en deux, & en eut Minutius la moictié, & gouuerna chascun sa partie. Mais tousiours Fabius se tenoit en sa resolution, & de rien ne s'esmouuoit. Hannibal leur ennemy qui ja estoit si affoibly qu'il estoit sur le point de s'en partir, eut grand ioye de ceste chose; car il sçauoit bien que par la follie de Minutius il auroit tantost la bataille, & que aussi Fabius estoit affoibly de la moictié de ses gens. Si feit Hannibal, qui moult estoit malicieux, mettre vne embusche en certain lieu, & Minutius, qui auoit grande enuie de combatre, assaillit Hannibal. Mais par l'embusche qui veint sur eulx feut tantost Minutius desconfit. Et le saige Fabius, qui auoit preueu la fin de ceste

chose, & ne vouloit pas pour la folie de cestuy faillir aux siens, s'estoit mis en vne embusche, si courut sus à ceulx qui chassoient les fuitifs, & feit sonner ses buccines pour rassembler entour soy ceulx qui fuyoient. Et ainsi gaingna Fabius par sa saige souffrance, & Munitius perdit par sa folle hastiueté. Et c'est pour dire que l'atrempance du Mareschal & de tous autres semblablement en faict d'armes faict à loüer, & non mie folle hardiesse, & non deüe hastiueté. Et à ce propos encores, pour mieulx prouuer, que saige cautele face moult à loüer en faict d'armes, auquel sçauoir ne fault mie à estre bien appris le Mareschal, si comme sur Sarrasins & autre part par maintes fois l'esprouua, dict Valere que au temps que le dict Hannibal & Hasdrubal son frere estoyent en Italie, qui tout destruisoient, deux nobles Ducs de Rome feurent enuoyez contre eulx, lesquels deux Ducs si saigement s'y conteindrent, nonobstant que ils n'eussent mie tant de gens comme les autres, que les deux grands osts des deux freres ne peurent oncques estre ioints ensemble. Car si ainsi feust, rien n'eust peu durer deuant eulx, pour la multitude des gens que ils auoyent. Et feirent tant les deux Romains, pour destruire l'vn des osts de leurs ennemis, que sans que Hannibal s'en donnast de garde, s'assemblerent vne nuict ensemble les deux osts de Rome, & alla l'vn vers l'autre vn tresgrand pays toute nuict, & son compaignon le receut par merueilleux sens, tout en la maniere que si ce ne feust que vn mesme ost, & que secours ne leur

feust point venu. Si se teindrent serrez & ioincts ensemble, dont il adueint que Hannibal qui auoit baillé iour de bataille, & ne se cuidoit combatre que à vne des parties, feut desconfit.

CHAPITRE V.

Comment le Mareschal est hardy & seur en ses saiges entreprises.

AVEC ce que le Mareschal est en armes tres-saige & tres-aduisé; il est tres-hardy, cheualeureux, diligent, & de grande entreprise, en telle maniere que il ne se trouua oncques en lieu que il eust à faire auec ses ennemis, que il n'en saillist à son honneur, & qu'il ne feust de son bien faict tres-grandes nouuelles. Et toutes ces choses en luy se sont esprouuées par maintes fois où il s'est troué en lieu & place que il entreprenoit de telles choses, & acheuoit, que elles sembloient comme impossibles à venir à bonne fin. Mais par sa grande hardiesse, & par l'ordonnance que il mettoit en ses gens, il faisoit ce qu'il vouloit. Car quand il se trouuoit en aulcune tres-grande & tres-difficile & penible besongne, & qu'il voyoit bien que sans grande force, & sans moult y souffrir n'en viendroit-il mie à chef, adonc faisoit crier en son ost que soubs peine de mort nul ne feust si hardy de partir de sa place, ne retourner au logis. Et par ce ses gens qui redoubtoiēt sa iustice

& punition qui rien n'espargnoit, aimoient mieulx mourir en la bataille s'il le conuenoit, que estre morts & deffaicts honteusement par punition, si s'exposoient à si grands perils, que il terminoit honnorablement tout ce qu'il entreprenoit. Et de ceste notable & tres-honnorée maniere en faicts de guerre que il auoit, le puis derechef comparer aux vaillans anciens, comme Valere recite de eulx & de leurs faicts. Dont entre les autres exemples dict que comme l'ost des Romains feut vne fois logé sur le fleuue de Lombardie pres de Plaisance, adueint que par force leurs ennemis les en deslogerent. Quand leur Consul, c'est à dire leur Duc le sceut, il commanda au Maistre de la Cheualerie qui les menoit, & à eux tous ensemble, que ils allassent recouurer leur place, ou tres-griefuement les en puniroit. Et ne le feist pas iceluy Duc en esperance qu'il eust que ce peussent-ils faire, mais à fin que ils ne demeurassent deshonorez d'auoir gauchy ou fuy. Si feit vn Edict & vn commandement que si nul estoit veu fuir ne tournant arriere que tantost feust tué comme ennemy. Par laquelle seuerité, ce dict Valere, encores que ils feussent fatiguez de corps & d'esprit, pour le desespoir de leur vie, ils dirent, que mieulx vouloient mourir sur leurs ennemis honnorablement, que on les tuast honteusement. Dont il adueint que nonobstant la multitude des ennemis, & la force du lieu, ils gaignerent la place. Si sçait bien tenir ces manieres le bon Mareschal, dont nous parlons. Et suffise à tant de ceste matiere d'armes, à

laquelle i'ay produit exemples pour mieulx prouuer l'authorité de sa vaillance. Et aussi l'ay faict, pource que ramenteuoir les faicts des bons doibt donner couraige aux nobles qui leurs faicts oyent de les suiure, & faire comme eulx.

CHAPITRE VI.

Comment le Mareschal est sans conuoitise, & large du sien.

C'EST chose notoire, & que chascun sçait, que à tout homme qui desire aduenir à hault degré de vaillance est necessaire qu'il soit sans conuoitise d'amasser tresor, ne richesses. Car s'il mettoit en ce son soin, il est impossible que il peust vacquer és grandes poursuites qu'il conuient faire en armes à ceulx qui en veulent auoir los, & ausquels si escharceté estoit trouuée & congneüe, elle leur osteroit l'amour & la compaignée de ceulx qu'ils hanteroient en celuy mestier, & par ainsi leur renom seroit esteint quoy qu'ils feissent. Si n'est mie vrayement de ceste tasche tasché le vaillant Mareschal, comme il appert. Car oncques en sa vie n'achepta ne acquist Seigneurie, terre, ne heritaige, & mesmement de ce qu'il a de son patrimoine peu de compte en tient. Si monstre bien semblant que ailleurs sont ses pensées. Parquoy sans faillir tout ainsi se peut dire de luy qu'il est escript du saige Philoso-

phe Anaxagoras, lequel apres que il eut longuement delaissé son pays, pour recercher Science retourna à ses possessions, lesquelles il trouua gastées, & desertes, & non cultiuées, dont ses amis le blasmerent, ausquels il respondit, I'aime mieulx, dit-il, que ie me soye faict, que si i'eusse faict mes possessions. C'est à dire, que s'il eust entendu à cultiuer ses possessions il n'eust mie acquis la grande perfection de Science que il auoit. Si fut sa parole bien suiuant sa Sapience. Car il eut plus cher auoir vacqué à cultiuer Science, & d'acquerir sçauoir, que à celuy de ses terres & heritaiges, laquelle occupation luy eust osté l'exercice de l'estude. Ainsi ce bon Mareschal dont nous parlons, qui vrayement tout ainsi que les anciens appelloient les saiges Philosophes Cheualiers de Sapience, se peult bien appeller Philosophe d'armes, c'est à dire amateur de la science d'icelles, qui aime mieulx s'estre faict en vaillance, vertu, & aultre renommée, que s'estre entendu à acquerir terres, richesses, & manoirs. Mais il a acquis vn tres-grand tresor, qui est la Suffisance. Et c'est la propre richesse, ny point n'en est d'autre. Car, dit Aristote, celuy est riche qui rien ne conuoite, & ceste richesse ne luy peut estre ostée : Car bonne pensée ne craint nulle male fortune. Et ainsi ensuit les vaillans preux qui oncques nul compte ne teindrent d'amasser auoirs. Et qu'il n'en tienne compte, sans faillir il le monstre bien. Car nul noble homme ne pourroit plus abonder en saige & bien ordonnée largesse de ce qu'il a que il faict. Car aux Cheualiers & aux Gentils-hommes

tils-hommes

tils-hommes estrangers & priuez donne largement, tost, & sans demander, à chascun selon le merite de son bien faict, & selon ce qu'il vault grandement guerdonne celuy qui luy faict aulcun seruice ou plaisir. Ny ne veult rien debuoir, ains paye & contente les marchans qui le leur luy liurent. Et à brief parler, tant faict en ce cas cy, que tout homme à qui il a à faire a cause de se loüer de luy. Ne il n'est aise fors que quand il faict bien à aultruy. Et toutesfois, ainsi que doibuent faire tous hommes saiges, bien regarde à qui, quoy, comment, & pourquoy il donne. Et non mie par folle largesse, qui moult est desprisée, mais par pure franche liberalité, saigement assise, & du sien propre, & non pas de l'autruy, ainsi que Sainct Augustin dit que largesse se doibt faire. Car il se garde moult bien de faire tort, grief, ne extortion à quelconque personne. Car ce ne luy souffriroit mie la grãde charité dont il est plain. Ne dons ne esmolumens quelsconques ne veult prendre qué on luy veüille donner à cause de l'office du Gouuernement qu'il a. Et en ce faisant tient bien l'enseignement du saige Duc d'Athenes, qui fut appellé Pericles, qui disoit, comme rapporte Iustin, Que il affiert à chasque homme qui a l'administration de Iustice, de ne contenir pas seulement ses mains & sa langue, mais aussi ses yeux. Et en ce il monstroit que vn Prince ou homme qui a à gouuerner les autres, & tout Iusticier, se doibt garder de receuoir dons qui corrompent les iugemens humains, & aussi de trop parler, & en outre de l'incontinence

de la chair. Car le menu peuple, ce dict-il, tire tantost la vie des souuerains en exemple. Et de toutes ces choses bien se sçait garder le Mareschal, si comme cy apres sera dict.

CHAPITRE VII.

Comment la vertu de Continence & de Chasteté est au Mareschal.

QVE cestuy homme dont nous parlons soit continent & chaste, appert par ses contenances & faicts. Car en trois signes principaux est apperceu le luxurieux. L'vn est en estre trop delicat de la nourriture du corps, & en la curiosité de la vesture & des habillemens. Le deuxiesme en contenance & regards. Et le tiers signe est és paroles. Car, dict le Prouerbe, Où la dent se deult la langue va. Et dict l'Escripture, Qui de terre est de terre parle. Quant est de la nourriture du corps, sa coustume est telle, que quoy qu'il soit tres-largement seruy, & que son hostel soit moult plantureux de tous biens, jamais à table ne mange que d'vne seule viande, c'est à sçauoir de la premiere à quoy il se prend, soit boully, ou rosty, ou poulaille, ou grosse chair, ny ne boit vin qui ne soit le quart d'eaüe, ny nulle heure ne boit fors à disner & soupper, ny en estranges viandes ne saulses ou saueurs diuerses ne se delecte. Il boit & mange tres-atrempément & sobrement. Et quoy

que ſes gens ſoyent ſeruis en argent doré moult richement, & qu'il ait aſſez de vaiſſelle, jamais ſon corps n'eſt ſeruy de nulle choſe en or ne en argent: mais en eſtain, en voirre, ou en bois. De ſa veſture & habillement n'eſt mignot ne deſguiſé, quoy que ſon appareil ſoit propre & net: mais non trop curieux en deguiſemens, ne moult ne ſ'y entend, ne amuſe, ny ne dore ſon corps par diuerſes affiches, dont la ſuperfluité ne ſied pas moult à hommes ſolemnels, quoy que ils en vſent aſſez en France. Tient bel eſtat de gent, & honnorable meſgnie de Gentils-hommes, veult que ils ſoient bien habillez, chaſcun ſelon ſon eſtat, & aſſez & largement leur donne de quoy. A table peu parle, ne nulle heure n'a moult de paroles. Et quand de ſon mouuement ſe prend à parler, touſiours eſt ſon deuis de Dieu, ou des Saincts, de Vertu, ou du bien que aulcun a faict, de Vaillance, & de Cheualerie, d'aulcun bon exemple, & de toutes telles choſes. Ne à nulle heure, ſoit en priué ou en public, on n'oit ſaillir de ſa bouche parole vaine ne meſſeante, ne jamais ne dit mal d'autruy, ny n'en veult oüir, ne paroles deſraiſonnables, ou vaines, & où il n'y a aucun bien n'oit point volontiers. Moult luy plaiſt oüir lire beaux liures de Dieu, & des Saincts, des faicts des Romains, & hiſtoires anciennes. Dauantaige nulles fois ne ment, & ce qu'il promet il le tient. Et veult eſtre obey toſt & ſans delay de ce qu'il commande. Il hait les menſongers & flateurs à merueilles, & d'auec ſoy les chaſſe. Il hait pareillemẽt ieux de fortune,

ne nul temps n'y ioüe. Ces vertus qui sont contraires à lubricité sont en luy. Et si les signes sont par dehors de sa chasteté & continence, encores y est plus la reelle verité du faict. Car le lien de mariage garde en tres-grande loyauté & amour. Et vrayement Dieu a commis tout tel Gouuerneur à Gennes comme il y conuenoit. Car comme par delà ils soyent moult ialouse gent, ny n'ont desir que on leur aille desbaucher leurs femmes, de cestuy leur est bien aduenu. Car plus de semblant n'en faict que si de pierre estoit, nonobstant que les Dames y soyent bien parées & bien attiffées, & que moult de belles en y ait. Et semblablement veult que ses gens s'y gouuernent, & si plainte luy en estoit venuë d'aulcun, mieulx luy vauldroit n'y estre oncques entré. Car auec ce que il le faict pour le bien de vertu, outre ce il veult garder l'amitié des Geneuois, que il congnoist en leurs mœurs & coustumes. Si ne veult que ils ayent cause de eulx tenir mal contents de luy, ne des siens, pas seulement mesmes au regarder. De laquelle chose i'ay oüy dire à vn de ses Gentils-hommes que vne fois entre les autres le Mareschal cheuauchoit par la ville de Gennes, si y auoit vne des Dames de la ville qui au Soleil peignoit son chef, qui moult estoit blond & bel, comme par delà en sont communément curieuses. Si aduient que vn des Escuyers, qui cheuauchoit deuant luy, la veid par vne fenestre, & va dire, O que voila beau chef! & quand il fut passé oultre, encores retourna pour regarder la Dame. Et adonc le Mareschal, qui le

veid ainsi retourner va dire, C'est assez faict. Ainsi de faict & de semblant le Mareschal est net de cestuy vice de charnalité, & de toute superfluité, qui est parfaict signe de sa continence. Car, dient les Autheurs, que le vice de luxure abonde en ioliuetez, en regards, & contenances, & s'adjoint à conuoitise de choses delectables, & d'ornemens vagues, qui font le couraige volant par diuers mouuemens de delices. Si a bien regardé & aduisé cestuy saige dont nous parlons que c'est vn vice qui damne l'ame, & estaint les vertus, comme le tesmoigne Sainct Augustin. Et pource l'a voulu du tout bannir de soy: & mesmement dés sa tres-grande ieunesse, qui moult est grande vertu. Si est plus que chose du monde luxure contraire à vaillant homme d'armes. Car mesmement Iules Cesar, qui feut si vaillant conquereur, tant comme il feut en la contrée d'Egypte, en feut tres-vilainement diffamé. Et tellement, que si plus eust continué sa vie luxurieuse en celuy pays tant qu'il y demeura, en s'occupant en folles plaisances & delices, il eust perdu tout honneur, & toute vaillance d'armes. Car ja le vouloient laisser ses Cheualiers & ses gens d'armes, qui moult en murmuroient, & le tenoient pour homme perdu. Et qu'il soit vray que contraire chose soit à tout vaillant homme, dit Bocace au cinquiesme liure de la ruine des nobles hommes, du Roy Antiochus, duquel Antioche feut nommée, & qui tant feut hault, riche & puissant Prince, que assez auoit pouuoir, richesse, & gent pour tout le monde conquerir, & qui ja

auoit subjugué & conquis par force d'armes moult grand pays, ny nul ne pouuoit resister à sa force & puissance, & deuāt lequel toutes terres trembloient, que il feut deffaict & mis bas par sa luxure & delices. Car apres qu'il eut conquis vne partie de la Grece, il s'en alla hyuerner en Calcidie, auquel pays il feut pris de folles amours. Pour laquelle chose, pour soy occuper en ioliuetez & delices, en ieux & esbatemens, son fier couraige feut amolly. Si demena ceste vie tout l'hyuer, & tant que non pas seulement les Princes de son ost: mais aussi les Cheualiers & simples hommes d'armes ensuiuirent ses folles plaisances & delices. Et tellement delaisserent l'ordre de la discipline de Cheualerie, & maniere de viure que ils auoyent apprise & accoustumée à mener, qu'en la premiere assemblée où ils se trouuerent apres, qui fut contre les Romains, ils feurent vaincus, & s'enfuit le Roy Antiochus en la Cité d'Ephese. Iustin aussi confirme ceste chose, en disant que cestuy Roy par vn hyuer estoit tous les iours à nopces nouuelles, & dict que il estoit moult curieux en superfluitez, qui sont choses desirables aux luxurieux, & qu'il portoit cloux d'or en sa chaulsure, & auoit vaisseaux d'argent à l'vsaige de sa cuisine, & les paremens de tous ses habillemens estoyent de moult grande richesse & magnificence. Dont dit Valere, Que telles choses sont plus desirables proyes aux ennemis, que elles ne sont cause de les vaincre & surmonter. Et me semble que les Autheurs qui escripuirent ces choses en leurs liures, en ayant merueilles

que telles ſuperfluitez feuſſent en homme, tant feuſt hault Roy, ou Empereur, n'auoient pas veu en leur temps courir les oultraiges & deſrois qui ſont en vſaige au temps preſent en France, & autre part. Et non mie ſeulemēt és Princes & és Gentils-hommes, mais auſſi en de petits Miniſtres de leurs hoſtels, plus grands bombans en de tels y a, que n'auoit le Roy Antiochus en ſa perſonne. Et pource à l'effect qui ſ'en enſuit, peut-on veoir les cauſes, & ſelon les cauſes peut-on iuger quels effects en peuuent enſuiure.

CHAPITRE VIII.

Comment le Mareſchal ſuit la reigle de Iuſtice.


A VERTV de Iuſtice, auec les autres biens qui ſont au Mareſchal, reluit en luy merueilleuſement, ne nul ne la pourroit mieulx garder à l'ōgle qu'il la garde, comme il eſt neceſſaire, par eſpecial au pays de par delà, voire ſans ce que il vſe de rigueur non deüe, ne de cruauté à creature née. Ains en tous ſes faicts plus tire, comme doibt faire tout bon Iuſticier, ſur Miſericorde que ſur rigueur, en gardant la ligne & la balance de droict, que il veult faire à tous, en rendant à vn chaſcun ce qui eſt ſien. Et ſ'il la tient bien, & touſiours a tenuë, il y appert au lieu où il eſt. Qui eſt vne grande merueille à conſiderer, que par le ſçauoir d'vn ſeul Cheualier gens tant rebarbatifs, ſi

rebelles, & tant mal accoustumez de ne rien craindre, puissent estre ramenez à telle discipline, & à telle paix, que tout homme pourroit porter à toutes heures l'or, & le tresor sur sa teste ou en ses mains par toute la Cité de Gennes, sans ce que nul luy ostast, ne luy en feist tort. Ny en vn an pas vne fois ne vient à Iustice vne seule plaincte d'vne buffe donnée, ou d'vne barbe tirée, au lieu qu'ils se souloient entretuer par la Ville tous les iours comme chiens, ny que l'vn die vilainie, ne face oultraige à l'autre. Ains y court vne telle generale parole entre grands & petits, quoy que ils ayent à faire ensemble, Fay moy raison de toy mesme, ou Monseigneur me la fera. Si peut-on veoir que c'est solemnelement bien garder Iustice. Pour laquelle vertu de Iustice bien gardée est ensuiuy & ensuit tel bien aux Geneuois, que les riches, qui souloient eulx tenir enclos, & mussez pour peur des mauuais, comme deuant est dict, monstrent maintenant manifestement eulx & leur auoir, sans auoir peur que tort ne grief leur soit faict. Et leur faict de marchandise, qui estoit comme tout destruict sur mer, & en moult petite quantité de nefs, est maintenant à merueilles grand. Et monte leur nauire, que ils enuoyent par tout le monde, à plus de sept cent grosses naues. Et les mauuais, qui souloient vestir riches robes de leurs larcins, sont contraincts s'ils veulent viure de bescher en la vigne, ou de mener vn asne. O Geneuois, que tant debuez aimer celuy qui ainsi vous a mis de exil en franchise, de pauureté en richesse, de deüil en ioye,
de

de tenebres au clair iour, & qui a restauré de mort cent mille des vostres, qui ores feussent destruicts, s'il n'eust esté, & qui a gardé vostre Cité de destruction! C'est chose vraye, & nul ne le peut nier, & il y paroist, & par son moyen vostre puissance s'estend à present sur toute la mer & la terre. Quel guerdon rendrez-vous à vostre bon Duc & Gouuerneur, qui tant de biens vous a faicts & faict chascun iour de mieulx en mieulx, ou prendrez-vous merite suffisant pour guerdonner ces grands biens? Bien luy debuez obeir, l'aimer & le garder soigneusement, & prier Dieu pour luy, & qu'il le vous veüille sauuer: Car s'il vous estoit failly, ie me doubte que vostre gloire iroit au declin. Car tous les mauuais d'entre vous ne sont pas peris, quoy que par crainte ils tiennent cachez leurs felons couraiges. O que grand bien seroit pour vous, si sa vie estoit perpetuelle! Car plus n'y a de meschef en vostre faict fors ce qu'il est homme mortel, de qui la vie ne peult estre moult longue. Si le vous conuiendra perdre vne fois, qui vous sera grande desolation. Mais tant que vous l'auez, accoustumez-vous à bonnes coustumes, à tenir Iustice, & à suiure la voye de bonnes mœurs, & vous mirez en luy. Si delaissez vos cruautez, & anciennes mauuaises coustumes de ainsi vous entredeffaire. De bonne heure vous estes donnez au Roy de France, qui tel Gouuerneur vous a enuoyé. Bien debuez benir le iour que premier veistes celuy qui ainsi vous garde, gouuerne, & deffend, & qui entre vous est si droicturier Iusticier,

que l'Empereur Trajan, lequel tant feut jadis renommé par sa grande Iustice, & que les histoires recommandent tant, oncques mieulx ne la garda, nonobstant que il descendist de son destrier, quand il estoit armé pour aller en bataille, & feist arrester tout son ost, pour faire droict & Iustice à la bonne Dame veufue, qui luy requeroit droict d'vn tort que on luy auoit faict.

CHAPITRE IX.

Comment auec ce que le Mareschal est Iusticier, il est piteux & misericordieux. Et preuue par exemples que ainsi doibt estre tout vaillant homme.

MAIS auec ce que le Mareschal est droicturier Iusticier, ne default mie en luy plaine misericorde & pitié. Car de ce l'a Dieu bien garny, tout ainsi que il affiert à tout bon Seigneur & Gouuerneur de gent. Car maintes fois luy ont ses priuez oüy dire, Que il vouldroit que il ne souueint iamais à luy ne à aultre de injure que on luy eust faicte, affin que il n'eust cause ne volonté de s'en vanger. Ne oncques ne refusa à nul pour quelconque mal qu'il luy eust faict misericorde, s'il la demande. Et qu'il soit vray que pitié & misericorde soyent en luy, bien l'a monstré n'a pas grandement, que il luy veint à congnoissance

que plusieurs de ses seruiteurs, c'est à sçauoir de ceulx qui auoyent le gouuernement de sa despence le desroboient, & auoient desrobé bien de quatre à cinq mille francs, l'vn plus, l'autre moings. Si feit tant qu'il en sceut la verité, non mie par gehenne, ne par force, mais par faire prendre garde par bonnes gens que pouuoit monter chasque iour sa despence, à le prendre au large. Si fut trouuée clairement la mauuaistié. Mais le bon Seigneur ne voulut que aultrement en feussent punis, ains leur feist bailler de l'argent tres-largement à chascun selon le temps que ils l'auoient seruy, & courtoisement leur donna congé. Et pour ce que ils disoient que on pourroit auoir aulcun mauuais soupçon sur eulx, pour ce que ils estoyent congediez de son seruice, il voulut que bonnes lettres eussent que ils estoyent en sa bonne grace, & que de son bon gré se partoient tant que il les remandast. Il espargne aussi les simples & ceulx qui aulcunement mesprennent non par malice, mais par non sçauoir, & par simplicité, & pardonne de leger à ceulx qui sans feintise & de bon couraige se repentent, posons que à luy mesme ayent meffaict. Tout en la maniere qu'il est escript de la grande debonnaireté de l'Empereur Octauian, qui seigneuria tout le monde, que vn Cheualier que on nommoit Lucius Cuminus par desraisonnable ire luy dit moult d'injures & de vilainies. Mais toutesfois oncques l'Empereur ne s'en esmeut à nulle impatience, ne ire. Dont il adueint que quand le lendemain cestuy homme feut refroidy de son vin, & de

ſon ire, il luy ſouueint comment outrageuſement il auoit parlé à l'Empereur, il en eut telle honte, & telle repentance, que il ſe vouloit occire. Quand l'Empereur le ſceut, il en eut grand pitié, & alla vers luy. Si le trouua tres-honteux & confus de ſa follie, il l'accolla & reconforta, & dit qu'il luy pardonnoit, & que ja pour ce ne ſeroit en ſa diſgrace, mais ſon amy comme deuant. Le Mareſchal eſt auſſi moult piteux ſur les vieulx hommes d'armes, qui plus ne ſe peuuent ayder, & ont eſté bons en leur temps: mais rien n'ont eſpargné, ains ſont pauures. Si ne faict mie à la guiſe que on faict en maints lieux, que quād on ne ſe peut plus ayder d'vn vieulx & affolé homme d'armes, tant il ait eſté bon, & il ſoit pauure, on le boute hors comme vn vieulx leurier de quoy on n'a plus cure. Si ne faict mie ainſi le Mareſchal: ains à touſiours les priſe & honnore, & pourueoit à leur vie, & ſupporte piteuſement & tres-humainement leurs vieilleſſes: tout ainſi qu'il affiert à faire à tout vaillant & bon Cheuetaine, & Gouuerneur de gent. Et par telles manieres luy veoir tenir il acquiert l'amour des gens d'armes, qui de meilleur cœur l'en ſeruent, & l'en aiment, priſent, & honnorent, en penſant autant feroit-il de nous ſi nous eſtions affolez du corps, ou enuieillis en ſa compaignée. Et à ce propos eſt eſcript que ainſi le faiſoit le Roy Alexandre le grand, dont il adueint que il eſtoit par vn grand hyuer en la conqueſte d'vn pays, ſi va d'aduanture veoir vn ancien Cheualier de ſon oſt, qui eſtoit aux champs tout mourant de froid, & quaſi

tout enroidy. Si en eut moult grand pitié, confiderant fes anciens iours, & fa bonté, qui encores luy faifoit fuiure les armes. Adonc le Roy luy mefme alla prendre le Cheualier entre fes bras, & l'ayda à mener en fon pauillon, & l'affift en fon propre fiege, & le frota deuant beau feu, & l'efchauffa, pour le faire reuenir. Et ainfi ce noble Empereur humilia la grandeur de fa Majefté, par pitié & mifericorde. Et tels exemples doibuent mouuoir les cœurs des Princes & Cheuetaines de femblablement faire.

CHAPITRE X.

De la belle Eloquence que le Marefchal a.

DEs vertus de ceftuy bon Marefchal pourroye dire fans ceffer, mais pour tirer à la fin de mon œuure, vrayement par ce que moult de gens me rapportent, & comme dit l'Efcripture, Le tefmoingnage de plufieurs doibt eftre creu, Ie tiens que nulle en luy ne default. Et à tout dire, tant en y a, que tous ceulx qui le voyent & hantent, qui ont bonne volonté de bien faire, prennent à leur pouuoir exemple à luy de toutes chofes, & mettent peine à le refembler. Et auec ce que il eft tres-vertueux, & tresfaige de bien & pourueüement ordonner tous fes faicts, comme deuant eft dict, & que par fa bonté il eft aimé, & par fa iuftice craint: fon tres-beau langaige doulx, benin, & bien ordonné, & fans fraude,

attire les cœurs de maintes gens, Comme i'ay ja prouué par le faict de l'Eglise, où il ramena par sa saige & doulce parole les Geneuois à vraye obeissance, & aussi par autres grands faicts que il a tirez à fin par sa discrete eloquence. Si pourroit par aduanture sembler à aulcuns qui oiront ou liront ceste Histoire, que forte chose soit que vn homme sans auoir grandement estudié puisse auoir si bel & si orné langaige comme ie dis. Mais ce ne doibt sembler merueille à nul qui a discretion. Car il n'est sçauoir quelconque qui soit impossible à acquerir à homme qui mettre y veult grande diligence, s'il a entendement. Posons encores que l'homme soit de rude entendement, si est-ce comme dict le Prouerbe, Que l'vsaige rend Maistre. Et pource que c'est moult belle chose & bien seante à tout Prince & Cheuetaine de gent, & à tout Gouuerneur de peuple, & dont maints grands biens peuuent venir, que auoir beau langaige, & affin que chascun mette peine de l'acquerir, ne que nul se desespere de le pouuoir apprendre, tant ait rude maniere de parler, ie diray à ce propos aucuns exemples. Sainct Hierosme en son liure tesmoigne que Demosthenes acquit, par y mettre peine, la science de tres-solemnele Eloquence, & toutesfois, ce dit-il, estoit-il begue à son commencement, & de tres-laide voix, & ne pouuoit proferer ses lettres. Mais il se trauailla tant par grande peine & estude, & tant meit peine à matter le vice de sa langue, que il prononcea souuerainement ses mots. Et ainsi par force de accoustu-

mance il corrigea le default naturel de sa langue & de sa bouche. Celuy mesme aussi feut souuerain Musicien, & toutesfois auoit-il naturellement tres-laide voix, mais par longue accoustumance il ramena à douceur & accord mesuré & plaisant à oüir sa voix, qui souloit estre laide & mal accordable, & desplaisăte à oüir. Et à brief parler, il estoit en toutes choses par nature si rude, excepté au desir de sçauoir qui estoit en luy, que Valere en le loüant grandement dit de luy qu'il se combatit auec la nature des choses, & en feut vaincueur, en surmontant sa malignité par force de couraige tres-perseuerant. Et ainsi, ce dit Valere, sa mere enfanta vn Demosthenes defectueux, & non parfaict, & l'estude & accoustumance le rengendra & refeit Maistre vertueux & parfaict. Et pourtant, dit le Philosophe, Du grand bien qui vient de l'Eloquence & du gracieux & saige langaige, peut-on tirer à exemple ce que dit Tulles, Que jadis les hommes habitoient és bois & és forests en guise de bestes, sans vser de nulle raison, fors seulement de force corporele, par laquelle ils pourchassoient leur vie. Mais adonc vn homme de grande authorité, qui par Eloquence & beau langaige leur monstra le grand bien de la vie ciuile, c'est à dire de la communauté de gens, & d'habiter & conuerser ensemble, soubs loix & ordre de raison; tant de ce les enhorta, que il les attira à icelle ciuilité, & que ils s'assemblerent ensemble, & prirent à conuerser l'vn auec l'autre. Et ainsi par la vertu d'Eloquence feurent premierement fondées les

Citez. Et à ce s'accorde assez la fable de laquelle faict mention Stace, Qui dict que Amphion fonda les murs de la Cité de Thebes, par la douceur de sa chanson. Ce que nous pouuons entendre, que par son beau langaige il peupla ceste Cité. Et pareillement se peult entendre d'Orpheus, lequel les Poëtes dient que il attiroit mesmes les bestes sauuaiges, les serpens & les lyons au son de sa harpe. Ce sont les fieres gens, & cruels qu'il amollissoit & rendoit priuez par son beau langaige.

CHAPITRE XI.

De l'ordonnance de viure du Mareschal.

AVCVNS dient que Diligence passe sens. Mais qui tous les deux peult auoir ensemble il ne fault mie à attaindre à maints grands biens. Et de ce est bien garny le Mareschal. Car tant aime la vertu de exercice, & tant hait oisiueté, que à peine pourroit-il estre pris ne trouué à nulle heure, que il ne s'exercitast à aulcune bonne œuure. Si dirons de sa maniere de viure, & de employer le temps, apres que nous auons dict de ses vertus. Il se leue par chascun iour coustumierement moult matin. Et ce faict-il, affin que il puisse employer la plus grande partie de la matinée au seruice de Dieu, auant que l'heure vienne que il doibt vacquer aux autres besongnes mondaines que il a à faire. Si se tient en

œuure

œuure d'oraiſon enuiron trois heures. Apres ce il va au Conſeil, qui dure iuſques à heure de diſner. Apres ſon diſner, qui eſt aſſez brief, & en public, (Car nulle fois ne mange que d'vn mets de viande, ny ne ſçait que l'on luy doibt apporter à manger, ne iamais mange ſaulſe d'eſpice, ne autre, fors verjus & ſel, ny n'eſt ſeruy en argent, ny en or,) Il donne audience à toutes manieres de gens qui veulent parler à luy, & luy faire aucune requeſte. Si n'y a mie petite preſſe ſouuent aduient, mais ſi grande, que toute la ſale en eſt plaine, que d'eſtrangers, que de ceulx qui nouuelles luy apportent de diuers pays, & d'vns & d'autres. Et à chaſcun il parle gracieuſement, & rend reſponces ſi benignes & ſi raiſonnables que tous ſ'en tiennent contents ſelon leurs demandes, & tous expedie l'vn apres l'autre. Et toſt & brief les deliure, ſans leur faire longuement en la ville en long ſejour deſpenſer le leur. Apres il ſe retire, & adonc faict eſcrire lettres, où il les veult enuoyer, & ordonne à ſes gens ce qu'il veult qu'il ſoit faict. Puis va à Veſpres, ſ'il n'a autre trop grande occupation. Apres Veſpres derechef il beſongne vn petit, ou parle à ceulx qui ont à parler à luy, iuſques à l'heure que il ſe retire. Et adonc acheue ce qu'il a à dire de ſon ſeruice, & puis va coucher. Aux iours des Dimanches & des Feſtes il occupe le temps à aller en pelerinaiges tout à pied, ou à oüir lire d'aucuns beaux liures de la vie des Saincts, ou des Hiſtoires des vaillans treſpaſſez, ſoit Romains, où autres, ou à parler à aucunes gens de deuotion. Et telle

eſt la maniere & l'ordre de viure qu'il tient quand il eſt à ſejour en la Cité de Gennes, dont il eſt Gouuerneur. Et quand il cheuauche en armes, nul ne pourroit prendre plus grand ſoing ne greigneur peine qu'il prend pour faire toutes choſes conuenablement, & comme il appartient, & ſi bel & ſi bien que nul ne ſe plaint fors les ennemis. Et ainſi que dit le Prouerbe commun, Selon Seigneur meſgnie duite, Il prend garde de prendre gens à ſon ſeruice qui ſoyent bons & de bonne vie, & ſ'il y auoit en aulcuns quelque mauuaiſe taſche ou laid vice, ja ſi grand ne ſeroit que il ne chaſſaſt d'enuiron ſoy. Si faict moult de biens à ceulx qui le ſeruent, & ils l'aiment loyaument, comme ils doibuent, & le ſeruent diligemment, obeiſſent, craignent, & doubtent. Et ainſi ce tres-vaillant homme pour la tres-grande ardeur qu'il a continuellement que toutes choſes qui luy touchent ſoyent bien faictes, ne prend comme point de repos, ne nul eſbatement. Laquelle choſe vrayement tous ceulx qui l'aiment & qui deſirent ſa ſanté, & longue vie, laquelle eſt bien ſeante, & comme neceſſaire au monde, & Dieu luy tienne, luy deburoient deconſeiller de prendre ſi grand ſoing, & ſi continuel, ſans aucune recreation de quelque eſbatement. Car comme dient les Autheurs, ſi grande ſollicitude eſt moult prejudiciable à la vie & ſanté du corps, à demeurer en ſi grand ſoing ſans delaiſſer. Car quand l'imagination eſt trauaillée de pluſieurs choſes diuerſes l'vne ſur l'autre, elle rend l'entendement qui eſt las de comprendre tant de

choses comme tout aueugle, & par longue coustume engendre melancolie, qui trouble aucunesfois la memoire: dont peuuent sourdre plusieurs maladies: Et mesmemẽt disent les Saiges que c'est grand peril de s'endormir ne aller coucher en telle lasseté d'entendement, & sans auoir prins auparauant aulcune recreation de ioyeuseté ou d'esbatement. Car ils dient que adonc que l'homme dort à tout sa fantaisie ainsi trauaillée, l'esprit souffre peine en songeant choses melācoliques & desplaisantes. Et pour ce affin de remedier aux inconueniens qui en peuuent ensuiure, les dicts Saiges conseillent à ceulx qui sont tant occuppez ou d'estude, ou d'autre continuel affaire, auquel il conuient que l'entendement trauaille, que ils cessent aucune heure du iour de ouurer, & qu'ils recréent & resioüissent leur esprit d'aucune ioyeuseté & esbatement qui puisse reconforter nature, qui peut estre greuée par prendre trop grand & continuel soing. Si est moult à propos au reconfort de telle lasseté oüir chanter doucement, ou ioüer d'aucuns doulx instrumens, oüir paroles ioyeuses sans peché, ne vice, ou quelque chose qui face rire, & qui reconforte aulcunement nature, laquelle est en creature humaine si tendre, que elle est de peu de chose greuée & affoiblie. Et n'est point de mal de resioüir la vertu qui gist en l'ame & en l'entendement, pour recréer & reconforter aulcunement la sensualité du corps: mais que on ne face point de peché ne chose vitieuse, ne il ne desplaist point à Dieu. Car n'est-il pas escript mesmement

que vn Sainct preud'homme Hermite, quand il auoit esté vne piece en Oraison, prenoit sa recreation & son esbatement en petits oiselets que il nourrissoit? Dont il adueint que vne fois passoit par deuant son hermitaige vn Gentil-homme qui portoit vn arc derriere luy, va murmurer du bon homme qu'il voyoid esbatre à petits oiselets qu'il tenoit sur son doigt. Si dict en soy mesme, Si cest Hermite estoit si Sainct comme on dict, il feroit tousiours en oraison, ny ne se ioüeroit pas à ces oiseaulx. Et lors le Sainct homme, qui feut inspiré par vertu diuine de ce que l'autre auoit pensé, le va arraisonner, & le va prier que il voulust tendre l'arc que il portoit, & l'autre le tendit. Et l'Hermite le pria que il le laissast tousiours tendu: & il respondit, Que non feroit; car il gasteroit son arc, qui par continuellement estre tendu perdroit sa force, & deuiendroit si lasche que il ne pourroit tirer loing. Adonc luy respondit le bon homme, Beau fils, ainsi est-il de nature humaine, dont la foiblesse est si grande que elle ne souffre à l'homme, sans trop grande greuance, estre continuellement en contemplation en aulcun labeur, si conuient donner quelque plaisir à l'esprit, & qu'il se ioüe quelques fois, affin qu'il soit après plus prompt & plus prest à ouurer de son entendement.

CHAPITRE XII.

Cy conclud comment homme où tant y a de vertus doibt bien estre honnoré.



PAR CE qui est dict, qui est chose vraye, peult-on iuger si l'homme en qui toutes vertus s'assemblent est digne de los, & d'auoir gloire au Ciel, & hault renom au siecle. O quelle chose seroit-ce qui luy pourroit nuire? Certes nulle, quoy que les mouuemens de fortune soyent merueilleux, & qui souuent nuisent aux bons & aux vaillans: si n'est-il mie en la puissance d'elle de briser ne fleschir son fort & ferme couraige, pour quelconque aduanture. Car il est ja tout aduisé que fortune se peult changer, & que trop peu de fois est stable; ains souuent reçoit les honneurs & biens mondains que elle a prestez, & au lieu liure & donne maintes aduersitez. Si ne luy pourroit aduenir cas dont il ne soit tout pourueu de volonté de le porter constamment & patiemment, comme il affiert à tout saige & vaillant homme. Mais quoy que Fortune nuise & ait nuit à maints vaillans, les vertus ne peult-elle tollir. Si ne perd rien l'homme qui ne les perd. Car autres biens ne sont proprement siens. Et ce sçait bien le Saige dont nous parlons. O quantes fois par diuers cas que ie laisse à dire pour cause de briefueté, a-il esté en peril d'estre trahy, pris, & occis, & empoisonné au pays de delà, où les

mauuais, qui tousiours hayent les bons, si les plus forts eussent esté & feussent en la Cité de Gennes, ne l'eussent laissé iusques à ceste heure si longuement au Gouuernement ? Mais de eulx se sçait-il bien garder. Toutesfois oncques homme ne feut tant saige qui de traistre priué se peust tousiours garder. Et on ne sçait aulcunes fois lesquels ce sont. Car souuent aduient que les plus grands flateurs, & les mieulx seruans, & qui plus semblent obeissans, sont les plus desloyaux en couraige. Mais de machination, & de faulse œuure de traistre le veüille Dieu deffendre. Car grande perte seroit & grand dommaige si encombrier luy aduenoit. Si ne le veüillez mie souffrir bons Geneuois, ne estre ingrats ne mescongnoissans des grands biens qu'il vous a faicts & chascun iour faict. Et ne le souffrez mettre au compte de ceulx qui ont esté hays pour bien faire. Car à tousiours seroit grand reproche à vous & à vostre Cité.

CHAPITRE XIII.

Cy dict en parlant au Mareschal, que pourtant ne se veüille fier en Fortune, qui tost se change. Et donne exemples.

O Noble Mareschal, ie veux vn petit parler à toy. Et nonobstant qu'à ton bon sens ne faille rien apprendre, toutesfois pour ce que l'entendement de l'homme, quand il est occupé de plusieurs grandes choses, oublie aulcunes fois l'vne pour l'autre, le ramenteuoir mesmes aux Saiges, de ce qui leur est bon à faire ou à laisser ne leur peult nuire, ne desplaire ne leur en doibt. Posons que la personne qui pour bien leur dict soit simple & moins sçauante que eulx. Vaillant homme, Tu te fies paraduanture és grands biens que tu as faicts, & chascun iour, Dieu mercy, y perseueres, tant au Royaume de France, dont es Mareschal, où tu as par long temps & dés enfance esprouué ta vaillance, & faict maints biens, comme en ce que tu as reparé la ruine de la Cité de Gennes, & aussi aux grands encombriers que tu as faicts par maintes fois aux mescreans & Sarrasins, en l'exaussement de la foy, & en ce que tu as mis peine en la paix de saincte Eglise, & maintes autres choses profictables. Si te pourroit sembler, ce qui est vray, que tu as moult bien merité par tant de peines endurer, & par tant de seruices faire, que tu soyes aimé & de Princes, & de nobles, & de ceulx que tu gouuernes, & generalement de tous Chrestiens, pour laquelle cause peult-estre tu en serois moings sur ta garde comme de nul doubter. Ha vaillant Cheualier, il va tout autrement. Car nonobstant que le Prouerbe die, Fais ce que tu doibs, & aduienne ce qu'il pourra. Sçaiches que à tout hõme

qui faict bien, enuie luy engendre foison de haineux. Et affin que tu t'y prennes garde, & que de plus en plus soyes pourueu, ne point ne l'oublies, & que si aucune chose mal à point le temps aduenir t'aduenoit, dont Dieu te garde, affin que les simples gens & aussi que les enuieux ne peussent dire que ce feust par ta desserte, il est bon que ie die aulcuns exemples de plusieurs tres-vaillans preud'hommes qui ont esté hays & chassez de leur Seigneuries, & aucuns occis par l'enuie & ingratitude de ceulx à qui ils auoyent bien faict. Et le premier Exemple, affin que toy ne autre ne te fies en vaillance, ou renommée, parquoy en cuides estre plus asseuré, te diray premierement de Theseus. Cestuy preux Theseus feut Roy & Prince d'Athenes, & compaignon de Hercules le fort, & feut auec le dict Hercules en tous les principaulx faicts qu'il feit. Iceluy feit tant de bien aux Atheniens, que il les affranchit de la seruitude que le Roy Minos auoit sur eulx, qui estoit si horrible que il conuenoit que tous les ans luy enuoyassent de leurs enfans, pour nourrir vn fier monstre qu'il tenoit en vne caige, qui les deuoroit tous, & iectoient les gens de la Cité aux lots, & ceulx sur lesquels les lots escheoient conuenoit que ils y allassent. Mais de ce meschef par sa force & bon sens les tira Theseus. Plus leur feit encores: Car il redifia, peupla & augmenta moult & accreut la Cité d'Athenes, qui estoit deuant comme tout en ruine, & feut le principal commencement de sa prosperité, & de la grande gloire où elle veint. Mais

les

les Atheniens luy en rendirent si bon guerdon que ils se rebellerent contre luy, & le chasserent en exil en vne petite Isle que l'on nommoit Scyros, & là pauurement finit ses iours celuy qui auoit eu tant de haults honneurs, & si grande renommée. Que par enuie telles nuisa..es souuentesfois aduiennent aux bons & vaillans, peut estre aussi prouué par ce que Valere racompte du tres-vaillant Cheualier, & vn des Princes de Rome, qui feut nommé Furius Camillus, auquel toutes les bontez ensemble estoyent. Et pour ce que il estoit tant vaillant & preud'homme, que il sauuoit les bons d'estre persecutez des mauuais, enuie luy brassa tel breuuaige que elle feit controuuer sur luy que il n'auoit pas bien party les despoüilles & les proyes aux gens d'armes d'vne grande victoire que luy mesme auoit eüe de la Cité de Veies, qui moult auoit longuement greué les Romains, & il l'auoit subjuguée. Et pour ceste cause les Romains plains d'ingratitude, nonobstant le grand bien que il auoit faict, l'enuoyerent en exil. Mais tout ainsi que bons preudes hommes ne doibuent mie regarder à la peruersité des mauuais que ils ne facent tousiours bien, & que ils ne rendent le bien pour le mal, comme nostre Seigneur le commande, ce tres-vaillant preud'homme qui mieulx aimoit le bien commun de Rome que le sien propre, ne laissa pas pour ce de monstrer le bien que il leur vouloit. Car il adueint au temps que il estoit en exil, que les Gaulois destruirent Rome. Mais luy qui de ce feut moult dolent, feit tant que il assembla ses

amis, & alla contre iceulx, & les Romains qui s'enfuyoient rassembla. Si feit vne embusche, & courut sur les Gaulois qui garde ne s'en donnoient, & les desconfit, & recouura vne grande partie des biens que ils auoient pillez à Rome. Si donna tout pour refaire la Cité, & defendit que ceulx qui estoyent demeurez ne s'en allassent: car tous s'en vouloient aller, & laisser Rome. Si feut adonc la dicte Cité de Rome ainsi que de nouuel refondée, & pource feust-il appellé le second Romulus. Car ainsi que Romulus la fonda premierement, ainsi cestuy Furius la refonda secondement. A ce propos encores, que tousiours ne sont pas bien recongneus & remunerez les bien faicts des bons: mais leur est rendu mal pour bien, n'en eust pas moins le tres-saige homme Scipion Nasica, qui tant s'estoit trauaillé pour le commun de Rome, & tant leur auoit faict de bien, que maintes fois les auoit par ses belles & saiges raisons sauuez & gardez de maintes grandes seruitudes. Mais la recompense feut telle, que les citoyens prirent si mal à gré ses vertus, & eurent tant à mal ses bonnes œuures, que ils trouuerent voye de eulx en deliurer. Car pour excuse l'enuoyerent en legation en Asie, & luy dirent que là attendist tant que on l'enuoyast querir. Si vsa là le demeurant de sa vie, sans que les Romains ingrats & mal congnoissans de tant de biens que il auoit faicts eussent nul desir de son retour. Et n'est pas de nouuel, ce dict le Translateur du liure de Valere, que ceulx qui veulent viure à volonté, & sans raison, hayent

ceulx qui les reprennent. Et ainsi feust ce preud'-homme hay pour bien faire, & pour bien dire. Mais pource que tu te pourrois fier en ton grand sçauoir & prudence, dont tu as si grand los par excellence, que les Italiens, lesquels sont les plus fines gens que nation du monde, te tiennent le plus saige homme qui viue aujourd'huy. Sçaiches que iceluy Scipion, dont ie dis, feut tant saige, que Sainct Augustin au liure de la Cité de Dieu ramentoit ses vertus & ses dicts authentiques. Et aussi en parle Solin au premier liure, & dit, Que cestuy Scipion qui mesmement fut de la lignée des autres Scipions, feut tenu pour le plus saige & le meilleur homme de Rome, & non mie par le tesmoignage de peu de gens, ne en priué, mais de tout le Senat, & en public, qui si bien luy guerdonnerent sa bonté. Si peult-on bien veoir comment les iugemens des hommes sont souuentesfois iniques & reprouuables, quand mesmement la Cité de Rome, qui voulut estre tenuë la plus morigenée & la plus vsant de droict que Cité du monde, feut par enuie tellement aueuglée. Si est bien à propos de ce que deuant ay dit, Que bien faire & bien dire engendrent souuent haine. Si ne veüille nul iuger quand Fortune nuit aulcunement à ceulx qui se trauaillent pour le bien public, & qui se meslent de punir les mauuais, & soustenir les bons, que ce soit pour leurs dessertes, ny que pour leurs pechez secrets Dieu leur souffre encourir telle punition. Car plustost est-il souuentesfois tout autrement, comme il appert de Iob, de qui Dieu vou-

lut esprouuer la patience, qu'il souffrit persecuter, & si estoit tres-iuste. Et de tels maulx rendus pour bien faire sont les Histoires toutes pleines. Le vaillant Duc d'Athenes Milciades, qui tant feut preux, & plain de hardiesse, que il desconfit six cent mille Persiens, que Darius Roy de Perse auoit assemblez pour destruire Athenes, encores qu'il n'eust en sa compaignée que onze mille hommes d'armes, par son sens prit ses ennemis despourueüement, dont tant y ouura, qu'il meit Athenes en paix, & maints autres tres-grands biens leur feit. Mais le guerdon qu'il eut à la parfin, feut que les Atheniens par leur faulse enuie & mauuaistié le feirent mourir en prison vilainement. Aultant en voulurent faire vn temps apres à vn leur Duc moult vaillant & preud'homme qui feut nommé Themistocles, lequel quand il eut tant trauaillé pour le bien d'Athenes, que il eust deliuré la Cité de tous ses ennemis, & l'eust renduë tres-puissante en faicts & renommée, riche, & Princesse de la Grece, le guerdon qu'il en eut feut que les Atheniens feurent tant ses ennemis, que il luy feut besoing de s'enfuir, pour garantir sa vie. Mais pource que aucuns pourroient dire que telles haines viennent souuentesfois de peuple à Seigneur, ou Cheuetaine à ses gens, pour cause que le Seigneur ou le Gouuerneur ou Chef prend trop grand subside sur eulx, ou leur est trop cruel, ou ne leur est pas par aduanture assez abandonné & large de ses biens, sans faillir souuentesfois ne tient mie là. Et il appert par vn autre vaillant homme que les

Atheniens feirent mourir, lequel estoit nommé Phocion, & si estoit-il tres-debonnaire, large, liberal, & sans conuoitise, qui sont vertus par lesquelles communément l'homme est aimé, & ne souffrirent pas les desloyaulx Atheniens que le corps de ce vaillant homme feust enseuely en leur pays, ains le ietterent hors. Et de ces grandes ingratitudes qui feurent és Atheniens, qui estoit la Cité du monde où l'Estude & les Sciences estoyent plus authentiquement leües dict Valere en les blasmant, que nonobstant que ils feussent plus en doctrine que les autres, & que ils adorassent Minerue, Deesse de Sapience, & des armes, selon leur Loy, & ils se teinssent pour les plus saiges du monde, & dont tant de solemnels Philosophes estoyent issus, leur iniquité que ils monstrerent par tant de fois à ceulx qui tant de bien leur auoyent faict, estaignoit & amoindrissoit tout le bien qui pouuoit estre en eulx. Comme s'il eust voulu dire, que les vices plus sont griefs & plus sont à blasmer és grands puissans & saiges hommes que és petits & ignorans. Et par ce conclud Valere, Que les Atheniens vsoient plus de leurs mauuaises conditions que de leurs iustes loix. Et parce il dit, Que plus faict à loüer l'homme qui est si ignorant que il ne congnoist les vices, ne point ne les faict, que celuy qui a congnoissance des vertus, & point n'en vse.

CHAPITRE XIV.

La fin du Liure où la personne qui l'a faict s'excuse vers le Mareschal de ce que il l'a faict sans son sceu & commandement, & non si bien mis par escript que il appartiendroit.

OR EST temps que ie tire à fin la matiere de mon Liure, nonobstant que dire encores assez se pourroit. Mais pour ce que l'entendement de l'homme se trauaille aulcunes fois de moult oüir, tant soyent les choses bonnes, icy concluëray mon dire, delaissant à parler de luy au temps qu'il est encores en la droicte fleur de son aage, dont i'espere que ses biensfaicts ne fauldront mie à tant, ains croy que tousiours iront croissans de mieulx en mieulx. Car tout ainsi que on veoid que l'vn vice attire l'autre, pareillement croissent & multiplient les vertus. Donc comme nous soyons tous mortels, s'il aduient que mort ou autre encombrier me defende à plus escrire & adjouster à mon Liure ce que le dict Mareschal fera doresnauant, ie supplie tous saiges Escriuains que aucun d'eulx veüille parfaire le surplus, iusques à sa fin, que Dieu bonne luy octroye. Si prie & requiers humblement aux nobles, & notables

personnes par l'ordonnance desquels il a esté faict, que ils me veüillent pardonner si si suffisamment que la haulte matiere le requiert ne l'ay sceu traicter, ne mettre en ordre. Car vrayement il n'a mie tenu à faulte de bonne volonté, mais à non plus sçauoir. Si leur plaise corriger les defaults, & auoir agreable mon labeur tel comme il est. Et aussi ie supplie treshumblement le bon Cheualier de qui il est faict, que s'il aduient que en son viuant il vienne entre ses mains, ou en oye parler, que pareillement me veüille pardonner, si si suffisamment que il appartient n'y ay enregistré & mis ses nobles faicts & dignes mœurs, ne mauuais gré ne me veüille sçauoir, si i'ay eu hardiesse d'entreprendre à parler de luy, & de sa vie, sans en auoir auparauant congé de luy & licence, & sans son sceu. Car i'ay receu la charge & commission de ce faire volontiers, & à bonne intention, pour ce que la belle matiere dont il traicte, pourra à tousiours mais estre cause de bon exemple à ceulx qui desirent hault attaindre, & qui mirer s'y voudront. Si ne luy debura pas desplaire d'auoir le payement de ce qu'il a bien desseruy, c'est à sçauoir los & renommée à tousioursmais au monde par les merites de ses biensfaicts. Car il ne desplaisoit pas jadis aux vaillans preux, que memoires authentiques & perpetuels feussent faicts de leurs bontez, ainçois, dit Valere, & maints aultres Autheurs le tesmoignent, que en intention & esperance que ils acquissent bonne renommée faisoient & tiroient à chef les merueilleuses choses que ils entreprenoient.

Et dict à ce propos Aristote, Que los & honneur n'est mie encores assez suffisant merite à donner à l'homme qui est vertueux. Et qu'il soit vray, que vn chascun Prince & Gouuerneur de pays, ou Chef de Cheualerie ou de Cõmunauté de gent, doibue raisonnablement vouloir auoir los, gloire, & honneur, afin que la reputation de leurs personnes soit tenuë en plus grande reuerence de leurs subjects, par quoy ils en soyent plus craints & plus obeis, dit Varron, qui feut vn tres-saige Autheur des Romains, Que il estoit expedient que les Roys & les grands Princes se faignissent estre du lignaige des Dieux, comme plusieurs le feirent jadis, comme le Roy Alexandre, les Empereurs de Rome, & autres. Et de ce faict mention Sainct Augustin au liure de la Cité de Dieu. Parquoy nous pouuons dire que c'est chose conuenable que ceulx qui ont soubs eulx administration de gens & de peuples, accroissent leurs authoritez le plus que ils peuuent, non mie par orgueil, mais pour estre plus craints, & obeis comme il appartient. Doncques ne me sçaura pas mauuais gré ce vaillant preud'homme, si ie luy ay procreé & enfanté vn nouuel hoir, voire si durable que il ne pourra jamais mourir au monde. Car voirement les liures qui sont faicts representent les personnes de ceulx de qui ils parlent, si comme faict le fils la memoire du pere. O il ne sera pas plus desdaigneux que fut jadis Pompée le grand, à qui ne despleut mie de ce que le saige Poëte, qui feut nommé Teophanes, auoit escript sans son sceu ses gestes, & ses nobles faicts,

faicts, que il meit en moult beau langaige, & notable style. Il ne l'eut pas à desdaing, ains quand le volume luy presenta, il en feit ioye à grand merueilles, & dit que celuy qui auoit mis peine à prolonger sa memoire à tousiours-mais au siecle, l'aimoit de grand amour, quād il desiroit sa perpetuité, si auoit bien deseruy que grād guerdon luy rēdist de tel benefice, & seruice. Si le remunera si grandemēt, que il le pourueut de son viure tres-honnorablement, & auec ce pour ce que il auoit honnoré & exaussé son nom par escript, pareillemēt le voulut hōnorer. Car il le meit au rang des Cheualiers, & le feit citoyen de Rome, qui estoit adonc le plus grand honneur que on peust faire à homme, & n'estoit mie chose accoustumée que on y receust nuls estrāgers. Si estoit moult grande dignité pour les grands priuileges, franchises, & excellences de quoy vsoient les dicts citoyens. Et auec ce l'honnora de grand loüange en ses escripts, en moult bel langaige, & tres-orné, en luy rendant graces de ce qu'il auoit dict de luy, & à tousiours feut sō familier, & amy singulier, auec les guerdons d'autres grādes largesses que il luy rendit.

CHAPITRE XV.

Exemples des vaillans hommes trespassez qui sceurent bon gré à ceulx qui auoyent escript & enregistré leurs gestes, & leurs vaillants faicts.

PAREILLEMENT sceut grand gré Scipion l'Afriquain au Poëte Ennius, qui auoit escript ses nobles faicts, & luy en rendit grandes graces, & guerdons. N'en feit mie moins le noble & vaillant Cheualier Brutus Drusus, lequel pource que vn tres-excellent Poëte, nommé Actius, auoit mis, & escript és entrées des temples moult beaux vers, contenans les belles victoires que le dict Brutus Drusus auoit eües de ses ennemis, & commét les despoüilles & proyes que il auoit conquises il les auoit données pour orner les Temples, il reputa à tousiours celuy Poëte son amy, & estendit vers luy sa grande largesse & liberalité. Pareillement feit Iules Cesar. Car à plusieurs Clercs & Poëtes qui escriprent en diuers styles de luy, & de ses tres-nobles faicts, & auctorisées conquestes, sceut moult grand gré, & grand semblant leur en feit par maints guerdons que il leur en rendit. Et s'il eust agreable vn liure entre les autres, qui luy en feut donné bien le monstra. Car au temps que il estoit à la conqueste de la terre d'Egypte, comme recorde Lucain, & il se combatoit en mer contre ses ennemis, qui l'auoient tellement pressé que sa nef estoit moult eslongnée de ses autres gens, & de son grand nauire, parquoy il fut si contrainct que pour sauuer sa vie il conueint qu'il se desarmast, & saillist en mer, de toutes les richesses qu'il auoit il ne meit peine à rien sauuer fors seulement le liure de ses faicts que il porta en sa main senestre, & touf-

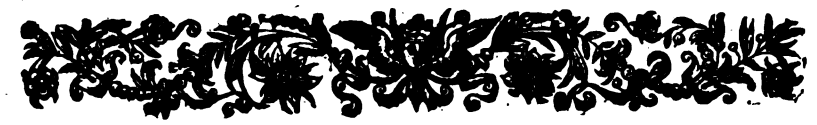
iours au dessus de l'eaüe, de peur que il feust moüillé, & nagea à la main dextre l'espace de cent pas de mer iusques à ce que il veint à ses gens. Qui feut vne merueilleuse vigueur en vn homme de pouuoir ce faire. Si estoit bien signe que il auoit grand amour à son liure. Et ainsi ces nobles hommes auoyent ioye que leur renom feust perpetuel. Et n'est mie de merueilles. Car tout homme naturellement desire gloire. Et la cause ce dict Aristote est, pour ce que toute chose par nature tend & tire le plus que elle peut à sa perfection. Et quoy que aucuns dient que on ne doibt desirer loüange, c'est à entendre quant aux choses spirituelles, comme au seruice de Dieu, mais és biens de Cheualerie, & de Science, n'est point vice à qui y est excellent d'en vouloir auoir los & renommée. Comment Aristote, qui tant feut solemnel Philosophe, que oncques homme en Science de Philosophie ne l'atteignit, & qui en sa noble doctrine enseigne tres-bonnes mœurs à suiure, & fuir le contraire, ne feust-il luy mesme conuoiteux d'icelle gloire de renommée? Car quand il eut donné au disciple Theodorus les liures que il auoit faicts & composez de la Science & art de Rhetorique, que il auoit trouuée, comme tesmoingne Tulles en son liure, il voulut bien que il feust sceu que il les auoit faicts, affin que autre ne s'en donnast le los, & ne se les attribuast. Si comme maintesfois aduient que aucuns attribuent à eulx & se donnent l'honneur de auoir faict œuures & choses que autres ont faictes. Semblablement se peut dire de Virgile, qui feut le

Prince & souuerain des Poëtes, que aussi il desira auoir los & gloire de sa Science, comme il le monstra, par ce que il dit des vers que il auoit faicts, I'ay, dit-il, faict & composé ces vers: mais vn autre s'en donne l'honneur, par ce que il les attribüe à soy. Et ainsi adueint il mesmement de la Rhetorique d'Aristote, que vn autre s'en vouloit donner le los, dont Aristote se teint mal content, & pource declara il en vn autre lieu que il auoit faict les dicts liures: afin que la loüange qui luy estoit deüe ne feust à aultre attribuée. Si est doncques vraye chose & assez prouuée; que tout vaillant homme peut, & doibt loisiblemét vouloir & desirer los, honneur, & gloire au monde du bien que il faict. Et parce ils doibuent sçauoir moult grand gré à qui authentiquemēt & en bel style mect en liures en Croniques & en Registres leurs nobles faicts: affin que leur grand los ne dure mie tant seulement en leur viuant, mais tant que le siecle durera. Car si ne feussent les Escriptures ja pieça feust morte la renommée de tous les vaillans tresspassez. Et pour ce je conclus que mal gré ne me doibt sçauoir le bon Cheualier, de qui j'ay composé ce liure. Car je luy ay massonné & fondé vn edifice si fort, & si durable, que feu, ne fer, eaüe, terre, ne autre chose corruptible ne pourra consumer ne destruire. Car il n'est chose plus impossible à aneantir au monde que est matiere escripte en liures, si tost qu'ils sont coppiez en diuers & plusieurs lieux. De laquelle chose on est conuoiteux communément, quand la matiere est belle, & bien composée, si

comme je tiens que cestuy liure sera volontiers veu, pour la plaisante nouuelle matiere dont il parle. Si prie à Dieu tout puissant, que au vaillant Mareschal Boucicaut, de qui est faict ce liure, doint longue vie, le garde de ses enuieux, & de ses malueuillans, & luy veuille accroistre sa prosperité de mieulx en mieulx, & luy doint grace de si bien & si iustement se gouuerner au monde, que il puisse paruenir au Royaume du ciel, où est la ioye qui iamais ne finit.

ICY finit l'Histoire du Mareschal de Boucicaut, qui m'a esté mise en main, & donnée liberalement au public par Monsieur de Machaut, Sieur de Romainuille.





¶EXTRAICT de l'Histoire de Louys II, Duc de Bourbon, imprimée à Paris l'an 1612.

¶ *Prusse.*



PAIG. 74, 75, 76, CHAP. 23. Comme le Duc de Bourbon alla en Sauoye, & comme aucuns des siens allerent en *Prusse*.

ET tant cheminerent par leurs iournées qu'ils veindrent à Mariembourg, le grand hostel de la Religion des Cheualiers de Prusse, Et là les gens au Duc de Bourbon trouuerent Messire Iean de Roye, Messire Iean de Maingre, dict Boucicaut, qui par sa Cheualerie fut depuis Mareschal de France, & par son bon sens Gouuerneur de la Cité de Gennes, & moult d'autres qui estoyent venus si bien à poinct que merueilles. Car le Roy de Letho Sarrasin auoit fort emprins de greuer & conquester l'Ordre de Prusse, & pour estre plus fort s'estoit adjoinct au Roy de Norgalles. Le haut Maistre de Prusse, par le secours des Cheualiers & autres nobles hommes de plusieurs Nations qu'il auoit en sa compaignée, se porta si vaillamment qu'il conquist le chastel d'En-

drach sur eux, & les chasserent des grandes forests de Prusse. Et tant feirent les Chrestiens que les Sarrasins feurent tous liez d'eux en aller en leur pays, parmy l'ordonnance faicte que de certain temps les Sarrasins de Letho ne de Norgalles ne pilleroient nulles des Eglises des Chrestiens, ne les brusleroient.

¶ *Poictou.*

P. 77. 78. CHAP. 38. Comment le Duc de Bourbon assiega *Vertueil.*

ET auec le Duc de Bourbon estoyét à celuy siege le Seigneur de Partenay, Messire Boucicault, &c.

P. 184, 187, 190. CHAP. 50. Comme le Duc de Bourbon se combatit en mine à *Vertueil*, & comme il eut le Chastel.

ET les Cheualiers & Escuyers qui feirent armes à ceux de dedans feurent le Sieur de Partenay, Messire Boucicault, &c.

AINSI laissa le Duc de Bourbon six cent hommes d'armes en *Poictou*, & pour les conduire demeurerent Messire Iean de Chastelmorant, qui portoit l'enseigne du Duc, Messire Regnault de Roye, Messire Boucicault, &c.

P. 191, 192. CHAP. 51. Comment les gens du Duc de Bourbon en son absence & les Poicteuins conquesterent *Corbies*, les *Granges*, & *Montuaillant.*

SI dirent les Poicteuins aux Bourbonnois, Il y a vne place à vingt-deux lieües d'icy appellée Corbies, & qui mectra là vne embusche, on ne fauldra point à prendre les meilleurs de la garnison. Et ne fault à ce faire que cent hômes d'armes, où estoyent

en chef Messire Regnault de Roye, Messire Iean de Chastelmorant, portant le pennon, Messire Boucicault, & Messire Robert Damas, qui estoyent tous bien montez, & cheuaucherẽt vn iour & vne nuict les vingt & deux lieües, & meirent leur embusche en vn bois deux heures deuant iour, & prinrent le Capitaine, & sa femme, & les amenerent deuant la place auec plusieurs autres pour la faire rendre. Et incontinẽt le Capitaine fut d'accord à la rendre, &c.

¶ *Flandres.*

P. 206, 210. CHAP. 55. Comme le Roy de France entreprist le voyage d'aller en *Flandres.*

ET les gens du Duc de Bourbon dont estoit Capitaine Messire Robert de Chalus ensemble Messire Boucicault & autres ferirent tellement que des Flamens y eust bien quatre mille morts en vn pré.

¶ *Bataille de Rosebecque.*

P. 211, 214, 215, 216. CHAP. 56. Comme par le bon aduis du Duc de Bourbon, & du Sire de Coucy, le Roy de France eut la bataille contre les *Flamens* à Rosebecque.

MAIS à venir au Duc Louys de Bourbon, est à nommer aucuns qui auec luy estoyẽt en ce champ, Messire Guy Sieur de Cousan, Messire Boucicault, & autres en bon nombre, qui felonneusement faisoient aux Flamens accointance, & si bien oppugnerent, qu'il n'y auoit que redire. A celle Bataille sur le mont de Rosebecque feurent morts des Flamens de seize à dix-huict mille, & le demeurant s'ensuit.

¶ *Montferrat.*

¶ *Montferrat.*

P.382,383,384,385,386. CHAP.93. Comme le Duc enuoya de ses gens au Mareschal Boucicault.

ESTANT encores le Duc de Bourbon en sa Baronnie de Beauiolis à Villefranche, en celuy an mesme mille quatre cent huict enuoya le Mareschal Boucicault Gouuerneur de Gennes pour le Roy de France, que le Duc de Bourbon auoit nourry, Iean de Neufuis, Escuyer de bon affaire, deuers le Duc, afin qu'il luy pleust d'enuoyer au Mareschal douze cent hommes d'armes, pour aucunes grandes rebellions que les gens du Marquis de *Montferrat* auoient faict au Roy de France, comme de luy auoir destroussé huict cent hommes d'armes du pays d'Auuergne, dót estoit Capitaine Messire Guillaume de Saigne, & outre enuoyoit le Mareschal trois mille ducats, pour payer les compaignons iusques au Daulphiné, & au Daulphiné il bailleroit le payement pour vn mois aux gens-d'armes, iusques ils feussent à Gennes, & outre prioit le Mareschal au Duc de Bourbon qu'il luy voulsist prester Messire Iean de Chastelmorant, pour les conduire, qui autresfois auoit demeuré en Lombardie vn an auec le Mareschal. Si luy accorda le Duc de Bourbon que tous ceulx qui y vouldroient aller y allassent, & que Chastelmorant fut Chef d'icelle conduicte. Et de Saincte Gemme cheuaucherent tous les gens-d'armes que conduisoit Messire Iean de Chastelmorant pour le Duc de Bourbon à la Cité de Gennes, où le Mareschal Boucicault les attendoit iour & nuict. Si 1408.

fut moult lyé & ioyeulx, & les contenta & paya pour vn autre mois.

¶ *Vercel, Pauie.*

P.386,387,388,389,390,391. CHAP. 94. Comme le Mareſchal Boucicault, & les gẽs au Duc de Bourbon deſconfirent le Marquis de *Vercel*, & les Brigans deuant Milan.

LE Gouuerneur de Gennes Meſſire Iean le Meingre, dict Boucicaut, Mareſchal de France, dict à Meſſire Iean de Chaſtelmorant, & aux autres Capitaines qu'il auoit amené auec luy en l'ayde du Mareſchal de par le Duc de Bourbon, Meſſeigneurs, je remercie moult de fois Monſeigneur le Duc de Bourbon, qui n'a mie oublié ja ſon ſeruiteur, mais m'a enuoyé vne ſi noble compaignée comme vous eſtes, & vous ſoyez les tres-bien venus, &c. Et entra-on en la chaſſe en la Ville de Vercel auec eulx, où il y eut gaigné cent mille francs, & ſe retrahit le Marquis de *Vercel* en vne tour, & feiſt traicter au Mareſchal Boucicault qu'il deuiendroit homme du Roy de France par feaulté, mais qu'on luy rendiſt ſa Ville, & le Mareſchal qui veid que la Ville eſtoit comme gaſtée, la rendit au Marquis, & le receut en hommaige du Roy de France, dont les Lectres ſont à Paris. Et ce faict, ſe partit le Mareſchal Boucicault, les gens du Duc de Bourbon, & les autres Capitaines paſſerent les montaignes, & entrerent au bel pays Plaiſantin deuant la Cité de Plaiſance, laquelle ſe rendit au Roy, & autres pays, dont le Mareſchal Boucicault auoit quinze mille ducats pour mois de

truage, que les Villes rendét en Lombardie, & de là passerent le Pau, & allerent à Pauie. Si feit le Comte de *Pauie* hommaige au Roy de France en la main du Mareschal, lequel il meit dedans sa Ville, ensemble toute la compaignée. Et au bout de huict iours allà le Mareschal Boucicault de Pauie à Milan, à toute sa compaignée, auquel le Duc de Milan feit ouuerture, &c.

Et vous certifie que si bien se mainteint le Mareschal Boucicault à l'aide des gens au Duc de Bourbon, & des autres Capitaines, & compaignons, qu'il prenoit de truage accoustumé en Italie de Rauenne, de Vercel, de Plaisance, de Pauie, & de Milan, septante neuf mille ducats d'or. Et auoit faict vne telle conqueste pour le Roy.





¶ EXTRAICT DE L'HISTOIRE DV ROY CHARLES VI, DE IEAN IVVENAL des Vrsins, Archeuesque de Rheims, imprimée à Paris l'an 1614.

¶ *Bataille de Nicopoli.*

1396. PAIGE 155, 156, 157. L'an 1396. le Roy de *Hongrie* enuoya deuers le Roy vne Ambassade de gens de bien. Lesquels exposerent en suppliant & requerant au Roy qu'il luy pleust de enuoyer gens pour resister à la mauuaise volonté des mescreans. Et les ouit le Roy tres-doulcement, & benignement, & comme ayant pitié des maux qu'ils faisoient aux Chrestiens, assembla son Conseil pour y enuoyer. Et au Conseil estoit present le Duc de Bourgongne nommé Philippes le hardy, lequel dit qu'il y enuoyeroit son fils aisné Iean Côte de Neuers. De laquelle offre il fut honnoré & prisé, & feut dict qu'il y venoit de vaillant couraige de offrir son fils aisné. Et lors le Comte d'Eu, Connestable de France, Messire Iean le Maingre, dict Boucicault, Mareschal, & Messire Iean de Vienne, Admiral de France, & les Seigneurs de Coucy, de Roye,

de la Trimoüille, & plusieurs Cheualiers & Escuyers s'offrirent d'y aller. Ce qui leur feut accordé. Puis assemblerent gens d'armes, & de traict, & se meirent en chemin, en intention de passer le plustost qu'ils pourroient, &c.

APRES veindrent deuant Nicopoli, vne forte Cité & bien garnie de Sarrasins vaillans en armes, & l'assiegerent, &c.

ET feurent les François, & ceux de leur compaignée desconfits, & tous morts, ou pris. Et plusieurs feurent pris sans tuer, & mesmement le Comte de Neuers, le Mareschal Boucicault, Vienne, Coucy, & autres, lesquels feurent menez deuant le Basac.

¶ *Perigort.*

P. 167. L'AN 1398. le Comte de Perigort, qui estoit grand Seigneur & puissant au pays de Guyéne, assembla gens de guerre, & les meit en ses places. Et soubs ombre qu'il se disoit tenir le party des Anglois, commencea à faire aspre & forte guerre aux François vers les marches de Guyenne, & faisoit maux infinis, & pilloit robboit & faisoit courre tout le pays. Pour laquelle cause le Roy delibera y enuoyer. Et feut deliberé que le Mareschal Boucicaut y iroit. Et y alla à grãde compaignée de gens de guerre, tant d'hõmes d'armes, que de traict, & meit le siege deuant Mõtignac, où le dict Comte estoit, lequel finablement se soubmeit à la Cour de Parlement du tout. Et meit le dict Mareschal la Comté en l'obeïssance du Roy, & prit Montignac, Bourdeille, Auberoche, Saulac, & autres places, & y eut 1398.

grand peine, & de belles armes faictes. Et amena Boucicaut le dict Comte de Perigort à Paris. Et luy oüy, à grande & meure deliberation feut dict par Arrest, que le dict Comte auoit forfaict corps & biens. Toutesfois la vie luy feut sauuée.

¶ *Constantinople.*

1399. P.173,174. L'AN 1399. les Turcs & Sarrasins greuoient fort Constantinople, & faisoient forte & aspre guerre. Pour laquelle cause l'Empereur de Constantinople enuoya deuers le Roy requerir ayde, & secours. Et y enuoya le Roy le Mareschal Boucicaut, à tout douze cent combatans, & en sa compaignée estoit Chasteaumorant, vn Cheualier de Bourbonnois, lesquels se porterent vaillamment, & feirent plusieus grands dommaiges aux Sarrasins, & resisterent à leur mauuaise entreprise & volonté. Et quand ils eurent faict le mieux qu'ils peurent, delibererent d'eux en retourner, dont les Grecs feurent bien desplaisans. Mais l'air estoit non propice aux François, & des-ja aucuns se commençoient à mourir, & si auoient faulte d'argent, & souuent de viures. Et de faict le Mareschal Boucicaut en partit, & laissa le dict Chasteaumorant vaillant Cheualier à tant seulement cent combatans, lequel tres-volontiers y demeura, dont les Grecs encores combien qu'ils feussent peu de gens feurent grandement reconfortez.

P. 143. LE Mareschal Boucicaut feut deux fois sur les Sarrasins, & estoit chef des Sarrasins le Basac, qui feut longuement deuant Constantinople, où

le dict Mareschal feit moult de belles vaillances, & armes, & aida fort à secourir la Ville de Constantinople, qui estoit assiegée des dicts Sarrasins. Et dedans estoit vn Cheualier François nommé Chasteaumorant, lequel vaillamment se porta, & tellement, que le Basac leua son siege, & s'en allerent luy & ses Sarrasins.

¶ *Gennes.*

P. 189, 190. L'AN 1403. le Mareschal Boucicaut, 1403.
qui estoit à Gennes, appaisa moult de diuisions, & differences, qui estoyent entre eulx. Dont il fut fort prisé, & aimé, & se meit sur la mer, & porta plusieurs grands dommaiges aux Sarrasins, & leur faisoit tres-forte guerre.

¶ *Milan, Plaisance, Pauie.*

P. 143. LE Mareschal Boucicaut eut le gouuernement de Gennes pour le Roy, & auoit bien dix ou douze mille cheuaux, & meit en l'obeissance du Roy Milan, Plaisance, Pauie, & plusieurs autres places.

¶ *Normandie.*

P. 369. L'an 1415. au mois d'Aoust, Messire Bouci- 1415.
caut feut faict Capitaine de Normandie, & s'en alla à Roüen auec le Connestable.

¶ *Bataille d'Azincourt.*

P. 394, 395, 396. L'AN 1415. on ordonna le Mares- 1415.
chal Boucicaut, Messire Clignet de Brabant, & vn bastard de Bourbon, pour les cheuaucher. Ce qu'ils faisoient diligemment, & porterent grand dom-

maige aux dicts Anglois, & en tuerent plusieurs, & ne se osoient eschapper, &c.

Et y eut diuerses opinions & imaginations. Car les vns disoient qu'on les laissast passer sans combatre, & que à faire bataille estoit chose bien dangereuse, &c. Et disoit-on que le Connestable d'Albret, le Mareschal Boucicaut, & plusieurs autres anciens Cheualiers & Escuyers qui auoyent veu, & frequenté les armes, estoyent de ceste opinion, &c.

Et y eut de prisonniers bien quatorze mille, entre lesquels estoyent les Ducs d'Orleans, & de Bourbon, les Comtes de Vendosme, & de Richemont, & le Mareschal Boucicaut.



¶ EXTRAICT



¶ EXTRAICT de l'Histoire du Roy Charles VII, escripte par Berry, premier Heraut du Roy.

¶ *Bataille d'Azincourt.*

L'AN 1415. estoyent à Caudebec Messire Iean Boucicaut durant le siege, qui estoit Mareschal de France, à tout mille & cinq cent hommes d'armes, & le Sire d'Albret, Connestable de France à tout mille & cinq cent hommes d'armes à Honnefleu, lesquels se tenoient là, & és places d'enuiron, pour cuider porter dommaige aux Anglois, &c. 1415.

ET l'on feit sçauoir que les Connestable & Mareschal de France iroient au deuant d'eulx à Abbeuille, pour garder le passaige sur la riuiere de Somme. Et si feirent-ils. Car ils teindrent bien quinze iours auant qu'ils peussent passer la dicte riuiere. Mais à la fin ils trouuerent passaige entre Corbie, & Peronne, par où ils passerent, &c.

A L'AVANTGARDE estoyent le Sire d'Albret Connestable de France, & Boucicaut, Mareschal

qui auoient en leur compaignée trois mille hommes d'armes, &c.

La moururent trestous les Seigneurs dessusdicts, reserué les Ducs d'Orleans, & de Bourbon, & les Comtes d'Eu, de Vendosme, & de Richemont, & le Marefchal Boucicaut, lesquels furent prisonniers du Roy d'Angleterre, & menez en Angleterre.



¶ LECTRE DV ROY CHARLES VI, AV COLLEGE DES CARDINAVX RESIDANT à Auignon l'an 1394.

1394.

CHARLES &c. A nos tres-chers & especiaux amis le Sainct College des Cardinaux estans à Auignon Salut, & dilection. Tres-chers & especiaux Amis, Incontinent que sceu auons le trespassement de saincte memoire Pape Clement VII, dont Dieu par sa saincte grace veuille auoir l'ame, Nous ensuiuans les traces & bonnes mœurs de nos predecesseurs, qui tousiours comme vous sçauez ont esté vrais Catholiques, & singuliers protecteurs & defenseurs de l'vniuersele Eglise, & qui desirons sur toutes choses, comme raison est, la bonne paix & vnion d'icelle Eglise, & la cessation de cest horrible & douloureux schisme qui si longuement a ja duré, & qui est disposé d'encores durer, si bonnement n'y est pourueu, auons par bonne & meure deliberation de plusieurs de nostre Sang, & lignaige, & de nostre grand Conseil, estans à present par deuers nous, ordonné & deliberé, comme nagueres vous auons escript, d'enuoyer briefuement par deuers vous nos Messaigers solemnels, c'est à sçauoir nos amez & feaulx Louys de Sancer-

re, & Iean le Maingre, dict Boucicaut, Mareschaux de France, & Regnaut de Roye, nos Conseillers, & Chambellans, & Maistre Iean Bertaut, nostre Secretaire, lesquels nous y enuoyons presentement, pour vous informer par eux de nostre intention, & volonté sur les choses dessus dictes, & aucunes autres plus plainement, que par Lectres ou Escripts informer ne vous pourrions. Si vous prions tres-chers & especiaux Amis tant affectueusement & de cœur comme nous plus pouuons, que nos dicts Messaigers vous vueillez plainemẽt croire de tout ce qu'ils vous diront & exposeront de par nous, & le faire & accomplir tout ainsi comme si nous mesmes le vous disions ou exposions de bouche, & sur tout l'amour que vous auez & deuez auoir à la dicte paix & vnion de l'Eglise, & le plaisir que faire nous voulez ne vueillez aucune chose faire ne souffrir faire au contraire. Donné à Paris le xxvj. iour de Septembre, l'an 1394.

¶ MEMOIRES CONCERNANS LA MAISON DES BOVCICAVTS.

¶ I. *De Iean le Maingre, dict Boucicaut, I, du nom Mareschal de France du Regne des Roys Iean II, & Charles V.*

L'HISTOIRE de Iean de Saintré, Chambellan du Roy Iean II, escrite par Antoine de la Salle, & dediée à Iean Duc de Calabre, & de Lorraine, fils de René Roy de Sicile, en parle de ceste sorte au Chapitre XLVII.

EN *celuy temps estoit en la Cour vn tres-jeune Escuyer, tres-gracieux, de la Duché de Touraine, qui par esbutement fut nommé Boußiquaut, grand pere des Boußiquauts qui sont aujourd'huy. Tres-saige, subtil, & aduenant Escuyer, & qui assez auant estoit en la grace du Roy. Saintré qui estoit ieune, le voyant si homme de bien, außi pour l'amour du pays, tres-volontiers s'en accointa, & tellement se accompaignerent & aimerẽt que deux freres ne eussent sceu plus s'entre aymer. Et jaçoit ce que Boußiquaut feut depuis tres-vaillant Cheualier, outre plus estoit-il subtil & attrempé plus que Saintré n'estoit. Et außi au faict d'armes Saintré estoit tenu le plus vaillant. Et pource les*

Heraults & les Roys d'armes en feirent vn commun Prouerbe, en disant

Quand vient à vn assault
Mieux vault Saintré que Bouciquault.
Mais quand vient à vn Traicté
Mieulx vault Bouciquault que Saintré.
C'est à sçauoir l'vn pour les armes, & l'autre pour le Conseil.

ET c'est le mesme Boucicaut qui en l'an 1360. feut choisy pour l'vn des Deputez au Traicté de Bretigny de la part de Charles, Regent du Royaume, depuis Cinquiesme du nom Roy de France.

SA veufue Florie de Linieres, sœur de Godemar de Linieres, & Dame d'Escoubleau, & de la Bertiniere viuoit encores l'an 1385.

ILS sont tous deux enterrez en l'Eglise de Sainct Martin de Tours, derriere le Chœur, en la Chappelle des Boucicauts. Ainsi qu'il se veoid par leurs Epitaphes, tels qu'il s'ensuit, qui m'ont esté communiquez auec la plus part de ces Memoires par Monsieur de Peiresc, Conseiller au Parlement de Prouence.

CY *gist feu noble* Cheualier, *Messire Iean le Meingre, dict Bouciquaut, le pere Mareschal de France, qui trespassa à Dijon, le* XV. *iour de Mars.....*

CY *gist feüe noble Dame Florie de Linieres, femme du dict Mareschal, laquelle trespassa en son chastel de Breuil doré, le......iour de.....* MCCCC.....

¶ 2. *De Iean le Meingre, dict Boucicaut, II, du nom Mareschal de France du Regne du Roy Charles VI, & Gouuerneur de Gennes, Duquel est ceste Histoire. Il estoit fils du susdict Jean I.*

L'AN 1406. il feit foy & hommaige à Louys II, Roy de Sicile pour les Seigneuries de Pertuis, Meirargues, Pellisane, les Pennes, & autres situées en Prouence.

L'AN 1414. il feut Gouuerneur pour le Roy en Languedoc, & au Duché de Guyenne.

L'AN 1415. il feut faict prisonnier à la bataille d'Azincourt, estant à l'Auantgarde, & feut mené en Angleterre, où il deceda l'an 1421.

IL est inhumé auec ses pere & mere en la susdicte Chappelle des Boucicauts. Comme il appert de son Epitaphe, que voycy.

CY *gist noble Cheualier Messire Iean le Meingre, dict Bouciquaut, le fils, Mareschal de France, grand Connestable de l'Empereur & de l'Empire de Constantinople, Gouuerneur de Gennes pour le Roy, Comte de Beaufort, de Clux, d'Alest, & Vicomte de Turenne, lequel tresspassa en Angleterre, illec estant prisonnier, le 27. iour de*..... M CCCC XXI.

SA femme Antoinete, Vicomtesse de Turenne, estoit fille de Raymond, Vicomte de Turenne, Lequel Raymōd estoit fils de Guillaume Roger, Comte de Beaufort en Anjou, & d'Eleonor de Com-

minge, & Vicomte de Turenne.

¶ 3. *De Geoffroy le Meingre, dict Boucicaut, Gouuerneur du Daulphiné, frere puisné de Iean le Meingre, dict Boucicaut, II, du nom Mareschal de France, & Gouuerneur de Gennes.*

L'AN 1402. il estoit Gouuerneur du Daulphiné, Et luy appartenoient les Seigneuries de Luc; de Rocquebrune, & de Bulbone en Prouence.

SA premiere femme se nommoit Constance de Saluces. Et la seconde feut Ysabeau de Poictiers, De laquelle il eut deux fils A sçauoir Louys, & Iean. Le dict Louys feit son Testament en l'an..... Par iceluy il institüe son heritier Aymar de Poictiers, Seigneur de Sainct Valier, son cousin germain, A la charge de porter son escu escartelé des armes de Poictiers, & de Boucicaut, & adjouster au surnom de Poictiers celuy de Boucicaut, En disant Aymar de Poictiers, dict Boucicaut. Et substitüe au dict Aymar Guillaume de Poictiers, de Clerieu, & les siens, & ceux qui seront proches des armes de la Maison de Poictiers. Et à leur default le Seigneur des Barres, & Iacques des Barres, oncle du dict Seigneur des Barres, & les leurs.

¶ 4. De

¶ *De Geoffroy le Meingre, dict Boucicaut, Euesque de Laon, frere puisné de Iean le Meingre, dict Boucicaut, I du nom Mareschal de France.*

L'AN 1363. il estoit Euesque de Laon.

L'AN 1370. il mourut à Boulongne la grasse en Italie, Apres auoir institué ses nepueux Iean, & Geoffroy, ses heritiers en ses biens meubles montans à la valeur de cinquante mille francs.

FIN.

Fautes suruenües à l'Impression.

PAGE 3. ligne 7. Tyn le vert, lisez Ingelbert, Et partout ailleurs.

Pag. 12. lig. 13. apres aussi ostez la virgule.

Pag. 38. lig. 9. pag. 39. lig. 20. pag. 40. lig. 23. Berteuil lisez Vertueil.

Pag. 129. lig. 1. deuant qu'elles mettez eschelles.

Pag. 166. lig. 19. qui lisez que.

Pag. 209. lig. 9. estonnassent lisez estriuassent.

Pag. 232. lig. 8. quand lisez quant.

Pag. 267. lig. 13. Comte lisez Duc.

Pag. 269. lig. 15. Vrsirs lisez Vrsin.

Pag. 285. lig. 27. venu lisez venüe.

Pag. 301. lig. 9, & 18. Ligourne lisez Liuourne.

Pag. 351. lig. 30. apres Ceste lisez chose.

Pag. 373. lig. 2. Hannibal lisez Hasdrubal.

Pag. 414. lig. 13. de lisez le.

Pag. 415. lig. 8. 77, 78. lisez 177, 178.

Pag. 416. lig. 30. s'ensuit lisez s'enfuit.

Pag. 417. lig. 4. Beaujolis lisez Beaujolois.

Priuilege du Roy.



OVYS par la grace de Dieu Roy de France, & de Nauarre, A nos amez & feaulx les gens tenans nos Cours de Parlement, Preuost de Paris, Baillif de Roüen, Seneschaux de Thoulouze, Bordeaux, Lyon, & Poictou, ou leurs Lieutenans, & à tous nos autres Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien aimé Maistre THEODORE GODEFROY, Aduocat en nostre Cour de Parlement, & nostre Historiographe, Nous a tres-humblement faict remonstrer qu'il auroit recouuré *l'Histoire du Mareschal de Boucicaut*, laquelle il desireroit mettre en lumiere, & faire veoir au public, comme estant pour l'honneur & decoration de nostre Couronne; Nous à ces causes desirans qu'il serue au public, & que le suppliant ne soit frustré de ses trauaux, & diligence, luy auons permis de choisir & faire imprimer par tel Imprimeur que bon luy semblera la dicte Histoire pendant le temps & espace de dix ans consecutifs, à compter du iour & date que la dicte Histoire sera paracheuée d'imprimer. A la charge que le dict Imprimeur en mettra deux Exemplaires en nostre Bibliotecque. Faisans pour cest effect tres-expresses inhibitions & defences à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque estat & condition qu'ils soyent d'imprimer, ou faire imprimer, vendre ne distribuer la dicte Histoire dans le dict temps sans le congé du suppliant, Sur peine aux contreuenans de mille liures d'amende, dont moictié nous appartiendra, & l'autre moictié audict suppliant, & de tous le despens, dommaiges, & interests, & confiscation des Exemplaires qui se trouueront imprmez & mis en vente au preiudice de ces presentes. Si vous mandons ordonnons & enjoi-

gnons que du present Priuilege vous faciez ioüir & vser le dict suppliant plainement & paisiblement; Cessans & faisans cesser tous troubles & empeschemens au contraire. Faisans proceder contre les contreuenans par toutes voyes deües & accoustumées, nonobstant oppositions ou appellations quelsconques, Clameur de Haro, Charte Normande, & toutes autres Lectres à ce contraires faictes ou à faire, ausquelles nous auons desrogé & desrogeons par ces presentes. Et pour ce que d'icelles on pourra auoir affaire en diuers lieux, nous voulons que au vidimus d'icelles faict soubs nostre Seel Royal, ou deüemẽt collationnées par vn de nos amez & feualx Cõseillers & Secretaires, foy soit adjoustée comme au present original. Voulons en outre qu'en mectant au commencement ou à la fin de la dicte Histoire coppie d'icelles, qu'elles soyent tenües pour bien & deüement signifiées & venües à la congnoissance de tous. CAR tel est nostre plaisir. DONNÉ à Paris, le quinziesme iour de Feburier, l'an de grace mille six cent vingt, & de nostre regne le dixiesme.

Par le Roy en son Conseil.

MONSIGOT.



